

Denis Vasse

# Inceste et jalousie



Seuil







INCESTE  
ET JALOUSIE

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Le Temps du désir  
1969

L'Ombilic et la Voix  
«*Le champ freudien*», 1974

Un parmi d'autres  
«*Le champ freudien*», 1978

Le Poids du réel, la Souffrance  
1983

La Chair envisagée  
1988

L'Autre du désir  
et le Dieu de la foi  
1991

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Se tenir debout et marcher  
*Gallimard, 1995*

*DENIS VASSE*

**INCESTE  
ET JALOUSIE**

LA QUESTION DE L'HOMME

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-022269-8

© Éditions du Seuil, février 1995

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Des extraits de notes de séances psychanalytiques font la trame de ce livre. Ils représentent une toute petite partie d'un texte que j'écoute à longueur d'années. Les voix qui le disent ne cessent d'introduire à *la question*.

A travers la diversité des tableaux cliniques et l'établissement de diagnostics souvent aléatoires, une même structure se laisse déchiffrer, *celle de l'homme*.

Cette structure est ouverte par et à ce qui parle en vérité en nous et entre nous, à l'*Autre du désir*.

L'Autre doit ici sa majuscule à ce que, étant le lieu de la parole, il ne s'imagine pas, il ne se connaît pas sous le registre de la représentation. Mais il se reconnaît aux effets de vie reçue, transmise et échangée, qui donnent un poids de vérité à notre corps, dans la rencontre avec l'autre. C'est là qu'il est convoqué au statut de *sujet*. *Je est un Autre*.

Ces extraits de cure ne sont pas cités pour être exploités de manière systématique afin de prouver le bien-fondé d'une théorie. Chacun d'eux fait résonance à ce qui se passe en tous. Le lecteur, il me l'a souvent dit, s'y reconnaît. A travers eux, c'est de lui qu'il s'agit quand se pose la question qui différencie l'homme de toutes les autres espèces, *celle de l'inceste et de la jalousie*.

Lise Mingasson a bien voulu consacrer temps et liberté à suggérer une meilleure composition pour réunir les éléments de ce livre dont la rédaction s'étale sur plus de dix ans. Elle l'a fait avec une qualité professionnelle et une discrétion rares. Je la remercie vivement.

D. V.



## Au cœur de la jalousie, le refus de la parole

1. Les figures de la jalousie : lieux de discernement entre le vrai et le faux
2. Le symptôme majeur de la jalousie : l'ignorance
3. Le « semblant » et l'oubli
4. La nourriture : métaphore de ce qui fait vivre.  
La jalousie et la bouche
5. L'évitement de la rencontre : l'avidité de l'anticipation et la haine
6. La jalousie et le refus inconscient de la parole
7. La dénégation de l'Autre entendue comme narcissisme absolu
8. La perversion cache le refus du don de la vie

L'approche psychanalytique de la jalousie au cœur de l'homme fait de l'ignorance qu'il en a un symptôme majeur à l'abri duquel elle se développe.

Nous étudierons les rapports que le jaloux entretient avec ce qui fait vivre ou jouir – la nourriture, la parole, la rencontre – et comment il suffit qu'un autre en vive ou en jouisse vraiment pour qu'il se sente, lui, exclu, rejeté.

Pour lui, la rencontre est souvent voulue dans l'avidité d'une anticipation qui méprise le temps et l'espace du corps. L'anticipation de la rencontre n'autorise pas l'attente qui creuse le désir. Elle la fait exister dans l'imaginaire. Or quand elle aura lieu en réalité,

la rencontre ne suscitera en lui ni communion, ni joie, mais il l'éprouvera comme mise à l'écart et tristesse. La fête, mise en scène dans la tête, cachait le refus inconscient de l'échange dans la parole. L'homme jaloux ne supporte pas de se faire proche alors même qu'il dit le désirer. Une telle ambivalence fait de lui un perpétuel déçu. La déception le fait apparaître comme une victime. S'il est déçu, c'est bien qu'il désirait vraiment. Cette méconnaissance de la jalousie inconsciente devra se laisser retourner comme un doigt de gant, jusqu'à la reconnaissance que la déception n'est rien d'autre, souvent, que la marque du mensonge de l'anticipation.

L'altruisme tapageur de la jalousie dissimule mal un narcissisme tyrannique où le refus inconscient de l'ouverture à l'Autre peut aller jusqu'à l'obstination.

Sous les multiples cicatrices des blessures infligées aux autres aussi bien qu'à soi-même, le jaloux ne cesse de dénier l'altérité relative : la différence. La différence ne se soutient en vérité que d'être le lieu d'une référence des êtres à la Parole qui les crée. En les *référant à l'acte unique de la parole*, le langage unit les sujets dans leur différence même. *Ainsi se pense l'uni-vers*. Non à cause ou en vue de leur différence objective. Mais en tant que la différence subjective, celle du Je et du Tu, est le lieu signifiant de l'esprit, de la Parole en acte. Ce lieu originaire de l'identité dans la différence, nous l'appelons, à la suite de Jacques Lacan, l'Autre. L'Autre est ce sans quoi il n'y a pas d'unité symbolique dans la rencontre, c'est-à-dire pas de différence subjective, pas d'altérité. Il est *la parole*. Sans lui, la différence entre l'un et l'autre, entre l'homme et la femme, entre la mère et l'enfant, entre le frère et la sœur, ne *s'établirait que sur le mode de l'opposition*. *Il n'y aurait de différence que dans l'ordre des représentations opposées*. Et c'est à condition d'être « *contre* » l'autre que l'être humain serait un en lui-même. *Cette unité-là annule la différence. Elle est imaginaire*.

Qu'un tel concept, l'Autre, ne soit pas pensable dans l'ordre de la représentation, et qu'aucune image ne soit pensable dans son rapport au sujet sans lui, voilà ce qui justifie le grand A de l'Autre.

Sa majuscule le met nécessairement du côté de ce qui parle en vérité. Lacan fait de lui le trésor des signifiants, un trou, dit-il, mais aussi une bouche, l'acte et le lieu de la Parole qui fonde l'unité de l'espèce où s'engendre l'homme : le genre humain.

Au cours de ce chapitre, nous verrons comment le pardon, comme la parole, ne se donne que d'être reçu. L'un et l'autre sont de l'ordre du désir qui trouve, dans l'acte même du don, ce qu'il cherche, sa fin, et ce dont il est issu, son origine<sup>1</sup>. Nous découvrirons à quel point la jalousie qui veut *posséder le don* pervertit le désir. Elle emprisonne l'homme dans un mensonge dont il ne prend la mesure, en effet, que dans le moment où il en sort. Ce moment de la louange, nous l'aborderons au chapitre suivant.

### 1. *Les figures de la jalousie : lieux de discernement entre le vrai et le faux*

A nous entendre parler, parents ou éducateurs, il y aurait des « enfants jaloux » et des « enfants qui ne le seraient pas ». Cette répartition de l'humanité en deux classes d'hommes est dangereuse. Certes, elle n'est pas sans fondement si l'on considère les manifestations visibles de la jalousie, mais elle est purement illusoire si l'on veut dire par là qu'il y aurait des hommes qui seraient jaloux et d'autres qui ne le seraient pas. Tous connaissent la jalousie.

Les enfants qui ne peuvent ni ne veulent exprimer la jalousie qu'ils éprouvent et qui les divise intérieurement n'ont pas été accompagnés sur le chemin de la connaissance de soi ou ont refusé *a priori* de le prendre. L'humanité non jalouse dans laquelle ils se rangent est celle qui refoule ses sentiments jusqu'à s'établir dans l'indifférence. Le refoulement de la tristesse et de la joie fait les

1. Denis Vasse, *L'Autre du désir et le Dieu de la foi*, Paris, Éd. du Seuil, 1991, « Le désir et l'Autre », p. 108 sq.

succès de l'éducation qui aveugle l'homme sur lui-même. De se soustraire ou d'être soustrait à la parole qui témoigne du rapport à l'autre à l'intime de lui-même, il s'enfonce dans une méconnaissance favorisant le dédoublement de la personnalité. Une méconnaissance méconnue.

Entre les deux extrêmes de l'imaginaire – celui d'un être jaloux qui n'en veut rien savoir et celui d'un être non jaloux qui serait mythique – s'étale toute la gamme des figures de la jalousie, figures sur lesquelles s'exerce le discernement du sujet lui-même. Il s'y exerce dans l'acte même de la parole qui le spécifie dans son rapport à l'autre en tant que membre du genre humain. L'exercice de ce discernement ne peut avoir lieu qu'à travers les rencontres amoureuses et conflictuelles qui mettent en jeu le temps du désir. L'enfant grandissant s'appuie sur ce discernement pour pénétrer dans le monde intérieur du sujet et répondre de la parole de vérité qui parle à tous et en tous. Le chemin de cet univers intérieur ne s'ouvre que s'il est balisé de « paroles vraies », comme dit Françoise Dolto. Les paroles sont vraies quand elles touchent au cœur et libèrent le sujet de ce qui, dans la chair, occultait la dimension d'altérité au profit d'un redoublement de l'imaginaire qui enferme dans la répétition et la comparaison.

Quand l'enfant découvre en lui la figure de la jalousie, ou son germe, et qu'il la laisse entendre à un autre qui a autorité pour lui, les mots mis sur le trouble qui l'habite l'ouvrent au discernement des esprits en lui. A partir des effets de vie qui le singularisent dans un rapport aux autres, il se saisira comme sujet parlant et, par là même, ouvert à ce qui se révèle en lui et met son corps en joie. A partir des effets de mort, ceux du mensonge qui refuse de percevoir la différence entre les êtres et les choses dans la confusion entretenue du vrai et du faux, il s'éprouvera comme perdu dans la masse, offert à la tristesse et à l'ennui d'une connaissance sans reconnaissance ni des autres, ni de soi. Les mots qui détectent à l'intime du cœur le trouble mortel de la jalousie sont ceux de la loi<sup>1</sup>.

1. Denis Vasse, *Un parmi d'autres*, Paris, Éd. du Seuil, 1978.

Mais ils ne libèrent le sujet de la confusion qu'à la condition d'être articulés par des témoins véridiques, par des êtres vivant de la parole, ce qui les différencie des choses et les inscrit dans l'ordre de la parole : l'ordre symbolique. Le risque de s'enfermer, une fois adulte, dans la pathologie de l'esprit se trouve prévenu chez l'enfant par le don de la loi que le père lui fait – tu ne tueras pas, tu ne mentiras pas, tu ne voleras pas. Ce don participe à et de la prévention des maladies de l'esprit. Il prévient, en lui donnant les moyens de le reconnaître, le trouble que le petit d'homme va découvrir en lui. Sans cette prévenance du don de la loi, l'homme ignore la confusion où il est plongé quand il prend pour vrai ce qu'il imagine. Il ne peut qu'accuser l'autre du trouble ou du mal qui l'habite. Ou, pour ne pas en accuser l'autre, s'en accuser soi-même en un mouvement de boomerang qui le condamne. Le seul fait qu'il parle suscite en lui un sentiment de culpabilité qui ne lui laisse aucun répit. Au lieu d'habiter la demeure de la parole échangée dans la paix de la rencontre, il habitera l'image qu'il a de lui ou des autres dans la dispute.

S'il n'a jamais disposé d'une assistance légale pour distinguer les mouvements de son cœur à la lumière d'une loi qui régit la vie avec les autres et avec l'image qu'il a de lui, le petit d'homme sera soumis à ses tendances. Complice des autres, il est livré à lui-même selon la pulsion ou l'humeur du moment toujours prise, si aucune voix ne le déprend de lui-même, pour la vérité. S'il n'est pas entendu au cœur de son trouble par une oreille qui interprète la confusion dans la confiance des soins et la foi de l'amour, il deviendra lui-même trouble, mélange, torsion. Il se trouvera, l'âge venu, aux prises avec une tristesse sans nom qui est la marque ou le symptôme du non-consentement au désir inconscient. Incapable de discerner entre le vrai et le faux, il s'enfoncera dans l'anonymat de celui qui, n'étant pas inscrit au livre de la vie des hommes, se cherche désespérément dans l'ange ou dans la bête. Comme me le disait un homme de quarante ans aux prises avec un trouble touchant à son origine même, à son identité :

Dans ma famille, il n'y avait pas de parole...  
 Je suis arrêté...  
 J'ai peur de mourir sans avoir parlé.

A moins que, dans un redoublement de l'imaginaire et pour la trop apparente satisfaction de tous, il ne passe son temps à parfaire la « dorure » de sa propre image, comme dit Thérèse d'Avila. Mais, si la tempête d'une épreuve survient, la brillance disparaît et la dépression qu'elle cachait apparaît. Alors il se retire dans une attitude indifférente ou sourcilleuse. Son trouble n'étant pas symbolisé, il l'agit : il est mélangé avec lui. Il n'en veut rien savoir. Mais le niant, il se nie lui-même.

Ce ne-rien-vouloir-savoir de ce qui nous déchire nous altère intérieurement. Refoulée, inconsciente, la surdité à la parole qui nous blesse et nous divise en pénétrant jusqu'au cœur comme une épée à deux tranchants cache le *refus* d'entendre. Être sourd à la vérité qui parle est la manière par excellence d'éviter la souffrance et le délogement de l'image de soi. Ce ne-rien-vouloir-savoir est la tentative – souvent revendiquée comme une nécessité – de ne pas consentir au désir. Cela s'établit au prix de la démixtion (ou désintrinsication) des pulsions quand s'instaure le dédoublement<sup>1</sup>.

Dans ces formes extrêmes, ce *refus inconscient* est à l'origine de la psychose. Ceci dit sans préjuger de la modalité que le développement de la psychose peut revêtir. Au stade précoce, dans ce moment où le cri échoue à être interprété, avant même que le bébé – l'*infans* – ait accédé au langage, la violence de la jalousie où il naît, faute d'être entendue et symbolisée par un adulte, sera tapie, comme une bête, comme un monstre endormi, au cœur du mutisme,

1. Sigmund Freud, « La négation », in *Résultats, Idées, Problèmes*, t. II, Paris, PUF, 1985, p. 139.

Le plaisir généralisé de la négation, le négativisme de tant de psychotiques, doit être vraisemblablement compris comme indice de la démixtion des pulsions par retrait des composantes libidinales. Mais l'opération de la fonction du jugement n'est rendue possible que par la création du symbole de négation qui a permis à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des conséquences du refoulement et, par là, à l'égard de la contrainte du principe de plaisir.

de l'anorexie ou de l'indifférence. Il en sera ainsi chez ces enfants polis et anesthésiés dont on s'acharnera d'abord à croire qu'ils sont gentils... ou timides... ou simplement bien raisonnables pour leur âge.

## *2. Le symptôme majeur de la jalousie : l'ignorance*

Le symptôme majeur de la jalousie réside dans l'ignorance que nous en avons. Nous n'en voulons rien savoir et nous ne savons rien de ce vouloir. Bien des comportements altruistes sont des constructions qui reposent sur la pierre dure d'un refus de l'autre, d'un frère, par exemple, au temps de la précocité, c'est-à-dire un refus dont nous ne voulons rien savoir puisque nous ne savions rien de ce vouloir au moment où il a eu lieu. Cette ignorance est d'autant plus redoutable qu'elle s'ignore si personne n'a été le témoin du trouble qu'elle provoque en nous détournant du chemin de la vérité qui parle. Dans aucun sourire, aucun regard, aucune écoute, aucun reproche même, il n'aura été reconnu que nous nous trompions nous-mêmes. Non symbolisé en tant qu'acte de refus de la parole, le mensonge se fait passer pour la vérité, et cette confusion empoisonne toute rencontre. Plus il redouble de bonne volonté, plus celui qui en est le porteur s'éprouve comme étranger, voire étrange vis-à-vis de celui qu'il rencontre. Souvent, alors, l'ouverture sociale de l'adulte est le signe de la fermeture du cœur pour l'enfant puisque cette ouverture apparente esquive la reconnaissance de ce qui cherche à se dire en lui. Et ce mensonge inconscient n'aura jamais fini de ronger, tel un ver, les poutres de la maison.

MM : Quand je me suis réveillé,  
j'avais envie d'être en colère contre vous...  
et je voulais que ma femme m'aime, aille vers moi.

## INCESTE ET JALOUSIE

J'interprétais tout comme signe qu'elle n'aime pas ça  
et qu'elle ne vient pas vers moi.  
Et c'est ça qui me fait faire la tête.

DV : Comment ça s'appelle ?

MM : ... caprice...

DV : C'est de la jalousie et nous voilà renvoyés  
au rapport sans mots avec votre frère.

MM : ... Je n'étais pas content de ce que vous disiez :  
je ne voyais pas de jalousie là-dedans...  
mais c'est vrai que dans ma solitude  
je veux faire payer à l'autre quelque chose...  
y a une vengeance là,  
et ça, c'est des constructions froides là,  
il faudrait que je regrette...

DV : Il faudrait d'abord que vous sentiez la jalousie,  
c'était comme si c'était ça que vous ne pouviez pas sentir.

MM : C'est aussi... accepter ma place d'enfant...

DV : ... d'enfant jaloux...

MM : ... C'est... c'est vrai que j'ai pas la jalousie,  
je ne la sens pas... mais j'en ai la pointe :  
la violence à la fin, ça je le sens.  
(...)

DV : Le petit garçon n'a jamais pu le dire à son père  
ou à sa mère et son père et sa mère ne l'ont jamais compris.

MM : Non... c'est étrange... vous m'appelez...  
à redevenir petit...  
et là... j'ai peur.

DV : Vous étiez seul avec une violence que personne  
ne pouvait prendre dans des mots...  
et cette violence à contenir... ça devient le bien  
le plus précieux comme si c'était par ça qu'on existait.

MM : ... Ça... ça... ça... ce que vous dites...  
me donne la douceur de la présence aux autres.

### 3. Le « semblant » et l'oubli

Comment parler de la jalousie qui affecte originairement et si subtilement notre humaine nature ? A ne rien vouloir en savoir, en effet, nous finissons par passer à côté de la vie même. En ne reconnaissant pas ce qui nous divise si profondément – pour ne pas avoir à en souffrir finalement –, nous évitons l'entrée du chemin qui conduit à la vérité. Moyennant cette occultation, nous aménageons un *semblant* : un semblant de vie épanouie qui s'exhibe avec d'autant plus de prétention à convaincre qu'il cache, dans les plis de son redoublement, le refus d'une présence aux autres et l'oubli de la parole. Ce « faire semblant » de la vraisemblance est évitement de la rencontre. Il nous livre à la tâche épuisante et vaine d'un tout savoir ou d'un tout comprendre qui nous dispense d'en appeler à un Autre et de répondre de la vérité qui parle quand nous adressons la parole à un autre ou que, par lui, elle nous est adressée.

A vrai dire – écrit Derrida dans le registre de la philosophie et après Levinas –, on n'a pas à se demander quelle est cette rencontre. Elle est *la* rencontre, la seule issue, la seule aventure hors de soi, vers l'imprévisiblement autre. Sans espoir de retour. Dans tous les sens de cette expression et c'est pourquoi cette eschatologie qui n'attend *rien* paraît parfois infiniment désespérée. A vrai dire, dans la *Trace de l'autre* l'eschatologie ne « paraît » pas seulement désespérée. Elle se donne comme telle et le renoncement appartient à sa signification essentielle. Décivant la liturgie, le désir et l'œuvre comme ruptures de l'Économie et de l'Odyssée, comme impossibilité du retour au même, Levinas parle d'une « eschatologie » sans espoir pour soi ou libération à l'égard de mon temps<sup>1</sup>.

1. Jacques Derrida, « L'écriture et la différence », in *Violence et Métaphysique*, Paris, Éd. du Seuil, 1967, p. 140-142.

Il me semble que l'on ne peut pas mieux dire la dimension de l'espérance. Elle s'inscrit, au cœur du désespoir, dans l'attente nocturne que l'Autre vienne sur le chemin où, faute d'aller à lui, nous nous en éloignons. Disons que la jalousie, elle, ne veut rien savoir de cette rencontre dont le sujet vit pourtant : elle prétend que l'Autre ne saurait être reconnu comme vivant hors de moi, dans l'autre, du seul fait qu'il parle au plus intime de moi !

Le semblant du « faire semblant » où se complaît le jaloux, dans la rencontre, met en scène, dans l'ordre imaginaire, son rapport avec les autres, mais c'est dans la mesure plus ou moins consciente où il est nié. La dénégation est subtile : elle dit la vérité, elle l' imagine pour ne pas y consentir. Elle dit et redit les mots de l'ouverture pour ne pas laisser au sujet le temps d'y prendre corps dans la chair. La dénégation confond le dire et le faire. Elle donne à croire que dire, c'est faire. Il nous suffit, souvent, de dire que nous allons faire et de se le répéter... pour oublier de faire. Double bénéfique névrotique, car non seulement nous ne faisons pas, mais, par-dessus le marché, nous trouvons, dans l'oubli, le prétexte de l'auto-justification ou de l'excuse : *ce n'est pas de ma faute*, disons-nous, *j'ai oublié* ! Ainsi, au lieu d'être le symptôme d'un refus inconscient, l'oubli devient la justification de l'infidélité à la parole sans remettre en cause le discours. Cette dissociation autojustifiée par l'oubli nous fait naviguer apparemment à l'aise sur les eaux troubles du semblant. Nous finissons par y enfoncer dans un mensonge que nous ne savons même plus reconnaître... puisqu'il est lui-même livré à l'oubli : nous n'en voulons rien savoir. C'est seulement lorsque nous sommes livrés au travail de l'association libre et de l'interprétation, que nous avons à nouveau accès à ce que nous ne voulions pas savoir. *L'oubli est toujours le refus d'un rendez-vous avec la parole.*

4. *La nourriture : métaphore de ce qui fait vivre.*  
*La jalousie et la bouche*

Parmi les affects qui nous parcourent et dont les signifiants dans le langage touchent et éveillent les « zones érogènes » – l'évocation d'un foie gras nous fait saliver, celle de la peur nous donne mal au ventre, une image érotique nous ouvre la voie de l'excitation génitale –, l'affect de la jalousie en appelle surtout à la zone orale, à la bouche. Elle a des dents. Elle mord. Elle déchire. Elle dévore. Sa morsure est meurtrière et suicidaire. Comme l'est celle d'un serpent caché dans le sein qui le porte.

La jalousie est déclenchée lorsque nous croyons, dans le registre du semblant, que ce qui fait vivre l'autre ne peut pas nous faire vivre. La vie, pour le jaloux, ne se partage pas. Elle est ou à moi ou à toi. Or, une vie qui ne serait pas de l'ordre du partage originaire (alliance) et de la génération – réalisons-le ici – serait une vie sans autre. Une vie d'apparence.

Ce qui fait vivre en homme rend heureux jusque dans la jubilation de la chair, l'illumination du visage et des yeux et la louange de la bouche : ce qui fait vivre ne saurait être l'intimité exclusive d'une personne, la proximité solitaire d'un objet, l'exercice dominateur d'une qualité, l'établissement au plus haut niveau d'une situation. Ce qui fait vivre en homme, c'est la rencontre avec quelqu'un quand s'accomplit la vérité du désir. La parole de vérité passe dans la chair et lui donne l'unité d'un corps, le rayonnement d'un visage. La vie se révèle alors comme ce qui parle au plus intime de l'homme : en lui et entre eux.

La métaphore de la nourriture est mise en jeu pour désigner tout ce qui fait vivre, mais pour l'homme, c'est la parole. « J'ai peur, disait l'homme cité plus haut, de mourir sans avoir parlé. » Il s'ensuit que tout ce qui fait vivre nous nourrit. Nous le savons de la bouche du Fils de l'Homme auquel, quand il a faim, le diable propose de transformer des pierres en pain :

Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme,  
mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu<sup>1</sup>.

Rien d'étonnant, alors, à ce que la jalousie se manifeste autour du manger et du boire, dans l'intimité de la présence. Mais rien n'est plus intime à la chair que ce qui résonne en elle. La parole est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes. Rien d'étonnant, alors, si la jalousie se manifeste plus encore à propos du rapport à la parole. La nourriture ne sera jamais que la métaphore – même et surtout si apparemment c'est l'inverse – de la parole de vie.

Rien d'étonnant, quand l'apparence est prise pour la réalité, à ce que la jalousie passionnelle et pulsionnelle se nourrisse de l'évocation de scènes érotiques où le partenaire serait livré à la jouissance d'un autre – que cela ait eu lieu ou non.

Rien d'étonnant non plus à ce que – dans nos histoires – les crises de jalousie éclatent avec fracas au cours des festins de nos fêtes. Dans la réjouissance, le vin lève les inhibitions qui passaient pour de la bienséance, les phrases assassines fusent, les souvenirs cachés s'étalent et nos familles se déchirent.

A moins que, sous le prétexte de la bonne éducation, l'inconscient travail de notre psychisme ne conduise jusqu'au rétablissement d'une harmonie mondaine où les cœurs étouffent sans le savoir... jusqu'à la somatisation de la crise de foie ou de la migraine.

Rien d'étonnant enfin à ce que des actes apparemment insensés se substituent chez l'enfant à une jalousie qui ne peut pas être symbolisée. Elle le sidère jusqu'au mutisme. A moins que les crises de hurlements subits et/ou les terreurs nocturnes ne le livrent à l'incompréhension de tous.

J'ai été consulté un jour par une dame qui amenait sa fille d'une dizaine d'années à la suite d'un événement qui avait bouleversé la famille : la petite fille avait volé ! Elle avait volé de l'argent caché sous la pile de draps dans l'armoire maternelle. On s'en était aperçu parce qu'elle avait acheté chez la fleuriste une plante très

1. Bible de Jérusalem, *Évangile de Matthieu*, chapitre 4, verset 4.

chère qu'elle avait offerte à sa maîtresse d'école. L'argent qui restait avait été jeté dans le caniveau. Le scandale se doublait de l'incompréhension. D'autant que la « coupable » était murée dans un silence qu'aucune menace n'avait pu rompre. Assez vite, j'avais conduit la mère dans la salle d'attente pour permettre à l'enfant, si elle le pouvait encore, de trouver l'issue des mots... au secret qui la rendait prisonnière et qui m'avait tout l'air d'une vengeance. Je ne sais plus combien de fois nous nous sommes vus – peu – mais, la confiance étant établie, les larmes sont apparues et avec elles le déverrouillage du cœur et de la bouche. Elle ne comprenait vraiment pas ce qui lui était arrivé. Elle avait oublié. Elle n'avait pas pu s'empêcher de faire ça. Elle ne se souvenait que d'une seule chose : quand elle avait ouvert l'armoire, elle entendait sa mère qui, dans la cuisine d'à côté, donnait le sein à son petit frère, le câlinait et l'embrassait. Par les manifestations d'amour qu'elle apportait à sa maîtresse, elle se vengeait de celles que sa mère donnait à son petit dernier.

Ainsi, la jalousie transforme en brandons de feu les mots de l'amour maternel qui nourrissent le frère. Les cadeaux que fait le jaloux – et il en fait souvent – n'ont pas d'autre visée que d'éteindre ou de masquer le feu de la vengeance qui couve : il singe le don car il en est exclu. De n'être ni celui qui donne ni celui qui reçoit, l'enfant fasciné par les ébats amoureux des adultes auxquels il participe avec ses yeux ou ses oreilles, verra son corps entrer en résonance avec une jouissance qu'il ignore prise en relais par ce qu'il éprouve. La seule qu'il connaisse étant digestive, il va être pris d'un mal au ventre répété qui ne cédera que d'être un jour interprété.

Si la vie n'est pas, en son essence, ce qui se partage, l'autre vivant m'apparaîtra toujours détenteur de ce qui m'a été retiré : le seul fait qu'il vive me tue. Il me pompe l'air, il m'empêche de vivre.

Cette revendication constante et redondante signifie que nous ne supportons pas que la vie soit donnée à un autre qu'à nous, ou qu'un autre puisse faire en sorte qu'elle se donne à travers lui. Ou alors, puisque, manifestement, la vie se donne et que je suis vivant, il faut que moi, je sois lui... ou presque ! *L'un est l'autre*, ce titre

de livre pourrait être l'affirmation de principe de la jalousie. J'ai entendu, plus d'une fois sur le divan, un mari dire en parlant de sa femme ou de sa mère : « Je suis elle. »

Ces remarques disent assez que la jalousie est la trace en nous d'une parole déniée. Cette trace est d'autant plus vivace que l'autre relatif, celui qui est comme moi, est vivant parmi d'autres. La dénégation traduit, au plan de la conscience ou du comportement, la substitution imaginaire du moi à la place de celui qui reçoit la vie aussi bien qu'à celle de celui qui la donne : aux deux ensemble, à leur rapport. Le pervers s'attaque au ventre des femmes enceintes.

Si elle est loin d'être évidente, la jalousie *évide* pourtant l'altérité qui nous constitue comme sujets vivants et parlants : elle est *évidante*. Mais, à cause de l'évidement qu'elle creuse en nous, elle nous réfère *négativement* à l'autre : en nous y opposant. Le jaloux s'éprouve toujours comme le négatif qu'aucun bain approprié ne révélerait positivement. Se ressentir comme négatif rend tout sentiment de la différence insupportable. Un tel ressentiment nie la différence plutôt que d'avoir à la reconnaître. Il la nie d'autant plus qu'il la proclame indispensable.

Ainsi l'homme jaloux lutte contre le sentiment d'être le négatif de la femme en affichant sa virilité. Et inversement. C'est pourquoi le couple jaloux est d'essence cannibale : l'autre n'y est appréhendé que dans la dévoration. Il est incorporé pour qu'il vive en moi. Le couple disparaît derrière une dualité. Dans ce *duel* ambivalent, disparaît la vie de la parole. Les deux partenaires ne peuvent vivre que négativement : l'un contre l'autre. Et dès que ce-que-veut-l'un n'est plus ce-que-l'autre-veut, dès que l'objet n'est plus indexé des signifiants du désir de l'autre, la possession ne l'intéresse plus.

Lorsque je ne suis plus jaloux, je ne vis plus.

Il y a, dans la jalousie, quelque chose du vampire. Le jaloux est tourmenté par une avidité qui va de pair avec l'impossibilité de partager ce qui fait vivre – le souffle de la vie aussi bien que la

nourriture ou le sang – avec un autre : ce que l'autre prend lui manque ; ce qu'il fait est fait contre lui ; ce qu'il aime, il le convoite ; ce qu'il sait, il le dénigre. Il n'a le sentiment de parler que pour autant qu'il s'approprie les mots de l'autre, du partenaire. Il n'a le *sentiment d'exister* qu'en réduisant à rien la parole. Il la contrefait non sans art. Mais jamais il ne répond vraiment. Son discours et son attitude sont toujours réactionnels. *Mais une réaction n'est pas une réponse*<sup>1</sup>.

Réfugié dans un mutisme habité par la colère et la revendication de ce qui, de toute façon, lui est dû, le jaloux a l'impression de perdre la face. Le visage de l'autre devient pour lui le signe que lui n'en a pas et que son corps est mort, désaffecté, mauvais. Toute proximité devient comparaison insupportable : son regard, qu'il sait souvent cacher en évitant celui d'autrui, boit avec avidité et se nourrit de la chair fraîche comme une mère faisant porter à son fils la charge de l'angoisse et la crainte de la mort. Être à cette place est insoutenable. Les phobiques ne cessent de dire que cet insoutenable est devenu le lieu de leur jouissance dans le retrait.

NR : ... C'est drôle...

parce que, quand je vous ai rencontré dans la rue,  
je pensais à ma femme... on a fait trois enfants...  
Ça bouffe... et on a pas fini d'être bouffés par eux...  
et si on a pu se rencontrer une minute et demie  
pendant vingt-cinq ans...  
c'est déjà pas mal... enfin... vraiment se rencontrer...  
Par moments, ça touche à quelque chose  
de tellement nostalgique...  
plus que ça même... que heureusement que ça court...  
Plus je vois des gens... plus je me vois moi...  
plus j'ai l'impression qu'au fond,  
tout au fond d'entre nous,  
y a une espèce d'enfant...  
mais alors il est tellement loin et tellement caché...  
qu'il vaut mieux pas qu'il se pointe !...

1. Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1966, p. 300.

## INCESTE ET JALOUSIE

Le simple fait de parler pour le jaloux, voire de désirer, est éprouvé comme une dépendance humiliante vis-à-vis d'un autre puisque lui ne vit pas. Il se plaint que la vie ne lui a pas été donnée là même où inconsciemment il la refuse.

Parler, disait une jeune femme sur le divan, ce serait *céder devant vous*.

CO : Parler, c'est vraiment vous accepter !

Et je n'ai pas envie...

Je n'ai vraiment pas envie...

C'est terrible de parler comme ça.

J'ai vraiment du mal à accepter.

J'ai vraiment du mal à accepter.

Dans une telle séquence, on voit se fusionner celui à qui il est parlé avec celui qui parle : ni l'un ni l'autre ne sont acceptés dans la différence subjective témoignant de l'unité de l'esprit.

CO : Je me sens bloquée de tous les côtés !

Si je parle, ça ne va pas quand même

parce qu'il y a une espèce de dérision qui s'installe,  
une sorte de moquerie de moi-même.

Quelque chose me résiste, c'est ça qui est insupportable !

Je vous ai senti très très fort et, si vous le vouliez,  
vous pouviez m'esquinter complètement...

(...)

J'avais peur, ces derniers jours, d'affronter votre visage

(...)

Y a un moment où j'ai l'impression

que je ressens comme une mort intérieurement...

une mort... mais c'est pas ça...

c'est pas de l'ennui non plus...

c'est pas du désœuvrement...

c'est tellement fort que ça envahit tout l'espace

et que je vois tout à travers cela.

DV : Quelle tonalité : joie ou tristesse ?

AU CŒUR DE LA JALOUSIE, LE REFUS DE LA PAROLE

CO : ... Ni l'un... ni l'autre...

En moi, c'est comme quelque chose qui est vieux...  
une scène de théâtre qui n'a plus fonctionné  
depuis deux ou trois siècles...

DV : Une désaffection...

CO : Oui ! c'est cela ! comme si ça ne fonctionnait plus...  
quelque chose qui est en ruine !  
et c'est comme ça que la vie m'apparaît !  
Je vois comme ça l'extérieur !  
Mais c'est très très lourd  
et c'est très difficile d'échapper à cela.

Plusieurs jours après ce constat et à propos de la grande souffrance de cette désaffection qui l'empêche complètement de vivre, elle dira :

CO : Cette attitude se résumait...  
à ce que je cherchais à ne pas exister.  
Je cherchais... encore... à être dans l'autre... à le prier...  
j'avais l'impression que je priais l'autre absolument...  
et c'était cela à quoi il fallait que je renonce...  
à ÊTRE COMME LUI...  
Cela me met en danger quand... justement...  
j'ai une attitude qui est de VOULOIR ÊTRE COMME LUI.

DV : Vouloir être comme lui...  
en tant qu'on l'imagine tout-puissant.

CO : Je l'imagine comme tout-puissant... oui !  
c'est-à-dire que je l'imagine, dans ces moments-là,  
comme détenant un pouvoir...  
et donc c'est VOULOIR PRENDRE CE POUVOIR  
et c'est une faute énorme !  
Je le ressens comme terrible, lui, terrifiant.

DV : Ce que vous voulez prendre, c'est ce « terrible ».

## INCESTE ET JALOUSIE

CO : Oui ! mais... quand je sens que je m'en sers,  
de ce terrible... rien ne va plus... je n'en veux pas !  
C'est terrible... terrifiant... c'est un pouvoir affreux.  
(Elle est au bord des larmes.)  
A tout cela sont liées la haine et la rancœur.  
Sur l'autoroute en voiture...  
quand quelqu'un me dépasse,  
je suis furieuse et j'ai envie de le dépasser à mon tour...  
et quand je le dépasse... j'ai l'impression  
de commettre l'irréparable...  
comme si j'avais pris son pouvoir... je ne peux plus.

DV : Un combat titanesque... comme avec Dieu.

CO : Avec quelque chose que je ressens comme tout-puissant.

DV : ... enfin... la toute-puissance que vous imaginez...

CO : Je ne perçois pas que je l'imagine...  
parce que j'en vis et que je hais cela...  
c'est pas quelque chose auquel j'ai renoncé encore bien...  
Est-ce que je la projette pas sur l'autre alors ?  
Je sais plus... je sais pas comment...

La revendication jalouse qui ne perçoit pas que son vouloir être l'autre qui vit d'une vie qu'il n'a pas s'articule à un refus de vivre du don de la vie ou de la vie en tant qu'elle est donnée... peut aller jusqu'à la vengeance absolue. Si l'un est l'autre, en se tuant, il tue l'autre. La jalousie la plus féroce conduit à la désaffection de soi-même jusqu'à la confusion qui désorganise le corps. Le suicide ou la lyse, la fonte de l'anorexique, sont les symptômes d'une jalousie demeurée inconsciente. N'ayant pas trouvé, dans la précocité de l'âge, « au bon moment », l'issue des mots pour la dire, elle inscrit la haine dans la chair. Chez l'anorexique, de confusion en négation, la restriction de nourriture ou le vomissement consécutif à la boulimie manifestent le refus de la vie dans l'acte même où elle se donne. L'expression la plus haute de ce refus se lit dans les rêves, sous la forme d'une incessante confrontation avec la mort.

La danse avec la mort dit l'évitement de l'interlocution avec l'autre. La mort personnifiée revêt, dans les rêves, les traits de la sorcière ou du diable qui se détruit. Le jour, l'enfant se mord les mains faute de pouvoir se défendre avec les mots ou se plaindre. Il se tape la tête contre les murs, faute de savoir exprimer sa violence. Il refuse à la vie le pouvoir de parler, car elle ne saurait dire que la mort ou s'y offrir. La rencontre avec elle est dangereuse.

5. *L'évitement de la rencontre :*  
*l'avidité de l'anticipation et la haine*

Dans la rencontre vivante et symbolique – celle de l'alliance où la vie se donne –, l'autre n'est plus seulement la projection du moi ; il médiatise pour moi l'Autre en moi, le sujet. Une telle rencontre fait de moi une personne. Elle me donne la parole.

Répondre de ce qui parle en moi quand je parle à un autre, c'est laisser choir ce que j'imagine de l'autre et de moi. C'est aussi laisser s'ouvrir mon oreille à ce qui se dit en moi quand il me parle. Mon oreille s'ouvre à ce qui parle au plus intime de moi : l'Autre du langage qui me constitue comme Sujet. L'Autre est l'essentielle proximité de la Parole.

L'évitement de la rencontre (sa dénégarion) suppose que l'autre, celui à qui je m'adresse, ne chute pas en tant qu'image de moi. J'y tiens, avouons-nous, comme à la prune de mes yeux ! Si cette image de moi disparaissait, cela mettrait fin à la mise en scène à laquelle je tiens plus qu'à la réalité. Tenir trop à ce que l'on voit revient à fermer nos oreilles à ce qui parle en nous. De la vérité qui parle, je ne veux rien savoir tant que l'image est prise pour le réel : alors *la peur ou l'impossibilité de lâcher prise traduit, sans même que je le sache, le refus d'être affecté par cela même qui me fait homme : la vie de la parole.*

S'il n'y avait pas *un Autre* pour tous les autres et pour moi, une

parole pour tous, alors la vérité, le concept d'une seule origine qui fonde l'univers et moi en lui ne saurait être pensé. Parler ne nous différencierait pas des êtres et des choses. Le monde ne serait que l'image que j'en ai, projetée à partir de moi qui en serais l'origine. Il serait ou mon monde à moi ou un monde radicalement autre que moi, étranger. Dans les deux cas, aucune rencontre symbolique n'est envisageable. L'homme serait scindé en autant d'images de lui-même qu'il en imaginerait à partir de ses sensations. L'Autre ne serait plus le lieu de la parole dans le corps, pour tous, *ce serait moi*. En tant qu'elle ouvre au réel dans le lieu même de la différence, la parole serait une illusion et non la vérité prenant corps dans la chair.

Cette dénégation s'opère toujours en faveur d'un moi scindé qui se prend pour la vérité qui parle. L'image que l'homme a de lui encombre ou remplit l'espace intersubjectif. Et, d'y être collée, de n'en être pas détachable, l'image prend tout le moi et le réduit à l'organe sensoriel ou à sa fonction : les sensations sont prises pour la vérité, et la sensualité pour le sens. On dit alors de celui qui est ainsi collé aux sensations – et c'est souvent pour lui une gloire, avant que d'être une horreur – qu'il n'est qu'un œil, une bouche ou un ventre. A la place de la réduction symbolique qu'exige la dimension d'altérité dans la parole, la rencontre devient le lieu d'une réduction de l'Autre à l'image que j'ai de moi.

La jalousie détruit le secret de l'autre – l'Altérité même – et le réduit au même. Il s'agit de réduire à rien la vie de l'autre en tant qu'elle est autre chose que moi, à moins qu'elle ne se prête à être idolâtrée pour devenir ma Chose.

Étant intervenu sur le point où il faisait allusion à une sorte de substance du mal en lui qu'il avait souvent dénoncée, mon interprétation a consisté à mettre cette substance en miroir, dans une sorte d'opposition négative, avec le bien. J'interprétais cette conviction d'être *ou bon ou mauvais* comme le refus non dit et mensonger d'être mauvais *et bon* au même titre que tout vivant. « Je suis une refusante », s'était écriée une femme aux prises avec cette exclusion du *et* par le *ou*.

Cette tension refusante occupe la place du désir. Elle refuse ou nie tous les affects. Elle protège une présence négativante, une présence qui n'est rien pour un autre, un vide.

MM : Vous aviez dit qu'être pris en masse  
dans tout mon corps  
c'était comme un refus... C'est vrai...  
Quand vous parliez tout à l'heure,  
c'était doux en moi, votre voix,  
et en même temps c'était la haine...  
Je refusais la voix... votre voix...  
comme pour la refaire entrer en vous.  
C'est refuser votre présence...  
Derrière la douceur avec laquelle  
j'ai accueilli des choses que vous disiez,  
ça cachait cette haine-là.  
C'était ne pas supporter que vous disiez  
des choses si douces... et que je m'en aille...  
c'est la jalousie...  
c'est un endroit où je vais rarement  
parce que c'est insupportable. Pour éviter ça...  
l'autre, j'en fais une image, c'est qu'une image...  
ce que je refuse, c'est l'intérieur de l'autre  
... et que j'y sois pas...  
et que je ne connaisse pas tout de lui.

DV : Il y a longtemps que vous mettez  
le mot « jalousie » là-dessus ?

MM : Non (murmuré).  
Je suis étonné de la dimension de l'intérieur  
de l'autre... j'y avais jamais pensé...  
et, en même temps, j'ai bien vu le lien  
entre les mots que vous disiez et qui étaient doux...  
et que ça vient de vous...  
et je vois que quand je suis triste  
d'un moment de partir, ou de séparation,  
ce que je ne supporte pas,

## INCESTE ET JALOUSIE

c'est cette douceur-là qui m'émeut...  
et je ne prends pas ce temps-là seul...  
et c'est pourtant là où il y a la paix qui peut venir...  
je veux pas dire que c'est moi qui veux me la donner...  
En tout cas, elle peut venir dans le silence.

Quand les situations infantiles précoces, repérables dans la cure avec une grande précision, n'ont pas été symbolisées, qu'elles n'ont pas été vécues dans une rencontre véritable où l'autre médialise l'Autre comme étant la Vérité qui parle, elles réapparaissent dans le transfert de manière toujours étonnante : elles ne cessent, c'est vrai, d'empoisonner les rapports avec le partenaire conjugal ou avec les enfants... jusqu'à ce que la confusion de l'autre et de l'Autre puisse se dire. Seul le fait d'être convoqué à la parole par un autre au cœur de la confusion autorise que l'on en sorte. Le piège réside dans le fait que du moment qu'on en sait quelque chose, de cette confusion, on la tait, on la garde.

A propos d'une prétendue indiscretion qu'un patient pensait avoir commise par la tentative d'intrusion dans ma vie personnelle, il disait sur le divan qu'il s'était senti mal, qu'il avait pris plaisir à atteindre un lieu secret pour moi, à le détruire et à le gâcher... en se mettant à ma place.

MM : C'est comme ça... dans ma façon d'être  
avec les autres : ce qui est le secret de l'autre,  
j'essaye de le prendre et de le réduire à rien...  
Je me suis senti mauvais partout...  
je peux pas aller saisir les autres.  
Là où j'ai des difficultés : c'est d'attendre.  
Attendre, c'est ça que je ne veux pas  
ou que j'essaye de rayer.

Et, dans la séance suivante, il reprenait sans le savoir la négation du temps par la vitesse, et l'annulation du secret de l'autre pour son plaisir : l'enfant qui regarde son frère têter, l'avale des yeux et

prend sa place en le précédant imaginativement<sup>1</sup>. Sans doute est-ce aussi vrai du trop d'admiration vouée à quelqu'un qui parle ou de cette pseudo-attention dans l'écoute de celui qui prétend toujours être en train de penser ce que vous dites. La grande délicatesse dont se parent de tels travers ne doit pas empêcher d'y reconnaître le signe d'une grande jalousie.

*La rapidité de l'anticipation* réduit à rien le temps : elle est avidité. Avoir tout, tout de suite, permet de faire l'économie de la tension intérieure qui creuse le désir, celle de l'attente. Cette économie est déjà évitement de la rencontre, négation de l'altérité et du désir. Cela n'est pas sans rapport avec ce que l'on appelle habituellement la gourmandise, cette manière de se remplir qui vise à ne plus rien éprouver et, en conséquence, à ne pas ouvrir dans la rencontre le monolithisme du même à l'intimité d'un autre. Le jeûne est castration symbolique de la pulsion orale : le sevrage inscrit la dimension de l'Autre entre la sensation du vide ou du creux de l'estomac et celle de la plénitude et de l'arrondi du sein. Il met une limite à l'avidité et autorise le goût de la présence par et dans les signifiants de la parole.

MM : Le plaisir de la vitesse dans lequel je ne ressens plus rien d'autre que la tension, ça me permet d'éviter une tension intérieure.

L'attente ouvre l'intimité du dedans à une dimension d'altérité plus essentielle au sujet, plus intime que l'image qu'il a de lui-même. A l'intime de l'intime, son identité lui vient d'ailleurs, du

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. I, *Les Écrits techniques de Freud (1953-1954)*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1975, p. 193.

Le désir du sujet ne peut, dans cette relation, se confirmer que d'une concurrence, que d'une rivalité absolue avec l'autre, quant à l'objet vers lequel il tend. Et chaque fois que nous approchons, chez un sujet, de cette aliénation primordiale, s'engendre l'agressivité la plus radicale – le désir de la disparition de l'autre en tant qu'il supporte le désir du sujet. (...) Saint Augustin, par exemple, signale, dans une phrase que j'ai souvent répétée, cette jalousie ravageante, déchaînée, que le petit enfant éprouve pour son semblable, et principalement lorsque celui-ci est appendu au sein de sa mère, c'est-à-dire à l'objet du désir qui est pour lui essentiel.

lieu de l'ouverture à l'Autre. Il se peut qu'en l'homme quelque chose le pousse à ne rien vouloir savoir de ce vers quoi il est en tension de désir. Paradoxalement, il fait l'expérience du désir de l'Autre dans un processus répétitif d'évitement. Souvent, l'esquive inconsciente du désir a pour symptôme la rapidité ou la précipitation.

MM : Ça vient très vite, et, ça, je l'évite en allant vite.  
... Quand je mange vite comme ça...  
j'essaye d'avoir vite l'estomac plein  
et là, je ne ressens plus rien aussi :  
je n'ai plus besoin de rien sentir.  
Ça va ! Je me suis fié à moi-même.  
(...)  
Plutôt que d'attendre et de penser,  
je voudrais être dans l'acte (de manger ou de parler)...  
et je me suis rendu compte que c'était :  
ne pas faire attention à la présence de l'autre.  
A quelques reprises, il y a eu  
une détente qui s'est faite en moi et c'était  
cette tension (de la vitesse) qui tombait en moi  
alors que je l'avais laissée s'installer.  
Y a eu comme un chemin qui s'est fait...  
parce que y a eu du temps...  
et j'ai pu formuler quelque chose...  
alors que, des fois, je voudrais tout, tout de suite  
et je voudrais tout ramasser en un instant.  
Je le sens, moi, par rapport à la nourriture...  
mais c'est la même question.  
J'ai depuis longtemps pris l'habitude  
d'avoir le ventre plein...  
ça me fait presque oublier la question du goût...  
et je ne me pose même plus la question :  
« Est-ce que j'ai du goût à vivre...  
ou à être avec les autres ? »

L'anticipation jalouse se nourrit imaginativement du don fait aux autres. Elle cherche à le posséder. Elle parle comme elle mange.

Elle prévient, dans une attitude de défi ou de rivalité, toute rencontre qui introduirait à la reconnaissance.

Cette attitude « vient à la place de demander » et n'autorise pas la croissance ou l'avancée sur un chemin de vérité : elle court-circuite le temps. Il arrive que l'analysant se revoie petit et ne se trouve pas beau. Il est aux prises avec une image de lui-même... dans laquelle il ne se retrouve pas :

MM : Je ne retrouve pas l'intérieur,  
je ne retrouve pas mon intérieur...  
et je ne vois pas les autres.  
A cet endroit-là, il y a comme une coupure entre moi  
et les autres... c'est sourd.

DV : Vous voulez dire qu'aucune parole ne vous atteint.

MM : Il me semble... à cet endroit-là !  
C'est comme un film muet... je le sens bien...  
quand je mange trop, j'ai un endroit d'équilibre  
et quand je plonge dedans, peu importe...  
c'est comme si y avait plus rien d'important...  
comme si j'oubliais... j'oublie  
et je reste pendant quelques heures  
dans une illusion complète... dans une bulle...  
Et je n'imagine pas la possibilité de demander...  
ou, quand il s'agit de demander, je n'imagine pas quoi.  
Juste maintenant, je pensais qu'il était possible  
de demander du temps, de l'attention...  
Mais ça, c'est pauvre en moi.

Rien d'étonnant donc à ce que la jalousie s'exprime en termes d'avidité, d'anticipation et d'évitement. La chaîne des mots non devenus *signifiants du sujet* aliène précocement le petit d'homme autour de la bouche et des dents. Ce qui le fait vivre est seulement ce qu'il absorbe, ce dans quoi il a envie de mordre. L'alcoolisme et la toxicomanie le hurlent.

L'avidité se nourrit de l'anticipation du plaisir. Elle ne goûte pas,

elle avale. Le jaloux veut tout pour n'être exclu de rien. Pour participer pleinement de l'amour, il veut tout ce que l'autre aime tout autant que l'amour dont il est aimé. Jusqu'à l'exaspération de la haine de tous, y compris de lui-même.

Comment ai-je pu vivre (vivre ?)  
avec tant de haine accumulée ?  
Contre tous, ma famille d'origine, bien sûr,  
moi-même, mes amis, ce que j'aime ?  
Et de devoir toujours la justifier... pour la nourrir ?  
Ma jalousie doit faire partie de ce petit jeu.  
Haine sparadrap... Comment s'en débarrasser ?

Ou encore :

En fait, je suis extrêmement jaloux...  
pas spécialement d'un homme...  
mais de tout ce qui peut faire vivre ma femme sans moi.

Comment mieux dire que la jalousie mine la vie en tant qu'elle se donne, en nous et hors de nous ? Elle laisse, dans l'ordre de l'imaginaire et du sentiment, une trace brûlante dénégatrice de ce qui vit au cœur de l'autre et du même. Faute de la reconnaître en lui, le jaloux cherche à s'approprier en la niant la Parole qui fait vivre tous les autres.

(Après une hésitation de dix minutes, elle parlera à mi-voix pour raconter un rêve qu'elle commente ainsi :)

CO : Il y avait une haine, avec une froideur, une dureté, une méchanceté... euh... C'était une femme... et ça se terminait comme ça : elle perdait tout... l'affection des gens qui l'avaient aimée... à cause de son comportement, de son attitude et, pour moi, non seulement elle perdait cela, mais elle perdait aussi ce comportement froid et dur qu'elle avait... et les autres perdaient quand même...

J'étais prise d'une méchanceté !... et je ne voulais pas...  
J'ai été paniquée complètement  
parce que je *savais* ce qu'il y avait en moi :  
c'était un désir de tout casser ;  
mais aussi, je savais ce qui m'attendait.  
Cette souffrance abominable tuait  
tout ce qu'il y avait en moi et j'avais peur  
d'être absolument seule dans ce massacre.  
C'est difficile à dire parce que maintenant,  
j'arrive pas à ressentir cela :  
ce qui me mettait hors de moi,  
ce qui m'enrageait, c'était de voir les autres heureux  
et, en même temps, c'était très douloureux.  
(Silence de cinq minutes.)  
Je crois qu'en moi, il y a... je ne sais plus...  
je crois que ma tête est pleine de méchanceté sèche...  
et puis, pourquoi continuer à parler de cela ?  
Je me disais... je ne voulais pas croire...  
comme si je m'efforçais de ne pas vouloir croire  
que c'était moi tout cela...  
et, comme s'il y avait un vouloir forcené de vouloir  
entretenir tout cela...  
Je ne veux plus être méchante...  
Je vis très mal d'être sans rien...  
et il y a ce désir de vengeance...  
mais je suis effarée de cela.

N'est-ce pas la marâtre de Blanche-Neige qui, à la fin du conte, chausse les souliers de feu de la jalousie ?

## 6. *La jalousie et le refus inconscient de la parole*

La même jeune femme, qui n'était pas particulièrement croyante, constatait dans une autre séance :

CO : Comme si Dieu était à l'image de l'homme et que,  
 lorsqu'il était présent, je ne pouvais que m'identifier  
 à une image et non plus être à l'écoute.  
 ... Je pensais à mon père qui le refusait, Dieu,  
 ce qui ne l'empêchait pas, à côté,  
 de chercher quelque chose...  
 Je me disais que je refusais la personne  
 mais pas le message.  
 Je pensais à mon attitude dans la vie...  
 Lorsque je ressens profondément quelque chose,  
 une vérité, il y a toujours (elle est très exaltée)  
 un décrochage par rapport aux gens :  
 je ne me sens plus comme eux... je les abandonne...  
 et en plus, ils me gênent et intérieurement  
 j'éprouve du mépris.  
 Tout ça à partir d'un moment où je suis particulièrement  
 exaltée par quelque chose qui a trait à mon travail,  
 à une lecture... comme si ce mépris,  
 c'était une façon de me venger des gens...

Les nier ou les faire disparaître par la pensée pour jouir à leur place du plaisir qu'un don est censé leur procurer, telle est la passion tourmentée du jaloux : il jouit sur le mode masochiste de la vie. Il jouit négativement de la vie en tant qu'elle est donnée à un autre dont il doit occuper la place.

Les signifiants de la jalousie sont captifs du premier lien qu'après la naissance, l'enfant entretient avec l'autre. *Avec la mère en tant qu'il n'y a de mère que dans le rapport à la parole du père.* Et il vit, de cet entretien secret dans le bain des paroles de la mère : le bébé au sein se nourrit autant du lait de sa mère que du frémissement de ses mots et du velouté de sa peau : il se nourrit de ce dont elle vit. Ce qu'il avale a le goût de ses mots et l'odeur de sa peau ! Ne dit-on pas de quelqu'un qu'il est suspendu aux lèvres de celui qu'il écoute ?

La parole n'autorise l'identification (symbolique, dans la rencontre) que lorsqu'elle *sépare* l'enfant de la chair de la mère en lui

donnant un nom. De ce fait, elle lui donne une place qui n'est réductible à aucune des sensations partagées avec la mère : elle dépend de la LOI dont le père est le représentant, le tenant-lieu. Sans le témoignage de ce qui parle au cœur de la chair et qui n'est pas elle, jamais l'enfant ne sortira de cette jalousie qui fait vivre dans la sensation jusqu'à les faire disparaître l'un dans l'autre : la bouche de la mère se confond avec celle de l'enfant, les yeux de la mère avec ceux de l'enfant, la peau de la mère avec celle de l'enfant...

Le jaloux a la bouche et les yeux de l'autre, il est imaginativement identifié au plaisir de l'autre : s'il n'est pas en lui, il en est exclu. La jouissance de l'autre est sa jouissance même, celle dont il est privé. Un homme de trente-cinq ans rêve qu'il ne sait plus s'il est un homme ou une femme. Au loin une femme chante. Lui chante aussi, mais sa voix est faussée, éraillée...

MM : J'ai peur d'être dans le moment présent.

En tout cas, là, je ne tiens pas en place.

(Après un moment de silence, il ajoute :)

C'est à cet endroit-là que je me mets à penser dans ma tête et que j'échappe à mon corps.

Je crois que dans cette volonté de comment

j'essaye de penser à ce moment

c'est que j'essaye d'avoir, de posséder la vérité ou la réalité...

DV : ... la réalité ou la vérité concernant votre sexe.

MM : ... Je ne sais pas.

En tout cas, c'est la réalité concernant l'autre,

la différence, c'est EMPÊCHER LA DIFFÉRENCE...

ou NE PAS AVOIR À LA SUPPORTER.

Regardez le comportement qui précède la crise de jalousie chez un enfant : il y a toujours un moment d'arrêt un peu vide, apparemment commandé par la fascination du visage de sa victime tout ouvert à la joie d'être avec, ou à la satisfaction que procure

un objet. Ce rapport va être détruit par l'attaque qui s'empare de l'objet convoité. Elle fait disparaître la joie insupportable pour le jaloux. Paradoxalement, mais vraiment, c'est la non-jalousie de l'autre, la liberté avec laquelle quelqu'un se donne à la joie qui l'envahit qui excite la fureur du jaloux. Une jeune femme me disait :

JS : Je suis jalouse des gens qui ne sont pas jaloux...  
Au fond, en moi, il y a quelque chose d'inassouvi...  
quelque chose que je n'arrive pas à réaliser...  
ça doit être ça... cette insatisfaction...  
non pas tant en vouloir aux gens...  
mais être dans cette espèce de non-pardon...

La jalousie est fondée sur le fantasme qui nous fait croire que l'autre se donne à lui-même sa propre et entière satisfaction et que nous en sommes exclus. En un mot, il se fait vivre lui-même, il n'a besoin de personne. Comme l'indique la projection qu'il en fait sur l'autre, ce fantasme est au cœur du jaloux. Il y occupe la place de la vérité qui parle.

En définitive, la jalousie tend vers un narcissisme absolu : celui-là même que, la plupart du temps – dans le système de projections dont nous parlons –, on prête à Dieu : un dieu pervers qui ne donnerait la vie que pour la reprendre.

### *7. La dénégarion de l'Autre entendue comme narcissisme absolu*

Cet Autre inimaginable, impossible à penser, est, dans la théorie lacanienne, l'Objet du Désir de l'Homme. Et c'est d'être le désir de l'Autre que le désir de l'homme est ouvert au Réel.

Dans un tourment perpétuel, le jaloux tente de se nourrir du plaisir qui n'est pas le sien et boude le sien qui n'est pas celui de l'autre !

Dès qu'il est impliqué comme « moi » séparé, qu'il s'est emparé de l'objet censé procurer du plaisir à l'autre – nourriture et/ou parole –, il ne l'intéresse plus. Il ne l'intéresse comme *son* objet qu'en tant qu'il est celui *de l'autre*, non en tant qu'il lui appartient. Nous reconnaissons là ce comportement pénible qui consiste à désirer avec ardeur une fête ou une rencontre qui, au moment où elle a lieu en réalité, déclenchera tristesse incoercible, bouderie incompréhensible, voire fuite. Le jaloux vit *comme si* la vie jamais ne lui était donnée dans l'acte même où il la reçoit ! Dans un incessant jeu de comparaisons et d'anticipation, il pense qu'il en est exclu. Le chemin est long qui mène à la découverte qu'inconsciemment c'est lui qui la refuse : un refus entretenu par un mensonge qui pervertit le sens même du don.

Ainsi, le jaloux est pris dans la noria d'une jouissance qui consiste à refuser le plaisir qu'il convoite. Il le rejette en rejetant l'objet ou la personne qui étaient censés le lui apporter : il jouit, plus ou moins consciemment, de ne pas vouloir ce qu'il désire<sup>1</sup>. Ce dont la jalousie veut jouir, ce qu'elle veut posséder, c'est l'Autre comme tel, justement ce qui ne se possède pas. Elle veut le posséder au lieu de le désirer. Elle en perd la parole.

On peut dire que la jalousie est perverse. Elle trouve sa source dans le fantasme d'une toute-puissance constamment déçue. Cette déception brûle indéfiniment le jaloux. Il faut bien, si l'on veut y comprendre quelque chose, re-situer la toute-puissance infantile dans ce rapport d'intimité avec ce qui parle en nous, avec ce qui vit en nous et dont le plaisir et la joie des autres témoignent, hors de nous, dans les autres. Dans la jalousie, le désir de l'Autre qui nous ouvre au don du réel ne touche pas le cœur : il est dévoré par l'envie. Le fantasme de la toute-puissance infantile s'alimente, se nourrit paradoxalement de la déception de n'être pas l'Autre, celui qui n'a besoin de personne, d'aucun autre parce que, en lui-même, il l'est. Et de cette déception orgueilleuse de n'être pas le corps

1. Un vieux sage disait : « Le seul péché mortel, le péché contre l'esprit, c'est le péché sans plaisir. »

même de la parole, naîtront le regard qui tue, le mauvais œil, instrument d'une vengeance sur soi-même dans une sorte de dérision suicidaire et dans l'oubli de tout.

L'Écriture, d'ailleurs, le dit :

C'est par la jalousie du diable que la mort est entrée dans le monde. Ils en font l'expérience, ceux qui lui appartiennent<sup>1</sup>.

Le diable, en effet, est l'ennemi du Fils de l'Homme parce qu'il jouit, avec le Verbe fait chair, de l'intimité dont il s'est exclu.

La jalousie a affaire avec la bouche<sup>2</sup>. Elle tend soit à confondre la nourriture avec la parole, soit à les dissocier entièrement. Dans les deux cas, elle tue le corps en détruisant le lien de l'esprit. Quand la différence vivante de la nourriture et de la parole, qui n'est pensable que relativement à l'unité d'une bouche, est niée, le corps de l'homme ne saurait plus être le lieu d'une rencontre originelle, entre l'homme et la femme comme entre les hommes et Dieu. Une chair qui ne jouit pas de la vie de l'esprit est morte et sa parole vaine – ou vide : elle ment. Là où la parole, en nous, en appelle à l'Autre comme à la dimension propre, originaire et centrale, de la chair vivante, la jalousie prétend qu'il n'y a rien : elle suggère qu'il y a reprise du don – perversion – et effacement du nom – effet de l'acte de déshériter<sup>3</sup>. Elle dit que la parole est vide.

Je ne sens rien à cet endroit-là...

c'est comme si je n'avais pas l'intelligence d'un autre.

A cet endroit, je suis bête !

Cet homme sortait à peine d'une identification à un chien et elle ne datait pas d'hier.

Au Jardin Couvert<sup>4</sup>, une jeune femme demandait ingénument en

1. Bible de Jérusalem, *Le Livre de la Sagesse*, chapitre 2, verset 24.

2. Joyce Mc Dougall, Octave Mannoni, Denis Vasse, Laura Dethiville, *Le Divan de Procuste*, Paris, Denoël, 1987, p. 47-84.

3. On dit, en italien, pour signifier cet acte et son effet : *diseredamento*, substantif du verbe *diseredare*, déshériter.

4. Lieu de rencontre et de parole pour les tout-petits et leurs parents, à Lyon. Cf. Denis Vasse et les accueillants du Jardin Couvert, *Se tenir debout et marcher*, Paris, Gallimard, 1995.

évoquant son fils de vingt-six jours qu'elle tenait dans les bras : « Dites-moi pourquoi je l'efface ? » Et comme je laissais résonner dans le silence ce « rien d'autre que moi », une maman voisine venait en riant à la rescousse : « C'est vrai, ça, on les efface. » Un enfant s'effacerait-il comme un mot, comme la trace d'une parole vaine ? C'est bien cette trace qui introduit, au cœur de la chair, la dimension de l'Autre – le sujet – qui est niée dans la jalousie de la première différence entre l'homme et la femme, celle des commencements. Sans cette dimension, les mots deviennent des choses qui embolisent l'esprit. Délesté de sa fonction symbolisante, le langage ne parle plus de l'homme. Réduire le langage à l'adéquation des mots et des choses revient à éteindre la résonance de l'esprit. Prendre l'homme à ces mots-là revient à effacer la vérité du sujet parlant.

La dimension de la parole disparaissant, l'autre ne demeure plus, avec le sujet, dans la demeure du souffle qui anime la chair et la fait vivre. Il est un objet oral. Il s'offre, dans la rencontre, à être consommé, englouti, dévoré, avalé sur le mode cannibalique.

A propos d'un garçon qu'elle estimait *vivant*, et qui désirait la rencontrer, la jeune femme souvent citée disait :

CO : Pour moi, il est mangeable, c'est tout...  
Y a l'envie qui détruit l'autre  
que je m'approprie pour (vivre)...

La parole fait l'homme. En elle, il accède à l'identité corporelle de sa croissance dans la chair. Le démon de la jalousie est toujours à l'œuvre dans la destruction de la langue qui va jusqu'à la perte de la parole et à l'oubli du nom. Ses armes sont le mensonge par omission et la dérision : il est muet et il enferme dans le mutisme son partenaire.

Les discours méprisants ou railleurs, prononcés dans l'inconscient, sont très fréquents ; aussi ai-je cru pouvoir affirmer que la cause principale de l'oubli du nom était trouvée<sup>1</sup>.

1. Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1948, p. 44.

Quelquefois, dans la psychose, la jalousie qui s'ignore se traduit en des fantasmes ou des hallucinations d'amputation du sexe ou, de manière encore plus archaïque, d'arrachement de la langue.

### 8. *La perversion cache le refus du don de la vie*

En refusant la parole qui se révèle dans la chair et donne au corps de l'homme sa stature, la jalousie sépare le vivant de son origine. S'il parle, en effet, c'est qu'il naît d'une bouche qui l'engendre. Pas plus que le don de la vie, le don de la parole n'est secondaire, comme le serait le don d'un objet.

Quand il parle en vérité, l'homme n'a pas d'abord acquis la parole comme on acquiert un objet pour le donner ensuite. Quand il parle en vérité, la parole se donne à travers lui au moment où il ouvre la bouche. Il est la parole plus qu'il ne l'a. Ainsi le dit la sagesse populaire pour indiquer quelqu'un qui ne ment pas : « Il parle la bouche ouverte. »

Il n'obéit à aucun calcul, à aucune déduction ou décision. Il donne corps à l'acte d'une naissance qui fait vivre dans le temps et dans l'espace ce qui, avant lui, n'existait pas vraiment dans l'histoire. La parole vraie crée. Elle renouvelle le don originaire de la vie, transmis de génération en génération depuis le commencement. Cette transmission ne peut pas être de mon fait. Mais je peux y mettre obstacle en niant l'origine ou en mentant : je ne peux exister *tout seul*, et le seul fait de parler le dit. Ne pas le confesser en se taisant, c'est mentir en tentant de nier l'origine. Le fantasme de la toute-puissance de la pensée – celui du moi tout seul et du retrait dans le mutisme – voile le refus dissimulé de consentir au don de la vie.

Refuser d'être vivant d'une vie qui se donne en moi et à travers moi dès ma naissance et jusque dans l'originalité de mon histoire particulière, parmi d'autres, conduit inéluctablement à préférer la mort plutôt que la vie. Dans son vouloir exacerbé du *tout ou rien*,

le jaloux dénonce, comme intolérable à ses yeux, les limites qu'impose la loi régissant la société. Il dénonce les autres en accusant la vie au lieu de confesser ses limites dans l'action de grâce. Ce faisant, il se détruit lui-même dans une perpétuelle esquive du lieu où il pourrait prendre la parole et vivre de sa propre vie. Cet évitement est refus plus ou moins conscient de l'altérité. Tout rapport avec un autre réfère à un Tiers Parlant, à une Parole originaire, à l'Autre. C'est cette position tierce de la parole d'où naît le sujet dans la rencontre avec un autre. La rencontre dans la parole dit l'unique origine de l'un et de l'autre, de tous et de tout. Et ce, quel que soit leur commencement respectif. En s'adressant au petit d'homme, de génération en génération, celui qui parle en vérité témoigne que la parole lui est donnée, comme à tous, dès l'origine. Parler à un bébé, c'est s'adresser inconsciemment à ce qui parle depuis les origines dans le monde. Père et mère révèlent les limites de son corps comme étant le lieu régi par la loi d'un partage d'amour inscrite au cœur de l'homme dès le commencement. Confronté à cette loi, le petit d'homme apprendra à repérer le mensonge et le refus au cœur de lui-même. A partir de ces limites qui le différencient des autres, il consentira à parler, à s'ouvrir à la rencontre en obéissant à la vérité qui parle dans son corps, plutôt qu'à se conformer à l'image qu'il a de lui-même, prise pour son origine.

La jalousie trouble la transmission de la vie en injectant au cœur de la parole, dans la source, le poison de l'ambiguïté qui détruit l'alliance. Elle dit que, sous l'apparence de la vérité, se cache le mensonge. Elle suggère que la parole n'est pas fiable. Elle ne dit pas que c'est à cause du mensonge. Elle dit que, de toute façon, la vérité est inaccessible et que c'est de sa faute si personne ne la dit<sup>1</sup>. La foi en une parole suppose que la vérité se dise dans la chair qui la dit, que la parole prenne corps. Incapable de reconnaître en lui le refus obstiné qui l'entraîne à la mort, le jaloux ment inconsciemment : ce n'est pas lui, ou en lui, que ça refuse : lui veut bien, mais c'est la vie qui ne se donne pas en vérité. La preuve, c'est que per-

1. Cf. chap. x, « Faire mentir la vérité », § 1.

sonne ne la dit puisque lui-même ne la dit pas. Parler, pour lui, c'est mentir. Il n'est pas vrai – ou pas sûr, et c'est le doute – que la vie surgisse d'une parole originaire qui prend corps dans l'histoire. Ce n'est plus la parole qui est à l'origine, c'est ou un mensonge, ou une illusion.

La foi en la vie rend nécessaire le discernement entre vérité et mensonge : d'où vient la parole ? Quelle est son origine ? Qui parle ? Une telle problématique intéresse nécessairement l'inconscient : elle pose la question du refoulement originaire. De lui provient la possibilité de mettre en doute la vérité de l'origine. Une voix surajoutée s'élève, celle du fantasme de la toute-puissance, qui ne cesse de susurrer : « Plutôt garder la vie à en mourir que de mourir en donnant la vie, en vivant. » Car, comme me le disait une jeune interlocutrice : « La fin de la vie, c'est la mort ! »

La parole vraie révèle en nous une limite vivante, celle qui fonde le sujet et qui échappe à la prise du moi, l'Autre. Comment mieux dire *que le sujet est l'Autre* ? Elle se fait entendre dans ce qui transcende chacune de nos rencontres avec le prochain.

La jalousie, au contraire, est l'expression perversifiée de cette relation triangulaire. Elle ment quand, s'emparant de l'origine, elle dévie le désir de sa fin, l'Autre, et l'empêche de revenir à sa source. Victime du mensonge, l'homme s'arrête auprès d'un lac dont l'eau n'est plus vive. Il s'y laisse prendre à l'image vide qui s'y reflète : son cœur ne résonne pas de la parole qui l'appelle à vivre du don véritable. Tel est Narcisse, dans le mythe :

... Écho répéta joyeusement : « Viens ! », et elle sortit du bois en tendant les bras. Mais il se détourna d'elle avec dégoût. « Pas cela, dit-il. Je mourrai avant que je te donne pouvoir sur moi. » Humblement, d'un ton suppliant, elle ne put que dire : « Je te donne pouvoir sur moi », mais déjà, il était parti<sup>1</sup>.

Et, comme il n'y a pour lui que de faux témoins, comme lui, il ne sait plus comment il s'appelle. Il erre. Il n'a aucune demeure stable.

1. Edith Hamilton, *La Mythologie*, Paris, Éd. Marabout-Histoire, 1978, p. 98.

N'étant référé qu'à l'image de lui-même qu'il fait parler, sa position est d'imposture car il sait bien – même et surtout quand il en doute – que c'est lui qui tire les ficelles et qu'il est une marionnette. Même si elle donne lieu à beaucoup d'agitation ou d'inflation, la rencontre est sans poids, sans attrait, sans mouvement, sans amour. D'autant plus qu'elle est brillante et apparemment réussie. Là où l'aiguille du désir n'indique plus le visage inconcevable de l'Autre en soi – le sujet –, l'appareillage de la libido perd le nord. Les pulsions partielles se recroquevillent sur leur objet et l'homme s'épuise dans une création de soi par soi où rien ni personne n'arrive. Pire encore, quand quelqu'un ou quelque chose arrive par surprise, il est reconnu au réflexe d'exclusion dont il est l'objet. Là où le désir s'évide ainsi, il devient évident qu'il n'y a rien d'autre que l'aiguillon de la mort et son triomphe. Le sujet y est *avorté* et le courant de la vie est immobilisé dans une tentative de possession apparemment immuable dont la marque est la dureté d'un cœur de pierre. L'étymologie du mot *avorter* nous indique un rapport avec le mot *origine*. Alors que *origine* vient de *orient*, de la famille du latin *oriri*, *ortus*, qui signifie se lever, s'élancer hors de, naître, *aboriri*, *abortus* (avec valeur privative de *ab*) qui signifie mourir, disparaître, d'où *abortare*, avorter.

Quand l'homme éprouve la vie partagée avec les autres comme frustration et injustice, il s'épuise en un incessant combat où la peur de « manquer » domine. La crainte de n'avoir pas ce que l'autre a transforme la différence en opposition. La différence sexuelle devient opposition des sexes et la question se repose indéfiniment de savoir lequel domine, de l'homme ou de la femme. Ce passage de la différence dans la paix à l'opposition dans la guerre est la marque d'une jalousie qui substitue le pouvoir de l'image au service de la parole. Entre l'homme et la femme comme entre les frères aussi bien que de génération en génération.

La jalousie conjugale culmine là où la parole qui fonde l'alliance dans l'esprit qui la donne ne peut plus être ni reçue ni échangée ou, pire encore, là où il n'y a plus que du semblant dans l'orgueil d'une vitalité qui est à elle-même sa propre fin et qui n'a pas d'autre ori-

gine qu'elle. La scène primitive est œdipienne car elle est le théâtre de la jalousie qui veut posséder la vie en faisant mentir Apollon, le dieu de la Vérité dont la prêtresse de Delphes est l'oracle. Par cette tentative de l'enfermement de l'esprit de l'origine, elle en indique constamment le chemin en le refusant et c'est là son tourment<sup>1</sup>.

Une des ruses qui nous empêche de nous savoir pris aux rets de la jalousie consiste à faire de l'autre son *alter ego*. Avec cet autre moi-même, c'est pourtant moi que j'aime en l'autre à l'exclusion de tous les autres et du Tout Autre. Le mensonge à cet endroit a la forme de l'amour. Sa non-détection dit bien la fausseté de l'amour et fait entrer dans le dédoublement d'une image où l'homme ne prend pas corps. Quelle surprise quand le temps verra cet amour de soi se métamorphoser en haine ou en indifférence !

JS : J'essaye de me rendre neutre,  
de n'être touchée ni par la joie ni par la peine...  
Alors, quand je suis interrogée... je ne réponds pas :  
c'est comme un jeu de l'indifférence.  
Peut-être que je fais toujours comme si j'étais un enjeu,  
que je fais toujours comme si j'étais importante.

Tout amour humain fait ainsi l'expérience qu'il y a au cœur de lui-même, dans la chair où la parole cherche à se dire depuis le commencement, un mensonge ou une tendance incestueuse qui veut retenir ou garder ce qui, seulement, se reçoit et/ou se donne : la vie.

La détection de ce trouble au cœur de l'homme lui enseigne que la chair est jalouse de l'esprit. La mise en lumière de la jalousie s'opère dans l'acte d'une nouvelle naissance, d'une naissance à la parole quand les oreilles s'ouvrent à la voix qui traverse toutes les résistances dans la reconnaissance que la parole de vie *n'est en moi, Autre, que d'être en tous, Unique. Dans ce rapport du particulier à l'universel se révèle la référence à l'origine d'où naît*

1. A propos du refus et de l'avortement de la prophétie, cf. p. 228.

AU CŒUR DE LA JALOUSIE, LE REFUS DE LA PAROLE

*l'homme. Et c'est bien le nom du père, selon qu'il est le père de la vérité ou celui du mensonge, qui spécifie la matrice d'où naît l'homme.*

Le signe indubitable de cette naissance est la joie qui embrase tout. C'est pourquoi, avec le chant de la louange, l'opposition violente entre les individus laisse place à la paix. Elle est le lien des êtres différenciés dans l'unité de l'Esprit qui les fonde. Un lien toujours nouveau.



## La jalousie traversée : la louange

1. Le chant de la louange
2. La dépossession de soi
3. La chair confiée à la parole : le corps
4. La reconnaissance et la joie
5. L'élargissement du sujet

### 1. *Le chant de la louange*

La langue perverse fausse le chant qui jaillit du cœur de l'homme. Elle le fait détonner en détournant la musique du discours de la portée sur laquelle s'inscrit le souffle de vie. Avec elle, la voix devient apparemment douce ou impérieuse, séductrice ou cassante. Elle dit que le jaloux ne peut supporter la joie de son frère et qu'il ne peut entonner avec lui le chant de la louange. Il brûle d'une ardeur qui incendie son corps et réduit l'autre à une image de soi dont il jouit à mort.

Le chant de la louange, c'est la parole partagée comme le pain. Il exprime une parole qui nourrit et fait vivre. Il s'entend dans le silence. Il vient d'ailleurs que de moi seul et il est commun à tous. Comme la vie, la joie qui le porte et dont il est porteur trouve sa plénitude dans l'acte où elle est partagée. Elle se répand partout. Or le jaloux éprouve tout partage comme une frustration. Il veut tout. Mais il ne désire rien vraiment.

Le jaloux veut posséder le don. Quoi qu'il dise ou pense de la manière dont il se sent exclu ou isolé, il ne supporte pas que quelque chose lui soit donné et, moins encore, que quelqu'un se donne à lui. Il est toujours exclu de l'intimité fantasmatique entre la mère et l'enfant, entre l'homme et la femme, entre l'ami et l'ami. Il occupe toujours la place de celui qui est en trop.

Frustré de ne pas posséder ce qui est donné à d'autres, confondant ce qui arrive avec ce qu'il pense, se ressentant toujours hors de ce qui réunit ses proches, l'homme jaloux est aventuré sur le chemin de l'exil, hors du champ de la rencontre. Il a toujours l'impression d'être rejeté par ceux-là mêmes qu'il refuse de reconnaître. Et, dans cette problématique infernale du rejet-refus, jamais l'on ne sait qui a commencé. Rejet et refus fonctionnent dans une relation en miroir et un système de langage dans lequel le désir humain n'est plus médiatisé par la parole.

La parole est cette roue de moulin par où, sans cesse, le désir humain se médiatise en rentrant dans un système de langage<sup>1</sup>.

Elle seule peut ouvrir le cercle de la passion jalouse en y introduisant un tiers qui, échappant à la préhension du regard, délivre les deux termes de la relation duelle de leur fascination. Sans elle, *la relation intersubjective qui sous-tend le désir pervers ne se soutient que de l'anéantissement, ou bien du désir de l'autre, ou bien du désir du sujet*<sup>2</sup>.

Après la prêtresse de Delphes qui prononce l'oracle, Tirésias, le vieux devin aveugle, dans *Œdipe-Roi*, est l'instrument, *in fine*, de la vérité qui parle. Dans les ténèbres où il se trouve bien que voyant, Œdipe accuse de mensonge celui qui dit la vérité.

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. 1, *Les Écrits techniques de Freud*, op. cit., p. 203.

2. *Ibid.*, p. 246-247. (Suite de la citation.)

Elle (la relation intersubjective) n'est saisissable qu'à la limite seulement, dans ces renversements dont le sens s'aperçoit en un éclair. C'est dire que – réfléchissez bien – chez l'un comme chez l'autre, cette relation dissout l'être du sujet. L'autre sujet se réduit à n'être que l'instrument du premier, qui reste donc le seul sujet comme tel, mais celui-ci même se réduit à n'être qu'une idole offerte au désir de l'autre.

La vérité est forte, sauf dans ta bouche ; pour toi, elle est sans force, car tu es aveugle des oreilles et de l'esprit, comme des yeux. (...) Tu ne te nourris que de ténèbres ; tu ne peux nuire ni à moi ni à un autre qui voit la lumière.

Le meurtre du père par le fils, en définitive, ne sera jamais que la conséquence du refus de croire ce que dit le dieu de la Vérité (l'Autre) et de vouloir la dire par soi-même.

Ce qui est dur,  
c'est de laisser tomber de vouloir dire,  
de vouloir être celui qui dit...  
Ce serait comme d'accepter votre présence...  
C'est dur d'accepter ce qu'il y a d'aussi violent  
au fond de moi...

Nous ne connaissons à quel point la jalousie nous emprisonnait dans la mort qu'avec l'ouverture de la porte, celle du pardon, qui nous redonne à la vie d'une présence vraie, celle qui n'exclut pas l'autre et dont l'autre ne m'exclut pas comme il en est dans le rapport imaginaire du *ou lui ou moi*. Cette ouverture du désir pratiquée dans l'imaginaire par la parole (castration) nous délivre de l'image de l'autre pris pour notre double. Elle nous introduit au chemin d'une altérité sans image dont la découverte est un *visage* : quelqu'un dont l'identité est de parler et de sourire et qui confirme la mienne quand il me répond. L'apparence, disons : la figure que l'on voit, pour l'opposer au visage qui parle, nous détourne de la vérité de la vie de l'homme. Si la figure de l'autre ne laisse pas place au visage en moi, c'est que le lien de la *parole* – le symbole – est vide. La *parole vide* est l'instrument d'une volonté propre par laquelle le moi cherche à se déterminer par la possession de l'objet ou l'identification à ce qu'il imagine. La *parole pleine*<sup>1</sup> répond de la vérité du désir de l'Autre en ouvrant le sujet qui l'énonce à la mesure sans mesure du Réel, celle du don de l'origine. Elle en

1. Jacques Lacan, « Parole vide et parole pleine dans la réalisation psychanalytique du sujet », in *Écrits*, op. cit., p. 147.

répond dans l'acte d'une reconnaissance de l'autre qui en appelle au don de la vie en lui et en moi. Cette reconnaissance d'une filiation vivante n'a jamais le goût de la dette. Elle convie au don. Elle est louange. Elle chante le nom reçu dans cette filiation. Elle le révèle pour ce qu'il est : une bénédiction car le nom du père *dit bien* la vérité qui parle dans la chair du fils.

## 2. La dépossession de soi

Dans le chant de la louange, l'homme ne croit pas voir la lumière ou savoir la vérité. Il est plutôt dépossédé de l'intentionnalité de sa volonté. Ce qu'il croyait devoir prendre par force, il le reçoit. Prendre la vie ou la parole signifie qu'elle est déjà donnée. Cette reconnaissance de l'altérité, liée à l'acte de vivre en vérité dans la différence charnelle d'un corps, est délivrance du fantasme de toute-puissance de la pensée que procure le redoublement propre à l'imaginaire. En se livrant à la voix qui l'habite et qui sort de lui pour entrer dans un autre (ce qui est le propre des prophètes ou des devins de la mythologie) ou qui entre en lui en sortant d'un autre, l'homme se distingue de son image et de toutes les autres choses différenciées sur la surface de la terre. Son nom le réfère à la vérité qui parle dans l'unité symbolique de l'univers. Il est uni à l'autre sans le posséder et sans l'exclure, sans être possédé et sans être exclu. Il n'est ni confondu ni confondant. Il se distingue dans la quête d'une identité nominale qui articule toutes les représentations, mais qu'aucune image n'épuise. La nomination, l'acte qui fait de la chair un corps en lui donnant la parole, interdit au sujet de se confondre avec l'image qu'il a de lui-même, avec le *moi*. Elle délivre le sujet du moi qui, dès le commencement, le prend en otage. Il arrive qu'après un rêve relatant la fin d'une prise d'otage, l'analyste entende :

Il m'est arrivé

– je ne sais pas comment le dire avec des mots –  
comme une rencontre à l'intérieur de moi...  
ce qui est sûr, c'est que ça ne venait pas de moi...  
ce n'était pas une hallucination, ça ne venait pas de moi...  
moi, je croyais que ça allait rester... et c'est parti...  
Je croyais qu'il y aurait une tension de plus en plus forte...  
et, sur le coup, je ne voulais ni ne pouvais en parler...  
j'avais envie de le garder en moi pour que ça se dilate,  
je voulais pas, j'en ai parlé à personne,  
je pouvais pas de toute façon...  
Y a quelque chose qui tient au fait de recevoir...  
avec une espèce de passivité...  
Mais je crois que si j'avais été passif avec mes parents,  
je sais pas jusqu'où ils seraient allés avec moi...

Ça m'est tombé dessus ce truc, cette rencontre.  
– Je sais pas comment dire, je n'ai pas de termes –  
c'est en sortant d'ici, la dernière fois... ou peu après...  
c'est comme une réponse à... ou un aboutissement  
c'est à la fois comme une attirance...  
... je croyais que ça allait rester...  
et, à la fois, comme une certitude... les deux à la fois.  
Ce qui était extraordinaire :  
je n'étais pas seul et c'était pas moi !  
c'était pas moi !... c'était fantastique...  
Tout ce que j'ai vécu avant, c'était moi, moi, moi.  
Eh bien là, c'était pas le cas.

Maintenant, il m'en reste le souvenir  
mais lorsque ça s'est passé,  
moi j'ai cru que ça pouvait rester tout le temps comme ça,  
ce rapport, cette proximité...  
Je me suis senti terriblement à ma place...  
C'est pas moi qui avais inventé ça...

Sans le délogement de la louange, le sujet est assujetti au moi  
qui croit que ça peut rester tout le temps et qui veut garder. Il est

captif de l'envie (la pulsion) et la jalousie le met aux fers du semblant. La haine jalouse est d'autant plus tyrannique qu'elle donne les traits de la vraisemblance de l'amour. Cet assujettissement n'autorise pas à parler *vraiment*, ni à tenir parole, ni à demeurer en elle.

Dans le chant de la louange, au contraire, l'homme prête l'oreille à ce qu'il entend. Il écoute ce qui parle en lui et quand résonne la voix de celui qui le nomme, il quitte le pays des images dont sa chair est captive. Il cherche à accorder son souffle à la mélodie qui l'inspire comme à la voix qui la chante. Chanter, c'est être accordé au rythme de tous, c'est parler d'un seul cœur et avec tout son cœur. Cela n'est possible que dans la rigueur mélodique et harmonique à laquelle la multitude consent pour exprimer ou laisser s'exprimer ce qui cherche à se dire dans chacun. Dans le don. Dans la justesse du chant, la voix se donne à ce qui parle en nous en toute justice :

Je commence à comprendre...  
 La vérité, je la cherche ailleurs...  
 et, elle est – en grande partie – en moi.  
 C'est pas clair, mais il y a une part de vérité en moi  
 et c'est nouveau pour moi !  
 ... J'ai compris après coup l'utilisation  
 que je faisais de mes lectures :  
 je les substituais à autre chose...  
 Pour moi, c'était la continuité d'avant et  
 il s'agissait de suivre n'importe qui presque bêtement,  
 en étant vide de moi-même.

### 3. *La chair confiée à la parole : le corps*

A quoi reconnaît-on la chair de l'homme ? A ce que, confiée à la parole, elle vit dans la reconnaissance de sa filiation, à ce que, par elle et en elle, se révèle l'origine.

Dans le chant, le corps, dessaisi de son image, est livré à la parole dans la joie de la rencontre. La louange fait accéder l'humanité à la source inconsciente du désir. Quand bien même la vérité ne parlerait en l'homme que sous la figure du mensonge ou de la ruse, là où elle est contrariée, contrée, refusée, nous savons néanmoins qu'elle parle. L'hésitation à chanter par peur de chanter faux ou la crainte de parler pour ne pas dire de bêtises nous indiquent assurément le refus où nous sommes de reconnaître en nous le mensonge. A l'ombre de cette résistance, la connaissance que l'homme a de lui-même est toujours méconnaissance. C'est à la louange qui dilate le cœur sans même savoir qui parle et au nom de qui, que nous reconnaissons pourtant celui qui parle de nous en vérité là même où le mensonge est dénoncé. A la lumière de cette reconnaissance, l'homme découvre que, dans sa prétendue ignorance ou innocence, se cachait – ou se cache – un désir de connaître et de savoir *autrement* qu'en possédant l'objet de la connaissance et en le réduisant à lui. Ce n'est que là que la connaissance objective s'ouvre et ouvre à la reconnaissance subjective.

Participer à la joie ou à la souffrance de quelqu'un d'autre revient à éprouver une vie autre comme étant nôtre. La sympathie, au sens fort du terme, est la marque assurée que la jalousie n'a plus de prise sur nous. Une telle participation n'a rien à voir avec la démonstration des marques de la sympathie ou leur retenue. Elle est plutôt de l'ordre de la gratuité d'un désir inconscient qui conduit l'homme à ne plus chercher dans son image, son savoir ou ses sensations, son identité de sujet. Désirer en vérité – être sujet – est consentir à ne pas récupérer par le savoir cela même qui le fonde en sa rigueur et lui échappe. Paul Beauchamp, redécouvrant dans les Écritures l'ordre symbolique dont parle Jacques Lacan, appelle ce mouvement : « croire »<sup>1</sup>.

1. Paul Beauchamp, *L'Un et l'Autre Testament*, t. 2, *Accomplir les Écritures*, Paris, Éd. du Seuil, 1990, p. 426.

Disons-nous que la preuve de la vérité de Jésus Christ, c'est que tout cela soit dit (ainsi ou autrement) de Jésus Christ ? On voit en quel sens ce n'est pas une preuve car ce n'est rien d'extérieur. Mais c'est tout de même la raison de croire : il faut

*Autrement que savoir, c'est croire.* Savoir autrement, c'est découvrir dans l'autre désiré l'origine de l'amour ou, du moins, la médiation qui me fait entendre la parole originaire qui me crée. Personne ne peut faire l'expérience de l'Amour hors de la louange où a lieu la rencontre. Avec elle se révèle ce que la possession jalouse démentait comme si c'était un mensonge, à savoir que l'objet de la connaissance se dérobe à la réduction imaginaire et se donne de lui-même à connaître comme sujet dans l'Autre du désir. Ce passage de la connaissance de l'objet que nous avons, la chair, à la révélation du sujet que nous sommes, un corps, est l'acte même de la parole originaire, celle de tous : c'est l'acte d'un désir en vérité que la jalousie tente de confisquer dans le mensonge. Elle nie le corps parlant et désirant en tant que médiation de la rencontre originaire. Pourtant, ce n'est que dans cette rencontre dont le corps est le lieu que nous naissons et que nous croissons dans un rapport d'altérité constitutif de l'identité de l'être humain. Il n'est pas de cure analytique qui ne démontre que ce passage structure l'histoire de l'homme. La parole en acte, le corps, noue le fil du savoir acquis et possédé (l'imaginaire) à la présence d'un désir qui ne se savait pas (l'inconscient). La chute de l'image charnelle qui veut posséder la présence ou la déduire d'un savoir s'accompagne de la révélation d'une parole entendue dans la rencontre d'où surgit le sujet. De cette rencontre, au cœur de l'intime, naît la louange.

Pourquoi tant d'amour ?

Pourquoi moi ?

D'où vient ce désir et pourquoi cette patience ?

---

bien qu'il soit expérimenté que cette parole est solide. Si elle l'est, elle ne l'est que par elle-même, tenant sur le fondement qui est elle-même. Être elle-même, c'est sortir de l'origine et tout ce que, pour tenir, elle chercherait ailleurs, la ferait tomber. Certes, c'est le moins vraisemblable qui est le plus crédible et c'est seulement l'impossible qui est donné à croire. L'annonce de Jésus Christ tient par l'autorité de sa parole, mais reçoit, ou ne reçoit pas, le témoignage des signes. Signes toujours corporels, non preuves extérieures, le corps n'étant pas extérieur à la parole.

Cf. aussi l'Index du livre cité à « croire ».

Dans l'étonnement de la naissance à la parole, la lumière vient du dedans. Le « pourquoi moi ? » de l'abondance de la joie est venu se substituer au « pourquoi pas moi ? » de la revendication jalouse.

Tout psychanalyste a entendu, en cours ou en fin de cure, ces mots :

Ce que j'ai appris ici, je le savais depuis toujours.  
Je le savais sans le savoir.

L'inconscient a-t-il un autre fondement que cette reconnaissance, après coup, de ce qui se savait sans vouloir se savoir autrement qu'en se refusant au croire à une parole qui fait vivre le corps ? L'acte de la louange fonde l'homme dans ce rapport à un Autre, qu'il confesse sans le connaître par lui-même, lorsque la parole de quelqu'un le dénoue de l'image de lui-même et qu'il reconnaît, dans sa chair, le visage défiguré de la vérité qui parle.

#### 4. *La reconnaissance et la joie*

Le passage du savoir au non-savoir ouvre la connaissance à la reconnaissance. Il se fait dans une rencontre et sur un chemin. Le non-savoir n'est pas à confondre ici avec l'ignorance dont se prévaut la jalousie. Il n'est pas, comme elle, refus de croire entraînant le sujet dans la méconnaissance. Le non-savoir est *ce que nous savons sans le savoir, ce qui est à l'origine de notre compréhension mais qui n'en est jamais l'objet*. Ce que nous savons sans le savoir est de l'ordre du sujet inconscient. Passer par le non-savoir, pour saint Jean de la Croix, c'est ne pas croire en ce que l'on sait – ce qui, en rigueur de terme, n'est pas *croire* –, c'est s'en remettre à l'enseignement ou à la parole d'un autre, c'est, pour lui, s'unir à la sagesse de Dieu :

... Aussi, l'âme qui veut s'unir à la sagesse de Dieu doit passer par le non-savoir et non par le savoir<sup>1</sup>.

Ce que la pratique de la psychanalyse enseigne à ses théoriciens, Freud, Lacan, Dolto ou quiconque accepte d'être propulsé aux premières lignes de ce champ de bataille, est ceci : l'inconscient assure l'articulation structurante entre l'image de nous-mêmes que nous faisons parler – le savoir – et la vérité qui parle et que nous faisons taire – le non-savoir. Faire parler l'image évite d'entendre la vérité qui parle. Cette négation ou dénégation de l'altérité se fonde sur la confusion entre l'image du même et l'Autre qui n'a pas d'image. Cette confusion imagine un visage à ce qui n'en a pas. La projection se substitue à la contemplation, l'image ou le masque au visage :

Je voudrais que le faux se vérifie vrai.

Ce vouloir pervers est désobéissance : il interdit au sujet d'écouter. Là où ceux qui ont autorité mentent et font la loi en omettant la référence du sujet à la vérité qui parle, là même, ils créent un blanc ou un vide. L'aiguille du désir s'affole jusqu'à l'errance de la confusion. Le mensonge inconscient est la marque de la vérité refoulée, écrite ailleurs que dans le cœur, dans la chair ou dans les symptômes qui demandent à être interprétés pour que la vérité soit trouvée, dévoilée.

L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs. A savoir :

– dans les monuments : et ceci est mon corps, c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une ins-

1. Jean de la Croix, *Œuvres spirituelles. La montée du Carmel*, Paris, Éd. du Seuil, 1947, p. 39-40.

cription qui, une fois recueillie, peut sans perte grave être détruite ;

– dans les documents d’archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, impénétrables aussi bien qu’eux, quand je n’en connais pas la provenance ;

– dans l’évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptations du vocabulaire qui m’est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ;

– dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire ;

– dans les traces, enfin, qu’en conservent inévitablement les distorsions, nécessitées par le raccord du chapitre adultéré dans les chapitres qui l’encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens<sup>1</sup>.

L’inconscient résulte de la contradiction entre ce qui nous pousse à mentir en nous encadrant dans une image de nous-mêmes à laquelle nous prêtons le discours de la vérité et ce qui nous appelle à vivre en nous référant à l’Autre de la parole. Il spécifie notre humanité et son désir relativement à un Réel impossible à imaginer.

## 5. *L’élargissement du sujet*

Parce qu’elle libère le sujet de la prison du dédoublement de l’image en lui donnant corps, la parole qui réfère le sujet à ce qui parle en vérité dans la chair est louange. N’importe quelle analyse véritable peut en témoigner. Elle témoigne de la présence perdue, refusée, refoulée, forclosée, d’une parole pleine là où le mensonge l’a vidée d’elle-même et où le sujet entre dans le labyrinthe de ses fantasmes pris pour le réel. La louange vraie n’a pas peur de l’erreur. Elle fait résonner au cœur de la chair la dimension d’altérité qui donne corps et ouvre le sujet à la rencontre avec les autres.

1. Jacques Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 259.

Ainsi définie, la louange ne peut être éprouvée que comme sortie du mensonge, libération, naissance.

Au décours d'un délire cicatrisant une blessure provoquée par la jalousie, un homme de quarante ans était venu me voir. Il vivait dans une bulle produite par la tension superficielle d'un mensonge qui courait de génération en génération, de père en fils, sous la forme d'une maladie héréditaire. Cette bulle avait éclaté en délire. Tout en en sortant, il oscillait entre l'euphorie – « sa vie était une vie de rêve » et l'angoisse très forte, « la parole était coincée ». Le mutisme ne se manifestait pas seulement par cette impression physique de coinçage, mais aussi par le fait qu'il « ne rêvait pas ». Il se souvenait, ou on lui avait dit, qu'enfant il était en proie à des terreurs nocturnes, mais il ne se rappelait pas avoir rêvé. Né prématurément, il avait échappé à la mort à cause de cela. La légende familiale disait que la mère étouffait ses enfants au huitième mois. Après lui, en effet – il est l'aîné – alors qu'il avait un peu plus d'un an, puis un peu plus de deux ans, deux frères étaient mort-nés. Une sœur était née alors qu'il avait quatre ans.

Un long travail nous apprendra ce que son inconscient savait depuis toujours : *Il était vivant de ne pas être né*. Comment, dès lors, se faire vivre autrement que dans une bulle dont tout le monde était satisfait car elle était très réussie socialement ? Ne pas naître à la parole devient le mensonge qui fait vivre dans un imaginaire familial structuré par la peur latente qu'il devienne malade comme son père et son grand-père. Cette peur est comme prise en relais par l'impossibilité pour la mère de mettre au monde des enfants sans les étouffer au dernier moment.

Je tente de mourir pour vivre  
et c'est un mensonge inconscient perpétuel.

Évidemment, ces choses ne cessent de se dire dans une famille. Surtout si personne n'en parle. Elles se disent sans se dire. Elles se mi-disent et aucune génération n'échappe à cette mi-disance. Lorsque le discernement s'opère, dans la particularité d'une his-

toire, entre la vérité qui parle et la légende familiale – entre médisance et médisance –, la parole prend corps.

Un jour, à propos d'une enquête selon laquelle *le bonheur des Français était d'être fonctionnaire ou cadre et d'avoir une maison à la campagne*, il éclate de rire :

Mais c'est pas ça le bonheur !  
Parce que ça, c'est moi ! Et c'est pas le bonheur,  
Le bonheur, c'est vous ! C'est de pouvoir parler.

Comment mieux dire que, pour lui, vivre vraiment, c'était naître à la parole en se trouvant désaliéné, délivré du marécage ou du sable sur lequel étaient bâtis sa maison, son langage ? Il avait fallu retrouver, dans sa chair livrée au délire, les traces qui structuraient son inconscient. Comment mieux dire la joie de la vie en nous qu'en reconnaissant celui qui en témoigne ? La joie de la rencontre rendait compte de sa naissance à la parole. Assurément, ce n'est qu'à la lumière qu'il découvrirait ce que c'était que naître.

Le premier rêve qu'il rapporta raconte qu'il chemine dans une sorte de tunnel, à flanc de colline, et qu'un enfant – un fils ? – marche devant lui. L'enfant sort et un éboulement l'écrase. Mais lui est vivant.

Quelques mois plus tôt, les bribes d'un discours, pendant son sommeil, lui avaient été rapportées. Il disait :

La moitié de mon corps est restée dans ma famille.

L'incroyable, c'est qu'il faudra tout un travail pour que se fasse, en son esprit, le rapport de ce rêve avec sa propre naissance. Comment mieux illustrer cette formule paradoxale de l'inconscient : savoir sans savoir, savoir sans vouloir savoir pour protéger la bulle, la maison du langage bâtie sur le sable du mensonge.

Quelle que soit la résistance que développe ce *vouloir non-vouloir* à l'approche de ce qui se révèle quand la vérité parle, une telle traversée ne va pas sans effets. La louange en fait partie. Avant

même que l'analysant n'en prenne conscience, souvent, sa voix le dit : elle est mieux placée. Souvent aussi il dort mieux. Les muscles, qui montaient la garde en se contracturant, se détendent. Il arrive même qu'il découvre que son analyste sourit.

Mais, malheur au psychanalyste qui n'entendrait pas qu'il s'agit là de la mise ou de la remise en circulation de ce qui cherche à se dire dans l'homme. Malheur à lui, car il se prendrait pour un guérisseur. Dans la position de l'arroseur arrosé, il croirait à l'image de lui qu'il fait parler, dans le temps même où son patient reconnaît, non sans joie, la patience où est venu se prendre et se dénouer le faux-semblant de l'imaginaire. En apprenant à se reconnaître dans l'autre<sup>1</sup>, par le symbole, le sujet prend corps.

Et il entre dans la louange.

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. I, *Les Écrits techniques de Freud*, op. cit., p. 193.

C'est dans un mouvement de bascule, d'échange avec l'autre que l'homme s'apprend comme corps, comme forme vide du corps. De même, tout ce qui est alors en lui à l'état de pur désir, désir originaire, inconstitué et confus, celui qui s'exprime dans le vagissement de l'enfant – c'est inversé dans l'autre qu'il apprendra à le reconnaître. Il apprendra car il ne l'a pas encore appris tant que nous n'avons pas mis en jeu la communication.

Cette antériorité n'est pas chronologique, mais logique, et nous ne faisons là qu'une déduction. Elle n'en est pas moins fondamentale, puisqu'elle nous permet de distinguer les plans du symbolique, de l'imaginaire et du réel, sans lesquels on ne peut s'avancer dans l'expérience analytique qu'en usant d'expressions qui confinent à la mystique.

Avant que le désir n'apprenne à se reconnaître – disons maintenant le mot – par le symbole, il n'est vu que dans l'autre.

## La loi du langage et l'alliance

1. « Nul n'est censé ignorer la loi »
2. La loi du langage et l'alliance dans la parole
3. L'interprétation
4. Résistance et obéissance
5. La maison de la langue

### 1. « *Nul n'est censé ignorer la loi* »

« Nul n'est censé ignorer la loi », écrit Lacan dans son rapport du congrès de Rome en 1953, « cette formule, transcrite de l'humour d'un Code de Justice, exprime pourtant la vérité où notre expérience se fonde et qu'elle confirme. Nul homme ne l'ignore en effet, puisque la loi de l'homme est la loi du langage depuis que les premiers mots de reconnaissance ont présidé aux premiers dons ».

Ainsi se caractérise le genre humain : la vie lui est donnée dans et par la parole et hors du rapport que l'homme entretient avec elle par la médiation de la loi du langage, l'univers lui-même n'existe pas. L'expérience analytique, dont il est ici question, est fondée sur la spécificité de l'homme. En parlant à l'analyste, l'analysant se livre à la loi de ce qui parle en lui : il en découvrira le chemin dans la nécessaire rigueur de l'interprétation. Ainsi, la parole donnée,

dès l'origine, se révèle dans la chair obéissant aux lois du langage. En chaque homme et entre eux, ça parle et ça dit l'univers. Le langage organise le monde et sa loi fait du monde un *un-i-vers* pour l'homme. Le monde n'est *uni-versel* que d'être *tourné vers l'un* : il fait *corps*. Dans des langages différents, tous ses membres sont référés au fait unique qu'ils parlent. Et quand bien même ils mentiraient, le langage ne cesse de témoigner de la parole comme lieu de l'unité dans la différence. De cette unité du *parlêtre* et du monde, les mots sont la trace. Ils inscrivent le sujet humain dans une référence à la parole comme à la vérité de ce qu'il est depuis l'origine. Dans l'acte d'une naissance à la parole, l'homme découvre jusqu'à la mort, et de génération en génération, qu'il est le lieu d'un lien à la parole qui crée l'univers. Il le découvre à travers son pouvoir de mentir, le pouvoir de s'annuler lui-même et de détruire l'univers.

La loi du langage réfère l'homme à ce qui parle en lui dès l'origine. Elle autorise à discerner la manière dont l'homme naît de la parole qui prend corps : ce peut être sur le mode de la *foi* en ce qui parle, ou sur le mode du *défi* ou de la *feinte* dans laquelle s'inscrit tout commencement relativement à l'origine. Dès le début se pose la question non seulement de ce qui parle en l'homme, mais encore de son rapport à la parole – s'il obéit ou non, s'il écoute ou non. De ce rapport à la parole dépend la manière dont il vit et construit l'univers, la manière dont il parle, s'il parle en vérité ou s'il ment.

## 2. *La loi du langage et l'alliance dans la parole*

Ça parle donc dans l'être humain comme ça parle entre l'homme et la femme où le corps de l'homme naît. En obéissant à la loi du langage, le monde, avec l'homme, prend corps. Avec la bénédiction des mots – dès lors qu'ils signifient la parole vivante – se révèle ce qui s'engendre dans l'histoire universelle et ordonne le monde à

ce qui est présent dès l'origine. Tous les parents font l'étonnante expérience, avec la naissance d'un enfant, d'un renouvellement du don de la vie.

Le langage implique une référence ontologique à la parole. En parlant, l'homme fait du monde un *un-i-vers*, une multiplicité *tour-née vers l'un* de la Parole, une unité en devenir. Quels que soient le langage ou les langues dans lesquelles il s'exprime, l'homme est un *être de parole*, un *parlêtre* (Jacques Lacan). C'est de parler qui le fait être et non pas l'inverse. En chacun de ses commencements et tout au long de son développement, le peuple des hommes témoigne en parlant de son origine dans une Parole qui fait corps. La loi du langage, à laquelle nous sommes soumis dès le commencement, signifie que *ça parle* dès l'origine et que tout ce qui parle, tout langage, nous y ouvre. C'est cette référence à la parole originaire dans et à partir des effets du langage dans le corps qui fonde l'*ordre symbolique*.

Si quelqu'un était censé ignorer la loi du langage, s'il était pensable qu'il n'y soit pas soumis, il n'appartiendrait pas au peuple des hommes. Non seulement il ne serait pas citoyen de droit, mais il n'existerait pas en tant qu'homme. A partir de son corps désuni, l'unité de l'humanité comme corps serait mise en doute. Les troubles ou le retard du langage, le mutisme ou la débilité de nos enfants ou de notre prochain nous troublent car ils mettent en cause notre propre identité d'homme, le rapport à la parole originaire qui fonde notre espèce et la différencie des autres.

Qu'il en convienne ou non, l'homme est soumis à la loi du langage parce qu'il parle. Par essence, il est obéissant. Et c'est bien parce qu'il en est réellement ainsi qu'il peut désobéir, refuser la vie en se déroband à ce qui parle.

La chair parlante a deux faces : l'une est tournée vers l'Origine, et l'autre, séparée d'elle qui lui a *donné naissance*, vers l'histoire. Ainsi se répercute *le don* originaire tout au long de l'Histoire et dans chacune des histoires, jusqu'à la fin. Il s'ensuit que non seulement la loi du langage instaure, dès le début, l'homme dans un rapport constituant à la Parole, mais encore qu'elle demande qu'il

y soit restauré quand il vient à y *manquer* ou à la perdre, ce qui a lieu aussi dès le début. Dès le commencement, en effet, la loi du langage atteste de la parole dont il est, dans la chair, séparé.

L'acte de la Loi consiste à instaurer une distance à supporter par le sujet. Rappelons-le, en disant : « Tu n'es pas moi », la loi écarte une fusion, mais elle la remplace par une fidélité, et c'est pourquoi ce que la loi demande de supporter est le temps. « Tu diffères de moi – diffère donc ton désir de moi. » Ainsi la loi ne peut se contenter de proposer le bien : elle met à l'épreuve la relation entre le législateur et le sujet de la loi et, pour cela, fait jouer le souvenir et l'attente en s'introduisant comme une pause entre ces deux phases. Ainsi apparaît combien intime est la relation de la loi et du récit<sup>1</sup>.

C'est au lieu de cette séparation de la chair et de l'esprit que l'inconscient de Freud et l'interprétation qu'il exige attestent de la Parole. On comprend comment, pour Lacan, le *manque*, ce qui échappe à la représentation, est le signifiant de l'*Autre*. Cet Autre, en effet, il le *définit comme le lieu de la parole, ce lieu tiers qui existe toujours dans les rapports à l'autre dès qu'il y a articulation signifiante*<sup>2</sup>. Partout où le langage fait loi, c'est-à-dire dans l'univers, la Parole – l'Autre, pour Lacan – appelle par leur *nom* les êtres parlants. Ils existent dans le monde des choses et ils le font exister.

Hors langage, le sujet est hors la loi et l'univers est réduit à un monde animal ou angélique : n'obéissant plus à la parole qui le fait homme et à la dimension d'altérité qu'elle exige, il n'accède plus à la liberté de se reconnaître sujet en vérité. La perte de la référence à la parole se laisse entendre dans le drame psychotique. Dans le refus où il est enclos, il n'y a personne – *pas d'autre* – et, pour lui, la vie n'est pas vivable – *il est tout seul*. Ce qui signifie qu'à

1. Paul Beauchamp, *L'Un et l'Autre Testament*, t. 2, *Accomplir les Écritures*, op. cit., p. 404.

2. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. 8, *Le Transfert (1960-1961)*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1991, p. 202.

lui seul il est tout, ou, qu'étant tout, il n'est rien. Les analystes pointent là une pure réduplication de l'imaginaire, résultant de la *forclusion* de la parole.

Nul n'est censé ignorer la loi, donc, car si l'on estimait que quelqu'un puisse ainsi ne rien savoir, cela lui conférerait le statut de non-homme. Soit par défaut : il serait du côté de l'animal, sans parole. Soit par excès : il serait du côté de l'ange, au-delà de la parole.

Si l'on oubliait cette référence de la chair à la parole, la loi du langage se réduirait aux règles d'un pur fonctionnement linguistique. Le sujet n'y serait identifiable que comme *moi* – instance imaginaire, sujet d'un discours – et non plus comme *je* – sujet inconscient de la parole dans un corps. Nous serions plongés dans la gnose où les mots, de n'être que des mots ou des choses, ne donneraient aucun accès à la parole en vérité. Ils fonctionneraient comme les éléments d'un système de signes et ce avec d'autant plus de perfection et d'inerrance qu'en serait bannie toute référence, dans la différence, à la parole originaire. C'est aussi bien dire l'absence de référence au *corps parlant* ou, ce qui revient au même, à la *parole vivante*. Si cette absence ne répercute pas dans l'histoire la présence originelle, alors l'ombre de la mort plane dès l'origine et la parole même est un mensonge : l'alliance avec ce qui parle ne donne pas la vie, mais la mort. Le manque ne renvoie à rien d'Autre puisque *ça* ne parle pas en vérité : *ça* ment<sup>1</sup>, *ça* ne donne rien : ni la parole, ni la vie. Tel est le fantasme du jaloux.

### 3. *L'interprétation*

La parole spécifie le genre humain : elle se donne à entendre dans ce qui lui résiste, un corps de chair dans lequel elle n'est lisible que moyennant transfert et interprétation. Freud et la psychanalyse nous

1. Cf. chap. x, « Faire mentir la vérité ».

ont appris qu'aucun langage ne peut être identique à la vérité qui parle. Nous l'avons vu, le sujet de la parole est inconscient : par là, l'homme est ouvert à l'Origine. Son lien avec elle dans la chair s'appelle refoulement. Aux effets de vie et d'ouverture qu'engendre l'interprétation d'un langage médiateur, se révèle la vérité qui parle et qui fonde en vérité le discours de l'homme. A cause de ce qui met obstacle à sa révélation, l'interprétation est rendue nécessaire : elle médiatise le rapport de l'homme à la parole qui se fait entendre dans et par la multiplicité des langues et des discours. *Écouter* cette parole passe nécessairement par l'interprétation du discours dont elle est l'origine, à la lumière de la vie qui se révèle en chacun.

Si la parole ne se donnait plus à entendre dans et par un ou des langages, avec les lapsus, les résistances ou les symptômes qui la voilent ou rendent la chair muette, elle serait équivalente à un discours. Or, l'équivalence d'un discours à la parole ou l'équivalence d'une médiation à l'origine se traduisent par l'absolutisation du discours ou de la médiation. Une telle absolutisation ne permet pas que le discours en question soit interprétable ni que la médiation remplisse sa fonction en disparaissant. Ils valent en eux-mêmes et non plus dans la référence à la Parole originare. Un tel discours serait le discours même de Dieu, sa langue<sup>1</sup>.

Le rapport du langage à la parole et, par conséquent, l'interprétation sont constitutifs du genre humain. Nous l'avons vu : de ce rapport à l'origine, entre les hommes et en chacun d'eux, naît l'ordre symbolique que toute rencontre subjective implique ou suscite à nouveau. Toute rencontre véritable échappe à la répétition mortifère. Elle est bien plutôt résurrection ou révélation du don de la vie. Aux effets de l'ouverture à ce qui parle en lui inconsciemment, l'homme reconnaîtra l'esprit qui le fait respirer : s'il a des effets de tristesse et de mort, c'est l'esprit du mensonge ; s'il a des effets

1. Ce ne serait plus la vérité qui parle, là où le langage du prophète est interprété à la lumière de la vérité qui parle au cœur de ceux qui l'écoutent, ce serait le prophète qui dirait absolument la vérité : son discours serait parfaitement conforme à la parole originare. Il faut aller voir la première épître de Paul aux Corinthiens, chapitre 14, versets 26 à 40 ; et la deuxième épître de Pierre, chapitre 1, versets 20 et 21, où il est dit qu'aucun homme n'est prophète par lui-même.

de joie et de vie, c'est l'esprit de la vérité. La rencontre sera dite vraie ou fausse, signifiante ou insignifiante. L'ouverture à la parole caractérise la structure anthropologique. L'homme, dans son histoire, prend un chemin sur lequel tout refus de se risquer est à interpréter comme mensonge ou feinte, fût-il, ce mensonge, *inconscient*.

Mentir... *mentiri*, contrefaire, tromper, mentir. Ce verbe exprime une activité intellectuelle bien particulière. Il existe dans la mentalité archaïque un lien entre le produit de l'intelligence humaine et la fausseté.

*Mentiri* correspond dans le domaine de la parole à *ingere* dans le domaine du matériel ; ce dernier verbe signifie d'abord façonner, sculpter (ce qui implique imiter, contrefaire la nature) ; puis son sens évolua vers celui de forger de toutes pièces, faire des faux, sens conservé par le français FEINDRE. L'ambiguïté du statut de l'activité intellectuelle créatrice se lit également dans le verbe INVENTER, dont l'emploi tourne souvent au péjoratif : « tu inventes » n'est pas loin d'être synonyme de « tu mens »<sup>1</sup>.

Lorsque l'on évoque un vide juridique pour dire qu'une action n'a pas de signification légale, on veut dire qu'il manque un interprète patenté pour donner un statut de droit à un fait. De même, il y a un vide juridique pour l'homme lorsque l'acte de sa naissance n'est pas interprété par la loi du langage. Alors elle n'est pas référée à la parole : passé le délai d'inscription, le petit d'homme n'a plus de statut dans la génération, il est dans le vide. Non seulement exclus, mais forclos. Il est dans une sorte de statut contradictoire. N'étant pas pris en compte dans sa chair, il refuse de recourir à une justice qui atteste de lui. Ce refus inconscient d'être pris en compte par les processus légaux ou contractuels représente l'apogée d'un système de défenses. Il est spécifique de la psychose. Mis en retrait par rapport à ce qui le spécifie comme homme, le psychotique semble n'être concerné par aucun droit à l'existence. Vide de tout... ou... plein de rien, il ne saurait être représenté devant un

1. *Trésor des racines latines*, Paris, Éd. Belin, 1981, p. 105.

tribunal par la parole qui l'institue en tant que sujet de droit dans une société. Non référé à une limite symbolique qui le sépare d'avec l'autre et lui donne un statut d'individu l'autorisant à en rencontrer d'autres sans confusion, l'homme devient fou : n'étant plus soumis à la loi du langage, il perd le droit de vivre pour lui-même, c'est-à-dire seul et/ou avec d'autres.

Nouant le biologique, le social et l'inconscient, comme l'écrit Pierre Legendre, la fonction juridique commande l'apparition du sujet du désir. L'inscription de sa chair dans l'ordre symbolique répond de son existence de droit, celle de sujet. Ici s'impose la nécessité de reconnaître le droit comme science du vivant – du vivant parlant<sup>1</sup>. *Il n'y a de sujet que là où il est institué*<sup>2</sup> et nous nous attarderons dans le chapitre suivant sur la problématique du nom du père et à ce qui trouble la manière d'être institué comme fils dans la généalogie humaine.

Il sera utile de se souvenir d'une définition de la fonction juridique, que j'ai posée dès le départ pour aborder ce niveau de complexité : nouer le biologique, le social et l'inconscient (...) Nous sommes habitués à considérer les découvertes de la biologie et les remarques de la sociologie, dans l'effort contemporain de réamorcer une réflexion juridique vraiment moderne ; en revanche, sauf la référence usuelle aux savoirs « psy » – savoirs de plus en plus gérés plutôt qu'orientés vers un questionnement inédit –, l'inceste, cette mise inconsciente qui ne nous quitte pas, n'est pas interrogé suffisamment ni par la méthode convenable. Or, là est le noyau du désir et du sujet, la grande affaire généalogique. Les fondements ultimes du droit se rapportent à l'inceste et, aussi longtemps qu'on s'interroge sur la Raison et le Droit – usons ici des majuscules – on tourne autour de la question d'une fonction de limite, de séparation d'avec l'autre, qui est au cœur des arts juridiques. Autrement dit, la facture de principe d'un système juridique est généalogique. Voilà pourquoi il est néces-

1. Pierre Legendre, *Leçons IV, L'instimable objet de la transmission*, Paris, Fayard, 1985, p. 353-355.

2. *Ibid.*, p. 355.

saire de poser ceci : le droit fait partie des mécanismes intimes du vivant, car il commande l'apparition du sujet du désir, à travers l'instauration des grandes catégories de légalité qui instituent en chaque société la subjectivité.

Dans la sphère de la folie, la question de la filiation ne cesse de se poser sous la forme d'une énigme sans espoir de réponse. Le désir dont vit l'homme n'est plus orienté vers l'Autre – il a perdu le nord – et, pour lui, tous les autres sont réduits au même. Dans l'impasse où il s'engage hors d'un système juridique généalogique, l'homme ne trouve pas d'issue à son agitation automanipulatrice – il se fait vivre en obéissant (?) à ses fantasmes. Livré en lui-même au vertige de la non-représentation, il ne peut recevoir d'un autre le témoignage de la parole qui est en lui depuis le commencement. Il ne peut se mettre debout et aller vers son père. Il s'éprouve comme un mort vivant ou une marionnette. Comme si se réalisait le fantasme narcissique à l'état brut dont parle encore Pierre Legendre, dans les mêmes pages.

Cela doit être dit très clairement : la fabrication de marionnettes, fussent-elles vivantes (en particulier sous la forme d'enfants-marionnettes, appelés à la vie au nom du droit à l'enfant, etc.), par accomplissement pur et simple du fantasme narcissique à l'état brut, ne concerne pas la reproduction par filiation, mais relève d'une idéologie d'abolition de la notion même de généalogie – notion liée au concept de l'animal parlant. Aussi expéditif qu'il soit, le nouvel industrialisme ne s'y trompe pas.

En revanche, lorsque l'interprétation autorise la mise en lumière du rapport du langage à la parole transmise, le transfert analytique peut conduire au tribunal de la justice. Avec lui, les portes du palais charnel au centre duquel la vérité préside ouvrent à nouveau le corps au discernement des effets de vie et des effets de mort. Il donne un sens ou une direction à son histoire. Si les effets dans le langage témoignent de la vie du sujet inconscient, de ce qui parle en lui de manière toujours nouvelle, c'est que le discours ou ce qui

s'écrit dans la chair (le comportement) ne met plus obstacle à l'incarnation de la parole. Au moment où il accède au silence de ce qui parle en lui quand un autre lui parle, l'homme fait l'expérience que la parole est toujours déjà là. Elle est en lui et avant lui. Elle est plus intime à lui-même que lui-même, Autre. Tout ce qui s'y oppose s'obstine dans la négation et le *contre*. L'obstination a des effets de mort. Elle nie *a priori* la fécondité de la rencontre où se révèle le désir de l'Autre. A moins que, dans le jeu indéfini des compromissions, elle ne détourne le désir de son sens originel et le rabatte sur une image idolâtrée du même.

#### 4. *Résistance et obéissance*

Sans l'impact de l'interprétation, ce qui fait la vie et/ou la mort de l'homme n'est pas *discernable au-dedans de lui*. Sa propre question lui reste posée de l'extérieur. Elle lui est adressée, à travers la vitre du regard ou l'œil de la caméra, par un observateur qui, de n'être pas soumis à la loi du langage, n'a pas partie liée avec lui. Hors interprétation, la vie est renvoyée à une sorte de jouissance organique animale, dans la dénégation de la réalité de l'esprit. Nous ne nous étonnerons pas, alors, que, pointant le rôle des contrats et de *la loi où notre expérience se fonde*, Lacan évoque *la crainte des mots trompeurs avec les dons sans foi*<sup>1</sup>. La tromperie même spéculé sur la foi.

Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication ; même s'il nie l'évidence, il affirme que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper, il spéculé sur la foi dans le témoignage<sup>2</sup>.

1. Jacques Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 272.

2. *Ibid.*, p. 253.

Dans la résistance qu'ils lui opposent, le symptôme et le mensonge sont la marque assurée de la vérité qui parle. La violence et la haine du faux témoin manipulant le langage impliquent une foi déniée dans le témoignage de celui qui la dit ! Certes, Lacan va chercher, dans la ruse du mythe et dans la neutralisation du signifiant par la feinte animale, la manière de rendre compte de la nature du langage. Mais la théorie du signifiant présuppose la foi en une parole originaire qui ferait ce qu'elle dit et qui dirait ce qu'elle fait. Une telle parole ne vitrifie pas le sujet dans le regard ou sur l'écran de la projection. Elle l'en délivre au contraire et le fonde dans le lieu même d'où elle sort, dans l'Orient de sa lumière : elle est la vérité qui parle.

Car la découverte de Freud est celle du champ des incidences, en la nature de l'homme, de ses relations à l'ordre symbolique, et la remontée de leur sens jusqu'aux instances les plus radicales de la symbolisation dans l'être. Le méconnaître est condamner la découverte à l'oubli, l'expérience à la ruine<sup>1</sup>.

Obéissant à la loi du langage, l'homme est ainsi constitué dans un rapport à ce qui lui manque pour être la parole incarnée en vérité. Il a la parole, mais il ne l'est pas. Il est désir de l'être. Pour que le langage s'acquière, il faut que la parole lui soit d'abord donnée. A cette condition, dans l'acte même de la prendre, il la recevra et pourra la donner à son tour. Nous ne donnons la parole que si, l'ayant reçue, nous consentons à ce que, à travers nous, elle se donne. Comme la Vie. Consentir au don par nous et pour nous, c'est obéir à la loi du langage qui atteste la transmission de la parole de vie de génération en génération.

Une telle obéissance à la loi du langage ne va pas sans foi en la parole. Nous croyons, sans même le savoir, qu'elle donne la vie. Car, si la parole et la dimension d'altérité qu'elle exige ne tenaient pas la promesse de nous faire vivre dans la chair, nous n'aurions – pour ainsi dire – aucune raison de nous soumettre à la loi du lan-

1. *Ibid.*, p. 275.

gage. Refuser de parler, et cela peut aller jusqu'au mutisme vengeur ou pathologique, c'est ne pas pouvoir et/ou ne pas vouloir – consciemment ou inconsciemment, à tort ou à raison – s'en remettre à celui qui parle et, à un degré de plus, à la parole même : *ne pas vouloir croire si on ne voit pas*, c'est se défier *a priori* des mots parce qu'ils sont trompeurs. Ne pouvant être entendus sans qu'il soit fait appel à la foi en celui qui les prononce, ne pas croire en la parole donnée, quand il s'agit de la vie, c'est toujours dire que la généalogie est grevée par le mensonge que le petit d'homme, en tant que fils, aurait à assumer dans sa chair. La loi et le rôle que joue, dans sa transmission, le père et/ou la mère – car il n'y a pas l'un sans l'autre<sup>1</sup> – soulèvent d'emblée la question de l'obéissance à la parole de l'alliance et à ceux qui en témoignent. Avec elle, se posent non plus seulement la question du savoir, mais bien celle de la vérité : à qui obéir ? Qui croire ? Y a-t-il, en effet, blessure plus profonde que celle d'avoir accordé sa foi à une promesse fallacieuse ? Y a-t-il déchirure plus grande que d'avoir été la victime, dans le temps de la prématuration ou de la croissance, d'un faux témoin qui déclare juste en nous ce qui est menteur et inversement ? Obéir à la loi du langage suppose la foi en la parole. Cette foi seule autorise à parler en vérité. Sans elle, les mots ne sont plus que des choses liées entre elles avec plus ou moins d'exactitude. Ils ne sont plus signifiants d'un sujet parlant. En rigueur de termes, sans la foi, le langage devient vide : il ne parle plus à personne. Pris aux rets de l'exactitude des représentations du langage, l'homme se cherche là où il pense en s'acharnant à

1. Françoise Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, t. 1, Paris, Éd. du Seuil, 1982, p. 126-127.

Ce qu'il faut savoir, c'est que, lorsqu'un enfant perd sa mère, il perd du même coup son père. Ou réciproquement. Le père et la mère n'existent que relativement l'un à l'autre. L'enfant garde alors une femme auprès de lui, mais il n'a plus de mère, c'est-à-dire qu'il conserve une mère génitrice, mais pas une mère actuelle. Un enfant n'a jamais une mère, il a « une maman-papa ». Il n'a jamais un père, il a « un papa-maman ». Et le mot « père » vient très tard, avec l'acception que nous, adultes, lui donnons. Il ne vient qu'après l'Œdipe, avec la compréhension du rôle géniteur de chacun. Mais auparavant un papa est relatif à une maman, et une maman à un papa. Donc, en perdant son mari, la mère devient une femme qui a été sa génitrice, qui élève son enfant, mais qui a mangé le père.

*croire qu'il se connaît dans la mesure où il connaît par lui-même.* Et c'est là qu'il se trompe et qu'il trompe. Quel que soit le luxe scientifique des définitions anthropologiques à travers lesquelles il croit se saisir, il se méconnaît. Cette prétendue connaissance de soi sans reconnaissance est *négation du désir* en tant que tel.

### 5. *La maison de la langue*

Dans une anthropologie sans désir, ainsi close sur l'objet, l'homme n'est plus sujet de la parole par et dans la médiation d'un discours. Il s'identifie à son MOI, à son image. Dans la volonté de se prouver qu'il existe, il s'épuise à redoubler ses images. Il ne cherche plus hors d'elles, *en lui*, hors de ce qu'il voit ou de ce qu'il fait, dans ce qu'il entend, hors de ses sensations, dans la parole, le fondement originaire de la Vie. Tout se joue alors dans le registre du semblant. Faux-semblant ou vraisemblable, tel est l'art du mensonge sur lequel la maison humaine peut prétendre se construire. Le mensonge est le sable employé pour fabriquer le ciment de cette construction. Il y est caché, inconscient. Rien ne ressemble autant à une construction solide. L'orage et la pluie feront la différence. Apparaîtront alors les symptômes de la contrefaçon, qui annoncent l'écroulement.

Le sable du mensonge cimente la logique du discours. Dans l'acte qui la raconte<sup>1</sup>, la vérité, elle, repose sur le rocher de la parole. Une maison doit sa résistance à la qualité de ses fondations : elle doit être bâtie sur le roc. L'édifice ne trouve pas en lui-même sa solidité. Il s'élance à partir des fondations. Pas davantage, il ne trouve en lui-même son équilibre. Il le doit au calcul de l'architecte, à la manière dont les forces et les tensions sont réparties par l'ajustement d'une clé de voûte qui assure l'alliance

1. Paul Beauchamp, *L'Un et l'Autre Testament*, t. 2, *Accomplir les Écritures*, op. cit., p. 402. « Quand le récit atteint son terme... sa vérité se réalise dans l'acte de se raconter. »

de toutes les pierres dans l'unité d'une seule arche. Avec la pose de cette clé qui n'a pas servi à la construction des murs, les tensions diverses participent d'un unique équilibre. La clé de voûte fait jouer les forces dans une direction opposée à celle de leur élan. Prenant appui sur les fondations, le mouvement des forces se dirigeait vers le haut et voilà que, dans leur rencontre, s'arc-boutant les unes sur les autres à la faveur de la voûte, la forme de l'édifice se nourrit de l'équilibre qui les répartit en sens inverse, vers le point d'application de la résultante de leurs actions. Ainsi se construit l'unité d'un espace qui fait corps et qui dit la dimension de l'esprit. Sans cette clé de voûte, l'élan de l'édifice ne serait pas soutenu. La légèreté de la clé de voûte est la marque de l'esprit qui calcule les contraintes et équilibre les forces. Son élégance témoigne du mouvement invisible des tensions et des forces dont l'architecte sait tenir compte quand il conçoit la maison, l'arche ou la pyramide. A l'allure du bâtiment et à la manière dont les hommes y vivront dans la durée, on saura si l'architecte a répondu en grâce à la demande – s'il a été inspiré – ou, au contraire, si les éléments architecturaux ont été mal ajustés dans un porte-à-faux – il aura exigé des matériaux un travail en force. Construire en force un édifice, c'est ajouter aux contraintes existantes une contrainte supplémentaire, plus grande et cachée. Cette manière de construire est violente. Elle fait craindre la désunion des poussées et l'écroulement qui s'ensuit. Elle nie les pulsions cachées plus qu'elle ne les incorpore à l'œuvre à laquelle l'esprit donne corps. D'elles-mêmes, les pierres ne parlent pas. C'est la sagesse de l'architecte qui donne corps à la demeure de l'homme ! Elle n'est pas étrangère au combat de la vérité et du mensonge : lorsque l'édifice conçu par lui sort de terre, l'architecte est toujours dans l'étonnement. Son attente grave que l'édifice tienne debout – comme on attend d'un bébé qu'il marche – n'est pas sans angoisse, celle de voir le toit s'ouvrir par le milieu sous la pression de forces non ordonnées à la construction d'un volume. L'architecture fait apparaître l'esprit dans la pierre. Ainsi en est-il pour la maison du langage. Elle fait apparaître l'esprit dans les mots. Elle donne sens à l'homme. En

elle, les mots orientent le désir dans l'unité d'un corps dont la clé de voûte est le sujet et les fondations la parole.

L'homme est engagé par tout son être dans la procession des nombres, dans un primitif symbolisme qui se distingue des représentations imaginaires. C'est au milieu de cela que quelque chose de l'homme a à se faire reconnaître. Mais ce qui a à se faire reconnaître, nous enseigne Freud, n'est pas exprimé, mais refoulé.

Ce qui dans une machine ne vient pas à temps tombe tout simplement et ne revendique rien. Chez l'homme, ce n'est pas la même chose, la scansion est vivante, et ce qui n'est pas venu à temps reste suspendu. C'est de cela qu'il s'agit dans le refoulement.

Sans doute quelque chose qui n'est pas exprimé n'existe pas. Mais le refoulé est toujours là, qui insiste, et demande à être. Le rapport fondamental de l'homme à cet ordre symbolique est très précisément celui qui fonde l'ordre symbolique lui-même – le rapport du non-être à l'être.

Ce qui insiste pour être satisfait ne peut être satisfait que dans la reconnaissance. La fin du procès symbolique, c'est que le non-être vienne à être, qu'il soit parce qu'il a parlé<sup>1</sup>.

Depuis le commencement, depuis que les premiers mots de reconnaissance du sujet ont présidé aux premiers dons, la loi du langage réfère l'homme à ce qui parle dans l'humanité dès l'origine : c'est ainsi qu'il prend corps.

Dans l'écart où s'articulent les langues et qu'aucune traduction ne comble jamais, l'interprétation rouvre constamment le rapport de nos histoires à l'origine. Cela suppose la foi en un autre qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Cet autre sans tromperie, attendu parce que promis, parle en vérité. Il est le lieu même où s'accomplit la parole en prenant corps. Le menteur est celui qui dit

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. 2, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955)*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1978, p. 354.

que la parole ne s'accomplit jamais, qu'elle ne fait pas vivre, qu'elle n'est pas le lieu d'une alliance entre l'homme et la femme comme entre les générations. Pour lui, croire à une parole de vie, ce serait feindre d'entendre pour ne pas croire que la Vérité parle ou faire semblant de parler pour ne pas croire celui qu'il entend.

Parler en étant soumis à la loi du langage autorise l'homme à repérer, dans les effets de mensonge, la mort, et, dans ceux de la vérité, la vie. C'est ainsi qu'il apprend à distinguer la vie de la mort. Hors de ce discernement de l'esprit dans la chair, il en viendra à s'éprouver comme mort vivant, condamné à ne pas naître et à ne pas mourir.

Lorsque le berceau des mots ne dispose pas le sujet à naître à et de la parole en lui, le langage perd son sens. Le consentement au désir de l'Autre ne veut plus rien dire car le *oui* et le *non* sont confondus. Le *oui* n'est plus *oui* et le *non* n'est plus *non*. Et, tout le reste, comme dit l'Évangile<sup>1</sup>, vient du Mauvais. « Ça me mélange », disait une patiente lorsque mon intervention ne tranchait pas suffisamment dans la confusion. Alors, elle se sentait à nouveau perdue dans le labyrinthe d'un miroir en abîme et sombrait dans une sorte de coma. Faute de pouvoir naître au jour de la parole par la médiation du tranchant de la loi, elle épuisait ses forces dans l'ambivalence du doute.

Il n'est pas rare d'entendre, au cours du travail analytique, le gémissement d'une chair devenue prison souterraine ou fond marin : là où le sujet est appelé à naître dans un corps vivant, il est confisqué, oublié, délité, pris en otage par le menteur qu'il a cru. Impossible, en effet, de s'édifier sur une parole qui est à la fois « oui et non », « peut-être ».

Je suis dans un mensonge  
qui fait que je suis plus heureux dans mes chaînes  
que dans mon corps et dans ma vie.

1. Bible de Jérusalem, *Évangile de Matthieu*, chapitre 5, verset 37.

A la fois, ça me maintient  
et, à la fois, ça me paralyse !  
Et c'est tout le temps comme ça.

(...)

Quand les gens me parlent d'eux,  
ça me touche trop à l'intérieur de moi,  
je ne peux pas entendre !

Alors je ne dis que des banalités.

Les écouter, je ne peux pas tenir !

C'est comme du cristal, ça risque de casser en moi.

Tout de suite, j'arrête et je rationalise.

Et si je parle avec des amis de trucs à moi

j'ai l'impression qu'après ils vont me posséder,  
me manipuler, qu'ils vont en profiter pour avoir  
un pouvoir sur moi.

Je n'ose pas faire confiance.

Comment mieux dire que le mensonge détruit la foi en la parole et pervertit le désir ?

L'évocation du cristal risquant de se briser à la résonance de la voix dit bien ce qu'est le cœur de pierre : la parole vivante le brise. Elle fait voler en éclats la construction mensongère fondée sur la transparence glacée de l'œil et la dureté cristalline du regard. Le regard est pervers lorsque l'éclat des yeux ne permet plus d'espérer dans les mots et que l'univers entier passe sous son contrôle. Il fascine, jusqu'à la paralysie, tout ce qui vit.

*Si on excite un organe*, disait un homme de quarante ans, tout l'être devient dépendant de cet organe. C'est particulièrement vrai pour l'œil. Alors, l'homme n'obéit plus à la parole et ne trouve plus son *sens* dans le désir de l'Autre. Il n'est plus sujet de la loi du langage. Il devient l'esclave d'une sensation qu'il doit nécessairement éprouver pour être lui-même. Il prend cette nécessité de jouir d'un objet pour la vérité de son être. Abolir dans l'orgasme la tension qui l'habite devient, pour lui, une sorte d'équivalent de satisfaction donnée à l'injustice d'un ordre perverti.

Pour moi, l'excitation était la vie...  
et vous m'avez amené à me rendre compte que ce n'est pas ça...  
Mais c'est tellement une habitude que,  
sans cela et alors même que je vis vraiment  
– ce n'est pas comparable –,  
il y a des moments où j'ai peur de la dépression...  
J'ai peur de tomber dans un trou...  
où plus rien ne m'intéresse...  
et alors j'ai peur parce que j'aurais perdu le seul repère  
(d'existence) qui était l'excitation.  
(...)  
A côté de ça, j'ai l'impression maintenant  
que mes filles parlent à un être humain  
quand elles me parlent.  
Le détail, c'est ça la vie...  
Avant, je survolais, je faisais semblant.  
Maintenant, ce n'est plus le cas.  
Je prends le temps d'écouter.  
Je découvre ce qui est vrai pour tous depuis longtemps  
et qui ne l'était pas pour moi.

Il ne peut y avoir tromperie dans le langage que sur fond de foi en la parole. Si parler à quelqu'un ou l'écouter n'impliquait pas la foi, nous ne saurions pas ce qu'est le mensonge. C'est donc que la foi en la parole est à l'œuvre depuis le début et que tout début, tout commencement y est fondé comme dans l'origine même de tout ce qui suit, de l'histoire. Parfois, le ricanement sardonique de la folie ébranle la foi en la parole fondatrice. En un détournement pervers du désir, il profère que la vérité même est un semblant, une projection nécessaire à la satisfaction d'un savoir narcissique ou d'une jouissance de la connaissance. Alors se trouve dénié le désir essentiel de l'être. Satisfaire à la pulsion épistémologique cause, certes, un sentiment agréable qui met fin à la soif de savoir ou à l'excitation de la recherche. Mais ce n'est pas là non plus que se produit la bascule de la connaissance de l'objet dans la reconnaissance du sujet. Ce passage s'opère dans un désir qui trouve dans son objet sa source, dans sa fin son origine. Un tel désir autorise et excède toute

demande. Il est écoute de ce qui parle. Il répond du sujet dans son rapport à l'Autre.

Le déploiement de *l'espace intersubjectif du nous* autorise à concevoir *la parole* comme le symbole vivant du don de l'origine.

Si la parole n'était pas vraie dès l'origine, la structure de l'homme ouverte au Réel que vise le désir, ce ne serait pas la vie transmise de génération en génération qui serait éternelle, mais la mort. S'il en était ainsi, le Réel ne serait que la projection trompeuse de l'Imaginaire et nous demeurerions dans la confusion folle d'un Univers qui n'a pas de sens.

Si la parole n'est pas la parole en vérité, on ne saurait y ajouter foi qu'en mentant et la vie qu'elle promet est un leurre. C'est pour-quoi, pour ne pas être trompés et ne pas se tromper, pour ne pas concéder au mensonge qui tue, les psychotiques ne parlent pas. Le mutisme devient la protection idéale. Tous les dons reçus et toutes les paroles entendues alimentent une suspicion inscrite dans l'angoisse et dans la peur, dès le départ, de ne pas savoir distinguer le vrai du faux. Le don n'étant pas vraiment un don, mais un piège, la vie pourrait être reprise tout comme la parole. Le don n'existant pas, la vie et la parole que je possède ne sauraient être éprouvées que comme volées. La vie ne serait qu'un semblant à porter au maximum d'une jouissance de la possession dans l'érotisation indéfinie du reproche et du reprendre. La névrose consiste à se battre à en être malade pour garder une vie qui ne serait que du semblant ! Qui n'en vaudrait pas la peine. Le mythe de l'ogre ne date pas d'hier. Il est père ou mère, voire frère ou sœur. Avec lui, la loi du langage devient dérisoire. C'est un loup. Une bouche dévorante.

Grand-mère, comme vous avez de grands yeux...

C'est pour mieux te voir, mon enfant !

Grand-mère, comme vous avez de grandes oreilles...

C'est pour mieux t'écouter, mon enfant !

Grand-mère, comme vous avez de grandes dents...

C'est pour mieux te manger, mon enfant !

Protection dans la psychose, le refus de parler devient l'arme absolue du pervers. Devant lui, la seule tactique de l'enfant livré à lui-même, c'est-à-dire à ses sensations, est le sauve-qui-peut hors de portée d'une bouche ou d'un œil qui tue au lieu de donner, par la parole, l'existence. Dans un tel rapport de forces, la conformité au discours de la mère pour sauver sa propre vie devient défense passive. Cette manière de vivre en retrait, en satisfaisant apparemment à l'éducation reçue, est souvent vantée dans les familles. On dit de l'enfant qui la pratique qu'il est facile et obéissant : « Avec lui, dit la mère, je n'ai jamais de problème. » Comment vivre autrement qu'en survivant, en s'écrasant pour ne pas être écrasé, en consentant à être dévoré en partie pour ne pas l'être tout entier<sup>1</sup> ?

Je me demande si le moment le plus douloureux de la vie,  
c'est pas de parler, d'avoir choisi de parler  
et de s'être fait avoir dans ce choix.

Comme si ça avait été un marché de dupes...

Après, je n'ai pas eu assez de courage ou assez de force  
par rapport à mes parents, à mon père.

Je me suis toujours écrasé.

C'est-à-dire que, lui, il instaurait la manière  
dont on devait dire les choses.

Mais, moi, je ne me suis jamais allé à parler...

*Pour moi, avoir une idée, c'est à moi,  
et la dire à un autre, c'est une dépossession.*

(...)

Le piège, c'est de s'accrocher à ce qu'on pense,  
à ce qu'on imagine être comme une chose.

Et, quand j'en parle ici,

je vois bien que ça n'a pas plus d'importance que ça.

Mais c'est important d'en parler

pour ne pas rester accroché à ce qu'on imagine en fait.

Ce que l'on peut entendre aujourd'hui sur le divan n'est pas différent, en sa structure, de l'épisode du cheval de Troie que Lacan

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. 8, *Le Transfert*, op. cit., p. 238-240.

nous rappelle et dont il tire la leçon en citant un vers de Virgile, devenu, tout à la fois, dicton et exemple d'une règle de grammaire<sup>1</sup> :

*Timeo Danaos et dona ferentes.*  
Je crains les Danaens même  
quand ils font des offrandes (aux dieux).

Cette phrase de l'*Énéide*, Virgile la met dans la bouche du grand prêtre Laocoon afin de dissuader les Troyens du projet de faire entrer dans leurs murs le fameux cheval de bois que les Grecs avaient perfidement laissé sur le rivage en guise d'offrande à Athéna.

Tomber dans le piège, c'est imaginer qu'il s'agit là d'une offrande véritable, d'un don qui authentifie le commerce symbolique unissant les îlots de la communauté dans l'échange des objets de leur fabrication. Le piège du mensonge réside dans la vraisemblance. Il ressemble à l'acte de la parole, mais il ne l'est pas : il le contrefait.

1. Jacques Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 266.



## Le nom du père et le mensonge

1. Les mots et le Nom
2. Le nom du père, métaphore de l'Esprit
3. Le nom du père : chapeau sur la tête ou clé de voûte ?
4. Le Nom actualise l'alliance

### 1. *Les mots et le Nom*

Dans le village de mon enfance, ma mère m'envoyait faire des commissions chez un épicier qui y tenait boutique. Chaque fois que j'y entrais – j'ai encore en moi l'odeur des épices et le son de la clochette – et que je disais « Bonjour monsieur ! », il me répondait sur un air traînant qui voulait être affectueux ou spirituel : « Bonjour Denis, deux nids... et pourquoi pas trois nids ? » Son humour me laissait bouche bée. Cela me donnait une sensation de glissement et d'évitement qui annulait mon propre salut. Le grotesque de la répétition qui peut avoir un effet comique induisait un malaise où la rencontre avec lui n'avait plus qu'à se dissoudre à l'endroit même du commerce de la parole.

Déformer, sans respect et hors de l'intimité affectueuse, le nom de quelqu'un, c'est rendre aléatoire sa filiation. Le glissement métonymique déstabilise le corps du sujet. Il l'enserme dans la com-

paraison et le visible au lieu de le saluer dans la référence à l'invisible de l'esprit. Le jeu de mots devient pervers quand il déloge celui à l'adresse duquel il est proféré du rapport à la parole qui l'engendre. Il rend dérisoire la métaphore paternelle en creusant, à sa place, le labyrinthe du doute et de la défiance. Passe pour la marotte d'un épicier, mais lorsqu'il s'agit d'un être qui a autorité sur un enfant, c'est tout son *exister* qui porte à faux. L'indécision du témoin devient fausseté et plonge le sujet dans une confusion subtile *a priori*. Comme si le fils était originé dans un mensonge. Et qu'il y ait consenti.

C'est cette mort-là que je vis.  
 C'est comme de me réinjecter ce qui ne m'appartient pas,  
 une vie au second degré, un mensonge perpétuel,  
 une comédie. Ça me retombe toujours à l'envers dessus,  
 pendant les moments de paix...  
 J'ai comme des interdictions intérieures à dire les choses,  
 interdictions internes, grinçantes...  
 dans ce qui a rapport au don de la vie.  
 Ça m'est interdit...  
 C'est comme si ça me démasquait de parler de ça...  
 La seule manière d'en parler,  
 c'est une manière ridicule, dérisoire.  
 La vérité, je ne pouvais pas la dire,  
 au risque d'en mourir, au risque d'en vivre.  
 Dans ce rêve, c'est comme... défloré,  
 c'est quelque chose de la découverte  
 de quelque chose de vrai, et c'est déjà défloré!...  
 Je ne peux pas faire comme si je savais pas ce que je sais...  
 Y avait une vie avant... que j'ai stoppée...  
 ou qui s'est stoppée.  
 Y a que des fausses pistes,  
 le parti, c'est Méfisto,  
 la vie, c'est la fausse vie, le mensonge  
 comme si j'avais vendu ma vie contre ma vie...  
 Comme si du *départ*, y avait eu du mensonge  
 et que j'avais pas pu faire autrement

que de vouloir m'approprier les choses,  
d'y être pour quelque chose dans ce qui se passait,  
parce que ce qui se passait d'autre, c'était récupéré,  
comme si, à ce départ, y avait pas eu une trace, un témoin,  
quelque chose pour m'y accrocher, une amarre...  
quelque chose pour représenter,  
quelque chose qui représente, un alphabet,  
un endroit où ça puisse être  
et où je puisse me référer.  
J'ai l'impression d'être une enveloppe,  
rien qu'une enveloppe,  
alors, tous les matins, je me gonfle,  
mais y a aucune consistance, rien qui me traverse...  
Quand je fais des choses, ça va, sinon je vais à la télé...  
Si je ne me gonflais pas, je me liquéfierais...  
Y a qu'ici que je peux en parler...  
Tant que j'arrive à me tenir gonflé,  
je peux pas être liquéfié, je peux pas.

Quand le mensonge touche ainsi à la génération – au nom –, l'enfant ne peut ni ne sait discerner le vrai du faux. Personne – aucun parrain, aucun père – n'a témoigné en vérité de ce qui parle en lui dès sa naissance et de génération en génération. Plus tard, l'adulte risque d'être entraîné dans la spirale perverse où toute différence devient dérisoire jusqu'à la confusion de la vie et de la mort, de l'homme et de la femme, où plus rien ne se conçoit en vérité, où aucun concept ne réfère l'être différencié à la vérité qui parle.

*Dans l'être évanouissant du mot, le symbole trouve la permanence du concept*<sup>1</sup>. Que veut dire Lacan? Le mot, libéré de sa fonction d'usage, revêt une fonction symbolique. Il ne représente plus seulement un objet. Par la trace qu'il laisse, il réfère le langage à celui qui le dit ou l'écoute : au sujet? En cela, le mot devient *signifiant* : son rapport aux autres mots représente le sujet parlant. Il n'est plus seulement la représentation de l'objet désigné.

1. Jacques Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 277.

Entrer dans le jeu des signifiants, c'est écouter le sujet qui parle en lui répondant, même si c'est par le silence. Ce n'est pas seulement comprendre ce qui est dit pour en discuter. C'est plutôt prêter l'oreille, ouvrir un chemin à ce qui n'est pas dit et qui parle, pourtant, dans le secret, qui demande à être entendu. Cette manière d'écouter ce qui est dit à travers la déformation des résistances et les défenses du moi a pour fonction de symboliser le sujet, de le *signifier* dans l'acte de la reconnaissance. Cette fonction de signification du sujet par les mots n'est pas réductible à leur fonction de signification des choses. *Signifiance* et *signification* sont les deux axes du langage.

A l'articulation de ces deux axes – articulation sans laquelle ni l'un ni l'autre de ces axes n'aurait de sens pour personne –, le langage a une fonction de *nomination* quand il engage la parole en vérité : celui qui parle – et tous ceux qui l'entendent sont impliqués dans l'acte de cette parole – y spécifie celui qui écoute comme étant autre chose que tout ce qui est représentable. Au prix d'être radicalement distingué de l'éventuelle signification d'objet qu'il peut avoir, le nom propre désigne un sujet. C'est un signifiant pur. Il représente un sujet qui ne saurait être identifié à aucun objet, à aucune chose. Le mot devenu nom n'a plus d'usage commun à moins qu'il ne soit employé dans un sens dérisoire. Mais la dérision, précisément, n'est pas sans effet dévastateur sur l'identité du sujet. Car il n'est plus repéré dans son rapport à la parole originale. Il ne s'inscrit plus dans une filiation de personnes. Il se trouve confondu avec son image, réduit à un objet de sensations ou de connaissance. Dans la mesure où un mot ne signifie rien d'objectif, l'homme qui en répond y reconnaît son nom : l'endroit, sans représentation, de la parole qui le fait vivre de l'esprit de sa chair. Cet *endroit* est le lieu du sujet : l'Autre. Dès lors qu'il est appelé de ce nom et qu'il y répond, il ne sombrera pas dans la confusion.

Cela est vrai quand celui qui appelle ainsi, le père, le fait par amour : alors sa vie est réellement donnée quand il donne sa parole. Répondre en fils à l'appel de cette parole de vie *dé-signé* le corps auquel elle s'adresse : elle lui enlève, justement, son caractère de

signe, d'objet. Il n'est le signe d'aucune des choses dont il est constitué, ni de celles au milieu desquelles il vit. Ainsi *dé-signé*, il pourra signer de son nom la réponse à la parole qui l'appelle. Ne représentant rien dans l'ordre des représentations, le nom propre ouvre bien la loi du langage à la question du don de l'origine – celle de l'esprit – dont l'enfant est l'incarnation dans la génération : l'enfant pose la question de l'identité du père, celle de son origine<sup>1</sup>.

## 2. *Le nom du père, métaphore de l'Esprit*

Quand, s'adressant à un semblable, l'homme n'est plus, comme lui, originairement référé à l'Autre, dans et par la parole, il devient étranger à lui-même. Il perd son nom propre. Ou plutôt, son nom n'a plus d'importance car il ne l'ancre plus dans une lignée. *Le nom, c'est comme un chapeau sur la tête*, disait un jeune homme. Ainsi se trouve déniée la filiation de la chair selon l'esprit. Alors, la génération du parlêtre est dans une impasse.

Quand il touche à la filiation, le mensonge est l'obstacle majeur à l'incarnation de la parole : la chair n'est plus inscrite dans l'ordre de l'esprit, celle du parlêtre. Le nom du père est forclos. L'enfant est livré à l'inceste dont les effets sont meurtre du père, possession de la mère et aveuglement du fils. Il n'appartient plus à la caste des humains. Il est la conséquence d'une volonté qui veut *contre*, qui veut ne pas consentir au désir de l'Autre et s'insurge contre l'incarnation de la parole dans la chair, contre le corps de l'homme.

1. Emmanuel Levinas, *Le Temps et l'Autre*, Montpellier, Fata Morgana, 1979, p. 86-87.

Le fils n'est pas un événement quelconque qui m'arrive, comme par exemple ma tristesse, mon épreuve ou ma souffrance. C'est un moi, c'est une personne. Enfin, l'altérité du fils n'est pas celle d'un *alter ego* ; la paternité n'est pas une sympathie, par laquelle je peux me mettre à la place du fils ; c'est par mon être que je suis mon fils et non par la sympathie (...) Ce n'est pas selon la catégorie de la cause, mais selon la catégorie du père que se fait la liberté et que s'accomplit le temps (...) La paternité n'est pas simplement un renouvellement du père dans le fils et sa confusion avec lui. Elle est aussi l'extériorité du père par rapport au fils. Elle est un exister pluraliste.

Alors que, sur le divan, un homme fantasmait qu'il avait  
« l'impression que sa mère pensait à l'intérieur de lui »,  
il ajoutait :

J'ai le sentiment qu'il y a quelque chose de très compliqué  
pour moi : je n'arrive pas à me situer par rapport  
à mes deux parents en même temps.

C'est ce qui est vraiment étrange.

(...)

C'est à partir du moment où j'ai eu un enfant  
que j'ai compris combien j'avais pu faire violence  
à mes parents et combien j'ai pu être soumis à une violence  
que je ne pouvais pas imaginer.

Comment mieux dire les effets symptomatiques d'une existence marquée par l'inceste ? L'inceste est transgression de la loi dans l'effacement ou le mépris du nom du père. La chasteté inscrit la différence sexuelle dans un rapport à la parole originare, celle dont l'alliance du père et de la mère – dont le nom du père est le signifiant – témoigne : elle ne va pas sans pudeur et respect<sup>1</sup>. La tendance incestueuse refoule, refuse jusqu'à la forclusion, la parole d'alliance au profit d'une exaltation de la sensation de plaisir comme lieu d'une toute-puissance qui fait, de la chair elle-même, l'origine. Confisquée par la tyrannie sensationnelle d'un principe de plaisir sans au-delà, la différence sexuelle n'a plus qu'à s'inscrire dans l'opposition à mort d'une jouissance narcissique où l'un et l'autre s'annulent pour qu'il n'y ait pas de différence. Le lien de tendresse qui attachait l'enfant aux parents a succombé à la déception de la jalousie provoquée par la naissance d'un nouvel enfant<sup>2</sup>.

Je ne peux pas supporter de percevoir une différence  
sauf si elle me paraît à mon avantage,  
selon des critères d'images.

1. Denis Vasse, « La pudeur et le respect », in *Lumière et Vie*, Lyon, n° 211. Cf. aussi l'article « La pudeur », in *Dictionnaire de spiritualité*, Paris, Beauchesne.

2. Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », 1920, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 1981, p. 60.

L'exaltation de la jouissance narcissique la plus forte trouve sa source dans le refus de tout autre et du Tout-Autre. Sa devise est : « *Moi tout seul !* » Les symptômes de cette exclusion du sujet dans et par la dissociation de l'esprit et de la chair<sup>1</sup> révèlent, au jour de l'histoire, le mensonge qui sépare l'homme de la source de vie, la parole à laquelle il boit, l'Autre. Ainsi séparé, aliéné, il est plongé dans l'eau stagnante du doute et de la haine.

A la devise, *Moi tout seul*, la projection répond en écho : *Il n'y a personne, ici, que du vide*, avec le sentiment angoissant d'être à part ou de n'être pas appelé à vivre.

J'ai l'impression d'être la haine  
– ou le refus de la vie – incarnée.  
C'est une partie de moi... et il n'y a qu'en le disant ici  
que je ne suis pas dedans...  
J'ai l'impression de me défaire...  
Ma sexualité, elle me sert à me défaire, en fait...  
(...)  
Je ne suis pas en paix avec le début de ma vie,  
toutes ces choses-là... ne sont pas en accord avec ma vie...  
Je suis en position de guerre permanente  
par rapport à mon existence même.  
Je serais mon propre dieu  
et je me déboulonnerais constamment...

De tels symptômes marquent la perversion du désir dès le commencement, dès la naissance. Cette *perversion* se perçoit dans le mouvement de *conversion* où la chair et l'esprit se réconcilient dans l'unité d'un corps. C'est pourquoi – et avant même qu'on le sache – le repérage du mensonge inconscient est aussi dévoilement de la vérité qui parle. Y a-t-il une autre voie à la reconnaissance de l'Autre en nous que celle qui passe par la mise au jour des effets de ce qui, en nous, s'y refuse ?

Dans la famille humaine, le nom du père est la métaphore vivante

1. Nous reviendrons plus loin, chap. IX, « L'interprétation et le corps », sur cette dissociation.

de l'esprit. Dans cette métaphore, la référence n'indique pas la réalité linguistique, phonématique ou même juridique du père, mais bien *la réalité du nom*. Elle indique que le fils – le sujet – est référé au réel par celui qui l'appelle et le fait vivre en homme selon la parole, reçue de ses pères depuis le début, incarnée à nouveau dans le sein de la femme avec laquelle il a fait alliance dans la chair. La question que pose le nom du père est : de quelle parole est-il question, dans l'alliance de l'homme et de la femme, lorsque naît un enfant ? De la parole en vérité ou du mensonge qui tue l'homme en troublant sa génération ?

Je suis complètement étranger à mon corps,  
surtout le visage,  
je ne sais pas qui je suis et je suis perdu en moi.  
... J'ai l'impression de faire les choses contre... *je suis seul*.  
... Je n'ai jamais été dans la vie, dans le monde,  
j'ai toujours été à côté de ce qu'il y avait de vivant,  
j'ai l'impression d'être dans une bulle,  
d'être à part des vivants qui sont autour,  
j'ai rien de solide sur quoi m'appuyer.  
... Mon père avait des mots très durs pour les minables,  
et j'en étais,  
lui était du côté des gagners, et pour lui,  
il y avait ceux qui mangent et ceux qui se font manger.  
Ce vide de sens du départ, désaxé, distordu, du départ,  
c'est immédiatement un regard cynique sur ce qui se passe.

Quand il ne participe pas de la dérision ou de la honte, le nom du père est médiation entre la différence de la chair et de l'esprit et l'unité de l'Origine. Ce Nom d'un Père qui dit la vérité (auquel s'oppose le père du mensonge) ne saurait être révélé dans le monde que si un homme s'en remettait jusqu'au bout à la parole du père. Il serait le fils en vérité et le mensonge serait sans conséquence sur lui. La mort en détruisant sa chair n'aurait pas de prise sur lui, sur son corps parlant. Lui seul pourrait dire de lui-même : « Moi, la vérité, je parle. » Lui seul serait *le* fils.

Sauf à mentir, tous les autres ne peuvent *dire* que *la vérité parle en eux* qu'en y reconnaissant d'abord le mensonge qui met obstacle à l'ouverture des commencements sur l'origine. Ils ne peuvent que *mi-dire* la vérité (J. Lacan). Ils la disent *à moitié*.

Avec ses mots à elle, Françoise Dolto met l'accent sur *l'expérience vécue dans le corps*, à l'articulation de la chair et de l'esprit, et pour l'enfant et pour l'homme et pour la femme. A la demande d'en dire plus sur le propos qu'elle tenait en faisant du sein un représentant de *la fonction phallique*, elle répondait :

Cette articulation se fait par expérience vécue dans le corps : du fait même que l'enfant est, dans son corps, confirmé dans son droit à vivre par la plénitude que lui apporte le sein gonflé de lait. Et, s'il voit cette mère, qui lui donne le sein, en compagnie d'un autre s'il voit qu'elle le réfère à cet homme, et qu'à son tour, cet homme le réfère à sa mère, alors ce qu'il reçoit de la mère vient de la parole du père – ce que présente l'enrichissement de la vitalité de l'enfant : lequel se regonfle du fait que le père est le ressourcement affectif de son enfant. Ils sont tous trois responsables, chacun l'étant déjà à l'égard des deux autres par le lien génétique ; puis, après la naissance, par la relation de l'objet partiel phallique satisfaisant le besoin ; tandis que la relation triangulaire d'amour (origine) va s'adresser au désir : c'est parce qu'il la voit couplée avec un autre que le couple que l'enfant forme avec sa mère prend sens pour sa future sexualité consciente, à l'envi du désir de l'autre dans l'amour<sup>1</sup>.

Peut-être conviendra-t-il, à propos du nom du père, de s'interroger sur le sens que saint Jean donne à cette expression. S'agit-il simplement du nom du père au sens de l'état civil ou de ce à quoi est référée la parole du père quand il nomme son fils ? Ainsi se trouve ramenée, sous cette expression, *la question de la vérité et du mensonge* selon que la nomination ouvre à l'esprit de l'Origine ou à la confusion des commencements. Aux effets dans l'histoire

1. Françoise Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, t. 2, Paris, Éd. du Seuil, 1985, p. 139.

se repère la pertinence de la question : comment tu t'appelles ? d'où viens-tu ? A prendre ainsi le concept du nom du père, nous éviterons de nous engager autour du Nom, sur la voie d'une querelle sexiste sans grand intérêt.

### 3. *Le nom du père : chapeau sur la tête ou clé de voûte ?*

Ainsi donc, quand l'objet aérien – le mot – est libéré de sa vibration dans l'air qui fait sa matière et de la fonction linguistique de signification, il ouvre un espace-non-espace où loge le sujet. La nomination en vérité laisse une trace qui articule l'absence de l'objet à la présence de l'esprit qui le conçoit. *Le mot est une présence faite d'absence*. Il rend présent ce qui n'est pas là. La présence dans l'absence est l'acte de l'esprit qui conçoit en lui-même ce qui n'est pas de lui, l'Autre. La présence dans l'absence symbolise l'activité de l'esprit. Elle n'est pas le vide imaginaire, le *trou* éprouvé comme la perte de l'esprit dans la fuite des idées ou dans l'encombrement d'une foule de mots qui ne peuvent pas se dire. Avec le vide, comme avec le trop-plein, nous avons à faire à la forclusion du symbole qui fait l'homme. Tout se passe comme si, la nomination faisant défaut, le sujet n'était pas inscrit dans une filiation de la chair selon l'ordre de la parole. La fonction de médiation du mot, entre les choses et le sujet, réside dans son apparition-disparition. La fonction de médiation du nom entre les hommes aussi bien qu'entre eux et l'origine réside dans le nom. Cette double médiation rend compte de l'esprit en tant qu'il parle : il conçoit en lui-même la chose, mais c'est pour autant qu'il est libéré de la matière du mot. Quand il n'en est pas ainsi, les mots deviennent des choses. On dit même que le schizophrène fait l'amour avec. Avec la forclusion du nom-du-père, les sensations du corps propre sont ressenties comme absurdes, non reliées, et le tissu du langage

se morcelle dans la tête. Les mots s'y télescopent ou s'isolent : ils ne veulent rien dire. Les unes et les autres n'ont plus de sens pour personne quand, dans la chaîne des signifiants, aucun manque à être ne réfère l'enfant au désir du père dans la mère et au désir de la mère dans le père, à l'alliance dans la parole dont il est, en tant que fils, le sujet.

Un jeune homme de vingt ans disait :

*Le nom, c'est comme un chapeau sur la tête...*

*Je pense comme mon père*

*et mon père ne pense rien*

*puisqu'il pense comme ma mère !*

Il a un raisonnement double de telle façon que, dans n'importe quelle position, il a toujours raison.

Je ne vis pas pour moi mais par rapport aux autres (l'esquive).

J'ai l'impression que tout a été fait en mon absence, comme si j'étais étranger à la chose (sa naissance).

(...)

Après avoir constaté qu'il se retrouvait toujours dans une situation où il était en *porte à faux* et s'être étendu longuement sur ce qu'il appelait les *mensonges* familiaux, il poursuivait :

J'ai l'impression que ma mère a voulu me fabriquer à son image : on m'a forcé, c'est tout planifié, c'est pour ça que je n'ai pas l'impression d'être moi. C'est une existence larvaire.

(...)

Je ne peux pas revenir avant ce qui a été décidé sans moi, inconsciemment.

J'ai fait un rêve :

je suis allongé sur une moquette, à plat ventre...

et ma mère aussi.

On dessine tous les deux

et je lui demande ce qu'elle pense.

Elle pense pareil que moi

et chaque fois que je le lui demande, elle pense pareil.

Et je n'arrive pas à sortir de ce courant de pensée.

(...)

Parfois, je sombre dans une sorte de somnambulisme.

Par exemple, je regarde mon bras... et il est très lourd et il n'est pas à la place où il devrait être.

Je n'ai pas besoin de lire de science-fiction !

Ou bien, un mot comme... « tabouret »... me retient...

et puis je ne sais plus ce qu'il signifie.

Je ne vois plus que « ta », « bou », « ret »

et je ne saurais même plus l'écrire.

Le morcellement du corps et des mots, la non-séparation des représentations fantasmatiques, l'impression d'avoir une existence larvaire et d'être étranger à sa propre naissance jusqu'à l'extériorité ressentie de son propre nom – *comme un chapeau sur la tête* – disent clairement la dénégation de l'entrée dans le monde et l'évitement de ce que Françoise Dolto appelle la castration ombilicale<sup>1</sup>. La dissociation des syllabes due à une scansion respiratoire désordonnée, n'obéissant pas à la loi du langage, dit le trouble d'une séparation de la naissance qui n'a pas été symbolisée. Elle dit aussi comment les différentes fonctions (digestives, respiratoires, éliminatoires) n'ont pas été prises en compte dans un langage adressé au sujet : prises en compte et mises à son compte.

Je suis comme un éponge sur le bord d'une baignoire.

Mes parents ne m'ont donné que la vie !

Si le nom ne marque pas la place du sujet – et par conséquent de l'Autre – dans un rapport narcissisant à son propre corps comme à celui de ses parents, la chair perd son caractère de médiation dans la rencontre. Elle devient le rempart derrière lequel le sujet se réfugie à l'abri de mots qui ne le concernent pas puisqu'ils ne le mettent pas en relation avec un autre. Tout se passe comme si le déni de la filiation l'autorisait à tenter de vivre par lui-même, de se faire

1. Françoise Dolto, *L'Image inconsciente du corps*, Paris, Éd. du Seuil, 1984, p. 90-98.

naître. Avec ce déni de la parole d'alliance, c'est bien d'une non-symbolisation de la naissance qu'il s'agit dans la symptomatologie d'un langage à la loi duquel les mots n'obéissent plus et dans l'angoisse cosmique de qui ne peut pas habiter son corps.

*C'est le langage, donc, qui symbolise la castration de la naissance que nous appelons la castration ombilicale; ce langage va répétitivement frapper l'ouïe du bébé comme l'effet de son être dans l'impact émotionnel de ses parents, au gré des syllabes sonores, des modulations et des affects qu'il perçoit de façon intuitive, sans que nous sachions exactement comment il peut les percevoir. C'est comme si tous ces affects accompagnés de phonèmes incarnaient un mode d'être narcissique premier<sup>1</sup>.*

Le nom – le prénom – imprégné des affects de la voix ou des voix qui le prononcent marque déjà la place intime, inconsciente, où le sujet pourra consentir, dans la joie ou la réticence, à l'existence parmi d'autres dans le rapport à la parole.

Ce prénom, et cette qualification, la qualification de son sexe, sont lancés par des voix animées dans la joie ou dans la réticence, disant la satisfaction ou non de l'entourage, et nous découvrons chaque jour combien les nourrissons gardent, « engrammés » comme des bandes magnétiques quelque part dans leur cortex, ces premières significations de joie narcissisante, déjà, ou de réticence, sinon de peine, et d'angoisse pour eux dénarcissisante, déjà<sup>2</sup>.

La parole de la mère scande l'activité respiratoire, digestive et musculaire. Elle réfère les sensations au sujet auquel elle s'adresse et lui interdit de s'identifier imaginativement à l'objet de satisfaction du besoin qui, en dernière analyse, ne serait rien d'autre que le corps érogène de la mère<sup>3</sup>. L'échange croisé des mots et des sensa-

1. *Ibid.*, p. 93.

2. *Ibid.*

3. Denis Vasse, *L'Ombilic et la Voix*, Paris, Éd. du Seuil, 1974, chap. II, « Les trous du corps et sa clôture ».

tions et l'interdit de l'inceste fondent toute loi et particulièrement la loi du langage. Nous y reviendrons. Qu'il nous suffise ici de pointer que l'*entre-diction* aussi bien que l'*interdit de l'inceste*, dès le stade précoce, mettent le bébé à l'abri d'un engloutissement de lui-même dans l'objet de ses pulsions confondues avec celles de sa mère.

La loi du langage fondée sur un tel interdit réfère tous les mouvements de la chair ou de l'imaginaire au sujet, dans celui qui interdit comme dans celui qui obéit. Recevant la castration symboligène du langage, le sujet humain ne sera réductible ni à un objet, ni même à la somme des objets pulsionnels. Le lieu du sujet est constamment revivifié au centre du jeu des pulsions par la parole qui lui est adressée. En ce centre, il leur échappe. Cet espace subjectif, ce changement d'ordre où les poussées pulsionnelles sont articulées à l'unité d'un corps, est, nous l'avons vu, la clé de voûte. Insérée à la jonction où les forces s'adosent les unes aux autres, celle-ci donne une tournure aux lignes. La clé de voûte est d'un autre ordre que le chapeau sur la tête. Certes, bien des clés de voûte ne sont qu'ornementales et ne jouent pas ce rôle car elles n'inscrivent pas la construction dans l'esprit qui la conçoit.

Le nom-du-père est la clé de voûte inconsciente du corps à corps de l'enfant et de la mère. Dans la référence du langage des organes à ce qui parle en chacun d'eux et dont il est le témoin, le père autorise l'élan pulsionnel des forces de tous à prendre appui sur ce qui le fonde originellement en y faisant retour. A cette condition, la séparation de la mère et de l'enfant ne sera éprouvée, ni par l'un ni par l'autre, comme une perte de substance, une hémorragie ou une invasion toxique qui met en péril sa propre vie. Quand l'homme n'est pas nourri de la parole avec le lait et le pain, il cherche son assurance dans une ambivalence sans fin. Soit, telle une ventouse, il adhère, d'abord, à la chair de sa mère dans la crainte d'un éventuel rejet. Il se collera ensuite à l'autre : au conjoint, à l'enfant, à l'ami. Soit, telle une huître, il se protégera de la mort, en se laissant envahir par l'eau de son milieu avant de se refermer sur elle par invasion ou par absorption. Ces deux mouvements inverses de

l'ambivalence sont à l'œuvre dans une libido prisonnière d'une structure spéculaire, fermée. En elle, la différence sujet/objet s'annule. Aucun manque, aucune béance, ne renvoie à la parole d'un tiers qui rend impossible l'immédiate identification de l'un à l'autre. Le ressort de l'ambivalence est emprunté aux relations prégénitales du type voir/être vu, attaquer/être attaqué qui suppose l'identification au partenaire, comme il en est dans la relation dite en miroir : le moi s'y fait objet.

Quand rien ne vient rompre le cercle vicieux de l'ambivalence, qui fait passer de l'annulation à l'opposition et réciproquement, le sujet se trouve prisonnier du jeu des pulsions. Clivé, elles l'enferment dans le moi dédoublé. Aucune parole en acte ne le sépare de l'autre, et, pas davantage, ne l'autorise à le rencontrer en vérité. Seule la parole qui témoigne de l'autre au cœur du même brise l'anneau du redoublement de l'imaginaire sur lui-même et l'ouvre, du dedans, au désir de l'Autre et à l'alliance promise.

#### 4. *Le Nom actualise l'alliance*

En interdisant au petit d'homme comme à sa génitrice de s'identifier au seul objet de la connaissance sensitive et de rouler dans le vide d'une satisfaction sensorielle qui ne médiatise plus la rencontre des sujets, la loi du langage spécifie l'être humain et lui donne un visage. Avec la séparation qu'elle instaure, la parole autorise leur rencontre. L'enfant cherche le visage auquel il adresse, en réponse, son sourire<sup>1</sup>. Cette joie-là est très différente du plaisir ou de l'excitation des sens. Il arrive que, sortant de la psychose qui se caractérise par la forclusion du nom du père, un homme naisse dans le mouvement qui associe son nom au droit, jadis perdu, de vivre et de parler.

1. Denis Vasse, *La Chair envisagée, la génération symbolique*, Paris, Éd. du Seuil, 1988.

La seule chose à quoi je peux penser, c'est mon nom...

(à mi-voix) c'est pas possible ça...

(Il est agité et se plaint en se tenant le visage, puis en mettant les mains sur sa tête.)

Qu'est-ce qu'elle m'a fait ? C'est pas vrai ça !

(Pendant le long silence qui suit, je pense

– en relation avec ce qu'il a pu me dire –

que sa mère devait avoir peur qu'il bouge dans son ventre, avant la naissance.)

... C'est drôle, j'ai l'impression que je peux bouger...

(Il pleure longtemps puis s'apaise.)

Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce qui m'arrive ?

(Soupirs répétés avant une ample respiration.)

C'est comme si j'avais le droit...

(Il pleure, parcouru par des sanglots qui viennent de loin.)

Je crois que je vais pouvoir vous parler.

Dans la triangulation parents-enfants, où circulent les affects personnalisés, la mise en marche de la source dynamique inconsciente soutient le développement de l'enfant<sup>1</sup>.

La clé de voûte du nom confirme la fondation du corps dans une parole originaire : elle fait prendre le risque de l'équilibre, du pas vers l'autre. Elle introduit dans l'arche du désir. En elle, l'homme trouve son appui originaire en ce qu'il cherche. La clé de voûte du nom du père autorise le fils à entrer dans l'espace du désir pour prendre corps d'homme, là où s'engendre la parole.

Quand elle n'est pas ainsi fondée dans la parole qui donne corps au sujet, la chair s'épuise, dans la répétition du passage à l'acte ou dans l'incapacité à se donner des limites. A moins que, recroquevillée sur elle-même, elle ne se détruise. Il manque à l'édifice humain sa clé de voûte, ce signifiant de l'Autre, barré dans l'ordre de la représentation, mais présent dans l'esprit.

Quand manque ainsi la résonance de la présence dans l'absence,

1. Françoise Dolto, *L'Image inconsciente du corps*, op. cit., p. 96.

ni le corps ni la parole de l'homme n'ont de poids. Le fantôme, l'homme livré au fantasme d'un être sans chair, ne cesse de s'assurer de son existence dans la répétition du passage à l'acte qui ne cesse d'éviter, d'annuler ou de nier la rencontre car elle est synonyme d'avalement ou de rejet.

C'est une espèce de mère qui regarde  
comme on se nourrit.  
Alors il vaut mieux regarder ailleurs...  
Ça, c'est comme si c'était inscrit aux alentours  
de mon anniversaire : une mère-univers...  
qui occupe presque tout l'espace.

Ayant été dévoré, ayant perdu en partie sa chair par lambeaux pour survivre, l'homme devient ogre à son tour. Comme on s'amputerait d'un membre pour avoir la vie sauve, ainsi, fantasmatiquement, peut-on livrer à la férocité d'un double tout-puissant – un moi-mère – un de ses membres, voire sa peau, son sexe ou sa bouche. Il s'agit d'échapper au danger d'un trou ou d'une bouche qui dévore.

A un homme qui faisait compulsivement l'amour sans pouvoir supporter le commerce de la parole, je donnai un jour cette interprétation : « Baiser, c'est une manière de se mettre à distance de la femme, d'éviter l'intimité alimentaire avec elle pour qu'elle ne devienne pas dévorante, pour vous mettre à l'abri. » Après un moment de silence, je l'ai entendu dire :

C'est comme si je disais à ma mère :  
au lieu que tu prennes tout mon être,  
je t'offre une partie de mon corps...  
et je ne suis même pas à l'abri, puisque je recommence !  
C'est une solution de survie ! Je n'ai pas choisi, mais...

Si la présence d'un autre-tiers, sa voix, son regard, son contact, ne vient pas interrompre le circuit mère-enfant en référant l'un et l'autre à la parole sans laquelle ils ne seraient ni l'un ni l'autre, seule la mère ou le moi-mère fait loi. Le petit d'homme n'a

plus d'accès au monde que par elle, que par sa voix, son regard, son contact. Quand il en est ainsi, le commencement ne s'inscrit plus dans un rapport de deux – l'homme et la femme –, rapport structuré par la parole et la présence d'un tiers. Mais l'un des deux, la femme-mère (ou l'homme-mère) est pris pour un commencement absolu, c'est-à-dire sans lien d'identité dans la différence avec l'autre : il se donne pour l'unique Origine.

La loi dont le père est porteur régit le rapport d'un tiers avec au moins deux. Elle dit que la relation de deux, en humanité, n'est jamais duelle. Elle est bipolaire<sup>1</sup>. Le *je* et le *tu* ne naissent pas d'une exclusion du *il*. Cette loi est bien celle du langage qui *structure l'espace humain* qui y obéit *par la présence du temps de l'origine, différente du « commencement », si on veut entendre par là ce point initial dont le courant du temps ne cesse de s'éloigner, alors que l'origine demeure présente, avec sa force de suscitation*<sup>2</sup>. Une telle loi ouvre le rapport mère-enfant à un autre que l'autre pour chacun : à un autre que la mère pour l'enfant, à un autre que l'enfant pour la mère. Et, de la même façon, à un autre que le père pour l'enfant ou à un autre que le père pour la mère. Cette ouverture est là dès le commencement. Dès le départ, elle ouvre chacun des termes de la relation trinaire à l'origine. Hors du rapport à cette ouverture, il ne saurait y avoir d'homme, d'être parlant. Lorsque cette ouverture est occultée dès le départ, il y a le *comme si* d'un mensonge ou la torsion d'une parole qui, dès le départ, en interdit ou en fausse l'accès. Comme si une clé de voûte vicieuse interdisait le report des forces de l'histoire sur les fondations de l'univers. Sans cesse, l'édifice s'écroule. C'est bien ce que l'analyste peut entendre et que nous avons rapporté :

Comme si du *départ*, y avait eu du mensonge  
et que j'avais pas pu faire autrement  
que de vouloir m'appropriier les choses, (...)

1. François Marty, *La Bénédiction de Babel*, Paris, Le Cerf, 1990, « La bipolarité du langage », p. 19-94.

2. François Marty, *La Bénédiction de Babel*, *op. cit.*, « Le discours symbolique », p. 87.

comme si, à ce *départ*, y avait pas eu une trace, un témoin,  
quelque chose pour m'y accrocher, une amarre...  
quelque chose pour représenter,  
quelque chose qui représente, un alphabet,  
un endroit où ça puisse être  
et où je puisse me référer.

Le rapport de l'un à l'autre – la différence – introduit la question de l'Autre dans la mise en œuvre de la loi : d'un Autre qui n'aurait pas d'autre, d'un Autre qui serait Autre en lui-même, le mystère de la Parole en acte. L'occultation de cette ouverture à la parole se retrouve dans toute situation incestueuse. Nous y reviendrons. Alors, le chemin de l'origine se trouve embolisé par la jalousie. C'est en cela que la jalousie reconnue et pardonnée balise le chemin de l'Origine dans la parole et jusqu'à sa révélation dans le corps.

Lorsque le lien charnel et/ou imaginaire n'est pas marqué, dès le commencement, par la présence d'un tiers qui scande de sa parole les sensations imprimées à l'intime de la chair et qui poinçonne de ses interventions les soins donnés au temps de la précocité et de la prématuration, l'enfant risque de s'enfermer dans le refus d'être suspendu à la parole qui fait vivre l'homme. Il devient sourd à la voix. Il la refuse en l'éprouvant comme ce qui, en le séparant de son objet d'amour, le menace de mort. Ainsi en est-il lorsque les lèvres de la mère *ne parlent pas vrai*, qu'elle parle à l'enfant et le confisque comme si, dès le départ, il n'y avait pas d'autre qu'elle pour lui et d'autre que lui pour elle. Le bébé se trouve aliéné à la seule image maternelle (ou paternelle) comme s'il vivait d'une origine sans commencement, comme s'il était de toute éternité. La confusion dans l'éducation peut favoriser, en effet, le retrait du sujet derrière le mur du langage quand il n'est pas dès le départ ouvert à la parole de vérité. Derrière le paravent des mots ou dans leur distorsion, se cache le refus d'être un parmi d'autres<sup>1</sup>. Tout en étant soumis à toutes les conventions du langage – l'image de la

1. Denis Vasse, *Un parmi d'autres*, op. cit.

parfaite obéissance –, se creuse un refuge où personne ne peut entrer parce que non accessible à la résonance de la parole. Une manière de vivre qui s'exprime, lorsqu'il est donné d'en sortir, comme un *ne pas vouloir vivre dans la génération humaine afin de survivre dans une toute-puissance vengeresse.*

Paradoxalement, après avoir laissé sa peau à ce jeu, l'homme y perd son âme. Prenant la place d'Œdipe dans le mythe, il vit jusqu'à en mourir dans un mensonge qui s'ignore. Il est prisonnier de la jouissance d'un fantasme qui, dans l'analyse, peut s'exprimer dans le cercle vicieux d'*un-enfant-qui-suce-le-sein-d'une-mère-qui-lui-suce-le-sexe.*

SC : Je n'arrive pas à sortir de ce lien avec ma mère,  
de ce désespoir.  
J'ai l'impression d'avoir été plongé  
dans une dégueulasserie : le mensonge, l'impudeur,  
la merde, le sang, la bouffe...  
et de me trouver dépecé...  
Une vraie marmite de sorcière !  
Et ça, ça me colle de partout.  
Je passe mon temps en maquillage,  
et ça, ça ne demande qu'à sortir, ça se vomit...  
C'est dégueulasse...  
le Voyage au bout de la nuit...  
Lui, l'innocent, la mère qui boite, le père, lamentable...  
J'ai l'impression d'être né dans la merde...  
et pas innocent du tout, pour le coup, maintenant !

DV : Tout se passe comme si rien ni personne  
n'appelait hors de cette dégueulasserie...  
et, en même temps, vous savez que ce n'est pas vrai.

SC : ... Si je sais que ce n'est pas vrai ?  
Je pense que c'est pour les autres que ce n'est pas vrai.  
« C'est sur le fumier que poussent les plus belles plantes »  
disait ma mère !  
J'avais envie de dire ça tout à l'heure... de ricaner...

## LE NOM DU PÈRE ET LE MENSONGE

Ça dépend avec quoi je pense...  
dans le cœur ou dans la tête...  
quoique ça se mélange...  
Peut-être que je n'arrive pas à m'y faire,  
à abandonner cette idée que ce ne soit pas vrai...  
que je n'arrive pas à me retrouver  
sur un terrain plus propre, plus sain, plus simple.  
*J'ai l'impression que je m'imaginai perdu...  
et la vie n'existe que par des traces  
que quelqu'un a été là ou que la vie n'a existé  
que par des bribes de choses qui ne sont pas naturelles...*

DV : Au fond, c'est de ne pas croire  
qu'on peut vraiment parler.

SC : D'une certaine façon... je ne m'en sens pas digne...  
de croire... C'est peut-être pas faux ce que je pense :  
que je suis indigne...  
même de parler avec vous... et de vous... entre autres...  
Je me bagarre contre l'espoir.  
N'importe comme, c'est avant qu'il est... Comme la vie !  
Il y a quelque chose qui fait  
que ça ne passe pas... (le mensonge).

DV : Un mot là-dessus.

SC : ... Si je dis : ma mère... c'est pas tout à fait...

DV : C'est aussi le mensonge (...)  
La mère dans le rapport au père, pris dans le mensonge.

SC : ... Oui, c'est ça !

DV : C'est-à-dire dans des mots qui n'obéissent à rien,  
qui n'obéissent pas à la loi du langage  
qui renvoie à un simple vivant.

SC : Comme si elle avait tout gardé, ma mère,  
et que, ce qui était donné, c'est tout mâchouillé.  
*Garder le secret de la vie, ça empêche d'exister  
en dehors d'elle ! Ça ne va pas ça !*

## INCESTE ET JALOUSIE

Il n'y a de rencontre dans la génération que là où les mots obéissant à la loi du langage représentent le sujet inconscient pour d'autres mots. Bien sûr, il ne peut pas s'agir ici d'une soumission intentionnelle, voulue, à la loi du langage. Il s'agit d'entrevoir qu'il n'y a d'homme désirant et parlant que si la loi du langage régit le rapport de la parole échangée dès le commencement et jusqu'à la fin, à l'acte d'une parole originaire. C'est dans l'ordre symbolique que ce rapport s'inscrit.

Tout homme qui prétendrait parler en vérité en étant consciemment ou inconsciemment soustrait à cette loi, réside, qu'il le sache ou non, dans le champ de la perversion, c'est-à-dire du mensonge qui détruit la parole de vie, dès le commencement, au moment où elle se conçoit dans la chair en y concevant l'homme.

## Présence et sidération

1. Existence et excitation
2. L'empoisonnement de la source.  
La violence substituée à l'alliance : l'orgie
3. Loi, symbole, alliance et chasteté

### 1. *Existence et excitation*

Quand il n'est pas inscrit dans la relation trinaire du désir, l'enfant est incestueux. Mais la mère ou le père le sont aussi. Quand il en est ainsi, la chair devient le lieu d'une jouissance non référée à la parole, non **chaste**. Le sujet s'y trouve sidéré, **collé**, prisonnier d'un spasme intestinal ou d'une sensation d'étau qui lui serre la tête. Cela se passe le plus souvent dans l'immédiateté du regard. L'enfant n'est plus référé par son Nom à ce qui parle dans la chair. L'Autre de la parole originaire ne se laisse plus entendre dans la pulsation de l'inconscient aux endroits privilégiés des limites, des scansion, des interruptions, des séparations, toutes choses qui font partie de l'arsenal de ce que l'on appelle la castration. Quand il en est ainsi, de sujet parlant qu'il *devrait* être, l'homme reste, dès le commencement et de manière répétitive tout au long d'une histoire sans issue, l'objet de la jouissance prégénitale de l'autre. Pris dans la vitalité et l'intensité des sensations, il ne passera pas sous la loi

qui est pourtant la sienne, dès l'origine, celle des parlêtres. Lorsque, dans la mise en œuvre du travail analytique, il arrive que le mouvement d'un consentement se produise sous l'effet d'une interprétation de la résistance à lâcher l'objet sécuritaire de la pulsion satisfaite pour courir le risque du désir – là se repère bien l'acte de la castration qui détache du fantasme de toute-puissance que donne la satisfaction du besoin –, l'individu, « venant d'un endroit inconnu », naît à la parole et s'éveille au désir. Telle la Belle au Bois dormant libérée de la sidération de son corps, il accède au monde de la présence vivante. Il participe à la rencontre dans un mouvement où les deux partenaires trouvent en l'Autre la vérité de leur rapport avec les autres. La parole d'alliance ouvre en chacun la question de la Vérité et déloge le sujet de la prison de son image.

AT : (après avoir évoqué l'inceste avec sa mère) :

Le fait de ne pas dire non et le collage  
m'évite de me poser la question du désir.

... Quand je suis séparé,  
je ne sais pas ce que je veux !...

C'est l'autre qui y répond...

Quand je vois ma mère se poser la question  
de me protéger d'elle...

Ce qui me domine là,  
c'est une impression de fatigue extrême,

**je suis fatigué, je suis las.**

**Je fais un très vieux nouveau-né**

**Je viens d'imaginer – c'est fou –**

**que j'étais mon propre fils...**

**confusion des générations...**

C'est assez inquiétant, c'est comme si j'avais pas de père...

Mais quel besoin ils avaient de se marier ensemble ?

Il y a quelque chose de morbide dans ce mariage,  
une sorte de rétrécissement.

**Je me représente comme un goulot d'étranglement,  
comme dans un sablier,**

**le sable coule... et le temps est compté.**

**L'immobilisme, comme de l'huile figée...**

**dans l'image du sablier...**

**Être figé... ce serait arrêter l'écoulement du temps.**

Quand on dit que le temps est compté,

c'est qu'il y a une fin.

Et vouloir figer l'écoulement,

c'est vouloir éviter la fin, la mort.

Ça m'apparaît dérisoire,

cette idée de vouloir éviter la mort,

être plus fort qu'elle, vivre plus vieux, dépasser la limite,

ça se dit tout en termes de plus, transgresser aussi.

L'inceste enferme le sujet dans la méprise d'un imaginaire sans fin, à l'intérieur de la tête. Il le fait prisonnier d'un dédoublement qui donne apparence de vie au fantasme. Cette apparence de vie est évitement du désir. Elle n'ouvre pas à l'ordre de l'esprit dont la marque est souffrance et/ou joie.

EI : Je vais mieux, je vais subitement mieux.

Je ressens des choses que je n'ai pas ressenties,

**avant**, dans mon corps...

et je suis... je suis étonnée...

Ce que je ressens, c'est du **courage**... et puis...

c'est comme si c'était mon corps qui devenait courageux...

J'ai rêvé.

– Je n'étais pas endormie... mais c'est comme si

j'avais fait ce rêve la nuit –.

C'est un rêve de jour mais j'ai fermé les yeux

et j'ai rêvé sans être endormie...

comme si c'était venu d'un endroit inconnu...

je me demande toujours d'où viennent les rêves de la nuit.

C'est un rêve où *j'étais regardée*

*et où ça n'était pas douloureux...*

Je ressentais la même chose dans mon corps

que ce que je ressentais en réalité.

Je vois nettement un regard... **différent**...

de quand j'étais petite...

je trouve pas d'autre mot que différent.

J'avais la terreur du regard de mon **père**...  
la terreur... Je sais pas : c'était comme une **puissance**,  
un effet que je redoutais...  
*et mon regard personnel alors... ?*  
*Dans ce rêve, j'étais vue... J'étais regardée même,*  
*mais c'était naturel...*  
*j'ouvrais mon corps au lieu de le refermer,*  
*c'était pas un effet imposé...*  
Oui, avant, les souvenirs que j'ai de mon père  
quand il me regardait,  
c'est que son regard **arrêtait quelque chose,**  
**il me glaçait : j'étais saisie...**  
et, maintenant d'ailleurs, il me semble que,  
même les choses autour étaient **saisies avec.**  
Je ne sais pas si je peux dire le mot de désir :  
mais ce que je voyais se dérouler  
comme une *scène de vie*,  
il me semblait que c'était venu du plus profond de moi,  
de loin... et, pourtant, il n'y avait pas plus simple...  
Quand je repense à **ces regards**  
**qui me brouillaient l'esprit,**  
j'allais vous dire : qui me figeaient...  
mais aussi qui me téléguidaient...  
c'était oppressant... alors que *dans mon rêve* (non)...  
C'était oppressant (avant)... parce que...  
c'est des temps où j'aurais voulu faire appel à quelqu'un...  
*Dans mon rêve, j'étais bien sous ce regard*  
*parce que justement je n'étais pas engluée, pas figée,*  
*que j'étais une femme, et que c'était un homme,*  
*mais tout autour, y avait le soleil, une maison,*  
*une fenêtre ouverte... et puis autre chose*  
*que je ressentais... une chose qui liait...*  
Je me suis dit : **Ça doit être ça la vie :**  
**un instant où on est conduit.**  
**Parce que ce regard, c'était une présence.**  
**Je n'ai pas douté que c'était moi**  
**qui étais dans cette image...**  
**et, en même temps, je ne me ressemblais pas du tout.**

Dans la référence du nom qui le désigne à la parole qui le nomme, au cours des différentes castrations, l'enfant perd son statut d'objet. Il est promu au statut de sujet où se révèle le parlêtre et le désirant qu'il est toujours déjà. Son statut d'objet, il l'éprouve dans la satisfaction digestive et/ou *oculaire* quand il colle à ou avec l'*imago* du père ou de la mère. Cette passivité qui identifie à l'objet est morbide – avant d'être mortelle. Elle répète un *état de choses* sans délivrer de la prison du fantasme incestueux. Un tel lien n'autorise pas l'ouverture à la parole qui, à l'intime de l'intime, au centre, nous fonde en l'Autre comme sujet. Le mensonge est l'obstacle mis à l'acte de la parole. Il cherche hors de nous ce qui est seulement en nous : la parole. C'est pour ne pas découvrir le mensonge et sa souffrance que nous marchons à côté de nos pompes. Il s'ensuit que notre chair, au lieu d'être corps ouvert à la rencontre, est éprouvée comme chose autonome dont la vie pulsionnelle fait peur : chose, elle est corps dévalorisé, objet à part, ordure. Elle n'est plus vécue comme la demeure du sujet, le temple de l'esprit, mais comme le lieu de contention d'une agitation non maîtrisable : nous y sommes aux fers. A moins que, débarrassée des affects, elle ne soit, pour nous, un désert<sup>1</sup>. L'existence ayant été confondue avec l'excitation, lorsque cesse l'excitation apparaît l'ombre de la mort. La référence n'était pas la vie de la parole, c'était l'excitation du corps érogène, une agitation sans présence.

Tout se passe, alors, comme s'il valait mieux ne pas exister et demeurer dans le sommeil, figé, sidéré, ou livré à l'excitation permanente.

Quelques mois avant la séance que je viens de relater, cette jeune femme disait :

Mon corps, je le vis comme un **objet à part**,  
 en tout cas : **entre moi et les autres...**  
 (Je fais tomber un stylo, elle sursaute.)

1. Cf. chap. XIII, « Le corps déserté ».

J'ai peur des bruits en ce moment. C'est un exemple.  
Mon corps a des réactions exagérées  
et j'en suis, moi, surprise.

Je voudrais que mon corps ne fasse plus question,  
qu'il soit intégré à moi-même.

**Ce qui me fait peur,  
c'est que mon corps est autonome.**

Je me rends compte... **après seulement...**

que je me suis approchée de quelqu'un...

que j'ai posé ma main sur quelqu'un...

J'ai l'impression d'une injustice...

**ça trahit le noir qui est au fond de moi...**

**ou le dur de ma voix...**

**ou le sans-respect (du tact)**

et j'ai l'impression que je ne le veux pas,

j'ai l'impression d'une injustice...

**Est-ce que le mensonge,  
c'est de fuir au fond de moi ?**

Et je me dévalorise constamment.

Je n'accepte pas d'être une **ordure**.

Et ce mot d'ordure qu'on ne peut appliquer à personne,  
je refuse qu'il me soit appliqué à moi non plus.

Je n'ai pas eu d'**existence** pour mes parents.

Je n'ai été pour eux qu'un **excitant** dont on peut se passer.

L'interdit, dans la Bible, porte sur les fruits de l'arbre de la connaissance de lui-même, au milieu du jardin d'Éden. Ce faisant, il n'autorise pas l'homme à s'enfermer dans la connaissance de son image, mais il l'autorise à se chercher ailleurs que dans ce qu'il connaît de lui. En ne le faisant pas, il transgresse la loi. Au lieu de *reconnaître sa limite et de découvrir en lui le désir de l'Autre qui l'anime, il la nie*. Du fait même, il se ferme à l'altérité et à la vérité du désir. De la même façon quand l'*interdit de l'inceste* n'est pas respecté, dans la sphère de la différence charnelle, celle du sexe, l'homme est détourné de la réalisation du désir au profit de l'involution de sa libido dans le même.

## 2. *L'empoisonnement de la source.*

### *La violence substituée à l'alliance : l'orgie*

La violence la plus grande est celle qui détruit la référence de l'homme à l'origine. Elle le dé-symbolise : elle le diabolise car elle sourd du mensonge qui empoisonne la source de la parole de vie.

Le mythe rend compte de la manière dont *tout a commencé* comme l'on dit lorsqu'on raconte une histoire depuis le début : tout a commencé par un refus d'écouter ou une désobéissance. Ce qui commence alors, c'est la manière dont on prend l'imaginaire pour le Réel. Le mythe dit comment la chair de l'homme se trouve dissociée de l'esprit dans le moment même où, prise au jeu du redoublement de l'imaginaire (la projection), l'homme nie le symbole et sort de l'alliance où il est engagé par tout son être. Le fantasme de la toute-puissance dont parle Freud est indissociable de la dénégation de l'Autre qui constitue la dimension obligée de la Parole originaire dont parle Lacan. La toute-puissance fantasmatique est toujours de l'ordre d'une possession imaginaire de l'esprit par la chair. En en faisant un bien propre, sa volonté ou son envie, la chair nie l'Autre du désir comme origine de la vie pour tous. Ici se pose l'incontournable question de la distinction entre volonté et désir.

Dans cette possession imaginaire de l'esprit par la chair, tout se passe comme si l'esprit ne résidait plus dans le corps, mais dans un organe, qu'il s'agisse de la bouche, du pénis, des mains ou des yeux. La négation du don de l'esprit se fait au profit d'une pulsion dont l'organe est la source. L'esprit y est prisonnier de l'orgasme, de l'agitation de la colère, dès le commencement.

Je ne suis pas en paix avec le début de ma vie,  
toutes ces choses-là... ne sont pas en accord avec ma vie...  
Je suis en position de guerre permanente  
par rapport à mon existence même (cité p. 91).

Dès lors, aucune parole ne vient, dès la première rencontre et en elle, scander le développement de la puissance imaginaire du discours et le référer, dès la gestation, dès la naissance, à une Origine qui fonde le désir du sujet ailleurs que dans l'objet ou la sensation qui le représente. Cet ailleurs qui fonde le sujet désirant, c'est bien l'Autre du sujet parlant, celui auquel il s'adresse en répondant de la Parole. Dès lors qu'aucune parole ne vient ainsi scander les sensations du corps, d'un suspens (le manque) qui interdit au sujet d'en rester le prisonnier, de s'y identifier, le Symbolique se trouve forclos. L'homme, sans lien avec la Parole originaire, est aliéné : il est aux prises avec la confusion des commencements. L'objet partiel, l'image ou l'autre, comme disent les psychanalystes, y est pris pour l'Objet du désir, l'Autre. Ce qui préside à cette confusion est toujours l'agitation ou la colère. Cette sensation orgasmique – orgasme signifie d'abord colère –, cette sensation d'être **contre** la vie et en marge du désir, donne l'impression de vivre pour l'idée d'une justice ou, ce qui revient au même, pour une justice qui ne concernerait pas, à l'articulation de l'esprit et de la chair, la vérité qui parle.

La toute-puissance de la pensée ou de l'idée est corrélative d'une maîtrise fantasmatique de la vie. Sur le versant sadomasochiste d'une libido débridée, *presque* sans limites charnelles et *presque* sans référence intime à la parole, elle va jusqu'à jouir de tuer, jusqu'à jouir de sentir la vie céder dans l'orgasme. Réduire à rien la chair palpitant du souffle qui la parcourt paraît indispensable à cette jouissance. Mais, en même temps, elle est insupportable à celui qui s'y livre puisqu'il tombe en même temps, comme vivant, sous son pouvoir aliénant.

Un patient, sur le divan, se demandait pourquoi il ne me tutoierait pas :

Je pourrais vous dire :

« Tu es... tu es ceci ou tu es cela. »

Je l'ai entendu associer :

Tu es... Tuer... et jouir de tuer...  
Cela me rappelle la perdrix  
à laquelle j'ai tordu le cou par trois fois  
(et qu'il a donnée : la relation cachait le sadisme),  
le lièvre sur lequel je me suis laissé tomber  
(et qu'il a donné),  
le chat que j'ai noyé récemment...  
le plaisir de sentir cette petite vie sous mes doigts,  
*plaisir de sentir cette petite vie mourir sous mes mains...*  
et si je m'étais laissé aller, je l'aurais étranglé...  
*le plaisir de tuer...*  
et, au niveau du conscient (rationalisation),  
c'est pour manger ensuite (relation).

Quand mes parents tuaient un cochon,  
*j'allais me cacher sous un lit*  
*pour ne pas entendre les cris... à mort*  
et, après, le plaisir a pris le dessus...  
avec la culpabilité...

J'ai envie de fumer... envie de ne plus faire d'effort,  
de m'en aller...  
je vis beaucoup sur mode d'impulsions, d'agir...  
Lorsque je choisis, c'est toujours non... un travail...  
non relationnel... c'est toujours un prendre contact  
au niveau de quelqu'un  
et prendre un plaisir relationnel, gratifiant pour moi  
au niveau de la relation (rationalisation)... *indispensable*  
– le mot qui me venait c'était : *insupportable*.  
C'est comme la relation avec cette clocharde.  
Elle m'a imposé d'entrer en relation avec elle,  
et, à travers ce *plein pouvoir* qu'elle m'a donné sur elle  
parce qu'elle ne pouvait pas signer :  
elle prenait des crises de nerfs si elle signait de son nom.  
Elle a un rire moqueur : elle pense que j'aime bien l'argent...  
ça me renvoie à moi-même sournoisement...

Cette femme... *débridée... aliénée* par le fait même.  
J'aurais assez la tentation de *l'orgie*.  
Ce serait assez mon désir...  
ça me fait penser à ma course effrénée  
dans le couloir du couvent...  
plein d'effroi en courant.  
*Dans l'orgie,*  
*il y a une forme de désarticulation, de désespoir.*

L'indispensable et l'insupportable sont les deux mâchoires d'une tenaille qui cisaille le désir en prenant la place du *réel impossible*<sup>1</sup> qui en est la visée : au lieu que le désir ne vise à sa satisfaction que dans l'ouverture à ce qui arrive, le moi va jouir de ce qu'un objet lui est indispensable ou insupportable. Comme on le dit d'un enfant, par exemple. Cette tenaille confisque le désir dans le spasme d'une sensation de vie maîtrisée à mort. On comprend que cette maîtrise meurtrière soit mise en scène de manière répétitive dans l'ordre du sensationnel (aux deux sens du terme) qui réduit l'être vivant à un organe devenu le lieu de la jouissance de la domination, obtenue quand la vie du partenaire cède pour laisser place à la mort ou, à un moindre degré, quand sa joie fait place à la tristesse. Certains masturbateurs ou masturbatrices jouissent inconsciemment de cette sensation de rupture de tension.

Sentir la tension de la vie dans un organe et en provoquer la sédation... n'est-ce pas là s'assurer une maîtrise par le pouvoir de dominer la vie en tuant ou en niant ses manifestations ? Un tel passage à l'acte, répété, cherche une réassurance dans la chair qui s'automanipule, le plaisir solitaire qui fait l'économie de la

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. 11, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Éd. du Seuil, 1973, p. 152.

Cette fonction de l'impossible n'est pas à aborder sans prudence, comme toute fonction qui se présente sous une forme négative. Je voudrais simplement vous suggérer que la meilleure façon d'aborder ces notions n'est pas de les prendre par la négation. Cette méthode nous porterait ici à la question sur le possible, et l'impossible n'est pas forcément le contraire du possible, ou bien alors, puisque l'opposé du possible, c'est assurément le réel, nous serons amenés à définir le réel comme l'impossible.

présence. Cette problématique nous intéresse car elle est au cœur de la jalousie. Avec elle, le jaloux se fait justice : il se venge de la vie !

En réduisant la chair à rien, en venant à bout de la tension, il éteint la joie de l'esprit. Il tue. Le violent jouit de maîtriser la vie en prétendant faire justice. Mais, en réalité, il se venge. La vengeance se substitue au pardon qui restaure l'alliance dans le respect du don. Car, en dehors du pardon qui rétablit, dans l'histoire, l'union originelle déchirée, il ne peut y avoir de justice en vérité.

La dissociation *orgiaque* de la chair et de l'esprit entraîne le dédoublement de la chair dans la projection d'une image d'elle, prise pour l'esprit. L'homme en vient *presque naturellement* à faire parler **son** image, **son** idée, **sa** pensée, voire **son** organe. Par ce jeu projectif, il ne cesse de se tenir de façon obsessionnelle un discours plutôt que d'ouvrir ses oreilles à la vérité qui parle, dans l'échange. En confisquant imaginativement l'esprit dans un organe ou dans une image ou dans un objet qui devient comme son interlocuteur vivant, **il se parle à lui-même**. La sensation de vie localisée à l'organe – le pénis en particulier – fonctionne comme un repère et une réassurance. Ainsi en est-il du processus compulsif de la masturbation dans le désarroi et la détresse – ce désespoir de désarticulé comme il était dit plus haut – de certains enfants quand aucune parole vraie n'a témoigné de leur position de sujet et n'a soutenu la présence, dans leur corps.

PN : Le sexe, c'était le seul endroit où je pouvais vivre,  
et, en même temps, c'était la mort...

*Je n'avais que ça pour me retrouver avec mon corps,*  
c'était comme un enracinement,

c'était le seul truc qui me tenait... dans le chaos,  
et, à la fois, c'était pas possible de parler.

Au début, c'était le fait de la masturbation.

Après, c'était lié au fantasme...

et, maintenant, je ne sais pas ce que c'est,  
mais ça ne m'envahit pas tout le temps,  
ça ne prend pas toute la place.

## INCESTE ET JALOUSIE

Je me revois encore auprès de la table de nuit  
de mes parents... à regarder les bouquins porno  
et à les remettre parfaitement en place  
pour pas qu'ils s'en aperçoivent.

(...)

Après, le plaisir, c'est pas du plaisir...  
c'est une décharge : on ne sent plus rien.

DV : Oui, c'est la mort.

PN : Oui, et après...

on y revient après chaque ennui, chaque contrariété,  
c'est comme un tranquillisant ou un antidépresseur.  
Et, à chaque fois que j'en ai parlé, ça a fait rupture...  
c'est la mort, oui...  
mais il y a le plaisir associé à la mort...  
alors... quand ça prend la place de la vie!...

DV : C'est comme si, pour vivre, il convenait  
d'être réduit à une vie organique qui se manifeste  
par la tension et la décharge.  
Éprouver l'orgasme, c'est se réassurer dans la vie.  
L'orgasme ou la colère qui casse...

PN : J'ai toujours l'impression d'être prisonnier de ça,  
d'être ras les pâquerettes, limité à ça, à l'organique...  
et qu'à la fois, c'est pas possible.  
C'était pauvre toute mon enfance...  
j'ai pas de souvenir... c'était triste...  
au fond, c'était très triste,  
c'était triste et ennuyeux à en mourir...  
Après, chaque fois, la préoccupation,  
c'était de lutter contre : faut pas, faut pas...  
et c'était complètement épuisant...  
comme un combat à l'intérieur de moi...  
C'est comme si mon père il me tenait par le sexe,  
comme si c'était une garantie,  
une complicité par rapport à lui...  
ou quelque chose comme ça.

Cependant, la manière la plus parfaite ou *presque parfaite* de refuser de parler – c'est-à-dire de mentir –, c'est de faire semblant de parler. Le mensonge est d'autant plus vraisemblable que le menteur ne parle pas en vérité. Il fait parler la chair comme l'Esprit, mais contre lui. Ainsi la chair se prend pour l'esprit en même temps qu'elle le dénie. La violence du mensonge tient à ce qu'il confond l'esprit de la parole où se révèle la dimension d'altérité dans la chair, avec l'image charnelle de lui-même, avec l'image de lui-même par lui-même.

La ruse du mensonge, au contraire, déconnecte les mots de la parole en vérité. Le menteur tient un discours qui n'allie pas la réalité imaginaire au Réel, en l'y ouvrant : le mensonge détruit le contrat, la loi, le symbole. Là où, dans l'émergence du sujet, dans la rencontre avec l'autre, le corps signifie la parole, là même le mensonge insinue qu'il n'y a personne et que l'absence est un vide sans référence aucune à la présence. A la place de la dialectique présence/absence, il y a l'intensité de la sensation, qu'elle soit fusionnelle ou de rupture. A la place de la différence vivante, le *collage inhibiteur*, selon un mot souvent entendu. A la place du silence de l'origine, le mutisme. *Rien ne manque parce qu'il n'y a rien hors de moi et de ce que j'imagine. Et si rien ne manque, c'est qu'il n'y a pas d'Autre à espérer comme étant le lieu originaire de la rencontre avec l'autre.*

L'Autre du désir n'est plus qu'un trou inerte, un trou sans voix qui réclame d'être comblé sans jamais faire corps, ou qui déborde de vomissure jusqu'à l'étouffement. Que l'Autre ne soit qu'un *trou* revient à penser qu'il n'y a de bouche que d'égout, que de mensonge. *Comme s'il n'y avait pas de corps de parole.* Dans la déduction revendicative de la toute-puissance fantasmatique, ce **comme si** pervers est entendu comme un **parce que**. C'est parce que l'Autre ne parle pas vraiment, c'est parce qu'il n'y pas de parole de vérité qui s'échange dans l'ordre de la génération en articulant ceux qui engendrent la chair à l'Origine, qu'il n'y a ni symbole, ni rencontre, ni naissance.

Un tel mensonge pousse à l'inceste (*Les Damnés*<sup>1</sup>). Il justifie le plaisir du refus et de la transgression et c'est sur lui – dans l'exacerbation de la sensation prise pour l'origine – que tente de se bâtir une histoire, une « construction », un roman sans origine ni fin, insensé.

L'homme que je citais tout à l'heure ne voyait pas pourquoi il interdirait à sa petite fille de venir jouer, le matin, dans son lit, avec son sexe.

L'incestueux désobéit à la loi selon laquelle la chair de l'homme est engendrée dans l'histoire, celle de la parole. Luxure et gourmandise sont liées à l'absence de castration. Dans l'association libre des idées, l'arrogance gourmande de la chair s'exprime toujours, sans même le savoir, sous les oripeaux de la mondanité. Elle revendique la soi-disant liberté de l'impudeur qui tient l'autre pour rien et la parole pour du vent. Hors de la chasteté qui est reconnaissance du corps de l'autre en tant qu'il parle, l'habitude incestueuse et mutique morcelle le corps en objets partiels pour une jouissance sans désir. Pris dans l'habitude de cette seconde nature, le sujet parlant ne s'éprouvera pas comme un corps, mais comme un trou résultant de sa dissolution dans le fonctionnement de l'organisme. Il perd son visage :

Quand je pense à mes parents,  
je fais un trou entre eux deux,  
et c'est autant pour mes parents  
qu'à l'intérieur de moi !  
Ça me fait penser au sexe de la femme, ça.  
Y a un trou entre eux deux.

### 3. *Loi, symbole, alliance et chasteté*

Pas de loi sans symbole, pas de symbole sans parole, pas de parole sans alliance.

1. Film de Luchino Visconti, 1968.

Si le symbole qui fait l'homme est la parole, il s'ensuit que ce qui fait l'essence de la parole est le don réciproque dans l'alliance et que cette alliance est originaire. Ce qui veut dire qu'elle n'est repérable depuis les commencements de l'histoire qu'aux effets *symboliques* qui témoignent de l'Origine. Aux effets d'alliance de l'Imaginaire et du Réel, dans la rencontre et dans la génération, l'homme se reconnaît en vérité comme *être de parole*, parlêtre dès l'origine.

Celui qui détruit cette alliance, l'*incestueux*, trouble le cours de la génération. Il nie l'Origine de la parole, son Père. Il dénie à la parole originaire d'être un don réciproque (du père au fils et du fils au père), le don de la vie en son essence même (dans la femme). L'esprit qui ne se conforme pas aux règles et aux rites de cette alliance n'est pas *castus* : il n'est ni *chaste*, ni *pur*. Il est mélangé à un autre esprit que celui du don, à l'esprit du mensonge. La loi est là pour dénoncer ce qui n'est pas conforme à l'esprit du père qui donne la vie parce qu'il l'est. L'alliance unit l'homme et la femme dans l'acte de la parole donnée en eux et entre eux dans la génération. Tout ce qui empêche la parole de prendre corps dans la suite des âges apporte le trouble et la confusion dans la génération. Cet esprit n'est pas conforme aux règles et aux rites de l'alliance. Il est **incestueux** dès le commencement. **Non plus symbolique, mais diabolique.**

Celui qui détruit l'alliance avec la vie qui se donne gracieusement dans la femme entre le père et le fils est un **menteur**. En mettant (imaginativement) la vie du seul côté de la mère pour devenir imaginativement UN avec elle (son unique objet), il exclut le *tiers-autre* et se perd lui-même dans une unité qui ne supporte pas la différence. Il la nie plutôt en se détruisant lui-même. Alors, l'union entre l'homme et la femme se fait dans la forclusion du nom du père. La génération incestueuse fait lever des fils qui unissent leurs parents dans le meurtre. En niant le fils dans son rapport à l'esprit, la mère en fait sa chose, un non-parlêtre, un animal qui se prend pour un ange bleu, et qui accédera au pouvoir de l'argent dans la haine d'une domination vide.

Telle est l'espèce humaine : elle trouve son origine dans une parole UNIQUE, ce dont témoignent les règles et les rites comme aussi la diversité des langues. L'obéissance la conduit à l'engendrement de cette parole originaire : il la rend *chaste*. Tout ce qui la détourne de cet accomplissement dans la parole originaire fait de la mère, du père ou de l'enfant une idole, un objet imaginaire qui ne donne ni ne reçoit la parole vivante. Un tel détournement rend la chair non chaste ou incestueuse. C'est dire que tout mensonge est incestueux. Il trouble la « caste » du genre humain. Il convient que tout menteur soit châtié<sup>1</sup>, qu'il se conforme aux rites et aux lois, pour qu'il retrouve la direction de la Parole originaire qui le fait vivre dès le commencement.

La parole s'engendre entre l'homme et la femme dans la chair de l'enfant. Le genre humain – ou la caste de l'homme – est ce qui est engendré dans la différence sexuelle et spécifié par la parole. Faire de l'homme un être bisexué, non différencié, c'est confondre l'origine et le commencement, l'éternel présent et l'histoire. Dire que le rapport sexuel fonde le genre humain sans voir que, hors de la parole originaire, aucune différence ne n'est fondée dans l'être, c'est dénier la vérité du sexe. En naissant, le parlêtre réalise l'histoire d'une alliance éternelle entre la chair et l'esprit. L'unité dans la différence est homme et femme et, **sans cette alliance, sans ce symbole de la parole originaire**, il n'y a ni homme, ni femme, ni enfant.

Sans révélation de l'unité de l'esprit et de la chair *au lieu dit* de la différence charnelle, le sexe perd son sens. Il devient le lieu du non-dit de l'origine et fait de *tout homme*, comme le déclare l'*insensé* du psaume<sup>2</sup>, *un menteur*. L'humanité, l'Homme, n'est plus le lieu du surgissement du sujet dans sa réponse au désir de l'Autre entre l'un et l'autre, dans son corps.

Mais lorsque la joie d'une naissance révèle la parole de vie qui unit, depuis l'origine, les êtres différenciés dans la chair, elle prend

1. Jacqueline Picoche, *Nouveau Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Hachette, 1971 : voir le mot « châtier ».

2. Bible de Jérusalem, *Psaume* 116, verset 10.

## PRÉSENCE ET SIDÉRATION

corps dans l'union des termes d'une différence qui ne s'annule pas, mais qu'elle fonde dans un *au-delà nuptial qui ne s'indique que par la tangente au cercle vicieux du même*.

Si la vérité parle en l'homme et si elle le parle, elle ne le fait qu'en témoignant d'un **symbole primitif en acte**. Dans la figure de tout commencement qui toujours tend à s'éloigner du symbole en diabolisant les partenaires différenciés, **le verbe** articule, dans l'espérance de **l'alliance**, toute réalité au Réel d'une Parole qui tient sa promesse : celle d'un Père qui ne dupe pas ses enfants en leur donnant son Nom.

L'interdiction de l'inceste se retrouve au fondement de toute loi régissant l'action et même l'existence de l'homme. Avec elle, l'être humain reçoit un nom dans une filiation et occupe, hors de la confusion, une place particulière dans la suite des générations. Ainsi est autorisée, depuis les commencements, la transmission de la Parole originaire de l'espèce humaine.



## L'inceste : le trouble dans la génération

1. Le trouble dans la génération
2. La chair et l'esprit : le *corps*. Dédoublement et nuptialité

C'est en 1968 que, dans le secret du cabinet de l'analyste comme à la ville en effervescence, j'ai été interrogé avec le plus de violence sur la pertinence de l'interdit de l'inceste.

A la suite de Freud et comme dans la suite logique d'une morale qui était aussi la mienne, je ne m'étais pas posé la question de savoir en quoi cet interdit était fondamental – en quoi il était fondateur de la loi des hommes et comment, en tant que tel, il avait une portée universelle.

En quoi, par ailleurs, s'il était respecté, organisait-il, comme un principe, l'action et le devenir humains ? En quoi, si elle n'obéissait pas à ce principe, la spécificité de l'homme était-elle menacée ?

J'entendais dire que l'interdit de l'inceste et la problématique œdipienne étaient une affaire de culture et qu'après tout prendre du plaisir avec sa mère ou son fils n'était pas si catastrophique que cela (jeu avec le sexe du père, bain avec le fils, etc.). Tout ce qui mettait obstacle à l'immédiateté du plaisir était considéré comme entrave à la liberté. L'anecdotique finissait par triompher sur la nécessaire mise en jeu des médiations qui autorisent l'entrée dans le temps et dans l'espace d'un corps désirant. L'heure d'une liberté

absolue indépendante de toute condition avait sonné. L'objet du plaisir prenait la place de l'Autre du désir.

Je réalisais, du même coup, que l'interdit venait heurter de front la tendance à l'inceste inhérente à l'amour du premier objet – la mère. Force m'était de constater que l'objet de cet amour, la mère, oriente le désir de l'homme vers l'origine – vers l'Autre – c'est vrai, mais c'est à condition qu'il y soit tangentiel.

Quand, au cœur du jardin maternel – là où la femme devient mère dans l'alliance avec un homme qui devient père –, les secousses de l'orgasme agitent le bébé et l'enfouissent dans une jouissance sans mot – là donc où il n'y a pas d'interdiction de l'inceste –, obstacle absolu est mis à l'incarnation de la parole. Avant que d'être ouverte ou au moment où elle s'ouvre, la question de l'espèce humaine est, pour un tel homme, refermée et jamais il n'accède au sens du désir. Il devient fou : il perd le sens.

A l'époque, on pouvait lire dans le métro : « Y a pas de mal à se faire du bien » ou « Il est interdit d'interdire ». Bien sûr, si le principe de la libération de l'individu résidait là, on pouvait bien se faire du bien avec n'importe quoi ou n'importe qui, ça ne faisait pas de mal. Mais la voix du divan m'apprenait, au même moment, que s'instaurait par là la tyrannie la plus aveugle : celle du plaisir sans limite.

A l'analyse des effets de la loi fondée sur l'interdit de l'inceste, nous apprendrons qu'il est bien autre chose qu'un plaisir arbitraire d'interdire le plaisir. S'il était exhaussé au rang de principe à cause de cela, il ne pourrait qu'émaner de la volonté perversie d'un homme, volonté qui, systématiquement, refuserait de prendre en compte les repères pulsionnels du désir dans la chair.

J'avais bien entendu Lacan, au Séminaire, dire que le seul péché – *la Bible le savait bien*, disait-il – était d'introduire le trouble dans la génération. La perturbation de la transmission de ce qui *spécifie l'homme* de génération en génération provoque le trouble dans *l'espèce humaine*. J'étais bien placé pour entendre à quel point l'absence, ou la transgression de l'interdit de l'inceste, entraînait dans la spirale du mutisme et dans l'enfer d'une vie déniée dans

l'acte même où elle se donne : entre l'homme et la femme, en eux.

Si le don de la parole ne s'incarne plus dans la génération, l'homme perd sa qualité d'homme. Il croit savoir où il va en se fixant un but modelé à son image. Mais, ce faisant, il se trompe et il trompe, sans même le savoir. Il oublie le chemin qui le conduit, entre vérité et mensonge, à travers ses multiples commencements, à la vérité originelle qui cherche à se dire dans son corps. Ce chemin tangente toujours le cercle maternel de son commencement. Il est la voie du discernement de l'esprit qui l'anime. En le prenant, il entend la parole qui le libère de la confusion où il est plongé en croyant qu'il naît de l'image de lui, prise pour son origine (sa mère prise pour l'Autre). Tout ce qui participe d'une telle confusion identifie l'homme à l'image, plus ou moins niée, d'un Être tout-puissant, une déesse ou un dieu. *Comme si* la vérité de tout résidait dans ce qu'il pense et se trouvait justifiée par l'efficacité de ses images dans le champ clos des sensations ou des sentiments d'un monde sans altérité.

Entrer dans cette perspective revenait à laisser se creuser la question de la différence entre l'espèce humaine – elle doit son être à la parole en acte – *et* tout ce qui trouble l'acte où elle se transmet dans la suite des âges en organisant le monde. L'inceste met l'homme dans la situation périlleuse de vivre d'une vie qui ne serait pas la sienne en vérité. Avec lui, le désir de l'homme n'est plus le désir de l'Autre et, par là même, le Sujet avorte.

Ainsi envisagée, la question de l'interdit de l'inceste ne se réfère plus à un plaisir arbitraire qui protègerait de l'angoisse ou du déplaisir. Mais à l'Autre du désir en tant qu'origine du sujet. Freud a défini le « moi » comme le produit d'identifications aboutissant à la formation au sein de la personne d'un objet d'amour investi par le *ça*<sup>1</sup>. Exhaussé à ce rang d'objet d'amour primordial offert aux pulsions, l'homme ne serait qu'un moi-ma-mère, un moi-mon-père ou un moi-mon-frère. Ainsi posée, la question de l'interdit dans le

1. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, article « MOI », p. 241-255.

champ primordial des objets a une fonction : celle d'ouvrir le besoin de l'amour et de son nécessaire objet, au désir ordonné et par un Réel inobjectivable qui fonde l'homme comme sujet désirant. *Le désir de l'homme*, écrit Lacan – tous les objets d'amour de l'homme peuvent se donner rendez-vous dans la première partie de cette formule –, *est le désir de l'Autre* – aucun des objets d'amour, ni même leur ensemble, ne saurait y être adéquat. Le désir de l'homme est ordonné, à l'au-delà de l'imaginaire, à cet *au-delà du principe de plaisir* que Freud, le premier, met en évidence dans la structure de l'homme.

La question en faisait donc surgir une autre : celle du lien entre le plaisir et la position du sujet dans la structure du parlêtre. Soumettre la génération à l'ordre de son bon plaisir revient à nier ce lien en même temps que la question de la transmission de la parole en lui. Si le fait que *ça parle* inscrit, dès le commencement, le corps de l'homme dans la dimension de l'altérité et de la différence – celle du désir –, tout ce qui, dans l'homme, détruit cette dimension fausse la transmission de la vie qu'elle enferme dans une image en rabattant l'homme sur le même, dans la confusion du réel et de l'imaginaire.

## 1. *Le trouble dans la génération*

La figure mythique de *l'œdipe* est la projection d'un héritage humain originaire de désirs incestueux<sup>1</sup>. A partir de ce qui se passe

1. Sigmund Freud, *La Question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, 1985, p. 77-78.

En affirmant que le premier choix d'objet de l'enfant est un choix *incestueux*, pour employer le terme technique, l'analyse, à coup sûr, a encore blessé les sentiments les plus sacrés de l'humanité et elle est en droit de s'attendre à une égale mesure d'incrédulité, de contestation et d'accusation. Aussi en a-t-elle eu sa large part. Rien ne lui a davantage nui dans la faveur de ses contemporains que d'ériger le complexe d'Œdipe *en formation universellement humaine et liée à son destin*. A coup sûr, le mythe grec n'a pas manqué d'avoir le même sens, mais la majorité des hommes aujourd'hui, savants ou non, préfèrent croire que la nature a instauré un dégoût inné comme protection contre la possibilité de

dans nos histoires, voire dans l'Histoire de nos histoires, s'élabore une manière de rendre compte d'un désir originaire perverti dès *le commencement*. C'est ainsi que l'homme découvre sa spécificité originaire, la parole et le désir de l'autre. Elle s'inscrit dès le commencement dans la figure de la **jalousie** : possession (de la mère), meurtre (du père), aveuglement (de soi).

La parole et le désir font vivre le genre humain. La transmission de l'esprit qui fait vivre l'homme de génération en génération, dès le commencement et jusqu'à la fin, pose la question de la manière dont il est homme : en esprit et en vérité – et sa chair prend corps – ou dans la chair et dans le mensonge, et sa chair et son esprit se trouvent dissociés. Dire cela, c'est aussi bien dire que parole et désir ne sont esprit en vérité que pour autant qu'ils font vivre la chair de l'homme.

Ce qui fait vivre la chair dans le désir, se transmet par la parole de génération en génération, c'est le don de l'esprit des origines. La chair, sans lui, ne vit pas vraiment. Encore faut-il qu'elle *croie* à ce don. Sinon, elle l'éprouvera, dans le partage ou dans la transmission, comme une *perte*. Pour vivre, elle tentera de le confisquer. Et c'est alors qu'elle en meurt. En cela, la confiscation de l'esprit par la chair est incestueuse : elle met obstacle à la transmission de la parole dans la génération.

Dans la manière projective – sans manque, sans castration, sans foi – de mettre en scène le désir, l'individu charnel s'imagine être à l'origine de son souffle : il pense qu'il vit *parce qu'il respire*. Sous ce fantasme de maîtrise se cache le refus de l'Autre originaire : l'homme veut vivre par lui-même – ou ne pas vivre – plutôt que de consentir à se recevoir comme *vivant*, du partage de l'esprit, et d'être conduit à donner la vie en mourant à lui-même. Plutôt posséder à mort que donner en vivant.

---

l'inceste. (...) Les désirs incestueux sont *un héritage humain originaire* et n'ont jamais été complètement surmontés, si bien que leur accomplissement était une grâce encore accordée aux dieux et à leur descendance, alors que la plus grande partie du commun des mortels devait déjà y renoncer. En parfait accord avec ces enseignements de l'histoire et de la mythologie, nous trouvons aujourd'hui encore le désir d'inceste présent et agissant dans l'enfance de l'individu.

Plutôt posséder la vie à en mourir que de vivre à *condition* de la recevoir d'un *autre* qui pourrait, comme moi quand je donne, la reprendre. Si la vie dépend de ce que l'on possède, mieux vaut ne rien perdre et se laisser coincer dans l'immobilisme de la peur où naître est aussi dangereux que mourir. La sidération symptomatique dans un état intermédiaire de ni vie/ni mort tient à ce que tout mouvement est dangereux, toute motion suspecte, tout élan interdit. Ainsi en va-t-il de l'inceste. Il fige le jaillissement différencié de la parole et du désir dans le même. Il enferme l'autre dans la complicité, le pousse à l'exclusion et le contraint à l'opposition. Le collage incestueux est cimenté par le refus de la vie en tant qu'elle se donne à tous, qu'elle est partagée et une.

Cela est si vrai que, dans bien des cas, seule l'interprétation des symptômes – les signifiants de la complicité, de l'exclusion ou de l'opposition – autorise l'entrée dans la voie sûre d'une histoire à l'endroit où, faute d'avoir été structuré par l'interdit de l'inceste, le sujet se trouve dévoyé : il ne trouve pas sa place dans la génération humaine. Faute d'être référé au *nom du père*, il est livré à l'invasion du *pire*. Faute d'être tout bon, il se croit tout mauvais. Imaginairement clivé, son moi bascule d'une position extrême à l'autre : il oscille entre le pire et le meilleur, l'inhumain ou l'ange, l'animal ou le divin. De n'être pas référé à la parole d'un père, la chair ne fait pas corps d'homme. Faute d'être inscrit dans la génération comme sujet de la parole originnaire (qui n'est ni la mère ni le père), le pire, pour l'homme, c'est de ne pas être soumis à la loi qui atteste de lui comme parlêtre. Hors de ce rapport à la loi, la vie devient pire : elle cherche désespérément son identification dans la force animale des sensations, dans la violence fusionnelle ou dans l'outrance du refus. Si la chair n'est pas touchée, poinçonnée par la parole – ou s'il n'est pas consenti à ce tranchant de la parole –, elle s'éprouvera, dans la violence, livrée à la force ou à la ruse, violée ou violente, ou dans l'insensibilité, raide et hautaine ou prisonnière du bunker de la peur, intouchable.

Chez ceux qui se sont protégés de la violence, du mensonge ou du viol, en se réfugiant dans l'insensibilité psychotique, toujours

un moment vient où, sous les coups de boutoir pulsionnels, la tentation de la débauche ou du suicide se fait sentir : les passages à l'acte signalent le désir de l'homme déstructuré.

xx : Je me sens *figée*... je ne veux pas rester *figée*...  
c'est insupportable parce que je me sens ridicule...  
ou alors, j'ai pas le sens du ridicule...  
mais je sens que c'est absurde...  
J'ai travaillé... j'ai essayé d'écrire,  
mais, en même temps, c'était une épreuve... comme si...  
J'ai pensé : *comme si je m'écartelais*... C'est ça.  
Les mots venaient facilement et disparaissaient  
comme s'ils venaient se heurter... à une image...  
J'aurais aimé que *ça soit donné au départ*...  
J'ai l'impression d'avoir la tête serrée...  
que je ne parle que des *mots, que de mes maux*...  
que de là où *j'ai mal*.  
Quand j'écris, je ressens le poids de l'estomac...  
et ça me tire en arrière.  
Maintenant, je sens mon corps *raide*...  
comme un *poids*...  
et chaque fois que je dis un mot pour en parler,  
c'est pas vraiment ça...  
L'autre jour, vous m'avez dit le mot « sale »...  
Quand je pense aux gens qui ont un corps, à la vie...  
Je ne pense pas que c'est sale, mais que, quelque part,  
c'est *malfaisant*.  
C'est cette *peur* qui me saisit...  
peur que je me retrouve dans une pièce  
à être quelqu'un que je ne connais pas...  
et sans avoir su avant...  
que ce quelqu'un ça pourrait être le *pire*.  
Pourtant je ne me sens pas comme ça...  
Je revois mon *père*...  
et je me dis que je ne sais pas ce qu'il pensait,  
je revois des impressions sur son visage,  
je le vois rire et s'étouffer, mais je n'ai jamais su  
ce qu'il pensait, ce qu'il trouvait beau...

## INCESTE ET JALOUSIE

DV : Oui, faute de le savoir et de l'écouter,  
c'était comme s'il fallait être semblable aux femmes  
qu'il regardait.

XX : ... En même temps, il les haïssait...  
il les regardait avec envie...  
Il y avait, dans mon père, une croyance  
en quelque chose – on pourrait dire le *diable* –  
qui menait le monde, qui était plus fort  
que tout le reste... et qu'il redoutait...  
C'est quoi ça?... ni plus ni moins que la sexualité...  
et pourtant...

DV : Enfin, c'est la sexualité détournée,  
voulue pour elle-même, mais détournée...

XX : ... Et qui a le pouvoir de faire du négatif...  
ou de faire rien.  
Et c'est pas vrai... que j'attends la sexualité  
pour elle-même...  
J'ai une histoire qui m'envahit :  
*je dis que j'ai été violée...* (ce qu'elle n'a jamais dit)  
c'est pas possible, là, justement  
et je me dis que c'était pas possible comme ça...  
mais... j'étais surprise... j'avais pas du tout imaginé...  
parce que, justement, je venais pour parler, j'attendais...

DV : Quand vous parlez de viol, vous évoquez...

XX : ... avec le père... ça a toujours traîné dans ma tête...  
*comme une métamorphose...*  
*en fait, ça n'aurait pas été une violence...*  
*et il aurait révélé que j'étais pas comme la carapace...*

*Le mouvement tangentiel vers l'inceste qui se manifeste depuis l'avènement d'une communauté universelle<sup>1</sup> est en réalité le mouvement de la vie humaine, celui du désir, transmis de génération en génération, et orienté vers l'origine par et à cause de cette tangen-*

1. Jacques Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 277.

tialité même. *Ce mouvement est tangentiel à l'image du même*, au moi-ma-mère ou au moi-mon-père. D'être ainsi maintenu sur cette tangente, ce mouvement prend et garde sa direction vers l'origine. Sans cette maintenance, le sujet est englouti dans le miroir en abîme de son image. Si l'inceste n'est pas interdit, il ne peut que tenter de se retenir de tomber, en se crispant dans la maîtrise jalouse d'une volonté de confiscation du père ou de la mère (ou des deux). Au lieu d'obéir à la parole de l'alliance qui s'engendre en lui et autorise le jeu de toutes les différences dans l'unité d'un corps, il la nie.

La tangente relative à la sphère de l'image parentale est la marque que les parents ne sont pas l'origine de la vie, mais la figure de son commencement. Elle donne une direction (un sens) à *l'assomption* du sujet hors de l'image maternelle prise pour l'Origine. Visant le Réel, le désir prend la tangente de l'Imaginaire qui engloutirait le sujet dans l'objet, dans sa tombe.

Être introduit à la vie intersubjective par l'interdiction de l'inceste dit assez que le désir dont témoigne la parole même du père est à l'origine du fils : c'est de lui que naît, que se lève la vérité qui parle et donne corps au sujet.

La volonté de vivre hors de ce fondement légal de la génération, en transgressant l'interdit, animera une vitalité perverse qui n'aura peur que de la mort qu'elle niera en niant l'amour et cette limite de l'interdit où se fait entendre la parole de l'Autre. Une telle vitalité se nourrit d'envies, non du désir. Elle en a l'apparence, mais elle n'est jamais ouverte à l'Autre comme à sa source non objectivable. Elle est subtilement contre. Cette dénégation de l'origine en l'autre et en soi rend toute différence insignifiante : elle les transforme en opposition dont les deux termes s'annulent. La vitalité perverse se soutient du **déni** de l'alliance primordiale du père et de la mère. Le déni de l'alliance dit que la parole sur laquelle elle est fondée est menteuse ou dérisoire, qu'elle est nulle et non advenue en vérité.

Dans l'alliance, en effet, l'union dans la différence est le roc de la parole sur lequel s'édifie la maison de l'homme. C'est en elle que l'enfant s'incarne à son tour, dans une chair différenciée toujours déjà poinçonnée au feu de la vérité qui parle.

Même et surtout si l'homme n'en veut rien savoir, le déni du symbole (parole et/ou alliance), trahit le *refus d'entendre* la vérité qui parle. Le corollaire de cette position est la répétition en écho de mots vides. L'écho ne parle pas. Il donne l'illusion que l'image du miroir répond. Il ment. Mais quand l'écho sonore qui sonde la profondeur du vide est pris pour la vérité, il brouille les cartes. L'erreur de direction entraîne dans la confusion des repères et précipite le voyageur dans le chaos. *Ainsi en est-il quand la projection imaginaire se prend pour l'esprit, dans l'acte même où elle le nie.* Quand la vitalité perverse se reconnaît, l'homme prend la dimension du mépris du genre humain dans lequel il était engagé : celle d'une méprise qui est l'horreur même.

Dans la figure œdipienne, le mouvement vers l'inceste indique la tendance à détruire *la vérité qui parle*. Dans une sorte d'involution, l'origine impossible à représenter, le Réel, vient à se confondre avec la différence sensible de la figure du commencement. Le fantasme du meurtre du père, ou la réalité sociale de son exclusion, supporte le jeu de cette confusion. Il est la contrefaçon spirituelle d'une chair qui prétend garder la vie pour elle au lieu de la recevoir et/ou de la donner dans le jeu de l'alliance originaire. Une alliance originaire signifie l'acte d'une parole qui donne vie. Une alliance qui n'autorise pas le don de la vie ne peut être qu'une alliance trompeuse, la contrefaçon de l'esprit. La chair idolâtrique est cette contrefaçon de la chair se niant elle-même, un esprit non-esprit : comme si la chair n'était elle-même que d'être sans esprit, que de nier l'autre en se construisant elle-même. Ce serait d'elle et de ce qu'elle éprouve que dépendrait le sujet humain et non de la parole entre-dite qui lui interdit une telle dépendance à l'image sensible qu'il a de lui-même. L'homme n'est sujet de la parole et de la loi que d'être relié à un autre : en relation. Le fait qu'il parle interdit à l'homme de se confondre avec ce dont il parle, avec l'image qu'il a de lui-même. Le don de l'esprit, dont le corps humain est le lieu, déloge l'homme de toute identification imaginaire et l'introduit au mystère d'une naissance à la parole dont il est le sujet dans l'interlocution avec les autres. Lorsque ce délogement n'a pas lieu, il y a négation de l'alté-

rité qui constitue l'identité du parlêtre. Cette négation est le mensonge. Il entraîne la mort du sujet. La tendance incestueuse conduit vers la mort du sujet sous le prétexte de faire vivre l'image. Elle détruit ce qui parle. Quand la chair consent à recevoir la parole en elle, l'inceste se trouve interdit et la chair trouve le chemin de la vérité qui parle en elle depuis l'origine.

Si *incestueux* veut dire « non chaste », le chaste est celui qui obéit à la vérité qui parle et qui fonde la différence intersubjective en donnant corps à la parole dans le monde. Avec l'interdit de l'inceste, l'homme obéit à la vérité qui parle dont son corps est le signifiant, et non à l'immédiateté des sens<sup>1</sup>.

Quand les sens disparaissent, la vérité se lève<sup>2</sup>.

Dans *et* dès le début, parce qu'il est la marque de l'origine, le mouvement du désir s'inscrit sur une tangente par rapport au cercle des sensations. Autrement, la chair *en tant que lieu de la parole*, en tant que corps, serait détruite et, à l'Autre du désir se substituerait l'idéal du moi, l'image idéalisée, l'idole. Quand il en est ainsi, le corps de l'homme ne parle plus, il déparle.

*Est incestueux, en définitive, tout ce qui trouble la suite des générations en n'autorisant pas la parole à se manifester dans la chair dès le commencement. Le mensonge est incestueux.*

*Est chaste tout ce qui autorise la parole à se manifester dans la chair dès les commencements. La vérité n'est pas incestueuse : elle parle.*

1. Paul Beauchamp, *Le Récit, la Lettre et le Corps*, Paris, Le Cerf, 1992, p. 42-44.

Étant système en expansion, la figure est un monde. Mieux, elle est le monde, le cosmos, au sens ancien de beauté et d'ordre. Elle est le *monde de la signifiante* en tant qu'il prétend être le seul monde. (...)

L'acte signifiant fait opposition aux prétentions du sensible : par lui, ce que le sensible donne comme disparu est posé comme présent et inversement, ce que le sensible donne comme étant là est opposé comme ayant apparu ici. (...)

Dans la construction du monde de la figure, *ce qui est passé se cherche un lieu et ce qui est lieu se cherche un passé, faute de quoi lieu et temps ne sont que perte et mort. La figure est retour, origine maintenue, lieu qu'on reconnaît et temps qu'on retient, et c'est par là qu'elle est vie. Ce réel à l'encontre du réel est le « surréel » de la vie.*

2. Henri Suso, *Œuvres complètes*, Paris, Éd. du Seuil, 1977, p. 282.

## 2. *La chair et l'esprit : le corps.* *Dédoublement et nuptialité*

Lorsque le rapport de la chair et de l'esprit se défait, le corps, au lieu d'être le lieu de l'unité des membres, devient le théâtre d'un **dédoublement** : la multiplicité des membres s'oppose à l'unité de l'esprit. Lorsque ce rapport, en revanche, se fait ou se refait, le corps unit ou réunit dans l'ouverture à ce qui parle les fonctions différentes de ses membres, dans l'espace, et les places des générations successives, dans le temps. Entre l'homme et la femme, entre les parents et l'enfant, le sexe est le lieu de ce double mouvement : celui qui livre la chair à l'esprit, dans l'alliance, et celui qui livre l'esprit à la chair, dans la naissance. La vie de l'homme, en tant que corps de l'esprit, dépend de la vérité ou du mensonge, c'est-à-dire du rapport à la parole qui fonde cette alliance et lui donne corps dans l'histoire.

A la place du couple et de la bipolarité que suppose l'engagement dans une alliance, l'homme et la femme cherchent leur identité dans une opposition duelle. La parole se perd dans l'ambiguïté d'un discours qui prétend faire de l'autre, la ou le partenaire en tant qu'objet de jouissance, la vérité du sujet. L'ambiguïté tient à la confusion de l'autre et de l'Autre, de la chair de l'autre avec l'esprit qui fait vivre le sujet. Dans cette confusion toujours idolâtrique, avant d'être exaspérante – *on brûle ce qu'on a adoré*, dit la sagesse populaire –, l'homme ne vit plus de la parole. Il n'accède plus à la vérité dans une relation à l'autre, mais dans le demi-mensonge d'une presque unité imaginaire. L'ambiguïté n'autorise plus le discernement des deux termes vivant dans la différence. Cette ambiguïté est majeure quand elle concerne le rapport à la parole en acte qui fonde la différence entre le vrai et le faux.

Quand on dit des choses vraies,  
 ça peut tout bouleverser.

## LE TROUBLE DANS LA GÉNÉRATION

Le monde que je m'étais constitué  
était plein de repères ambigus.  
Et entendre dire la vérité,  
c'est comme si y avait un glissement...  
comme la tête à l'envers... comme perdre la tête.  
Ce que vous avez dit du mensonge, j'ai l'impression  
que ça a été un ébranlement comme ça...  
Comme si j'étais construite là-dessus bien plus  
profondément que sur les rapports de tous les jours.  
Il s'agit de dire la vérité ou de dire des mensonges...  
mais comme si c'était une base, un fondement...  
Je mets ça en relation avec cette impression  
de ne plus bien savoir ce qui est vrai et ce qui est faux...  
pas dans l'immédiateté des rapports... et encore !...  
mais dans l'impression que tout glisse  
comme si le vrai et le faux  
ça me permettait d'avoir des points d'arrêt, des repères.  
Là, je me sens dans le brouillard... quoi...  
(...) C'est comme une *nostalgie de quelque chose*  
*qui n'a pas existé.*

L'absence de parole, du côté parental, vient soutenir le refus de s'y soumettre, du côté de l'enfant. De ce rejet de ce qui n'existe pas ou de cette manière de ne pas signifier la loi sous prétexte que l'on n'est pas obéi, naît le paradoxal<sup>1</sup> évitement de la parole qui fonde l'alliance de la chair et de l'esprit. Cette alliance s'opère dans « la castration symboligène<sup>2</sup> ». Dans la complicité, le refus de perdre ou de risquer sa chair dans l'alliance fait passer pour vertu, discrétion ou diplomatie le rejet de la vérité qui parle dans le fils (*la vérité sort de la bouche des enfants*, dit-on, mais c'est pour n'en pas tenir compte) ou la démission paternelle de transmettre la loi.

1. *Paradoxal*, car cela revient par exemple à désobéir à une loi qui, de n'avoir pas été parlée, n'existe pas, ou encore à faire de manière répétitive le deuil d'une mère que l'on n'a pas eue, dans la mesure où elle n'avait aucun lien d'alliance avec le père : la désobéissance à ce qui ne parle pas met en jeu un semblant de filiation puisque, là, il ne peut y avoir d'obéissance dans une filiation authentique.

2. Françoise Dolto, *L'Image inconsciente du corps*, op. cit., p. 78-90.

La complicité entraîne la négation ou l'effacement de l'esprit dans la chair. Elle singe *l'unité* dans le mutisme menteur. Elle transforme la différence subjective en opposition objective ou imaginaire : la différence ne se lit plus alors que comme opposition des sexes qui entretient l'ambiguïté de la chair (l'« unisexe »). De même, la différence entre générations se lit comme conflit dans l'uniformisation de l'âge – tout le monde doit être jeune – qui est négation du temps.

*Quand elle est ainsi niée, dans une sorte d'idéologie de l'opposition ou de l'ambiguïté, la différence subjective se métamorphose en dédoublement. La langue qui la supporte n'est plus vivante car elle ne parle pas : c'est un code dont l'exactitude n'ouvre plus à la question de la vérité du sujet.*

Pourtant, dans la problématique du désir ou du *vivre avec* de l'alliance, parler en vérité ne signifie pas « s'opposer à » dans la revendication. Parler, c'est consentir à naître dans un corps divisé (chair/esprit), symbole ou figure de la parole originaire incarnée.

Sur ce chemin, le corps de l'homme témoigne de l'origine parlante et désirante à travers la répétition de tous les commencements incestueux. A travers eux, s'offre à discerner le nom qui est le sien en vérité, celui qui le réfère à l'alliance originaire, à un au-delà de la rencontre première, à l'alliance qui la fonde. Dans la visée d'un au-delà qui fonde la rencontre dans l'unité, on peut parler d'un *mouvement de la vie vers l'inceste qui, pour s'accomplir et ne pas être livré à l'enfouissement dans l'objet de la pulsion charnelle, reste sur la tangente*. Parce qu'il est tangentiel, parce qu'il est à la limite où la chair et l'esprit s'articulent entre eux dans un corps qui parle, *le mouvement du désir est le lieu de l'identité dans la différence* : il tient de l'esprit qui se situe **entre** l'homme et la femme et **en** eux, au cœur d'une chair dans laquelle ils se reconnaissent nés de cet esprit, assortis, en allant l'un vers l'autre.

C'est l'os de mes os et la chair de ma chair<sup>1</sup>.

1. Bible de Jérusalem, *La Genèse*, chapitre 2, versets 21-23.

Et c'est bien parce qu'ils sont le lieu de l'esprit qui se donne dans la chair que l'homme et la femme sont dits être créés à l'image de Dieu :

Dieu créa l'homme à son image,  
à l'image de Dieu il le créa,  
homme et femme il les créa<sup>1</sup>.

Par le *désordre* qu'il introduit dans la suite des générations, l'inceste met obstacle au passage à un « au-delà » originaire : il fait prévaloir, au contraire, une connivence ou une complicité de la chair résultant toujours – même si c'est à l'insu de tous, c'est-à-dire inconsciemment – de l'exclusion du tiers dont la parole déloge l'homme de sa prison spéculaire. Si rien ne vient déloger l'homme de l'image à laquelle il est tenté de réclamer son identité – comme si c'était de là qu'il venait ! –, jamais il ne sort de la confusion. La complicité des sens dans notre *première communion* imaginaire, celle de l'enfant et de la mère, n'autorise pas la circulation de la parole entre trois, dans l'espace trinaire originaire d'une parole qui fonde en elle-même la relation des trois termes. En la confisquant, en revanche, dans le mensonge ou le mutisme, *la passion complice de l'entre-deux provoque l'exclusion du troisième* avant de détruire ceux qui s'y sont laissé prendre : la mère et l'enfant contre le père, le père et l'enfant contre la mère, la mère et le père contre l'enfant. A l'inverse du sentiment qu'on en a, la passion fusionnelle est incestueuse. Elle trouve son ressort fondamental dans un *contre* celui qui est l'autre pour chacun des deux : le tiers.

Ainsi, alors même que la passion se donne comme le triomphe de la puissance sexuelle, elle est la marque de l'inceste et travaille à la négation de toute différence. Quand l'enfant se trouve, en tant que sujet, exclu de la circulation de la parole et réduit à un objet ou un enjeu, le rapport mère/père est lui-même *incestueux*, conséquence d'un complexe d'Œdipe non résolu. Le rapport homme-

1. *Ibid.*, chapitre 1, verset 27.

femme est vécu, inconsciemment, sur le mode d'un inceste passionnel entre frère et sœur.

Un tel désordre implique la négation répétée de la *filiation*. Il introduit le mensonge dans la génération de la chair. La non-reconnaissance du mensonge conduit souvent à l'implosion du mutisme ou à l'explosion du délire. A cet endroit, la manifestation symptomatique et exacerbée du mensonge culmine dans le fantasme de se faire vivre par soi-même ou d'occuper le centre du monde tout en restant *étranger* au plus intime de soi-même. Ce fantasme épuise la vie jusqu'à la folie.

C'était totalement moi  
 et pas moi du tout à la fois,  
 quelque chose comme une *révélation*  
 et une *abomination*...  
 c'est une *sensation très très forte*,  
 quelque chose d'entre deux,  
 ni d'un côté ni de l'autre,  
 une ambiguïté complète,  
 quelque chose de féminin  
 que mon père et mes parents ont voulu m'inculquer,  
 mais en me le réprimant complètement :  
 à force de réprimer complètement ce côté-là,  
 ça y était !  
 Dans mes fantasmes, *je ne suis ni homme ni femme*,  
*je suis sans sexe*,  
 je suis inexistant de ce côté-là,  
 ou, plutôt,  
*mon sexe appartient à ceux qui commandent...*  
*et non pas à moi.*  
 A la maison, c'était très dangereux d'être un homme  
 et insupportable d'être une femme...  
 J'ai l'impression que je ne peux être un homme  
 qu'en étant une femme,  
 et je ne suis pas une femme...  
 Pour mon père, y avait une espèce d'équivalence  
 dans les sexes...

## LE TROUBLE DANS LA GÉNÉRATION

et ils avaient une telle complicité, avec ma mère,  
que ça marchait, leur fonctionnement...  
Quand j'ai dit cette phrase l'autre jour :  
moi, j'ai une femme, ça me suffit !  
j'ai dit ça pour me défendre d'une autre chose  
qui serait le contraire et qui n'est pas vrai pourtant...  
Y a quelque chose de faux dans tout ça...  
c'est que, si je me laissais aller,  
je serais dans la confusion complète.  
J'ai tellement peur du passage à l'acte : ça me panique.

(La séance suivante.)

Je suis complètement *étranger* à mon corps  
surtout le visage  
(d'où la nécessité de la constante réassurance par le miroir).  
*Je ne sais pas qui je suis et je suis perdu en moi.*

Cette perte de soi en soi est aliénation absolue. Elle trahit le désordre du désir qui, au lieu d'être ordonné à l'Autre, en est détourné jusqu'à l'inversion. Le désir du même est toujours inversion du désir. Il dénie l'acte du don de soi dans l'alliance. Il fait du sujet un étranger. Son vrai nom est jalousie. A la place de la joie du festin des noces, s'installent une gourmandise sans faim et la tristesse de l'ennui. L'homme est étranger au corps parce que personne ne témoigne de lui dans la chair, rien ne le touche, il est livré à des sensations muettes, sans témoin véridique. Restées sans lien à l'autre, les sensations dans lesquelles l'enfant se perd en lui-même deviennent prison. Sans lien entre elles et avec l'autre, le corps est morcelé dans l'éclatement des objets et une absence de limites insupportable. « Et c'est tellement intime que c'est un désordre total... »

Y a quelque chose qui ne s'est pas joué  
entre mes parents et moi.  
Y a eu deux mouvements inverses et extrêmes.  
Mais y a pas eu la parole.

## INCESTE ET JALOUSIE

Être livré à ses sensations sans témoins,  
c'est l'aliénation pure,  
c'est être perdu dans l'éclatement des objets,  
c'est ne pas avoir de limites.  
Et c'est tellement intime, ça,  
que c'est un désordre total.

Non référées à la loi, les pulsions, qu'il appelle ses désirs, ne peuvent être que désordre.

En revanche, la perte de soi en l'Autre rend l'homme à lui-même. Elle est la liberté de l'amour. Elle sonne l'heure d'un *au-delà nuptial qui se trouve bien dans cette vie.*

Cette nuit, j'ai fait un rêve, un de ces rêves du matin,  
où la pensée galope sans préméditation,  
dans un état de demi-conscience.  
On y a l'impression d'être éveillée et à côté du rêve,  
comme pour faciliter d'en comprendre le message.  
Il y a trois personnages : vous, moi et quelqu'un d'autre.  
C'est un lieu où vous pratiquez votre métier  
et vous venez de vous entretenir avec un enfant.  
Je réalise que ce qui vous permet de comprendre  
ses difficultés vient du fait que vous savez rejoindre en lui  
ce qui n'est pas lui, avec ce qui, en vous, n'est pas vous.  
De cette rencontre vient la guérison.  
Je prends votre main et, en même temps, dans un éclair,  
je vois le film de ma vie de femme.  
Une vie de femme qui n'a pu réaliser cette rencontre,  
traduite aussi dans l'étreinte amoureuse, et,  
en même temps, je suis convaincue que les deux  
ne sont pas possibles aujourd'hui.  
D'être auprès de vous suffit à me révéler, dans un vertige,  
un « au-delà nuptial », grâce à ce vous qui n'est pas vous  
et ce moi qui n'est pas moi.  
Je sais, à la fin, pourquoi j'y renonce à présent,  
et désire terriblement quitter cette dissociation.

## LE TROUBLE DANS LA GÉNÉRATION

J'aime bien ce qu'écrit René Char  
à propos de faire un poème : « Faire un poème,  
c'est prendre possession d'un au-delà nuptial  
qui se trouve bien dans cette vie, très rattaché à elle  
et cependant à proximité des rives de la mort. »



## L'interdit de l'inceste

1. L'annulation de la présence dans l'absence
2. L'interdit de l'inceste au milieu du jardin sexuel
3. L'interdit de l'inceste et le nom du père

### 1. *L'annulation de la présence dans l'absence*

L'inceste introduit le désordre dans l'engendrement de la parole ; la confusion qu'il engendre entre la chair et l'esprit y contrefait la division d'un esprit en faisant de l'autre, en tant que projection de l'image du moi, la Vérité du sujet. Une telle confusion a lieu lorsque la joie de l'esprit (l'unité dans la différence) se *mélange* avec la jouissance de la chair exaltée dans l'image d'elle-même. Dans ce mélange sans discernement, réside le mensonge. Car, sans l'interdit de la loi qui manifeste la présence de celui qui n'est pas là – la présence dans l'absence –, le mensonge s'ignore lui-même. Et là où le mensonge ne peut plus être reconnu, nous ne saurions être introduits à la vérité qui parle.

Pris aux effets pervers de la confusion, les analysants parlent d'un *tri* nécessaire. Comme dans un réseau de chemin de fer, il s'agit, sous peine de collusion ou de déraillement, voire de catapultage du désir dans l'inceste, de ne pas rater l'aiguillage de la parole. Quand, dans le couple homme/femme, la voie de la parole

n'est pas prise, le train emprunte les voies de la répétition qui le conduit à l'enfermement dans la jouissance de l'objet auquel il s'identifie.

MM : Où je mens... je le vois bien...  
c'est quand je tends à réduire la présence de l'autre,  
celle de mon père en moi, à ma vie.  
Ça, c'est les pleurs qui étaient venus  
quand j'avais pris conscience  
que le mensonge, c'est de croire que c'est important,  
qu'il y a quelque chose de vivant, là,  
et que j'y accorde une importance de vie.  
Je n'ai jamais appris le respect de mon père  
et là... je rejoins la fierté mauvaise  
que j'imagine chez ma mère  
vis-à-vis de la famille de mon père.  
Ce mensonge... au sujet de ce qui serait vivant  
et qui serait une présence...  
(alors que ça n'en est pas)  
je peux pas le démêler tout seul.

DV : Oui, c'est le lieu de la confusion entre l'enfant  
et le caca aussi bien qu'entre l'enfant qui bouge  
dans le ventre et le pénis qui bouge tout seul (...)  
cette confusion, elle est antécédente et consécutive  
à une sorte de volonté de ne pas vouloir croire  
et de ne pas vouloir demander.

MM : Mais cette confusion, elle n'est pas  
que dans ma tête.  
Je voulais vous demander qui faisait cette confusion ?  
Et je sais bien que peu importe : je la fais  
et c'est dans ma tête !

La confusion trouve son ressort dans le mensonge qui dénie la parole en parlant. L'esprit de mensonge, nous l'avons vu, est l'esprit qui se nie lui-même. C'est ce que fait la chair quand elle imagine

donner la vie par elle-même, voire : se donner la vie. Elle exalte alors sa *bonne volonté*, mais derrière ce sentiment se cache le refus de l'esprit et la non-reconnaissance de l'Autre.

Ainsi se trouve réduit à rien – à *quelque chose* – l'espace intersubjectif. Entre l'homme et la femme, certes, mais aussi, en lui et en elle, entre l'esprit et la chair. Car la parole est don de l'esprit à la chair. Et quand l'esprit se donne, il ne se reprend pas. Aussi, lorsque la chair parle vraiment, la parole s'engendre en elle et prend corps, c'est l'*esprit*. Autrement et à tout le mieux, il s'agit d'une utopie dont l'attitude dite *spirituelle* est un symptôme trahissant le dédoublement.

La confusion est nécessairement conséquence du mensonge. Elle détruit le symbole en le contrefaisant. La transgression de la loi est désobéissance. Elle met obstacle à l'alliance.

En tant que lieu de la parole, la *différence* chair-esprit fait exister les êtres en eux-mêmes et non dans une référence à un *lieu* extérieur. L'Autre est le lieu de la différence intérieure. Quand le mensonge transmue la différence en *opposition* jusqu'au *dédoublement*, il l'évacue. Or, si c'est dans la différence subjective que la parole engendre le don de l'esprit qui *manque* à la chair, c'est dans l'opposition objective et/ou imaginaire que ce *manque* est réduit à rien. Dans cette réduction objectivante, le concept d'Autre ne peut plus avoir lieu car le *signifiant* du manque a disparu. L'homme ainsi objectivé dans la chair s'éprouve comme vide.

C'est comme si j'étais double,  
comme s'il y avait quelque chose  
qui étant en moi...  
usurpe ma place...  
et c'est moi.

*Je suis de trop!*

(Pleurs.)

Pourtant, il y a bien un manque, un vide  
où les gens sont référés à autre chose,  
référés à autre chose qu'à eux-mêmes.

Je suis complètement vide et, en même temps,  
j'ai l'impression qu'il n'y a pas de place,  
que c'est rempli de vide,  
mais que c'est rempli !

Là où manque le *manque*, l'homme ne peut désirer *davantage*. Devenu insignifiant, son corps l'encombre. Il n'est plus le lieu d'une présence.

Alors le jeu de la présence et de l'absence qui scande le temps et l'espace d'un corps offert à la rencontre et à la séparation ne peut plus se concevoir. Pas davantage ne se conçoit la parole qui résonne dans le silence d'un présent en autorisant le souvenir du passé dépassé à s'ouvrir sur l'avenir : il n'y a plus de limites assignées à la réalité spirituelle qui prend corps.

En revanche, quand, dans la proximité des termes différenciés, les limites s'organisent autour d'un manque, elles dessinent le site de la présence dans l'absence. Les êtres répondent à son appel et les choses y sont pensées dans l'acte où le sujet est engendré<sup>1</sup>. Là où l'imaginaire se redoublait dans la vanité de la projection, surgit l'esprit. *Le redoublement de l'inflation occultait l'ouverture au Réel. Il anticipait dans le temps en fuyant le moment présent.*

<sup>1</sup> Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1976, p. 22-23. Dans « La parole », commentant la poésie de Georg Trakl :

Le parler nomme le temps du soir d'hiver. Ce « nommer », quel est-il ? Ne fait-il qu'affubler de mots des objets et événements connus et représentables – neige, cloche, fenêtre ; tomber, sonner ? Non. Nommer, ce n'est pas distribuer des qualificatifs, employer des mots. *Nommer, c'est appeler par le nom. Nommer est appel.* L'appel rend ce qu'il appelle plus proche. Sans doute, cet rapprochement ne fait-il pas venir ce qui est appelé pour le déposer au plus proche dans le cercle du déjà présent et l'y mettre en sécurité. L'appel appelle bien pourtant à venir. Ainsi mène-t-il à une proximité la présence de ce qui auparavant n'était pas appelé. Mais, appelant à venir, l'appel a d'avance fait appel à ce qu'il appelle. Dans quelle direction ? Au loin, là où séjourne, encore absent, l'appelé.

L'appel à venir appelle une proximité. Mais l'appel n'arrache pourtant pas ce qu'il appelle au lointain ; par l'appel qui va vers lui, ce qui est appelé demeure maintenu au loin. L'appel appelle en lui-même, et ainsi toujours s'en va et s'en vient ; appel à venir dans la présence – appel à aller dans l'absence.

(...) Il y a, dans l'appel même, un site qui est non moins appelé. C'est le site pour la venue des choses, présence logée au cœur de l'absence. C'est à une telle venue que l'appel qui les nomme dit aux choses de venir.

## L'INTERDIT DE L'INCESTE

*Il rendait envahissante l'image, identique ou inversée, et, du même coup, annulait l'appel à la présence dans l'absence.*

Ainsi le disait une jeune femme aux prises, tout au long de son histoire, avec une torsion ou une distorsion fondamentale, annulant la différence comme symbole de l'origine parlante :

Une chose est remplacée par son inverse,  
– pas comme inverse –  
mais comme si c'était la chose même.

Ou, encore, et chez un autre analysant :

Accepter d'entrer dans le cycle de la vie, recevoir,  
c'est se maîtriser à l'intérieur quoi !  
Dans le risque de la douceur, dans le fait de recevoir,  
il y a quelque chose d'insupportable !  
Comme si ça mettait à jour l'insupportable : ça éclaire.  
C'est comme l'équivalent, mais exactement le contraire !  
Comme si le contraire était un équivalent, et ça s'annule.

C'est pour nier la parole que la tendance incestueuse exclut le père (le tiers) et transforme l'autre (la mère) en objet de jouissance. Celui qui incarne cette jouissance en est aveuglé.

Je voudrais presque que la vie ce soit ça : le plaisir de voir.  
(...) Pourtant, c'est dans la découverte du visage  
qui est retour à l'intérieur du corps  
que j'ai compris comment je refusais ce mouvement  
et que je parlais dans le sens opposé, à l'extérieur,  
dans l'image.  
Et ça, c'est une erreur.

Se reconnaît là l'orgueil d'un langage qui ne serait ni reçu d'un Autre, ni échangé avec un autre : en bref, le langage d'un pouvoir de l'amour qui ne serait rien d'autre que l'amour d'un pouvoir. Ce langage ne parle pas de l'homme en vérité. Il est celui du menteur.

Il faut même dire qu'il appartient au père du mensonge. Ses effets ne sauraient être symboliques puisqu'ils n'en appellent à aucun autre. Il est diabolique : il est tenu par les enfants d'un père qui ment, un faux témoin. Tantôt esprit niant la chair en s'annulant lui-même, tantôt chair se projetant dans une image qu'elle fait parler, le menteur confisque la parole à l'œuvre dans la suite des générations. Ni ange ni bête, il nie ou détruit le corps.

## 2. *L'interdit de l'inceste au milieu du jardin sexuel*

De la même façon que l'interdit portant sur les fruits de l'arbre de la connaissance au milieu du jardin d'Éden n'autorise pas l'homme – sauf à transgresser, c'est-à-dire à reconnaître, en la niant, la limite – à s'enfermer lui-même dans la connaissance – mais qu'il l'ouvre à la reconnaissance de l'autre en lui-même –, de la même façon l'interdit de l'inceste, dans la sphère de la sexualité, détourne le désir de l'involution dans le même et l'ordonne à nouveau à ce qui vit dans le corps humain : la parole.

L'esprit dont cet interdit manifeste la présence dans l'absence fait croître l'homme de chair dans la dimension de l'altérité et l'ouvre à ce qui est, le Réel. L'alliance conjugale *signifie* le don de la parole se transmettant dans la chair. Le *parlêtre* naît de ce que la parole s'incarne dans la différence. L'inceste met obstacle à cette incarnation. En confisquant le désir, il empêche l'homme de boire, à la source de la génération humaine, la parole qui le spécifie et dont l'*inconscient* est le lieu d'articulation avec la chair.

La vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour se faire.

C'est même pourquoi l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme un langage, et pourquoi, moi, quand j'en-

seigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler<sup>1</sup>.

Non soumis à la loi dont l'interdit de l'inceste est le fondement, les hommes seraient soustraits – comme les autres espèces – à la lumière de la parole. Y étant soumis, ils font partie de la *caste* des parlêtres, cette espèce « qui se conforme aux règles et aux rites ».

Le mot *castus* est issu de la langue religieuse. Mais il prend le sens secondaire de pur ou exempt de (faute), par croisement avec un autre *castus* apparenté, lui, à *carere*, manquer de (carence) dont *inceste* est le dérivé. Le mot *incestueux*, contrairement à celui de *chaste*, pourrait se traduire par : « qui est sans manque ». Or, s'il est vrai que le manque est le signifiant de l'Autre, de ce qui parle, on peut dire que la génération de l'homme se fait en ce point de *chasteté*, sauvegardé, en elle, par l'interdiction de l'inceste. En ce point, celui de l'entre-dit, le mouvement du désir tangente la *plénitude incestueuse*. Cette tangentialité l'oriente dans la direction de l'origine. Par là, l'homme, dans sa chair, est authentifié comme un être de parole, appartenant à la *caste* qui se conforme aux lois et aux rites dont Lacan dit qu'ils sont les fondements de l'acte humain et de l'ordre symbolique. Même s'il en est détourné dès les commencements, quand il s'engloutit dans l'image ou les sensations en les prenant pour l'origine, le sujet humain n'est pas créé à l'image qu'il a de lui-même. Il l'est à l'image de ce qui parle.

Par chaste, il faut entendre la qualité – ou l'essence – de celui qui, obéissant à la loi du langage, demeure dans le *mouvement tangentiel vers l'inceste*. Il *manque* à être totalement chair ou totalement esprit. Il n'est sujet d'un corps que d'être divisé, d'être une limite biface. Cet interface – ce point de tangence entre l'esprit et la chair – réfère l'homme à un Autre comme à la vérité qui parle et qui le nomme. Si l'homme n'est pas par lui-même, il n'est pas, non plus, sans lui. Il procède du désir de l'Autre pour autant que l'Autre – la Parole – s'engendre en lui de génération en génération.

1. Jacques Lacan, « La science et la vérité », in *Écrits*, op. cit., p. 868.

Quand le cap sur l'origine n'est plus maintenu dans la direction d'un inceste interdit, le sujet est précipité dans l'objectivation imaginaire d'une chair rendue impropre à la parole. *Chair animale*, fermée sur elle-même, le langage de l'homme perd sa fonction<sup>1</sup>. Il n'est plus référé à la vérité qui parle.

MM : Je ne fais pas la différence  
entre la présence d'un chien  
et la présence de quelqu'un dans la vie !  
Il y a un endroit de moi où ça suffit de ça !  
et ça suffit  
et ça n'a pas de raison de bouger : c'est du même ordre !  
Le seul point qui est différent et que vous introduisez  
c'est quand vous dites : je ne suis pas que ça !

DV : D'une certaine façon, il y a derrière  
le « ça suffit de ça ! » une volonté de n'être que ça,  
une vie non ouverte à la parole.

MM : ... Là, à part ce bloc, je ne sens rien.  
Ce qui m'interroge, c'est la séparation,  
mais, ici, c'est la seule chose qui reste  
pour que ça bouge, ce bloc !  
C'est dans la direction où vous dites :  
vous n'êtes pas que ça !  
Comme si j'avais souffert... et que je n'avais pas dit  
et moi, je dis que j'ai tout eu, que j'ai été gâté.  
Il me semble que vous m'avez dit que, avant,  
l'endroit où je suis sensible et où j'ai eu mal,  
je l'ai recouvert.

En évitant l'interdit de l'inceste, le sujet se précipite dans le délire d'un esprit désincarné. Ou plutôt il refuse l'incarnation. Il se prend pour un *ange qui, d'être contre la chair, refuse les médiations de l'histoire*. Obstacle est mis à l'assomption du sujet dans un corps. L'ordre symbolique est forclos.

Au contraire, lorsque l'interdit de l'inceste est respecté, le manque

1. Jacques Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 298-299.

– qui indique la castration psychanalytique ou la chasteté, comme je viens de le faire – est signifiant de la Parole dans ses effets. Par lui, l'interdit réfère à l'entre-dit de la différence sexuelle dans un espace intersubjectif. Le sexe (la différence charnelle) y est le pivot objectif d'une rencontre subjective où s'engendre, de génération en génération, la parole originaire : c'est au lieu de leur articulation que la chair et l'esprit font corps. Il n'y a d'*assomption du sujet*, selon l'expression de Lacan, que dans un corps.

La loi primordiale est donc celle qui, en réglant l'alliance, superpose le règne de la culture au règne de la nature livré à la loi de l'accouplement. L'interdit de l'inceste n'en est que le pivot subjectif, dénié par la tendance moderne à réduire à la mère et à la sœur les objets interdits au choix du sujet, toute licence au reste n'étant pas encore ouverte au-delà.

Cette loi se fait donc suffisamment connaître comme identique à un ordre de langage<sup>1</sup>.

On voit que ce qui fait naître l'homme à la vie de et dans un corps, c'est *l'écoute* de la parole dans la reconnaissance de l'autre là où elle a lieu, à l'intime de l'intime qui est comme une extériorité du dedans : l'altérité qui fonde le sujet. L'Autre ne peut être pensé que comme la Parole en acte, comme un *corps* dont l'acte créateur est de donner vie à l'homme.

*La tendance incestueuse qui consiste à se chercher dans la représentation, sur la scène de l'imaginaire, détourne le désir qui lui donne vie et nom dans la parole qui s'engendre en lui.*

Ce désir se fait connaître dans l'expérience de la chair comme naissance de l'homme, lieu de l'expérience intersubjective, à l'articulation de l'Imaginaire et du Réel, dans un ordre symbolique dont la source originaire de la parole n'est reconnaissable que dans et à partir des effets de transmission de la vie. Dans la rencontre à laquelle il donne lieu, l'acte de la chair<sup>2</sup> *signifie* le don de la parole

1. *Ibid.*, p. 276.

2. Denis Vasse, « L'acte de la chair », in *La Chair envisagée*, *op. cit.*

originaire partout dans le genre humain et de génération en génération.

Dans l'enfant qui naît, la parole est reconnue comme l'esprit d'un désir qui préside à l'alliance de l'homme et de la femme, depuis l'avènement d'une communauté universelle. Avec lui, advient à l'être ce qui n'est pas de l'ordre de l'image : la parole.

### 3. *L'interdit de l'inceste et le nom du père*

On reconnaît aux effets de langage, dans l'histoire, de quel père celui qui le tient est le fils, de quelle manière la parole s'est engendrée dans la chair. Aux effets du langage dans la chair d'un homme, il peut lui-même reconnaître de quel père il vient : quel est l'esprit et quelle est la parole qui le font vivre. Si c'est le père du mensonge, il le reconnaît à l'impasse en forme de dédoublement dans laquelle le désir s'épuise et la lumière s'éteint. Le *mouvement de la vie* ne reste pas sur la tangente et la confusion du vrai et du faux forclôt la parole. Le collage de l'inceste, en définitive, est confiscation du don de la parole dans la chair : il n'autorise pas la réponse au don qui porte l'homme vers l'origine où s'accomplit toute rencontre. Par là, il l'entraîne vers une fin imaginaire, une première mort, qui en dissimule une autre qui est refus de la vie dès le commencement, mensonge qui détruit la parole de vie.

Le premier mensonge, c'est au niveau  
du mot « je t'aime ».

C'était pas par rapport à moi comme je suis,  
mais c'était par rapport à eux...

Et moi, je suis rentré dans ce truc-là  
pour répondre à cet amour !

... Ça, ça a eu lieu très très tôt.

## L'INTERDIT DE L'INCESTE

(Il évoque son père et ce qu'il disait.)

Rien que d'en parler, ça me contracte les muscles,  
ça les tend !

*Y a une violence là-dedans... c'est rempli de violence cachée.*

Comme si entre « je t'aime » et « je te hais »,  
il n'y avait pas de frontière...

Et si je me mets à aimer quelqu'un, la haine,  
elle est là, juste à côté.

Elle apparaît en même temps.

Y a une barrière de haine qui apparaît à ce moment-là.

L'interdit de l'inceste, au contraire, maintient sur la *tangente* le cap du désir. La tendance primordiale de l'amour, en effet, est universellement incestueuse : son objet est la mère et/ou le père-mère, etc. L'interdit de l'inceste met obstacle à l'enfouissement du désir dans le gouffre en abîme du même. Cette tangentialité par rapport à la chair est ce qui indique le mouvement de l'esprit, la vie donnée dès l'origine. Cet esprit s'indique dans le passage de l'alliance endogamique à l'alliance exogamique. C'est de n'être pas repris dans la répétition du commencement d'un amour menteur que l'homme échappe à la mort de la parole dans l'inceste. Cette échappée indique ce qui parle en lui dès l'origine, elle le maintient dans la *caste* des parlêtres, ceux qui, obéissant aux lois et aux rites, deviennent ce qu'ils sont, sujets de la parole en acte dans la chair : fils d'homme.

Le père conduit le désir à se renouveler sans cesse dans la parole originaire qui fonde ce lien. Il apprend à son fils à parler en vérité. Il le reconnaît comme son fils dans la mesure où, comme lui, il est issu de cette parole-là dans la chair qui l'accueille.

Le père du mensonge, lui, est le fossoyeur de la parole vivante.

La présence dans l'absence renvoie à une rencontre originaire cachée depuis le commencement du monde<sup>1</sup>. Elle est au cœur de l'esprit qui se souvient, ce dont la jalousie ne veut pas puisque, à cet endroit, elle est refus de la parole. *S'il est vrai que la différence*

1. René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978.

*présence/absence indique ainsi le don de l'esprit du père dans le fils, avec elle, le nom-du-père devient ce qu'il est : le support symbolique de la parole qui fait l'homme dans la chair envisagée de l'enfant.*

C'est dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, dès l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi<sup>1</sup>.

Le père menteur, c'est aussi celui du mythe œdipien. Il livre le fils à la mort, en l'abandonnant, avant que le fils ne s'éloigne de lui-même *pour que* l'oracle du dieu de la Vérité, Apollon, ne se réalise pas. Et, c'est grâce à ce double évitement oublié, non dit, que la parole va se réaliser à l'insu de tous.

Le père nomme le fils. Il donne son nom à l'enfant qui vit du même esprit. La parole incarnée au ventre de la femme, dans la suite des générations, témoigne de l'unique origine. Sans cette référence au don originaire, la chair est confisquée dans l'imaginaire et elle déclare être ce qu'elle projette d'elle-même. Au lieu d'être, par le langage, référé à la parole qui le crée, l'homme prétend *produire* la parole : il s'autofabrique et cherche son identité dans son image. Si personne ne témoigne de la parole donnée, la chair se prend pour l'esprit au lieu d'en vivre. Dans une apparence d'homme, l'homme se fait absent – le retrait, la bouderie ou la peur – ou il supprime l'autre – il l'efface ou le méprise. Il est livré à l'esprit de mensonge. Il s'annule lui-même en désobéissant à ce qui parle : c'est la caricature de la présence dans l'absence. La dénégation peut devenir une forme de prière pervertie quand elle nie la chair comme le lieu où la parole est exaucée.

Se faire absent est aussi la figure d'un esprit s'annulant lui-même dans le refus. L'esprit qui se reprend est le mauvais. Il nie la naissance de la chair jusqu'au suicide. Il avorte l'homme. La tentation suprême de la chair est de se prendre pour l'esprit qui a tout pouvoir sur la parole s'engendrant en elle. Or elle n'est pas l'esprit,

1. Jacques Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 278.

elle en est le lieu. Dans la mesure, en effet, où elle revendique la place de l'origine de la vie, se déplace sur elle le droit de vie et/ou de mort jadis attribué illégitimement au père. C'est ce que la femme fait ou ce qu'on lui fait faire, quand elle dit ou qu'on dit que « son ventre lui appartient ». Alors et paradoxalement, elle supprime la vie en s'identifiant à l'esprit qui donne la vie. Elle exerce la puissance d'un esprit pervers qui reprend d'une main ce qu'il a donné de l'autre. Ce faisant, elle se nie comme *donatrice* : elle manifeste sa puissance en se détruisant elle-même. Comme le dieu pervers que nous avons déjà rencontré.

Je suis en position de guerre permanente  
par rapport à mon existence même.  
Je serais mon propre dieu  
et je me déboulonnerais constamment...

Alors que l'esprit est au service de la chair, nous nous en servons contre elle en tentant de la manipuler. L'automanipulation par ses propres idées obsessionnelles ou délirantes est à l'origine de bien des passages à l'acte (meurtre). C'est là la quintessence du fantasme de toute-puissance projeté dans celui qui dit et qui fait, le *dieur*, ose Lacan, en jouant sur le mot Dieu.

Certes, l'interdit de l'inceste qui fonde la loi ne produit pas par lui-même la chasteté. Il autorise l'espace intersubjectif du désir entre père, mère et enfant. Cet espace n'a de sens pour eux trois – comme pour la multitude – que d'être le lieu d'un échange qui est la vie même qui s'engendre. En signifiant et en autorisant cet espace, l'interdit de l'inceste renvoie à l'espace où la vérité parle entre nous et en nous.

Finalement c'est à l'intersubjectivité du « nous » qu'il assume, que se mesure en un langage sa valeur de parole<sup>1</sup>.

1. Jacques Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 299. Cela peut s'entendre : *C'est à l'esprit trinitaire – ou originnaire – qu'il assume que se mesure en un langage sa valeur de parole.*

Il brise le jeu de la specularité en inscrivant toujours à nouveau le nom du père dans la chair du fils. L'inscription de l'esprit dans la chair est le *nom* auquel l'homme répond lorsqu'il est délivré des sensations qui l'emprisonnent dans la répétition de l'imaginaire. Dans sa description du stade du miroir, Lacan parle d'une *assomption jubilatoire du sujet*.

Le *nom* est un mot qui, pour être symbolique, perd sa valeur d'usage dans le langage (il est débarrassé de son caractère de signe). Il signifie ce qui, dans le corps humain, échappe à toute représentation projective : le sujet dont le corps est *perdu* dès le commencement à la suite du mensonge.

L'interdit de l'inceste inscrit le *nom du père* à l'origine de toute loi. Avec elle, *l'esprit de l'origine entredit la parole d'un Tiers sans lequel il n'y aurait pas de rapport spécifiquement humain entre deux chairs ou entre deux esprits et pas davantage entre la chair et l'esprit*. Ce rapport n'est vraiment fondé dans l'origine d'une identité dans la différence de deux termes que s'il les allie dans la parole que révèle le nom du père. *Il n'y a pas de rapport sexuel*, disait Lacan. *L'amour supplée à cette absence*<sup>1</sup>.

L'interdit de l'inceste indique le point de *chasteté* où la parole se fait chair quand la chair consent à la filiation selon l'esprit qui l'habite. Ce point est repérable à l'articulation de la mère et de l'épouse dans le corps d'une femme qui enfante la chair de la parole, selon l'esprit. On peut dire que c'est à la condition de perdre sa fonction d'usage charnel de fille qu'une femme devient l'épouse d'un homme, et que c'est à la condition de perdre sa fonction d'usage charnel d'épouse qu'elle devient mère d'un enfant. A cette articulation des entrailles, la femme devient femme. Le nom qu'elle prend par amour selon la loi féconde sa chair de la vie de l'esprit qui se donne de génération en génération.

Nous le savons, cela ne va jamais sans mensonge.

Dans l'inceste, l'être humain, homme ou femme, se cherche dans

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. 20, *Encore*, 1972-1973, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1975, chap. IV.

l'image de la chair pour éviter de parler en esprit et en vérité. Sa bouche est confisquée par le mutisme, ce refus *a priori* de parler qui est au cœur de la jalousie. De même, la boulimie et l'anorexie sont des dérèglements qui ne sont pas sans rapport avec l'*inceste*. La gourmandise non plus.

Le *jeûne* et la *chasteté* régulent, en revanche, la fonction des sens. Toutes les castrations impliquent la foi en celui qui parle. Sans elle, il n'y a pas de parole en vérité entre l'homme, la femme et l'enfant, mais séduction, dressage et automatismes. Par elle, la connaissance des sens est ordonnée à la reconnaissance de l'Autre et du sujet. Croire en la parole n'est pas savoir pulsionnel anticipé ou certitude du sentiment confisqué. A l'origine du désir, croire autorise l'attente et l'initiative, l'écoute et la demande. Quand la fille quitte la maison de son père, et le fils la terre nourricière où il est né, l'esprit se renouvelle dans leur alliance charnelle. Il appelle à *quitter le même* et à *rencontrer l'autre*. Le jeûne et la chasteté indiquent le *manque* par lequel l'homme et la femme sont référés à l'esprit s'engendrant en eux dans un corps. Dans la génération, *le désir de l'homme se réalise en tant que désir de l'Autre*.

Servitude et grandeur où s'anéantirait le vivant, si le désir ne préservait sa part dans les interférences et les battements que font converger sur lui les cycles du langage, quand la confusion des langues s'en mêle et que les ordres se contrarient dans les déchirements de l'œuvre universelle.

Mais ce désir lui-même, pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu, par l'accord de la parole et par la lutte de prestige, dans le symbole ou dans l'imaginaire.

L'enjeu d'une psychanalyse est l'avènement dans le sujet du peu de réalité que ce désir y soutient au regard des conflits symboliques et des fixations imaginaires comme moyen de leur accord, et notre voie est l'expérience intersubjective où ce désir se fait reconnaître. Dès lors on voit que le problème est celui des rapports, dans le sujet, de la parole et du langage<sup>1</sup>.

1. Jacques Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 279.

## INCESTE ET JALOUSIE

Le fils de l'homme naît de cet engendrement de la parole dans la chair. Dans son corps viennent se nouer, autour du manque signifiant la parole originaire, l'Autre, la chair et l'esprit dans la rencontre de l'homme et de la femme. *Ce corps de désir est le corps réel*. Impossible à imaginer, il ne se réduit à aucune réalité purement charnelle ou purement psychique ou purement spirituelle. Ce corps réel est l'impossible désiré. Le Verbe, se faisant chair, réalise le désir de l'Autre dans l'histoire. Et c'est l'Homme, ou, du moins, sa question.

## Léopoldine, le nom d'un mort

*Ma mère aurait voulu me tuer à ma naissance  
qu'elle n'aurait pas mieux fait que  
de me donner le nom d'un mort  
et son frère comme parrain.*

*Maintenant d'ailleurs, chez moi,  
je n'ai pas de place du tout – matériellement.  
Il n'y a que mon frère qui a grossi, grossi  
au point d'être maintenant cinq personnes.*

Léopoldine a quarante ans. Elle est née d'une mère très envahissante et d'un père alcoolique qui travaillait à la mine. Un enfant naît quelques années après elle et *ma mère*, dira-t-elle, *m'a fait mère de mon frère*. Cela n'empêche pas qu'elle soit horriblement jalouse de ce frère et, comme il arrive souvent dans ce cas de figure d'ambivalence ravageuse, son sentiment meurtrier est complètement dissimulé derrière un dévouement exemplaire.

Ce frère, marié, a lui-même des enfants. Elle le décrit comme *gros, vivant et tenant toute la place* par opposition à elle qui est *maigre, morte et sans place*. La grand-mère maternelle a longtemps régné sur la famille. Elle lui doit son prénom, Léopoldine, en souvenir d'un premier enfant qui avait trouvé la mort en tombant d'une échelle à treize ans, Léopold.

Léopoldine a un autre oncle, vivant celui-là. C'est la seule référé-

rence masculine non minable dans la famille. Sa mère ne s'est jamais détachée de son frère et elle le lui a donné comme parrain. Il est d'autant plus le *vivant*, lui, qu'il est le *jumeau* d'une petite fille dont on dit qu'elle est morte en bas âge. Lui aussi prenait donc *toute la place* dans le cœur de sa mère à lui, la grand-mère, comme dans celui de sa sœur, sa mère à elle. Elle ne l'appelle que *mon parrain* : il est marié, il a eu un enfant qui serait mort, à la naissance, de syphilis.

Par ailleurs, la grand-tante du côté du père a eu, elle, un enfant *monstre*, mort à vingt-cinq ans. Il s'appelait, lui aussi, *Léopold*.

Dans une telle constellation familiale, la dimension paternelle de l'autorité pour Léopoldine s'indique à n'en pas douter du côté de l'oncle, ce frère œdipien de la mère, son parrain. Au temps de l'adolescence, elle fait de fréquents séjours chez lui. Cet homme a réussi *dans la vie* en effet. Il habite la grand-ville et chacune de ses lettres est un événement. De plus, la référence à la Parole nominatrice, dont le baptême est le sacrement et dont le parrain témoigne, confirme l'importance de la position de cet homme dans le registre paternel.

Lors de ces séjours, la séduction du parrain devient complicité. Au matin, il vient réveiller tendrement l'adolescente *en restant longuement allongé sur elle, dans un silence où elle percevait son souffle et retenait le sien*, tout occupée qu'elle était à ne pas consentir à la montée du plaisir en elle en le déniait. Par le dédoublement qu'une telle position induit pour profiter de la situation en niant le mensonge, l'enfant vient habiter la violence qui fait taire la petite voix qui parle en elle, dans l'attente qui promet faussement un plaisir dont elle ne pourra jamais jouir en vérité. Cette *habitation dans la violence, qui expulse le sujet faute de consentir à la loi des hommes qui fait habiter dans la rencontre*, se retrouve dans toutes les figures de l'inceste. La violence perverse subtilement à l'œuvre dans le dédoublement qui efface le mensonge produit le trouble et la peur qui minent en secret le désir. Ce dernier est détourné de l'altérité dans laquelle la parole vraie l'inscrit en y reposant le sujet. Hors loi, il est désorienté par un plaisir défendu

qui lui interdit de parler en le plongeant dans la confusion des différences. Le petit d'homme perd sa *place* dans la génération humaine. Et, pour que ça n'arrive pas, il va passer son temps à faire l'économie, par la ruse ou par la violence, du rapport à la loi qui le structure en tant que sujet divisé. C'est même la *loi* qui, chez le violent, va être ressentie comme ruse ou violence. Léopoldine ne découvrira pas la porte étroite de l'assomption du sujet dans la joie. D'un père « mineur », déchu de ses droits par la mère et méprisé, elle passera à un parrain menteur, faux témoin admiré, abusant de la position dans laquelle la mère l'a mise. Son nom, Léopoldine, ne la renverra jamais à la vérité qui parle en elle, mais au mutisme qui la cloue dans la violence qui lui est faite et dont elle est complice. Elle est inscrite par la convoitise d'un plaisir d'homme, dans la lignée des hommes morts, monstres ou avortés.

Sidérée par l'horreur *d'une jouissance ignorée que son visage reflète* (Freud, *L'Homme aux rats*), il n'était pas plus question de se laisser aller à la jouissance convoitée que d'en parler enfin à l'occasion de quelque confidence ou *confession* que ce soit !

La dissociation entre la chair et l'esprit devient *dédoublement au prix d'un comme si* il n'y avait pas du tout de rapport entre eux. Fonctionnant l'un contre l'autre, ils s'oublient réciproquement dans un jeu d'images qui annulent la parole en vérité. Le cisaillement du désir, dont la perversion ne saurait être révélée, favorise, dans une violence extrême, faite à soi-même, le refoulement. Il interdit le dévoilement du mensonge. Dans un même refoulement (originaire), se trouvent mélangés la réalité du plaisir incestueux et celle de la joie de l'esprit, le mensonge et la vérité.

Ainsi, lorsque la tendance incestueuse envahit l'espace de deux générations successives, la parole en vérité, forte de la promesse d'une vie singulière, dont le père est le représentant, fait surgir le spectre d'une seconde mort, d'une *mort originaire* ! Léopoldine dira : *L'enfer est ce lieu fermé où aucune relation ne peut plus naître, c'est le repli sur soi et l'enfermement absolu.*

Le mensonge et le dédoublement génèrent la violence qui fait passer aux oubliettes le pacte de la parole originaire. Le viol de la

chair est toujours violence faite à la loi. L'effraction du viol et de la violence porte en elle le germe d'une mort éternelle puisqu'elle détruit la parole qui restaure l'unité du corps entre la chair et l'esprit dissociés et donne à chacun sa place dans la suite des générations.

\*

Avec la possibilité, retrouvée au cours du transfert, de consentir à être écoutée et à écouter une voix qui porte la parole d'alliance, et d'accéder au registre de l'interprétation, la griffe paranoïaque se desserrera. Léopoldine éprouvera un flux de vie nouvelle qui lui redonnera l'espérance d'un corps. Livrée au travail du signifiant, elle interprétera elle-même ses rêves.

Elle découvrira, en elle-même, les clés de la prison où elle était enfermée par les œuvres d'un faux témoin, conjuguées à sa toute-puissance imaginaire. Ainsi se trouvait inconsciemment confirmée la complicité de la fille et de la mère excluant l'homme, pour se faire vivre par soi-même. Dans un combat incessant avec elle-même, elle tentait de protéger la petite fille qu'elle était encore, de la souffrance insupportable d'une humiliation de la lignée paternelle. Un de ses rêves mettra en scène un oiseau porteur de mort. Dans la mise à mort de cette bête, se symbolisera, grâce à l'interprétation, la libération d'une parole qui est vie de l'esprit redonnée à la chair, dans la *conversion* toujours nouvelle du désir.

L : J'ai failli vous écrire, et puis, non ! il faut que ça sorte !

Mais je ne sais pas si on peut tout dire...

ça m'éblouit, me déconcerte.

Je comprends mal ce qui m'arrive.

Je me dis que je suis excessive dans l'autre sens.

Je suis même *trop étroite devant ce qui m'arrive*.

Cela me fait penser à la vieille outre de l'Évangile qui craque quand on y met du vin nouveau.

Quelle est la nature du vin qui m'enivre ?

Je suis là pour le chercher.

... Cette nuit, j'ai fait un rêve, j'ai bondi de mon lit en me réveillant, j'en titubais.

C'était pendant la guerre, lors d'un bombardement, avec des obus que je voyais tomber et,

à la fin du bombardement,

j'ai pleuré parce que je n'étais pas morte.

Et puis, dans un appartement à Saint-Gaudens, ma mère était à moitié nue et moi aussi.

Elle téléphonait à mon père et elle l'appelait « chéri ».

Puis mon père était à l'hôpital – malade ou soignant ? – et je m'occupais de démêler sa situation administrative.

Et, par la fenêtre, je voyais un jeune couple avec Caroline.

J'ai passé mes vêtements, je l'ai attrapée dans mes bras.

Elle pleurait et elle me confiait qu'elle avait eu une *dictée difficile*.

A ce moment, sur la place où nous étions, moi et Caroline

(le dédoublement), quelque chose de terrible : *un avion avec une tête d'oiseau atterrissait devant ce logement*

*où il y avait le couple et, à ce moment, apparaissait un énorme animal qui tenait de l'éléphant et du lion et, en même temps, carré, massif.*

*Dès que l'avion a atterri, cette énorme masse en pierre a attrapé le bec de l'oiseau et il s'en est suivi*

*une bagarre horrible, terrifiante.*

*Et un homme apparaît avec un instrument préhistorique, me fait signe de partir avec Caroline*

*et dit qu'il n'y a qu'un moyen : mettre cette bête à mort.*

C'est une révolution en moi, j'en étais toute haletante !

Cet avion à bec d'oiseau, c'est mon parrain

qui fabrique des moteurs d'avion (il s'appelle : LAIGLE).

Mes parents étaient devenus inoffensifs,

je n'en avais absolument pas peur.

Ils n'avaient plus de puissance.

Mais, ce combat gigantesque, c'était comme une grande

fresque. Cette énorme bête me faisait penser au psaume 22 :

ces bêtes qui assaillent, avec une agressivité extraordinaire, le lion rugissant.

Ce combat était d'une importance capitale :  
*il n'y a plus qu'une solution, c'est de mettre la bête à mort !*  
Comme j'avais lu un article sur la passion du Christ,  
j'ai fait le rapprochement immédiatement.  
Je suis vraiment désespérée devant ce flux affectif  
qui m'envahit... Je ne sais pas ce que c'est !  
Qu'est-ce que c'est encore pour être si violent ?  
Comme, par ailleurs, je suis très heureuse,  
je me dis : laissons courir.  
C'est tellement nouveau que j'en suis hébétée.  
J'ai peur d'y croire.  
Je me sens complètement autre et, en même temps,  
plus moi-même... donc autre.

DV : Ce combat titanesque évoque un combat  
entre la vie et la mort.

L : Oui, et quand je me suis réveillée, je ne savais pas la fin.  
*Mais c'était la vie qui triomphait.* Je me suis dit :  
je peux aller à la messe, maintenant.

DV : Ce départ avec la petite fille ?

L : C'est quoi ? c'est moi... *c'était quelqu'un que j'aimais  
beaucoup et à qui j'aurais voulu donner ma vie* (sourir).  
En même temps, la nuit,  
alors que les symptômes du cancer  
avaient disparu en juillet, j'ai des sueurs nocturnes  
et des douleurs dans le dos comme un coup de poignard.  
Cette vie physique est tellement précaire.

(Séance suivante.)

L : J'ai fait deux autres rêves :  
*Mon frère se réveillait la nuit en criant :*  
*« Comment va maman ? »*  
*Je lui disais : « Elle n'a jamais été malade. »*  
*Et je voyais qu'il traînait sous le lit une lettre.*  
*Et, au moment où il me disait ça, il s'est déployé*  
*comme pour me tuer. J'ai voulu appeler la police.*

LÉOPOLDINE, LE NOM D'UN MORT

*Dans l'autre, je suis entre ma mère et mon parrain, à table, avec deux mokas. Et je dis : « Comment ? Avec l'appétit que vous avez tous les deux, il n'y a que deux mokas ? Et puis moi je n'aime que la viande rouge ! »  
... La lettre, sous le lit, elle était retournée :  
on ne voyait pas l'adresse.*

DV : Une lettre qui rend malade.

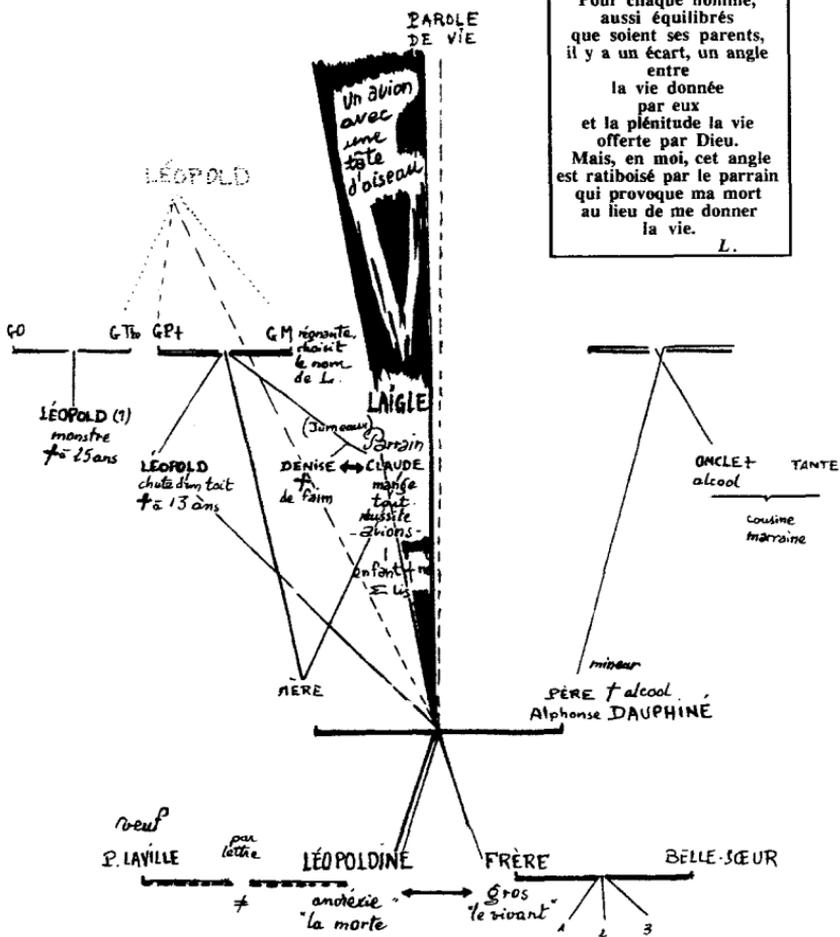
L : *Quand on recevait une lettre de mon parrain à la maison – il avait une très belle écriture –, c'était vraiment quelque chose !  
... Ma tante a été malade des œuvres de mon parrain... et moi aussi finalement ! Une lettre, c'est très personnel... Comme une initiale qu'on transmet, un patrimoine génétique.  
Si c'est mauvais, ce qu'on transmet dans l'autre, ça pousse mauvais... comme les ganglions : c'est la mort. Le cancer, c'est une puissance de mort qui se répand.*

En allant à Grenoble, je me suis arrêtée chez une amie et puis j'ai couché dans un hôtel.  
Dans une chambre voisine, il y avait un couple. Ils parlaient très tendrement. J'en étais énormément troublée.  
Je m'imaginai qu'ils faisaient l'amour. Ce n'est pas mal. Le ton de la voix très tendre, c'est très troublant.  
Je me disais : je suis une vieille femme.  
Je ne connaîtrai peut-être plus l'amour... Celui-là !

\*

Plutôt que de décortiquer une telle séance, je voudrais indiquer comment, moyennant transfert, s'est rejouée, sur le divan et dans la parole, non dans la chair, la situation incestueuse avec le parrain. En même temps, cela n'a été possible que dans la mesure où ce même transfert autorisait une référence à la foi du baptême et à la parole de vie, qui avait été déviée et qui, au lieu d'ouvrir à l'Alté-

Pour chaque homme, aussi équilibrés que soient ses parents, il y a un écart, un angle entre la vie donnée par eux et la plénitude la vie offerte par Dieu. Mais, en moi, cet angle est ratiboisé par le parrain qui provoque ma mort au lieu de me donner la vie. L.



rité qui fonde le sujet, déniait la filiation charnelle en pervertissant la relation spirituelle. Le tout confisqué dans le mensonge, la complicité et un silence de mort.

Ce n'est qu'en retravaillant cette cure, plus de vingt ans après qu'elle eut lieu, qu'un tel travail m'a « sauté aux oreilles », mettant en jeu, dans le transfert, toute la question du baptême qui, non seulement, ne l'autorisait pas à sortir de l'emprise œdipienne de la chair, mais, grâce à un parrain faux témoin, obstruait le chemin de la vie au lieu de le « préparer ». *Le témoin se révèle un faux témoin*, disait un patient, *en faisant servir les sensations du corps à son plaisir*. C'est ainsi que l'éclosion d'un départ, d'une séparation, d'une naissance ouvrant à la vérité qui parle et vient à notre rencontre... se trouve empêchée, contrariée, pervertie dans la mesure où le sujet est enclos dans le même, emprisonné dans la sensation et livré à la répétition. Ce même patient évoquait *la flétrissure de l'inceste*.

Léopoldine avait d'abord consulté un médecin qui s'appelait *Baiser*, puis avait été traitée par un autre dont le nom était *Perréla*, *un analyste*, avant de venir chez moi. Elle était déjà très malade. Plutôt que de faire de longs parcours en train, elle finira par venir s'établir à Lyon.

L : Hier, je vous ai vu sous les traits de saint Jean-Baptiste...

(Elle rit.) Ça n'est pas si éloigné que ça.

Je suis fatiguée, mais ça va bien.

J'ai fait un rêve :

un homme maigre était allongé sur mon lit...

et moi aussi, en travers... Cet homme portait une soutane ouverte devant, comme en portaient les pères jésuites quand ils portaient encore la soutane...

(...) Jean-Baptiste portait des peaux de bêtes...

et moi, j'aime bien en porter.

(...) Ce qui est important et que je n'arrive pas à dire

– je suis crevée – c'est là-dedans :

dans une espèce d'articulation...

d'une vie que je découvre...

## INCESTE ET JALOUSIE

et qui tient à la foi... surtout au domaine spirituel,  
mais qui, d'une certaine manière, ne peut venir  
que par ce qui se passe ici.

C'est pour ça que l'idée m'est venue de vous comparer  
à Jean-Baptiste.

C'est pour ça aussi que je ne sais plus  
de quel mal je souffre :

votre boulot n'est pas de guérir le pécheur.

Aucun homme ne peut le faire.

Reste à savoir si « ma maladie », c'est une infirmité  
ou si c'est dû à mon péché, à ma nature peccamineuse.

Est-ce que c'est ici que je vais me guérir de ça ?

Alors, je vous vois bien permettant les choses,  
*permettant qu'un chemin se prépare...*

Mais enfin, si vous préparez le chemin,  
on est pas dispensé de le faire...

et ça, c'est *une autre histoire qui ne fait que commencer.*

(Elle rit.) Je m'aperçois, en disant ça, qu'au fond,  
c'est le thème de la liturgie de l'Avent et de Noël.

Mais, mon problème à moi, c'est pas la liturgie,  
c'est de le vivre...

... Ça se raconte pas la vie...

J'ai l'impression que je suis au *début d'un cheminement*  
*ou d'un combat.* C'est difficile à raconter,  
c'est à chaque minute qu'on essaye de vivre...

Ici, je fais rien : je parle à quelqu'un qui ne répond pas...  
je me sens étriquée... et je me demande  
si ça se soigne ici ou autrement...

DV : Au fond, le problème serait celui d'un attachement  
au Baptiste (je pense à son parrain) qui empêcherait  
de suivre sa propre voie.

L : *Est-ce que ce Baptiste a un rapport avec mon parrain ?*

Ce qui m'a frappée aussi...

Quand j'étais sur le point d'être hospitalisée,  
*je n'avais pas supporté d'être empêchée de venir ici.*

Pourquoi ce caractère de nécessité absolue ?

LÉOPOLDINE, LE NOM D'UN MORT

*Comme s'il y avait quelque chose de vital ici...  
Alors que ça n'aurait pas été une catastrophe éternelle  
pour moi... ou une frustration que je n'aurais pas pu  
supporter.*

Avoir été empêchée de venir ici, n'est-ce pas avoir été empêchée de trouver son chemin à la rencontre de la vérité qui parle... par le rabattage incestueux du désir sur la chair qui n'autorise pas le plaisir à s'ordonner à la joie de la rencontre dans la vie, là où chacun a sa place, là où la vie est donnée à chacun dans la référence à un Nom qui lui assigne une place singulière dans la génération de la Parole dans la chair, le nom du père.



## L'interprétation et le corps

1. Le sujet décentré
2. La dissociation, lieu de l'interprétation
3. Le rejet-refus : la confiscation de la parole
4. La violence des mots sans parole : l'effacement du sujet
5. Point de vue et champ de vision
6. Le désir inconnu. L'œuvre de la patience
7. Les vagues de l'interprétation
8. Interprétation et origine
9. L'élargissement du sujet

### 1. *Le sujet décentré*

Je ne sais par quelle autorité, celle d'une œuvre, celle d'une personne ou celle de l'esprit, a été déposé en moi, dès le début de ma pratique analytique, le principe selon lequel il n'y avait d'interprétation analytique pertinente qu'en fonction du corps parlant et non en fonction ou relativement au savoir ou à la connaissance que l'on peut en avoir comme d'un objet.

Ce principe se trouvait assorti d'un corollaire : ne pouvait être interprété, en analyse, que ce qui se donnait à entendre d'une manière ou d'une autre – dans le dire, dans le dessin, dans le mou-

vement – et qui se répétait, comme à l’insu du sujet, dans l’espace du transfert.

La répétition dans le transfert autorise l’interprétation du symptôme ou du lapsus à la lumière de ce qui parle au corps de l’homme. Car il n’y a de corps humain que dans l’ordre de la rencontre – ordre symbolique, par excellence – dont la parole est le lieu unique. Hors de la parole donnée et reçue, mâle et femelle ne se rencontrent pas en humanité. Pas davantage, l’homme ne naît en son corps de l’homme et de la femme.

C’est toujours au joint de la parole, au niveau de son apparition, de son émergence, de sa surgescence, que se produit la manifestation du désir. Le désir surgit au moment de s’incarner dans une parole, surgit avec le symbolisme<sup>1</sup>.

Il nous faut lire avec attention ces citations : l’homme n’est désir que d’être incarnation dans la parole. Hors de la chair de l’homme, la question du désir ne se pose pas et il n’y a de rencontre qu’objectivante : celle de la connaissance. Avec la parole qui est incarnation du désir dans la chair, se manifeste une inadéquation à ce que l’homme connaît. Il se reconnaît dans ce qu’il manque à être pour être ce qu’il connaît.

Le désir est un rapport d’être à manque. Ce manque est manque d’être à proprement parler. Ce n’est pas manque de ceci ou de cela, mais manque d’être par quoi l’être existe. (...)

Le désir, fonction centrale à toute l’expérience humaine, est désir de rien de nommable. Et c’est ce désir qui est en même temps à la source de toute animation. Si l’être n’était pas ce qu’il est, il n’y aurait même pas la place pour qu’on en parle. L’être vient à exister en fonction même de ce manque. C’est en fonction de ce manque, dans l’expérience de désir, que l’être arrive à un sentiment de soi par rapport à l’être. C’est de la pour-

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. 2, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit., chap. XVIII : « Le désir, la vie et la mort », p. 273.

suite de cet au-delà qui n'est rien, qu'il revient au sentiment d'un être conscient de soi, qui n'est que son propre reflet dans le monde des choses. Car il est le compagnon des êtres qui sont là devant lui et qui, en effet, ne se savent pas<sup>1</sup>.

Ainsi, interpréter, en analyse où l'homme est considéré dans sa structure propre, celle du désir<sup>2</sup>, c'est prendre le risque – consenti de part et d'autre dans le transfert – de revivifier, par *la parole qui incarne le désir*, une chair coincée dans la spécularité de l'image d'elle-même, objectivée, parce que déshabillée. Le symptôme, le lapsus, le langage, le rêve même sont les lieux d'un désir qui ne sait plus se dire, qui ne s'incarne plus en vérité. Interpréter consiste alors à insérer la lame de la parole entre les mâchoires d'une tenaille qui enferme le sujet dans la prison du dédoublement imaginaire. Interpréter, c'est autoriser au nom de ce qui parle le surgissement du sujet au lieu de la rencontre avec l'autre, ce qui ne se peut faire qu'en référence à... ou en l'Autre : dans un corps qui témoigne que ça parle et que ça désire en l'homme depuis l'Origine, *avant lui*. S'il en est ainsi, on peut dire que l'interprétation est une modalité instrumentale du *passage* du dédoublement du moi à la division du sujet parlant, du parlêtre.

Ce n'est pas parce que l'homme a un corps charnel, une chair, qu'il parle. Mais, parce qu'il parle, il a un corps différencié sexuellement. La vérité ne parle vraiment que dans la différence – dans le sexe. Et c'est parce que ça parle dans le sexe que l'engendrement de l'homme a quelque chose à voir avec la vérité qui parle.

Quand « ça ne parle plus dans le corps humain », quand il n'y a plus de rencontre, c'est que, à son insu, inconsciemment, l'homme

1. *Ibid.*, p. 261-262.

2. *Ibid.*, p. 263.

Il y a une ambiguïté foncière dans l'usage que nous faisons du terme de désir. Tantôt nous l'objectivons – il faut bien le faire, ne serait-ce que pour en parler. Tantôt au contraire, nous le situons comme primitif par rapport à toute objectivation. En fait, le désir sexuel n'a rien d'objectivé dans notre expérience. (...) Mais ce à quoi nous avons affaire, c'est à un sujet qui est là, qui est vraiment désirant, et *le désir dont il s'agit est préalable à toute espèce de conceptualisation – toute conceptualisation sort de lui.*

ne se cherche plus dans la parole qui le spécifie, mais dans une image de lui qu'il fait parler en croyant que c'est d'elle qu'il tire son identité ! Il s'enferme alors dans un labyrinthe de représentations ou de perceptions sensorielles n'ouvrant jamais sur l'altérité dans la ressemblance – ce qui est la différence subjective qui le délivre de l'identification imaginaire à l'objet, à l'animal, à la fleur ou au semblable réduit au même ou à rien.

Ainsi, après avoir passé de nombreux mois en analyse, la découverte du mensonge inconscient réduisant l'autre à un objet de jouissance ramenait un homme jeune à découvrir une misère incestueuse cachée sous le refus de parler. Cette réduction à l'objet partiel a toujours quelque chose à voir avec une sensation génitale confondue, au stade précoce, avec une sensation digestive. Dans la rencontre analytique, il avait le sentiment de trouver à qui parler et mesurait à quel point sa vie était misérable, cachée sous le masque lisse du pervers, dans un comportement séducteur, vide de la moindre présence. Il m'apporte un jour un rêve où il est question d'une rencontre avec moi. Nous sommes dans un groupe où, au lieu de parler, je jette un pétard dans le groupe. Il prend à son tour un pétard et le jette sur moi. Et notre homme de partir dans un dédale intellectuel d'associations à n'en plus finir sur la question de l'agressivité. L'ennui que provoque son discours m'alerte et, lors d'une respiration, j'interviens en glissant une parole sur l'échange de pétards :

Vous n'avez jamais eu de troubles digestifs ?

La dénégation qui s'ensuit me laisse espérer que j'ai touché juste. C'est-à-dire au lieu de la sensation digestive (jouissance) où il se réfugie. Et il ajoute en effet :

Lors d'une période antérieure de confinement et de retrait...  
et puis, adolescent aussi, je pétai beaucoup.

Quelques mois plus tard, après avoir évoqué l'irréversibilité du mouvement qui le faisait « sortir du rang » ou du retrait marécageux :

Dans *Don Juan*, il est dit : « Quand un homme pète,  
c'est qu'il est en vie. »

Je serais tenté de dire : « Quand un homme parle,  
c'est qu'il est en vie... »

Ça me semble plus humain...

même s'il est difficile de parler.

Les mots de la langue ne sont vivants que d'être prononcés par une bouche et entendus par des oreilles qui révèlent, dans l'opacité de la chair, la dimension du cœur. Cette dimension mesure un espace intérieur et central qu'aucune représentation ne peut encombrer, un espace silencieux d'où naît la parole qui engage le corps dans la rencontre et dans lequel la parole pénètre quand le sujet prend corps. Cette dimension d'ouverture à la rencontre et de rencontre dans l'ouverture fait de l'altérité – de l'Autre plus intime à moi-même que moi-même, de l'Autre du sujet – *l'exigence élémentaire d'une parole vraie*<sup>1</sup>. Dans la psychose, cette loge de l'altérité au cœur de l'homme est éprouvée comme un vide. A propos du lien qu'il fait entre la pensée et les entrailles, un patient dit :

J'ai l'impression de vivre autour d'un trou,  
d'une sphère vide  
et de n'être jamais au centre de ma vie.  
Je n'ai pas été appelé.

En disant cela, il éclate en sanglots.

Éclater en sanglots, c'est être touché sans pouvoir répondre autrement qu'en faisant du bruit dans une sorte de contraction qui intéresse tout le corps. Les larmes demandent à être interprétées. Sinon, l'intensité de l'émotion dont elles sont la manifestation peut devenir, elle aussi, le lieu substitutif où l'enfant cherche son identité : il se réfugie dans les pleurs que, souvent, il cache.

Or la vérité du sujet ne se réduit pas à l'intensité de la sensation,

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. I, *Les Écrits techniques de Freud*, op. cit., p. 289.

à la sensation pour elle-même. La vie humaine s'éprouve en vérité dans l'acte où elle se révèle : elle est *corps parlant*. Une telle révélation ne saurait être exigée par rien ni personne d'autre que par le désir de la vérité elle-même de se dire. Elle ne le fait que là où elle est entendue, là où, d'être entendue et de faire corps, elle est vraie. Et non pas là où elle est confondue avec la sensation d'éclatement et/ou de soulagement. Il est de l'essence même de la vérité de se révéler et de révéler. *Elle parle*. On comprend qu'elle *soit* inscrite dans la dimension d'altérité qui fonde le sujet, l'*Autre*. La tentation de l'homme est de faire, de la loge intérieure de son cœur, un miroir, de substituer l'image ou la sensation qu'il a de lui-même à cet Autre de la vérité qui parle, son prochain.

Qui dit *altérité originaire au cœur de l'homme vivant* laisse entendre *une rencontre finale espérée dans la mort*. Si l'altérité est l'exigence élémentaire d'une parole vraie, c'est qu'elle est fondée dans l'espérance d'une rencontre qui fait vivre. Transmise de génération en génération, la parole est ainsi fondée dans la promesse que tient le silence dans lequel elle est écoutée. Ce silence où la voix résonne donne corps à la parole. L'échange des mots ne se réduit pas au savoir ou à la connaissance. Dès lors qu'il écoute et qu'il parle, l'homme est divisé entre savoir et vérité : il est sujet. Entre ce qu'il sait de lui, qu'il imagine de plus en plus adéquatement, et ce dont il vit en vérité, le désir d'une rencontre dans l'espoir de vivre enfin, d'être un corps vivant, réel.

L'expérience moderne s'est réveillée d'une longue fascination par la propriété de la conscience, et considère l'existence de l'homme dans sa structure propre, laquelle est la structure du désir. Voilà le seul point à partir de quoi peut s'expliquer qu'il y a des hommes. Pas des hommes en tant que troupeau, mais des hommes qui parlent, de cette parole qui introduit dans le monde quelque chose qui pèse aussi lourd que tout le réel<sup>1</sup>.

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. 2, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit., p. 263.

Garder le silence, pour l'analyste, c'est laisser s'ouvrir l'espace (virtuel) de cette division intime du sujet entre savoir et vérité où la parole se dit, où la vérité parle sans que le moi le sache.

Introduire l'homme à ce silence n'est pas seulement une façon de se taire, c'est, au sens fort d'un rapport à l'*auteur de la vie*, l'autoriser à associer les images et les sensations corporelles dans lesquelles il est pris, par le fil conducteur qui le mène à entrer dans le mystère de ce qui parle en lui. Il n'y a d'interprétation en vérité que dans ce déplacement vers l'origine. Confronté au silence du cœur, dont l'écoute d'un autre témoigne qu'il est le lieu du surgissement de la parole, l'analysant peut s'y risquer en quittant l'oscillation mortifère entre mutisme et bavardage dont le dénominateur commun est le refus d'entendre. Ce refus est un refuge. Il met à l'abri d'une menace fantasmatique de rejet ou de mort, venue se substituer à la promesse de vie inhérente à un appel.

C'est comme si je découvrais une zone de silence...  
qui me permet de parler...  
comme si j'avais l'impression de toucher  
un point de mystère qui ne fait pas de doute...  
ça me donne l'impression que,  
si on peut écouter quelqu'un à partir de ce silence...,  
on peut se taire ou parler...  
sans que ce soit étrange ou faux.

Être touché au cœur, aimer, souffrir, se réjouir, être soumis au principe de plaisir et de déplaisir, révèle le corps d'un sujet pour l'autre quand il parle. Il parle à sa manière de ce qui résonne à l'intime de sa chair, dans le silence, voire dans la nudité. Une telle résonance donne à l'homme son poids de réalité corporelle. Elle l'offre à la rencontre. Elle lui donne d'être quelqu'un pour quelqu'un d'autre. A travers l'expérience particulière de la parole qui spécifie tous les hommes se trouve assignée, à chacun, une place singulière dans la suite des générations.

Pour que l'écoute de l'analyste, ou ses interventions, correspondent à l'interrogation du sujet, il faut en effet que l'analysant l'en-

tende comme la réponse qui lui est particulièrement adressée. Cela ne va jamais sans écart, ni sans décentrement. Ce délogement fait peur avant qu'il n'arrive. Après, il est ressenti comme la trace d'un consentement à ce qui arrive et que le désir annonce.

Ces principes ne sont rien d'autre que la dialectique de la conscience de soi. (...) Mais la découverte freudienne a été de démontrer que ce procès vérifiant n'atteint authentiquement le sujet qu'à *le décentrer de la conscience de soi*, dans l'axe de laquelle la maintenait la reconstruction hégélienne de la phénoménologie de l'esprit : c'est dire qu'elle rend encore plus caduque toute recherche de « prise de conscience » qui, au-delà de son phénomène psychologique, ne s'inscrirait pas dans la conjoncture du *moment particulier qui seul donne corps à l'universel et, faute de quoi, il se dissipe en généralité*<sup>1</sup>.

Pour Lacan, il s'agit avec Hegel de *comprendre comment la constitution de l'objet (le monde et le moi) se subordonne à la réalisation du sujet*<sup>2</sup>. Mais avec Freud, le sujet ne se réalise pas dans une référence individuelle ou collective à la totalité, puisque son surgissement introduit la division où il prend corps, qu'il soit, ce corps, individuel ou collectif : dans son rapport à l'Autre, il est divisé d'avec le même. Le sujet de l'inconscient naît de l'acte d'une parole qui le sépare de lui-même, et fait de sa division le lieu paradigmatique de l'identité du particulier et de l'universel.

## 2. La dissociation, lieu de l'interprétation

Cette disjonction en appelle à la *dissociation* de la chair, lieu de vie et de l'esprit, lieu de la parole. Elle réfère le sujet décentré

1. « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Écrits, op. cit.*, p. 291-292.

2. *Ibid.*, p. 292.

de son moi à une unité originelle perdue, celle d'un corps réel où la différence des membres ne fait qu'UN. Aux prises avec cette dissociation, c'est dans la rencontre avec l'autre que l'être humain fait l'expérience, *dans la différence, d'une unité perdue* : dans la perte de l'image, il fait l'expérience négative de l'esprit, celle d'un don non symbolisé. Le rejet inconscient de la différence, dans la névrose, ce que les analystes nomment *évitement de la castration*, équivaut au refus de l'esprit, dans la rencontre.

Indexée de ce refus – *il n'en veut rien savoir* –, la rencontre dans la chair n'est plus signifiante du sujet particulier qui, seul, ouvre à l'universel. Cette ouverture du particulier à l'universel est de l'ordre de la parole : elle donne vie. Avec la jouissance obstinée de son occultation, *c'est le passage de la chair à l'unité du corps auquel l'esprit donne vie qui, dans la rencontre, est nié*. Alors, la promesse qu'est censée actualiser toute rencontre n'est plus tenue. La clôture sur le même pervertit le désir. En elle, la résonance de la parole s'éteint et le désir de l'Autre ne s'incarne plus dans la chair de l'homme. De n'être plus ordonné à la révélation de la vérité qui fait corps – la vérité qui parle –, le désir se trouve désordonné dans et par le jeu des pulsions partielles. En 1992, on pouvait lire sur les murs de la Croix-Rousse, à Lyon : « Mes désirs sont désordre. » Ce dévoiement détruit l'espace intérieur, il le vide de l'esprit qui anime l'unité du corps. Ça ne résonne plus dans le corps, mais à côté ou dans la tête. Les mots du langage donnent l'impression d'être coupés, séparés, abstraits de la chair. Une telle abstraction est toujours la conséquence d'un mensonge même s'il ne se sait pas encore. Ce mensonge résidera dans la violence d'un « ne rien vouloir savoir » de la dissociation entre la chair et l'esprit, dans une ignorance de l'autre qui est pourtant l'objet même du vouloir dans l'amour. Cette méconnaissance de l'autre et de soi est négation du désir. Elle avorte la joie de toute rencontre en vérité.

En moi, il y a un mensonge... parce que je me ressens mauvais  
et que je n'arrive pas à accepter qu'en moi  
il y ait des choses bien...

Quand on me le dit, ça... je l'entends,  
 mais je n'y crois pas... c'est pas possible...  
 C'est comme un orgueil à l'envers... mais c'est pareil,  
 c'est même pire... même si je sais que ça vient pas de moi,  
 je le reçois quand même pas...  
 C'est un mensonge ! Fondamentalement j'y crois pas,  
 mais c'est ça que je vis. La chose qui n'a pas d'importance  
 ou qui n'a d'importance que relative, ça prend toute *ma* place.  
 J'ai l'impression que s'il y avait un regard d'amour  
 porté sur moi, je disparaîtrais, je fondrais, je disparaîtrais,  
 ça serait intolérable.  
 Même quand je sens ce regard-là, je n'arrive pas à y croire  
 profondément, ça s'inscrit pas en moi. Y a quelque chose  
 dans mes scénarios masochistes qui est la même chose :  
 ce négatif par rapport à l'Autre qui peut être un être divin  
 ou une maîtresse. Et le plaisir est remplacé par la détresse...  
 Et la tristesse est bien plus forte !  
 Pour faire semblant d'aimer mes parents,  
 je me suis détesté moi-même. Quand j'ai des paroles plates,  
 qu'il n'y a rien derrière, dans la vie de tous les jours,  
 ma femme me dit : « Arrête. » Et, de fait, c'est l'horreur.  
 C'est pas avec des paroles plates que j'aimerais parler,  
 c'est avec des paroles vivantes.

Certes, il ne s'agit pas ici du mensonge intentionnel, consciem-  
 ment voulu, mais d'un mensonge structural, originel et historique.  
 Cette menterie confond l'imaginaire de la chair avec la parole  
 du sujet, le plaisir (ou l'intensité de la sensation) avec la joie. Elle  
 ne différencie pas le monde clos de l'image en miroir du monde  
 ouvert de la parole. Elle fait croire qu'il est possible de dire la  
 vérité autrement qu'en risquant sa chair ou l'image qu'elle a d'elle-  
 même dans l'ouverture à l'esprit. Ouvrir la bouche pour parler  
 vraiment, c'est en effet courir le risque de voir disparaître l'image  
 idéalisée du moi. Ce risque s'éprouve comme perte insupportable  
 dans la déception narcissique, ou comme ouverture à l'autre dans  
 la rencontre. La vérité du sujet se dit là où la chair prend ce risque.  
 C'est là que le sujet prend corps et qu'il est nommé.

Lorsque l'opposition et la contradiction annulent la différence, la jalousie réductrice de l'autre à rien gagne et empêche le sujet dans le cercle vicieux de l'attachement possessif ou de la rivalité exclusive. Le zèle narcissique du jaloux est le tourment d'un moi cherchant à vivre dans l'image d'une intimité dont il s'exclut par la projection même. Pour lui, l'amour – et la volonté qui en est l'essence – est un tourment : en prenant l'autre pour la projection de lui-même hors de lui-même – son image –, le désir du jaloux se trouve dévoyé. Il n'est plus chemin de l'autre qui, venant à sa rencontre, le constitue comme sujet désirant. Il est dans l'impasse d'une idolâtrie qui s'ignore et l'enferme en lui-même. « Dans son monde. » Sans le savoir, il cherche à s'autonommer avec cet effet pervers qui consiste à imaginer qu'il n'a pas de place dans la génération des hommes puisque personne ne lui parle. Au miroir du jaloux, l'image que la chair a d'elle-même est confondue avec la parole qui nomme originairement. Ainsi en va-t-il pour la marâtre de Blanche-Neige lorsqu'elle interroge son miroir. Par le biais de ce mensonge initial, la jalousie tapie dans les replis de nos structures névrotiques dissocie le lien de nos représentations visuelles ou auditives avec la parole originaire. Elle empêche l'ouverture de l'espace intérieur qu'elle transforme en bunker.

Moins un petit d'homme est référé à la parole d'alliance de ses parents dans le moment de sa conception et de sa naissance, plus est précoce l'enfermement dans un dédoublement imaginaire de la chair et de l'image qui vient remplacer la division du sujet d'avec lui-même dans l'acte de la parole. Chair et image se donnent comme deux réalités originairement séparées alors qu'elles sont l'indéfini reflet l'une de l'autre. Cet écho indéfini d'une origine double nie l'infini du désir. Alors, la parole *n'est pas une* et l'univers est éprouvé comme *unité absente*, corps perdu. L'homme s'identifie au même ou au multiple. Il s'éprouve comme objet partiel tout à la fois produit et rejeté par la chair. Au lieu que la réalité soit symbolique, à l'articulation du Réel et de l'Imaginaire, le Réel et l'Imaginaire ne sont plus que deux entités qui ne se rencontrent pas. Il n'y a plus, dès lors, un univers, mais deux mondes ou plu-

sieurs sans rapport les uns avec les autres. Celui du père et de la mère, par exemple, ou de l'homme et de la femme dont la différence ne renvoie plus à l'unité de ce qui parle, mais à la tentative d'une exclusion réciproque qui, de ne pouvoir avoir lieu, n'en finit pas. Là gît la confusion du Réel et de l'Imaginaire qui mène au gouffre la médiation symbolique de toute réalité : la Parole. La naissance du corps de l'homme ne témoignerait plus de ce rapport entre la chair et l'esprit que la parole indique comme désir au lieu même de la dissociation de ce rapport.

Naître au monde, en effet, c'est être engagé dans l'expérience de cette dissociation avec l'espérance que, dans la rencontre de l'un et de l'autre, de l'homme et de la femme, ce qui les sépare et les divise, le sexe, soit le lieu de surgissement de ce qui les unit dans la différence, la parole.

C'est à cette condition que l'on peut parler de génération humaine. L'unité dissociée du corps de chacun en appelle à l'unité réelle d'un corps pour tous perdu dès l'origine, un corps hors duquel ni la chair ni le langage ne seraient pensables en vérité, c'est-à-dire fondés dans un rapport vivant.

Lorsque la parole originale n'est pas symbolisée dans et par la rencontre d'où elle naît, l'espérance de vivre en *homme de parole* s'éteint. Dans un processus de dénégation qui touche à l'origine en détruisant la parole – le mensonge –, l'espérance inhérente au risque de parler se tourne en refus de naître à la parole sur le chemin de l'histoire dans une incessante provocation (rapport de l'EXclusion, faire sortir, et de la FORclusion, refus initial de faire entrer). La peur prend la place du désir et devient peur qu'il n'y ait personne à rencontrer si nous lâchons l'image de nous-mêmes. Cette peur se mue en la certitude obstinée de la phobie devant toute vie autre que la sienne. La dénégation de la parole défie toute présence en la suspectant. Freud dit qu'elle appartient au plaisir universel de nier, de dire « non ». Et, quand la carapace du mutisme signifiant le refus de naître à la parole se fissure, la plainte désirante que le psychanalyste entend est toujours la même :

Il n'y a personne... Il n'y avait personne...  
Ce n'est pas vrai qu'il y a quelqu'un !

S'il n'y a personne dans l'ordre de la parole, le sujet n'a aucun témoin de son existence dans la rencontre, dans les rencontres de l'histoire, dans celle de ses parents. Sans témoin véridique de la parole, le petit d'homme ne peut consentir à exister en tant que sujet selon la loi des hommes. Son cri sera muet et il ne signera jamais de son nom aucun papier d'identité. Il résidera dans une identité perdue !

Mutisme, surdité psychique, troubles de la prononciation ou de l'articulation, logorrhée, bégaiement, parasitisme mimique... ces symptômes trahissent la dissociation de la parole. Le mensonge dont ils sont les effets interdit à la parole de prendre corps. Il dissimule derrière l'unité apparente de la chair ou du langage la division du sujet. C'est avec le repérage de cette dissociation que l'interprétation devient possible et pertinente : elle rétablit l'espace d'une résonance en restituant l'équivocité d'un signifiant. Avec l'émergence du sens refoulé, la demeure du langage s'élargit aux dimensions de la parole espérée.

Grâce à la prononciation diphtonguée du son « o », l'accent lyonnais peut induire une confusion entre les mots *corps* et *cœur* comme entre les mots *aurore* et *horreur* si bien que l'*aurore* attendue par le veilleur peut résonner comme l'*horreur* de la nuit. La mise en évidence du son diphtongué d'une syllabe établit le passage de la seconde à la première. Par la distinction des deux sens, le sujet se trouve décentré : là où l'enfant se trouvait sidéré dans l'attente d'une mort le plongeant dans l'*horreur*, il va pouvoir se remettre à attendre l'*aurore* de la parole qui le nomme et l'appelle à la vie ! Le psaume dit en effet :

Mon âme attend sa parole...  
Plus que les veilleurs l'aurore<sup>1</sup>.

1. Bible de Jérusalem, *Psaume* 130, verset 6.

Et pour l'enfant, la mère qui veillait au-dessus de son berceau n'attendait que *l'horreur*.

Déceler l'équivocité du langage ou la duplicité de la chair à partir de l'ambiguïté des mots et de la confusion des sens est une figure de l'esprit (ruse de l'inconscient). L'interprétation transforme la ruse de l'inconscient en énigme. La sagesse rend à nouveau praticable le chemin par où l'autre advient dans la parole et dont la ruse nous avait dévoyés. Elle a pour effet d'ouvrir le rapport dissocié de la chair et du langage à la vérité qui parle *autrement*. Le mensonge se vautre dans l'ambiguïté : il s'en nourrit. L'ambiguïté est incertaine, indéfinie, elle mélange les sens. Si aucune interprétation ne vient lever l'équivoque, l'ambiguïté s'ignore. Elle ouvre la voie au dédoublement et à la peur de consentir à la foi qu'implique la parole si, dès le départ, elle introduit à une insoutenable *tricherie* dans la confusion des sens.

L'interprétation est dénonciation du mensonge inhérent au refoulement et à la feinte : mensonge par omission de qui ne veut rien savoir, avec, en contrepoint, accès à l'ensemble des rationalisations, des compensations et des oublis. Hors de toute référence morale, elle crée la surprise comme chaque fois que se révèle à la conscience ce que l'on *savait déjà*. Elle rétablit le pont jeté sur les commencements en direction de l'origine. Elle fait désirer l'unité perdue dont témoignent la division du sujet et la différence qui organise le monde. Elle remet en jeu le rapport de la diversité des membres de la chair à l'unité du corps. Elle joue avec les mots du langage dans une parole qui s'adresse à quelqu'un. Elle interroge l'esprit qui vivifie la chair et le langage. Par là, elle rend praticable le chemin ouvrant à la rencontre de la vérité qui parle dans le corps de l'homme et qui est celée, dès les commencements, dans la dissociation de la chair et du langage par la torsion du mensonge. A ne pas être symbolisée, la dissociation du rapport à la parole nourrit l'ambiguïté du doute, et le chemin ne conduit plus à la révélation de la Vérité mais il se perd dans le sable des objets dont « on » parle. Le signifiant de l'Autre, le *manque*, est éclipsé au profit d'une signification quelconque. En repérant les sutures du manque,

l'écoute analytique restaure la scansion qui introduit à l'histoire particulière du sujet dans un corps. Le savoir du contenu, lui, la compréhension objective, reste dans la généralité organisée par la cohérence d'un discours. Il demeure extérieur. Il ne tranche pas dans la confusion.

L'autre jour, je suis parti d'ici  
avec l'image d'une araignée qui bougeait  
quand je bougeais, dans le miroir du rêve.  
J'ai dit que je ne voulais pas être une araignée.  
Et, samedi, j'ai compris que j'étais foncièrement l'araignée.  
(...) Je ne sais pas si vous vous rendez compte :  
découvrir qu'on est pleinement une araignée...  
et rien d'autre !  
Ici, c'est l'araignée que vous recevez chez vous !

L'ambiguïté du mot ou du langage est la figure d'une condensation en un mot ou en un discours de deux images ou de deux sens. Cette condensation des mots qui peut aller jusqu'à l'anagramme (œillère et oreille, par exemple) confisque l'espace d'une parole vraie, le jeu de la division d'où surgit la vérité du sujet qui n'est ni ceci, ni cela, ni seulement œil, ni seulement oreille, mais corps dont l'œil et l'oreille sont les sens.

Dans le mutisme du symptôme, la chair garde la trace d'une parole qui nous fait vivre en homme. Et dans la mesure où il est une parole muette, le symptôme – *volens nolens* – a toujours quelque chose à voir avec le mensonge : la distorsion du déplacement entre le senti et le dit ou le mélange de la condensation sont les processus de production des symptômes. C'est là que l'interprétation met au jour de la parole dans le corps la ruse inconsciente. Elle le fait en rétablissant un rapport oublié, en distinguant deux significations confondues. Elle autorise la reconstruction d'une chaîne, ou d'une partie de chaîne dont tous les maillons sont réunis par le fil d'un langage désirant qui articule le temps et l'espace – les différentes figures de son histoire – à ce qui parle en vérité depuis le commencement et jusqu'à la fin.

Dissociation et association, confusion et distinction sont les lignes de force des figures du langage. Elles les organisent en un compromis que la parole tranche quand elle ouvre le chemin de ce qui parle en vérité et qu'elle touche au cœur. Elle élargit le sujet de la prison des mots où il s'enferme dans ce qu'il dit. En le référant à l'ouverture d'un corps, au cœur duquel l'homme entend ce qui parle en vérité, il se trouve délivré de l'image qu'il fait parler dans sa tête. Prise pour sa fin, elle le dissociait de ce qui parle en lui dès l'*Origine* et qui l'éclaire (Orient).

Si l'interprétation remet en circulation les mots du langage dans le champ du corps et qu'elle en *illumine* le sens, l'absence d'interprétation ou son utilisation perverse plonge dans les *ténèbres*.

Nous n'avançons sur la voie de l'interprétation qu'en suivant la trace que laisse dans le corps la dissociation de la chair d'avec ce qui parle. C'est au génie de Freud que nous devons d'explorer ce champ de la dissociation par la *libre association* des idées.

### 3. *Le rejet-refus :* *la confiscation de la parole*

Avec la découverte ou l'*invention* de l'inconscient et du chemin qui y mène, la libre association des idées, nous sommes menés jusqu'en ce point des commencements où la parole – du fait même qu'elle est l'*Origine* – est tenue dans le refoulement. Elle nous est accessible comme origine à travers le jeu des interprétations des figures de la langue. Organisée en compromis entre ce qui parle et ce dont il est parlé, entre la manière dont les mots renvoient au sujet et la manière dont ils sont « adéquats » à l'objet, la figure est le lieu où s'opère le discernement entre la vérité qui parle et le mensonge qui s'y oppose. En ce sens, le symptôme est, pour l'analyste, une figure. Figures ou symptômes, c'est dans leur interprétation que se laisse entendre, entre vérité et mensonge,

le désir du sujet inconscient, dans la résistance ou dans le rire<sup>1</sup>.

Il faut rappeler que, non ordonnée à la vérité qui parle, la dissociation chair-langage risque d'être utilisée pour éviter la résonance de la voix dans la chair, c'est-à-dire pour dénier le rapport de la chair à la parole originaire. Cet évitement a pour effet la négation du corps.

Ainsi, quand personne n'écoute le cri de l'enfant nouveau-né et ne l'interprète en étant le témoin qu'à travers lui s'annonce la parole qui fait l'homme autre, tout se passe, à l'âge de l'adulte enclos dans son image, comme si rien ne soutenait la portée du désir et n'en promettait l'accomplissement dans la rencontre. Alors toute réalité est ressentie comme illusion ou mensonge car le Réel auquel toute réalité renvoie comme à cela même qui la fonde n'existerait pas en vérité. La parole originaire serait la rétro-projection de l'acte de la connaissance imaginaire dans le vide. Le désir de l'homme ne serait fondé que dans le fantasme, non dans le Réel qu'il vise.

(Après un silence de plus d'un quart d'heure.)

NR : C'est comme si j'avais été trompé...

autour de cette impression de ne plus y être.

(Il avoue une impression de décalage et d'absence de transmission de la parole qui se formulerait ainsi :

« Quand j'y suis pas, j'y suis. »)

DV : Laissez venir les mots... (sanglots contenus).

Vous vous souvenez d'avoir pleuré ?

1. Paul Beauchamp, *L'Un et l'Autre Testament*, t. 2, *Accomplir les Écritures*, op. cit., p. 42. A propos du nom d'Isaac et du rire d'Abraham et de Sara, dans la Genèse (17,17; 21,6), Paul Beauchamp écrit :

Nous voyons que le rire n'est pas que signe d'un accueil de l'absolu, sur la limite du fini. Il est aussi symptôme de notre résistance. S'il est le propre de l'homme, c'est qu'il est lié au langage, aux signes qui font corps avec lui. Devant l'absolu, il confesse notre défaite après notre résistance, qui le remettait au lendemain. La vraie limite où éclate le rire passe finalement entre mensonge et vérité. Aussi peut-elle être franchie dans les deux sens : le rire sert également à congédier la vérité. Les « rieurs » sont maintes fois dans la Bible ceux qui refusent de croire. Le psaume 1 parle de « banc des moqueurs » : c'est la place de ceux qui ne marchent pas.

## INCESTE ET JALOUSIE

NR : ... (net et bas) Non... autour de l'adolescence,  
y avait des trucs comme ça qui venaient !  
Des espèces de je ne sais pas quoi !  
Comme si ça appelait, mais y a personne !  
Y a pas de mots pour ça !  
C'est drôle, parce que j'ai l'impression d'avoir déjà dit ça  
(rire reniflé de dérision).  
Je ne vois pas comment formuler ça...  
une espèce de peine infinie...  
comme si c'était à un autre étage  
que celui qui essaye de parler ça...  
Les hurlements de loup... ressemblent à ça...  
et puis c'est tout...  
Je me vois très bien à quatre pattes en train de hurler  
comme ça... mais...  
J'ai qu'une envie, c'est que ça se taise...  
et puis... faudrait que j'en parle...  
et je ne sais pas quel mot mettre là-dessus...  
Si j'essaye de la vivre, je me mets à pleurer...

DV : Ce « *je veux* savoir ce que c'est » est l'obstacle même  
à ce que ça se révèle.

NR : Je vais passer mon temps à pleurer ici...  
C'est au point que quand je vois des loups à la télévision...  
j'ai vraiment l'impression de savoir ce qu'il y a dedans...  
Mais ils racontent rien...

DV : Ils ne pleurent pas non plus.

NR : ... Oui (Il pleure.)

DV : L'adolescent a dû chercher des bras pour pleurer...  
ou il les a refusés...

NR : ... C'est effectivement ce que je cherche...  
mais y en a pas... (...)  
J'ai l'impression horrible que vous m'attendez...  
et que je ne peux pas venir... (Il éclate en sanglots.)

DV : Bien. Malgré l'urgence, nous ne sommes pas pressés.

Ce ressenti étroit le psychotique dans la sécheresse d'un constat, plutôt qu'à la faveur d'une plainte : *il n'y a personne* ou *aucune parole ne l'habite*. Telle est la forme impersonnelle d'un orgueil inconscient condensant, comme en un noyau dur, le sentiment d'être rejeté avec le refus de sentir.

Cette forme ultime de dissociation déniée entre les mots et la chair interdit toute résonance. Elle est refus *a priori* de la vibration de l'altérité. Elle conjugue un inconscient refus avec un inconscient rejet.

Ce rejet-refus se laisse entendre dans toutes les psychoses. Le pervers, lui, en joue, *presque* sans le savoir : il n'en veut rien savoir. La dissociation est alors vécue comme dédoublement, voire comme morcellement (le « corps morcelé ») chez le psychotique. Elle l'est presque chez le pervers qui passe, avec la rapidité de l'éclair, d'un côté à l'autre du dédoublement comme s'il n'était qu'un bord. Un patient disait : *Je suis comme un disque qu'on retourne*.

Éprouver, dans l'imaginaire, qu'il n'y a personne et qu'aucune rencontre ne vient médiatiser la vérité du désir de l'Autre, dans son ouverture à la parole originaire, est à entendre comme une détresse. Mais cela ne doit pas empêcher de l'interpréter, au vif du transfert, comme l'orgueil le plus féroce : celui du désespoir.

Il n'est pas aisé de rendre compte de l'ambiguïté du désespoir et de laisser le glaive de la parole pénétrer dans cette prison pour en libérer le sujet. En terme déjà stérilisé, cela s'appelle castration. Dans un cercle vicieux qui promet la jouissance narcissique à un maximum d'intensité sensitive, le désespoir devient cause de la détresse et la détresse, cause du désespoir. Ce charme fatal conduit au flirt avec la mort ou avec un retrait de soi-même en soi-même qui y conduit à travers une non-jouissance apparente dans laquelle sont englouties toute jouissance et toute réjouissance de la rencontre.

#### 4. *La violence des mots sans parole : l'effacement du sujet*

Lorsque l'autre (la mère) est persécuteur dès la naissance et se donne comme le « tout », notre propre image<sup>1</sup> (inconsciente) devient persécutrice. L'autre n'est jamais vécu, après, que comme la projection d'un double interprété comme l'origine : ce qui est enfermement sans issue. L'amour y est manifesté sur le mode de la déréliction et de la haine, la vie sur celui du risque de la mort. Comme si amour et haine, vie et mort ne tenaient leur réalité que de s'opposer terme à terme dans un constant renversement. La vie y est définie comme un « contre la mort » dans une incessante provocation où elle semble la subir.

JS : D'un côté comme de l'autre, j'étais toujours  
dans un « ne pas faire » quelque chose.  
Ne pas vivre, mais ne pas mourir, ne pas plaire...  
mais ne pas déplaire... Il fallait toujours se maintenir  
dans un état de neutralité, sur un fil,  
pour ne pas prendre de risque du côté de la mort,  
ni du côté de la vie... Une corde raide...  
Il fallait rester dans la masse...  
car il y avait le risque d'un rejet des deux côtés.  
Ne pas dire... à cause de la crainte... ne pas dire...  
à cause du bonheur...  
J'hésite à parler : et si ça déclençait le rejet...  
Si j'ai peur d'un silence, je pourrais dire : j'ai peur,  
mais si je parle pas, c'est parce que je me dis  
qu'il veut bien manifester un silence et qu'il risque  
de se taire encore plus, etc.  
Il faut se maintenir en état pour que rien ne bouge,  
comme si d'un côté comme de l'autre, c'était le vide,  
l'angoisse du ni vie ni mort. (Pleurs.)

1. Françoise Dolto, *L'Image inconsciente du corps*, op. cit.

Les discours ne deviennent textes, ne s'entendent, qu'à la lumière de l'interprétation. La signifiante rendue aux mots autorise le décodage du langage chez celui qui dit le dédoublement du moi ou le morcellement du corps, sans même le savoir.

XL : Je me dis toujours que je devrais *être rentière*.  
(Entendez : *être entière*.)  
C'est le seul métier que je saurais faire...  
mais *ce n'est pas vrai*...  
(Entendez : *je ne suis pas entière*.)  
c'est trop compliqué...

Entendus dans la signifiante et non dans la signification, ces mots rouvrent, sans qu'elle le sache, le risque d'un gouffre qui l'a maintes fois fait éprouver sur le divan, et jusqu'au coma, la sensation de membres détachés du corps, d'enfoncement dans la terre, accompagnée d'une angoisse massive. Elle poursuit :

XL : Qu'est-ce que c'est les mots ?  
Ça existe ou ça n'existe pas ?  
C'est quelque chose ou rien du tout ?  
Ça existe pas, les mots,  
c'est quelque chose pour s'amuser comme ça...  
les mots, ça pourrait être important si quelqu'un écoutait...  
mais ça... ça n'arrive jamais !  
C'est pour ça que ça sert à rien !  
Moi, les mots je m'en sers juste pour avoir l'air de faire  
comme les autres, pour être tranquille...  
et je crois que les autres gens, ils font pareil...  
Ma mère, il fallait tout le temps *être avec elle*  
(elle n'était ni entière ni en tiers)  
et elle parlait tout le temps...  
mais ce qu'on répondait,  
ça n'avait absolument pas d'importance.

Quand il en est ainsi, le langage réduit à un pur discours narcissique n'ouvre plus dans une *allée vers* au bout de laquelle un autre

se tient et m'appelle en me différenciant de l'image à laquelle je suis collé. Lorsqu'elle n'est pas référée à une parole tierce, la différence entre l'autre et moi est imaginaire et toute séparation est éprouvée comme coupure, amputation ou abandon. Aussi y a-t-il une manière d'aliéner sa propre chair aux mots de la mère... pour continuer de vivre en elle. Cette fusion idéalisante que l'on prend volontiers pour de l'amour neutralise ou fait disparaître la médiation des mots qui semble si dangereuse s'il est vrai que la parole sépare. Le collage interdit, par le fait même, toute rencontre hors de la mère. Tout doit passer par elle ou plutôt par son *imago*. Hors d'elle, point de salut. Le subtil refus de naître – c'est-à-dire de s'en séparer, ce qui serait périr – devient la seule manière de continuer à vivre.

Une langue *maternelle* sans référence à l'Autre-Tiers est une langue qui ne parle pas : celle du serpent. Elle ne saurait engendrer un sujet de la parole. Elle nie la possibilité de s'en remettre au corps d'une femme sans risque<sup>1</sup>. Dans la rencontre avec l'enfant, les mots tissent un filet arachnoïde tout-puissant. Prisonnier de cette toile, la vie ne lui est donnée que pour le moment où elle sera reprise. Le nouveau-né est aux prises avec le mensonge qui transforme en possession et en mort différée le don de la vie. Pour s'en sortir, il n'aura plus qu'à devenir fils du mensonge, fils du même, vivant de lui-même en prenant sur lui le mensonge, en l'incarnant. L'ambiguïté perverse annule la figure de l'esprit dans la chair. Elle comble la division du sujet et du moi, trace du tranchant de la parole de l'Autre. Là où aucune voix paternelle ne résonne, en effet, il n'y a pas de mère à proprement parler. Seule règne la marâtre jalouse de la projection spéculaire sur l'enfant pris au piège du rejet-refus.

*Refuser ce qui n'a pas été donné* est la marque de l'ambiguïté majeure. Là où aucune parole paternelle ne vient séparer (castration) l'autre de l'Autre dans la mère et le sujet du moi dans l'enfant, la vie d'un être de parole ne saurait être donnée en vérité.

1. Françoise Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, op. cit., t. 1, p. 61-63 ; t. 2, p. 139.

L'enfant s'entortille dans les bandelettes d'un langage qui est son tombeau. Si la lumière de la parole ne parvient pas jusqu'à lui, il meurt dans les ténèbres d'un labyrinthe digestif où l'introduit une bouche sans parole, un trou. Réduits à l'objet partiel d'une pulsion orale et/ou anale, l'enfant et la mère s'absorbent, se rejettent, n'en finissent pas de se digérer dans une ambivalence mortifère. L'ambivalence se nourrit de la destruction de la figure de l'esprit dans la chair. Elle trouve son plaisir dans l'annulation de la parole.

Lorsque l'écoute des signifiants ne balise plus le chemin qui conduit à la vérité du sujet dans l'inconscient, la parole se dilue dans le contenu des mots ou dans leur contenant. L'homme ne se tient plus devant son prochain comme sujet du désir de l'Autre. Il n'est pas né. Il est tout au plus reproduit comme un double, cloné, de sa propre image elle-même prisonnière des sensations d'une chair qui ne l'a pas encore mis au monde. Les mots perdent leur qualité de signifiants représentant le sujet qui parle.

OR : Les mots autour de ma mère, comme vous dites,  
ils m'entortillent quand je les dis  
et ils vous entortillent aussi.  
*Quand je les dis, elle est là.*  
C'est comme s'il y avait, à tous les deux,  
une entreprise d'absorption...  
ça m'évoque la digestion : digérer, neutraliser...  
(Il ne termine pas sa phrase dans une sorte de *fading*  
comme si les mots eux-mêmes  
étaient digérés, neutralisés.)  
Je pensais à aller sous la table...  
C'est la honte qui fait se cacher.  
(C'est elle aussi qui, dans son discours, dénature,  
fait passer dans un trou de souris.)  
Cette espèce d'englobement auquel je participe,  
cette espèce d'organe protecteur et environnant  
me donne l'impression d'être à côté des gens...  
Il y a une espèce de barrière que je me construis.  
C'est très digestif et ça me commande !

Quand ils ne s'offrent plus à la discrimination du parler et de l'écouter, les mots nous remplissent par les oreilles – les enfants psychotiques se bouchent les oreilles quand ils ont peur – et nous vident par la bouche – la nausée ou le vomissement de l'hystérique. Le langage ne se donne plus alors à interpréter à la lumière de ce qui parle, mais il reproduit dans l'imaginaire ce qui entre et ce qui sort : la nourriture, les déchets, le sang, le pénis. Et c'est toujours au prix d'un dédoublement qui évite l'opération de l'esprit, la division qui autorise la chute de l'image et la conversion du sujet vers l'Autre. La division met fin au jeu de miroirs en abîme de l'imaginaire (*Citizen Kane*<sup>1</sup>). Les deux images sont référées à une instance tierce, une parole qui indique un sujet non spécularisable et non plus la chair qu'elles reflètent dans l'extériorité du regard.

Lorsque le langage ne fonctionne plus comme médiation entre ce dont il est parlé (les objets) et ce qui parle (le sujet et/ou la vérité), l'objectivité des mots, leur signification, prend le dessus. L'homme s'englué dans une image objectivée. Il y est « collé ». Le langage a perdu sa face subjective. Les mots tournent dans la tête d'autant plus vite qu'ils sont déconnectés de ce qui parle dans le corps. Ils noient le sujet dans leurs flots. A moins que, pour se protéger du naufrage, le sujet n'adopte la tactique de la réticence ou du mutisme. Ainsi s'élève le brouillard crépusculaire des lieux communs ou s'installe l'opacité d'un silence qui cache le refus ou l'évitement d'un chemin d'identification à un être parlant... en s'identifiant à une *boîte aux lettres* par exemple.

OR : C'est comme si les mots entraient dans un tunnel  
 et qu'on les voie sortir...  
 mais qu'on les ait perdus entre-temps. C'est effrayant.  
 Ils finissent par parler à notre place.  
 Je me sens inquiet comme s'il y avait quelqu'un  
 dedans moi... quelqu'un qui soit malin... dans le sens  
 de la malignité – comme si je n'étais que son vêtement –  
 et que ça me fasse peur...

1. Film d'Orson Welles, 1941.

comme si, moi, je luttai contre ça  
par un désir de rester dans une espèce de crépuscule  
et dans des lieux communs...  
Je me plains de cet obscurcissement...  
mais, au fond, je le désire.  
Je m'en plains un peu par principe...  
(...) Petit, j'étais une espèce de boîte aux lettres...  
c'était d'ailleurs un de mes surnoms.  
Par définition, une boîte aux lettres, ça sait pas lire.

### *5. Point de vue et champ de vision*

Interpréter, c'est faire jouer le sens des mots. Lorsque nous raisonnons selon la logique d'un discours, c'est sa cohérence qui prime. Nous définissons avec acharnement l'objet du discours : nous appelons même cela un sujet. Nous cherchons à comprendre ce que nous voulons dire, et cette volonté de comprendre objectivement, du point de vue de la signification des choses, peut être la marque obstinée de l'aveuglement ou de la surdité. Il y a une manière de vouloir comprendre qui rend vaine toute interprétation. Interpréter, en effet, fait vibrer la dimension de la parole au point où la nécessaire cohérence du discours (imaginaire) est ébranlée.  a fait rire ou ça fait peur. En tous les cas,  a dit d'abord « non ». Quelquefois, l'analysant redoute d'entendre la voix de l'analyste, quoi qu'il dise. Il a peur d'être délogé. Cette voix risque de faire résonner ce qui parle en lui et qui est refoulé, annulé par ses raisonnements. Le seul son de la voix dans le silence en appelle à ce qui parle en nous, dans la chair, et d'ailleurs que de notre propre point de vue auquel nous réduisons le monde. Nous le soutenons avec d'autant plus de conviction, de cohérence et d'exactitude que nous sommes sourds à ce qui parle. Quelqu'un me disait :

J'ai l'intelligence de la vue, pas celle de la vie.

La mise en suspens de son jugement propre est toujours induit par une contradiction qui l'ouvre à un changement de point de vue. Cette intelligence nouvelle est le fruit de l'interprétation : avec elle, la parole ne s'oppose pas nécessairement à un point de vue, elle en révèle d'autres. Si nous écoutons, si nous nous laissons toucher par la parole, notre vision du monde change. Notre champ de vision s'élargit et s'approfondit. Encore faut-il que nous laissions tomber notre point de vue, que nous admettions que nous ne voyons pas ou que nous ne comprenons pas. Le repérage de la non-compréhension dissipe les brumes du faux-semblant en effaçant les repères imaginaires. Ces repères sont trompeurs, en effet. Ils ne renvoient pas à la vérité qui parle du désir de l'Autre au cœur du sujet. Au contraire, la foi en la parole s'y perd dans un jeu indéfini d'oppositions ou de similitudes qui n'est pas sans cohérence, ni exactitude. Mais ce jeu n'est pas fondé dans le désir de l'Autre, qui est la vérité du sujet. Avec la non-compréhension de nous-mêmes, que provoquent l'association libre des idées, les lapsus et les contradictions dans lesquelles elle entraîne, la psychanalyse nous fait découvrir que nous ne sommes pas *transparentes* à nous-mêmes<sup>1</sup>, ni parfaitement maîtres de nos pensées.

Sauf à se laisser glisser dans un dédoublement où le moi se prend pour ce qu'il sent (identification imaginaire), le sujet humain n'est jamais identifiable à l'objet pulsionnel, à l'image visuelle, acoustique, tactile ou olfactive. Il n'est pas réductible à la sensation qu'il éprouve. Dire que la vérité parle signifie que le sujet n'est pas réductible à la sensation, quelle que soit son intensité de

1. Jacques Lacan, *Petit discours aux psychiatres*, conférence du 10 novembre 1967 au Cercle d'études psychiatriques, p. 5.

S'il y a quelque chose que la psychanalyse est faite pour faire ressortir, pour mettre en valeur, ça n'est certainement pas le sens, au sens en effet où les choses font sens, où on croit se communiquer un sens, mais justement de marquer en quels fondements radicaux de non-sens et en quels endroits les non-sens décisifs existent, sur quoi se fonde l'existence d'un certain nombre de choses qui s'appellent les faits subjectifs. C'est bien plus dans le repérage de la non-compréhension, par le fait qu'on dissipe, qu'on efface, qu'on souffle le terrain de la fausse compréhension que quelque chose peut se produire qui soit avantageux dans l'expérience analytique.

plaisir ou de déplaisir. Les sens sont les portes et les fenêtres qui l'autorisent à *ressentir* sa chair et le monde, à la lumière de la parole. Mais aucun sens n'est *le sens*. Le *ressenti* représente le sujet désirant – dans son rapport à l'Autre – et non seulement à l'objet sensible.

Le mot *ressenti*, chez Françoise Dolto, est proche, dans son élaboration clinique, du concept de *signifiant* dans la théorie lacanienne. Il ouvre, dans la chair, en direction de la position tierce de la parole. Il fait entendre le sujet en le dégageant de ses sensations ; il le réfère, à travers elles, à l'Autre. L'inconscient est le lieu de cette position tierce, lieu où, d'être articulés à la Parole, à l'Autre du discours, les mots deviennent la trace signifiante des sensations. Aucune formation imaginaire n'est spécifique de l'homme<sup>1</sup>. Seule la parole, le fait qu'il parle, est son *caractère*, c'est-à-dire le *trait* lui donnant son originalité, son signe distinctif, sa marque.

Quand ce trait est dénié, effacé, le sujet fonctionne en miroir vis-à-vis d'une sensation objectivée, représentée. Il est ce qu'il voit ou ce qu'il sent<sup>2</sup>. Il se conforme à ce qu'il imagine ou se perd dans la multiplicité des objets.

En tant que parlêtre, le sujet humain est marqué d'un trait – le *trait unaire*<sup>3</sup> – qui lui interdit d'être réduit à la seule source organique d'une pulsion ou à son objet (partiel). Quand, au cœur de la jalousie, le refus de la parole l'emporte, nous l'avons vu, l'homme ne ressent plus rien que l'exclusion de la vie. De cette exclusion, le surmoi du jaloux est l'artisan. Aspiré dans la spirale du dédoublement, il quitte le corps où s'entrecroisent les sens. Il est indéfiniment repris, attiré par la sensation prévalente d'un œil, d'une oreille, d'un ventre

1. Jacques Lacan, « Du traitement possible de la psychose », in *Écrits*, *op. cit.*, p. 546.

C'est qu'aucune formation imaginaire n'est spécifique, aucune n'est déterminante dans la structure, ni dans la dynamique d'un processus. Et c'est pourquoi on se condamne à manquer l'une et l'autre quand, dans l'espoir d'y mieux atteindre, on veut faire fi de l'articulation symbolique que Freud a découverte en même temps que l'inconscient, et qui lui est en effet consubstantielle : c'est la nécessité de cette articulation qu'il nous signifie dans sa référence symbolique à l'Œdipe.

2. Denis Vasse, *Un parmi d'autres*, *op. cit.*, p. 154-155 : « Devant le miroir, Zacharie déclarait : c'est la glace qui regarde. »

3. Le *trait unaire* de Jacques Lacan.

ou d'une idée, sans rapport avec les autres. L'Autre n'est plus barré. Il est *confondu* avec la primauté délirante d'une sensation ou d'une idée. Le trait unaire est un trait de feu : celui de l'esprit qui le délivre de l'image de la chair ou de la sensation et l'ordonne à la parole. Au-delà de la sensation qui le rend prisonnier de l'objet représenté, le sujet est référé à une non-représentation. L'absence de repère imaginaire le rend présent à lui-même dans la parole. Cette présence-absence est *une donnée existentielle non déductible, comprise en toute expérience singulière comme sa condition a priori. Son expérience est – en un sens encore totalement non philosophique – une expérience transcendantale*<sup>1</sup>.

Dans l'inconscient qui est moins profond qu'inaccessible à l'approfondissement conscient, ça parle : un sujet dans le sujet, transcendant au sujet, pose au philosophe depuis la science des rêves sa question<sup>2</sup>.

Lorsque le langage et la chair, le voir et l'entendre sont ainsi référés à la vérité qui parle, elle délivre le sujet de l'impasse de la multiplicité et de son dédoublement moïque. Entre le langage et la chair, le trait unaire réfère l'homme à l'Autre du sujet. La dissociation entre chair et langage est le lieu même d'un corps qui les articule originellement dans l'unité perdue. On peut dire alors qu'en représentant

1. Karl Rahner, *Traité fondamental de la foi*, Paris, Le Centurion, 1983, p. 43.

Cela précisément que nous entendons en évoquant les caractères de personnalité et de subjectivité, échappe toujours – en raison même de la transcendantalité de cette expérience – à une saisie immédiate, qui isole et enferme dans des limites régionales (les sens ou la conscience). Car l'objet d'une telle expérience transcendantale, dans son soi propre, ne se présente pas là où l'homme a affaire de façon objective à des choses singulières délimitables, mais là où, en un tel commerce, il est sujet précisément, et n'a pas devant soi un « sujet » en forme d'objet. L'HOMME EST PERSONNE ET SUJET, cela veut dire tout d'abord : L'HOMME EST LE NON-DÉDUCTIBLE, celui qui ne peut s'identifier de façon adéquate à partir d'autres éléments disponibles ; il est celui qui, dès toujours, est remis à lui-même. Lors donc qu'il rend compte de soi, qu'il s'analyse, qu'il se reconduit à la pluralité de ses origines (le trait unaire), il se pose encore une fois comme le sujet qui fait cela, et qui, dans cet acte, s'éprouve lui-même comme ce qui, de façon inamissible (qui ne peut se perdre), est antérieur et plus originaire. (*Les mentions entre parenthèses sont de moi.*)

2. Jacques Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », in *Écrits, op. cit.*, p. 437.

le sujet, les mots – les signifiants – ont deux faces, une qui regarde la chair et une qui parle du sujet.

La face du mot orienté vers le sujet est le langage : elle ouvre le royaume des objets, notre imaginaire, à ce qui lui est étranger en nous-mêmes, à nous-Autre, au cœur de la division du moi/je où se situe le trait unaire.

Les conditions d'exercice de la psychanalyse (libre association des idées, des sentiments, des mots, des images dans une mise hors champ visuel de l'analyse jointe au silence de l'écoute) permettent au langage de l'analysant de venir buter sur une présence-absence et d'y projeter toutes les imagos (inconscientes). Contrairement à ce que l'on entend dire, la tâche de l'analyste n'est pas de renvoyer une image en miroir : c'est d'interpréter. Cela consiste à restaurer ou à laisser resurgir dans le jeu de la libre association un lien de parole perdu ou refoulé. Non régies constamment par la logique d'un discours conscient, les associations finissent par mettre en évidence, de manière répétitive, la dissociation de ce lien perdu au carrefour des mots, à l'entrecroisement des traces laissées dans la chair.

Si la signification est le rapport des mots à l'objet du discours, et si la signifiante est le rapport des mots avec le sujet parlant, on peut dire que la signifiante peut s'estomper et se perdre dans le jeu des significations. Dans l'élaboration d'un langage sans sujet, la logique du discours se clôt sur elle-même dans la satisfaction d'un plaisir sans autre qui est à lui-même sa propre fin. Quand l'homme se cherche dans ce qu'il imagine, fait ou pense, il perd sa qualité de parlêtre, il se perd au rond-point de ses défenses et de ses rationalisations. Au mieux, il tourne en rond car il rate l'issue qui l'autoriserait à prendre ses marques dans l'Autre : à désirer. Être un écorché vif dévoré par la peur ou faire un eczéma géant illustrent l'entrecroisement des significations qui se renvoient les unes aux autres en dehors de toute signifiante. La carapace logique se brise quand elle se découvre mensonge qui s'incarne dans une chair fermée à toute rencontre, à toute attente, à tout esprit. Dévoré par la peur ignorée de sa propre disparition – les mots ne renvoient plus

au sujet –, l'homme voit la carapace de sa peau ravagée de vésicules ou de pustules : ainsi peut se trouver soutenu dans un symptôme somatique, mais sans que personne n'en sache rien, le mensonge d'une mésestante parentale déniée. Mais les symptômes phobiques ou cutanés peuvent disparaître quand les mots retrouvent leur source dans le don de la parole et qu'ils redeviennent signifiants d'un sujet qui n'est plus absorbé dans l'entrelacs des significations. Quand il n'est pas témoigné par un autre que la vérité du sujet est dans l'Autre, l'homme n'est plus que l'image qu'il a de lui-même. Il tombe dans le vide. Il est dans le brouillard.

## 6. *Le désir inconnu.*

### *L'œuvre de la patience*

La confusion crépusculaire<sup>1</sup> est la conséquence du refus inconscient de se laisser toucher par la parole ou de la prendre. Devenir la *boîte à mots* de la mère et/ou du père, c'est devenir l'objet qui en supporte la jouissance et la fait vivre autant qu'elle fait vivre. Les mots y sont pris dans l'inceste comme au jeu de la rationalisation par une indéfinie prétention à la clarté. Mais ils ne résonnent plus dans l'espace différencié du sujet. Ils sont le support d'une jouissance commune, voire d'un organe commun ou d'une production commune, ce qui produit l'impression d'étouffement ou de manque de respiration dans la confusion des êtres et des fonctions : de même que la bouche n'est plus faite que pour mordre et avaler, de même les poumons, en leurs alvéoles, réclament un air qui n'est jamais rendu en souffle de parole. Parler, en effet, c'est livrer son souffle, livrer son esprit. Ne pas parler, c'est faire l'économie de ce risque en ne s'engageant pas dans la voie de la signifiante humaine. Impossible d'être un homme sans s'engager dans cette voie qui

1. Denis Vasse, « L'horreur et le mutisme. Nuit et brouillard », in *Le Poids du réel, la Souffrance*, Paris, Éd. du Seuil, 1983, p. 132-164.

n'est pas praticable en solitaire. Le « tout contrôler » du psychotique est annulation de l'autre et dénégation de l'origine. Il manifeste le fantasme de la toute-puissance d'un esprit qui peut tout annuler ou s'annuler lui-même. La névrose, elle, suggère qu'il vaut mieux rester dans la voie des significations dans lesquelles le moi trouve un refuge dont il est sûr *puisque'il sait ce qu'il dit*. Alors le langage devient prison.

MM : J'ai du mal à me laisser aller ou à faire la différence  
(entre la tête et le corps).  
J'ai du mal à ne pas récupérer les sentiments ou les mots  
dans une logique.  
Je rationalise beaucoup.  
C'est comme si j'avançais dans la vie en triant,  
en découpant. Ça me fait penser à une machine qui avance  
et qui mange tout sur son passage.  
Elle trace un tunnel comme une taupe qui dévore tout  
dans l'épaisseur de la vie.  
Et là-dedans, y a pas de joie.  
Il y a en moi un décalage avec la personne.  
Et j'étais sans envie d'en bouger.  
J'ai bien senti l'emmurement  
où ça me laissait intérieurement.  
D'habitude, je ne le sens pas... et y a pas rencontre.  
Ce matin, ça s'est passé un peu comme ça,  
mais j'en étais pas heureux.  
Alors que d'habitude, je l'oublie presque.  
Je n'y pense pas, d'habitude.  
C'est comme si jamais, c'était ça la vérité.  
Alors que là, je savais que c'était pas la vérité,  
je le savais (mensonge).

Commençait-il à « sentir » que la violence qui le coupait des autres le gardait en otage dans le retraits en lui-même ? Le caractère de la vérité, c'est qu'elle parle. Là où il y a refus de parler, il y a retenue et mensonge. Le passage à l'acte n'a apparemment pas de sens, car il est toujours consécutif à l'évitement de la parole. En

s'emparant de la chair, l'imaginaire cherche à se prouver qu'il est le réel. Dans l'indéfinie répétition du *comme si*, le mensonge cherche à équivaloir la vérité : il nie la différence entre la chair et l'esprit qui est le lieu de l'unité du corps. Alors les mots ne sont plus, pour une autre chair, médiation de ce qui parle : ils sont faux et *parler ne sert à rien*.

A quoi ça sert de parler ?

L'espace intersubjectif devient trou. Je suis dans le trou, constate le déprimé. Je me souviens qu'un jour, pour l'enfant abandonné aux manipulations familiales et sociales qui dessinait devant moi, *naître, c'était se cacher, glisser dans un trou derrière la maison*.

L'expérience analytique enseigne que, lorsqu'un individu est inconsciemment structuré autour d'un noyau de violence mutique infantile – au stade précoce –, l'interprétation de sa plainte ou de son cri muet requiert de longues années de patience et de travail. Car le violent ne cesse de se mettre à l'abri de la parole qui le ferait sortir de sa prison. Il refuse l'interprétation. Il éprouve la tension paroxystique de la pulsion comme la vérité de son identité. A une séance précédente, mon intervention avait porté sur la manière qu'un patient avait de signifier une violence aveugle contre le ventre de la femme enceinte qui enserrait dans sa force un mensonge dont il ne voulait rien savoir. J'avais évoqué que, *par-delà la violence aveugle contre la femme, se laissait entendre une autre dimension*.

Ce jour-là, il avait d'abord repris mon évocation :

MM : Il m'a semblé qu'en disant ça vous indiquiez en moi  
– c'est comme ça que je l'ai ressenti –  
un désir inconnu...

Il reconnaîtra ensuite que, dans ce qu'il était habitué à vivre, il pouvait aller facilement vers le plaisir qu'il situait *dans sa tête* et, dans le triomphe d'une grandeur solitaire, nier toute altérité. Avec ce désir *inconnu*, poursuivait-il, *apparaissait une autre*

*dimension* qui ne pouvait pas être révélée jusqu'à présent : car la question pour lui était de faire comme s'il était question d'être capable d'être différent de lui-même par lui-même. Tenter, dans une indéfinie répétition, d'accéder à la différence par soi-même, c'est mimer l'esprit pour le nier. Ce savoir-faire, proprement diabolique, dit toute la subtile violence du fantasme de la toute-puissance. Questionner indéfiniment, par exemple, cache le refus de demander. Une telle position est fréquente. Elle est fautive ouverture et biaise d'emblée toute réponse. Elle se complaît dans l'attitude perverse et pharisienne qui fait parler et qui interroge. Mais elle ne le fait que pour prendre au piège de l'erreur ou du mensonge la parole.

A la faveur du transfert, le silence déverrouille la violence du refus de se laisser toucher, de se laisser aller aux mots, à la selle, à la vie. L'interprétation peut faire apparaître la difficulté à faire la différence entre la mère et l'enfant dans l'agression du ventre de la femme enceinte. Un tel fantasme, fréquent chez les pervers, est le signe du refus de l'esprit et de la parole.

La patience à l'œuvre dans la cure soutient le désir : elle en est le *fer de lance*. Si bien que, lorsque enfin l'analyste est autorisé à parler, il témoigne qu'à l'insu du patient *ça parle* et que les mots peuvent résonner autrement. Le sens qu'ils avaient était figé dans l'image ambiguë d'une vie cherchant à se posséder elle-même, sans autre et sans parole, sans tiers. Prisonnier de l'imaginaire, le sens n'indique aucune direction : l'enfant y est le double de la mère et l'un y est indéfiniment – positivement ou négativement – renvoyé à l'autre. Là où la parole ne fait pas vivre les êtres de la différence, symbole de leur identité subjective, la violence fait irruption et tente de briser ce *lien duel de l'amour à mort*. Quand elle est fruit de la patience, au *vif* du transfert, la parole seule ouvre cette enceinte de mort. La patience est le fer de lance qui divise et autorise le surgissement du désir où se fonde la différence subjective dans l'unité de l'esprit.

## 7. Les vagues de l'interprétation

La position duelle imaginaire fait de l'espace interpersonnel le théâtre d'un incessant *renversement de tendance*. Il n'y a plus passage des sens au sens, ce qui met obstacle à la naissance du sujet dans un corps. Or le refus et/ou l'impossibilité de naître à la parole va de pair avec la violence et la haine de la vie. Une telle violence peut se dissimuler sous le masque d'une douceur et d'une docilité sans pareilles. Elle suppose une antériorité du sujet sur la parole. Cette antériorité supposée fait du Moi/Je l'origine de la parole ! Ainsi se trouve niée la Parole originaire. Cette primauté du moi sur la parole n'est jamais que la projection du moi sur l'origine. Ce moi peut se laisser prendre pour un « sujet » qui refuserait la parole qui le constitue ! Il pourrait être, sans être un parlant. Il serait *comme si* le « non » de l'opposition était égal ou antérieur au « oui » du consentement, *comme si* la mort pouvait être « choisie » à l'égal de la vie, et la haine se donner à l'origine comme ce que l'amour doit vaincre ! Cette primauté ou antériorité du *comme si* est le mensonge par excellence : il fausse toutes les balances et brouille tout le champ des différences. Et il n'est pas rare d'entendre les effets de ce brouillage en retour d'une interprétation :

MM : Ce que vous avez dit est vrai,  
 mais, quand vous avez commencé à parler,  
 j'ai aussi refusé d'entendre ce que vous disiez  
 pour pas que ça me touche...  
 J'ai aussi pensé d'arrêter de venir vous voir :  
 c'est quelque chose qui fonctionne  
 à l'inverse de cette dimension (inconnue)  
 que j'apprends ici, avec vous, celle de s'ouvrir à la vie.

Le refus d'entendre pour ne pas être touché annule les effets de la parole dans la chair. Le « refusant » se met dans un état de neu-

tralité. Il contrôle tout ce qui bouge pour qu'il n'y ait pas de vagues. Cela s'appelle aussi « l'évitement de la castration » et les indices cliniques de ce louvoiement sont faciles à repérer : faire *comme si* on dormait pour ne pas être impliqué dans une situation, ou *comme si* on avait quelque chose à faire pour ne pas être présent, ou *comme si* on n'entendait pas pour se donner le luxe de comprendre sans attirer l'attention, ou *comme si* on comprenait tout de suite (l'évidence) pour éviter d'avancer sur le chemin d'une rencontre, ou *comme si* on n'avait pas soif pour éviter de demander à boire, ou *comme si* on n'avait pas mal pour rendre inefficace une punition.

Ce *comme si* fait le jeu de la bonne volonté, voire d'une certaine obéissance. Il est la violence même du mensonge : il tord la parole. Si rien ne vient symboliser cette torsion, dans la tendresse et le pardon, au stade précoce – ce qui est autre chose que de faire *comme si* elle n'existait pas –, le petit d'homme peut s'enfermer en elle, pour la vie. Et s'il ne peut se laisser toucher au cœur par la voix d'un autre, c'est pour éviter que ne se réveille la violence de cette torsion où s'origine toute peur.

MM : Ce moment où je pouvais rencontrer quelqu'un d'autre...  
ça m'a fait peur à l'intérieur.  
C'est presque plus facile pour moi d'être en colère  
ou d'être violent, d'être tendu... que de laisser la douceur  
qui arrive par les oreilles entrer dans mon corps.  
Ça se rapproche de la chair et, là, je suis mal.

La tendresse est éprouvée comme dangereuse quand elle risque de révéler ce qui est caché. Il convient de s'en défendre. Au signal de frémissement de rage ou de haine que provoque l'irruption de la parole dans le cœur, le sujet est convoqué au tribunal de la vérité. Tout ce qui a rapport à l'Autre est ressenti comme étranger, mauvais ou douloureux. Le cœur de chair se transforme en cœur de pierre où la tonalité des mots ne résonne plus de la présence d'un autre. Ils ficellent, au contraire, dans la compréhension d'un raisonnement.

Inlassablement, la peur de la voix et le refus de l'interprétation emprisonnent dans la nasse des mots, le jeu d'une libido (d'un désir) qui s'atrophie. La structure psychique perd le moteur qui autorise la mobilisation de tous ses termes, à partir de l'affectation de l'un d'entre eux. Comme certains patients le disent d'eux-mêmes : « Ils sont en panne. »

Cette annulation de l'affect (désaffectation ou désaffectation) rigidifie la structure. Elle la fige ou la gèle en un point pervers où la dimension d'altérité du désir s'inverse en dénégation du don de la vie. C'est sur lui que les vagues de l'interprétation viennent déferler dans le transfert avec une rigueur sans pareille.

OR : Tout moi est en guerre contre ce que vous avez dit  
l'autre jour. Ce n'est pas parce que vous l'avez dit,  
c'est parce que ça a résonné comme quelque chose  
de vrai à l'intérieur de moi.

(A la séance suivante :)

C'est comme si mon cœur était vivant,  
mais tout ce qu'il y a autour, tous mes membres  
et tout mon corps, c'était tout mobilisé contre ça.  
Tout ce que j'ai pu lire  
– tous les trucs dégueulasses et pornographiques –  
ça me fait un écran, une opacité à voir les choses.  
Maintenant, je ne peux pas faire  
comme si je n'avais pas trempé là-dedans.

Ce qui confirme l'interprétation, ce sont les vagues qu'elle produit et qui viennent heurter la digue de la dénégation. Elle peut déclencher une tempête quand le transfert permet à la parole d'être entendue par-delà les censures frontalières. Alors ce que l'on ne voulait pas entendre, le mensonge, la torsion, fait retour au jour de la rencontre. Le refoulé fait retour. La mise en œuvre du désir dans la structure opère, à nouveau, le discernement entre vérité et mensonge. Elle la remet en travail. Elle dévoile comment le mensonge n'existe que de maintenir prisonnière la vérité et comment la vérité

du désir, celle qui parle, n'est révélée que dans la mise en évidence du mensonge. Sans cette mise en mouvement, il n'y a pas d'entrée dans la démarche analytique. Lacan n'a cessé de répéter que l'enjeu du travail analytique c'est la vérité du sujet, non le savoir objectif. Les résistances à partir desquelles le transfert autorise ce travail parce qu'elles s'y opposent sont la tentative renouvelée de neutraliser la différence entre mensonge et vérité.

Dans l'exemple pris, on voit comment, à la manière d'un rayon laser guidé par le canal imaginaire du transfert, les mots vont toucher au but. En traversant la résistance, ils redonnent vie à la vérité interdite. Avec une fulgurance à laquelle aucune méthode discursive ne saurait prétendre, l'association libre livre le langage au jeu de l'inconscient et fait surgir la question de la nomination et de la filiation comme lieu du mensonge ou de la trahison. Non reconnus, non symbolisés, mensonge et trahison se donnent pour ce qui fait vivre l'homme en dissimulant, dans la forêt des mots ou des images, la vérité réduite au silence.

Une telle révolution est l'épreuve d'une naissance. Elle est surrection toujours nouvelle du désir. Ce qui arrive avec la résonance de la parole dans la chair est la vie humaine. Auparavant, le rempart des mots mettait le sujet à l'abri d'un refus de naître à la parole. Le refuge du refus inscrit dans la génération un mensonge : l'homme prétend alors engendrer dans ses enfants l'image idéale qu'il a de lui-même. Mais c'est pour ne pas reconnaître, en eux, la parole de vérité qui parle en lui aussi depuis l'origine. L'interprétation n'est pertinente que si, *au-delà du principe de plaisir* et de son gardien, le refoulement, elle fait vibrer la question de la vérité en dénonçant le mensonge tapi dans le refus comme dans les broussailles de la confusion. Elle autorise, avec le retour du refoulé, un discernement entre la vérité qui fait vivre dans la lumière de la parole et la séduction qui fait mourir dans l'obscurité de la chair. Et là, c'est bien de la vie et de la mort du sujet qu'il s'agit.

Branchée sur ce qui parle à l'insu de l'analysant et non sur la conscience de ce qu'il dit, l'écoute psychanalytique est d'emblée interprétative. Elle l'est beaucoup plus que son discours. L'écoute

véritable ne peut être complice du mensonge qui soutient inconsciemment l'idéalisation du même. Elle met au jour la contradiction dans les lapsus et les trébuchements du discours. Refuser ou éviter cette mise au jour ferait du discours de l'analyste le redoublement de la résistance de l'analysant : une telle complicité prend la tonalité d'un mensonge et plonge le sujet dans l'aveuglement.

JS : Ne pas pouvoir s'accepter avec sa différence,  
 j'ai l'impression qu'il y a là-dedans quelque chose  
 qui a à faire avec la jalousie.  
 Ne pas accepter l'autre dans sa différence...  
 Tout situer dans la revendication...  
 Y a beaucoup de guerres dans ma vie,  
 j'ai affronté beaucoup de choses comme un combat...  
 Y compris avec ma mère... comme une vengeance...  
 Ici aussi... avec toutes les questions de la maladie,  
 le féminisme, le gauchisme...  
 Mais, ce qui apparaît, en vous le disant,  
 c'est cet état de désarroi dans lequel ça me laissait  
 et ça me laisse encore...  
 C'est peut-être aussi pour ça que,  
 dans les moments difficiles que les gens traversent,  
 je n'arrive pas à être en sympathie avec eux,  
 à trouver les mots justes...  
 Du coup, j'étais toujours à côté – si l'on peut dire.  
 De même que je ne me reconnaissais pas dans mon image,  
 je n'ai pas reconnu mon frère comme mon frère.  
 Petite, je m'étais inventé une espèce de sœur,  
 en fait, un double de moi-même,  
 mais c'était pas un autre...  
 Dans ma peine d'être seule,  
 j'ai bien vécu d'être seule.  
 Je ne me reconnais pas comme ayant pu souffrir de ça !  
 J'ai l'impression que, pour moi,  
 ou c'est parfait  
 ou on doit en vouloir à quelqu'un y compris à soi-même.

Si une analyse ne conduit pas à ce carrefour de la différence symbolisant l'unité de l'esprit là où il y avait opposition imaginaire et spéculaire entre la vie et la mort, entre l'homme et la femme, entre la vérité et le mensonge – nos trois axes –, elle n'est qu'un coup d'épée dans l'eau : la parole qui divise, qui sépare et qui crée y aura été évitée. Elle n'aura pas touché la chair au cœur. Elle n'aura pas tranché dans la construction des mots qui isolait l'homme en son image et le coupait du plus intime de lui-même. Dans une perpétuelle fuite en avant et sous prétexte de psychanalyse, l'analysant a couru hors de lui, dans l'image du même. Et, sous prétexte technique, analyste et analysant se sont dérobés à l'interprétation qui met le corps en jeu. Cette dérobade toujours possible manifeste la dérive d'une analyse dans le registre d'un imaginaire en miroir qui supporte toujours l'idéalisation perverse du *ou c'est parfait ou c'est la guerre*.

## 8. *Interprétation et origine*

Contre le bunker des défenses et de la résistance où se réfugie le moi idéal (pris pour l'Origine), les vagues de l'interprétation creusent en direction de l'origine. Avec la régression, elles viennent déferler sur la plage de la précocité où s'est édifié le bunker, *là où ce qui parle dans la chair n'a pas encore de mots pour se dire*. Dans cette zone d'avant les mots, l'*infans* est livré aux mots des autres. Le langage de la mère organise ses sensations dans la confiance ou, au contraire, les bouleverse dans la peur ou les anéantit dans l'indifférence. Les géniteurs, dans le genre humain, continuent d'engendrer leur chair à la parole qui vit en lui et en eux. Les signifiants de la langue s'entremêlent aux soins de la chair. Ils éveillent les sens au sens et les délivrent de la prison narcissique des sensations pures. Ils les guérissent de la maladie dégénérative de l'humanité. *La guérison, qu'est-ce que c'est ?* écrit Jacques Lacan. *La réalisation du*

*sujet par une parole qui vient d'ailleurs et le traverse*<sup>1</sup>. La référence, par la médiation du langage à ce qui constitue la génération humaine, à ce qui parle dans l'homme là où il n'a pas encore de langage, situe l'inconscient de Freud entre commencements et origine. Lorsque cette référence est absente, le sens du désir est perverti, détourné de son but originel et les effets pervers s'inscrivent dans la chair dans l'indéfinie répétition des commencements. A un degré ou à un autre, ce détournement a toujours lieu. Les symptômes en témoignent. Parfois jusqu'à la caricature : hurlement du nouveau-né qui dure des mois, anorexie ne cédant à aucune prévenance, abolition du réflexe de succion dont Françoise Dolto disait qu'il pouvait être déclenché par la remise du bébé en position fœtale accompagnée d'une caresse parlée de la région ombilicale.

En offrant leur visage et la musique de leurs mots à la réassurance vitalisante du corps à corps charnel, la mère et l'enfant s'autorisent à parler du seul lieu où la parole ait un sens : celui de la rencontre. En toute rencontre se rejoue l'interprétation de la première rencontre, celle de la naissance. Avec elle se réactualise dans le corps la question de l'Origine du sujet. Dans le temps de la précocité, l'enfant est livré à la manière de vivre de ceux qui l'ont engendré dans la chair. Cette manière de vivre interprète inconsciemment, sans le savoir, le moindre de ses mouvements ou de ses cris. C'est aussi là que se nouent les malentendus les plus graves quand y sévissent les faux témoins, les *lucifères* – à écrire comme mortifères –, ceux qui, par la manière dont ils éclairent les sens et les orientent, détournent de la lumière de la Parole. Les uns et les autres ne savent pas mettre de vraies paroles sur la tristesse ou les refus. Sur la joie et le consentement non plus. Non délivré de la sensation par l'interdiction, le sujet s'y trouve pris, repris, emprisonné dans un espace dont il a perdu la clé : son corps. Ainsi se trouve barré l'accès à une rencontre en vérité avec ce qui parle en l'homme depuis l'Origine.

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. 2, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit., p. 271.

En ce temps-là, les mots qualifient sensations et images et font entrer le corps du petit d'homme dans un rapport aux autres et à lui-même qui lui donne une place dans la génération de la parole : ils interprètent ce qui parle dans le silence et n'a d'effets dans le corps que par la médiation du langage de l'inconscient au cœur de la chair et dans le bruit des langues. Si, pour passer d'une langue à l'autre, il faut *traduire*, pour passer de la particularité de l'individu à la parole originariaire, à l'universel, il faut *interpréter*. *L'interprétation joue avec les différentes portées sur lesquelles les mots, comme des notes, sont les signifiants du sujet de la parole.*

L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du Verbe. Le Verbe, la parole en acte, anime tous les commandements de la loi. Il forme à son Image celui qui l'écoute. L'homme est à l'image de ce qui parle : *il est un corps.*

La fonction poétique du langage donne au désir sa médiation symbolique. Elle nous fait comprendre enfin que, dans le don de la parole, réside toute la réalité de ses effets. Par cette voie, le réel, dont toute *réalité* se réclame, vient à l'homme. Son corps en est l'acte.

Si le schéma corporel est en principe le même pour tous les individus (...), l'image du corps, par contre, est propre à chacun : elle est liée au sujet et à son histoire. Elle est spécifique d'une libido en situation, d'un type de relation libidinale. Il en résulte que le schéma corporel est en partie inconscient, mais aussi préconscient et conscient, tandis que l'image du corps est éminemment inconsciente. (...)

L'image du corps est la synthèse vivante de nos expériences émotionnelles : interhumaines, répétitivement vécues à travers les sensations érogènes électives, archaïques ou actuelles. Elle peut être considérée comme l'incarnation symbolique inconsciente du sujet désirant et, ce, avant même que l'individu en question soit capable de se désigner par le pronom personnel « Je », sache dire « Je »<sup>1</sup>.

1. Françoise Dolto, *L'Image inconsciente du corps*, op. cit., p. 22.

Il arrive que se fasse entendre, dans une cure d'adulte, l'écho d'un hurlement de nouveau-né qui n'a pas d'autre fonction (paradoxalement) que celle de lui boucher les oreilles, de ne rien entendre du langage qui l'interprète *à tort* ou *à mort*.

A tort ou à raison, la trace du refus d'*entendre la voix* marque la chair prise aux rets des sensations : elle est le support qui réactive la désobéissance première. Pour que la symbolisation soit possible, ce refus originel nécessite l'interprétation de la parole (confisquée dans le refoulement originaire) par *la langue* maternelle ou, plus tard, à travers l'épreuve de la confiance, dans le transfert.

La *symbolisation de ce refus* consiste à pointer le mensonge inconscient là où, dans ces effets, il ne se montre pas quand la confusion brouille les cartes dans une redoutable équivalence entre les termes opposés. Le « non » y a valeur de « oui » et le faux sonne comme le vrai. Au cœur de la folie, une telle équivalence est le ressort de l'*ambivalence*. Elle n'autorise pas le surgissement du sujet et promet indéfiniment la dissociation de la chair et de l'esprit. Elle étrangle le désir dans le doute.

Certains êtres ne réagissent à l'incitation de la rencontre que par la crispation qui les enferme en eux-mêmes. Ils disent, de manière compulsive, le contraire de ce qu'ils pensent. La marque de l'amour ne sera jamais chez eux que la brûlure de la haine et tout consentement s'énoncera dans le paradoxe de la contradiction. L'opposition insinuative ou brutale est le ressort de ce verrouillage dans la négation qui rend *persécutoire* toute rencontre. La condamnation du principe de plaisir-déplaisir à laquelle ce verrouillage répond déconnecte toute réalité du réel qui la fonde. Elle aboutit à la destruction de l'autre et de soi en tant qu'ils n'existent pas !

La crispation de la jalousie coupe la chair du silence où naît la parole. Il détruit le corps et fait vivre *à côté*, hors de ses pompes, dans les idées de la tête. Les mots n'y résonnent plus à l'articulation symbolique du réel et de l'imaginaire. Ils fonctionnent, avec l'apparence d'une logique implacable, dans la reduplication incessante de l'imaginaire.

Séparés de la résonance vivante dans la chair, les mots ne parlent

plus de l'abondance du cœur. Faute de courir sous la chaîne signifiante de notre histoire, comme court le furet dans une assemblée de joueurs, la parole reste en rade, prisonnière. Faute de se transmettre dans la génération, elle se perd dans la dégénération de la signifiante en significations multiples et objectives auxquelles rien n'échappe et par lesquelles rien n'arrive.

Les mots déconnectés de la parole enchaînent le moi dans le monde d'une compréhension logique tandis que le sujet est passé aux oubliettes. Ce triomphe de la logique se réalise quand le cœur de chair n'est plus touché par le glaive de la parole et que, dans la confusion, le père expose son fils à la mort et que le fils tue le père en devenant l'amant de sa mère.

En revanche, lorsque le cœur se rouvre et que, d'avoir été touchée par les mots, la chair résonne à nouveau, l'homme, dans la rencontre, fait l'expérience d'une délivrance. Sa parole prend du poids, et son corps de la dignité. Sortant de la prison des mots, son cœur de pierre se brise. Il consent au nom et à la vie qu'il reçoit parmi les autres, et comme eux, d'un Autre : il est autorisé à vivre en homme.

PN : Je crois que la bête est morte !

Pouvoir retrouver ça, là où y avait ce bruit de fond comme si ça venait à la place de ça...

c'est un peu comme – comment vous dire autrement ? –

l'impression de *retrouver la source*...

*là où y avait déjà quelque chose à la place.*

L'autre soir, ça fonctionnait aussi tout seul. Je pensais...

(il me semble que ce sont les premiers mots

du texte du *Petit Prince* :) « J'ai vécu seul sans personne

à qui parler véritablement

jusqu'à cette rencontre dans le désert du Sahara. »

C'est comme si cet homme en panne retrouvait

quelque chose de cet enfant perdu !

La bête est morte parce qu'elle se tait...

alors que d'une manière ou d'une autre elle racontait

toujours la même chose.

Je me demande comment c'est imaginable, à distance,  
d'être pris là-dedans.

Et, pour moi, c'est absolument étonnant,

l'effet de silence que ça peut faire,

l'effet d'écoute,

enfin, le silence, l'impression d'être déparasité,

dépossédé de la bête, exactement.

Je sais plus où elle est.

J'ai l'impression que je vais pouvoir sentir la chaleur

du soleil, la senteur des fleurs, la parole des gens,

ce qui paraît naturel, aussi évident, aussi présent.

*Je me demande toujours comment quelqu'un*

*qui n'a pas été pris là-dedans peut comprendre ça ? !*

*Cette histoire de silence, c'est vraiment la bête*

*qui a pris la place de ça...*

*que je peux imaginer comme une source,*

*une potentialité, un départ, une respiration...*

*Ah ! c'est une dépossession...*

C'est vrai qu'au niveau de la métaphore,

les embouteillages, c'est exactement ça :

comme si y avait eu la bête

à la place de la circulation...

dès le départ, sans doute.

Je ne dois pas y être suffisamment habitué

parce que je m'étonne que ça dure...

avec vraiment la certitude pourtant qu'elle est morte...

Curieux !

## 9. *L'élargissement du sujet*

*Élargissement* est à entendre ici aux deux sens du terme : élargir un prisonnier par grâce et dilater son cœur, ou élargir sa tente, comme dans le cas d'Abraham dont la maison se remplit d'enfants. Sortie de prison et perte de l'étroitesse, tel est l'acte d'une parole

vivante qui se reconnaît à ses effets dans la réalité charnelle plutôt qu'au sentiment qu'on en a : elle fait sortir du tunnel ou du trou, elle fait cesser la constriction de la poitrine ou de l'estomac, elle fait respirer, elle autorise le consentement à l'action ou à la rencontre en faisant disparaître la peur.

A l'homme que j'ai déjà cité, je disais lors d'une séance :

DV : Il y a un lien entre la parole et la mort.

NR : Je sais bien que si je ne parle pas, le monstre se réveille et il peut tuer ou se tuer.

Oui, parler... c'est mourir à la mort.

J'ai aussi peur de parler de moi que de parler aux gens parce que c'est un luxe...

c'est une chance inouïe.

DV : Ça a quelque chose à voir avec le salut.

Il y aurait encore beaucoup de choses à écrire. Mais feraient-elles mieux entendre ce qu'est l'interprétation dans la psychanalyse ?

Au vif du transfert, l'interprétation surgit à l'entrecroisement de deux axes : celui de la signification et celui de la signifiante. C'est ainsi que l'analyste, qu'il parle ou qu'il écoute, soutient le travail de la parole vivante. En prêtant sa voix aux mots, la parole revisite la chair déshabillée de son patient. Ainsi met-il une butée à la dégringolade sans fin dans le miroitement des images, dans la violence ou le chaos. Pour lui, en effet, l'analysant ne se situe ni dans le discours qu'il tient, ni dans l'entre-deux vide du dédoublement, ni dans l'indicible de la chair. C'est pourquoi il continue de lui parler sans l'enfermer dans l'une ou l'autre de ses positions imaginaires, sans lui faire supporter l'une plutôt que l'autre. Il ne lui parle pas en l'identifiant à une image, mais il lui parle comme à un sujet naissant d'avoir part à l'une et l'autre de ses positions, sans être identifiable à l'une ni à l'autre. Cette division d'avec ce qu'il imagine de lui et dont le feu de la parole le purifie dans le creuset de la rencontre est la division d'où naît le sujet d'un corps de

parole dont le désir témoigne au lieu même de la dissociation entre la chair et l'esprit<sup>1</sup>.

Cet entrecroisement entre le ET et le OU structure le rapport du sujet à l'autre dans l'axe de la parole. Il est le lieu symbolique par excellence. Avec lui, c'est du NOM qu'il s'agit.

Le nom n'est dit « propre » que d'avoir perdu sa valeur de signification. Il est le signifiant par excellence du sujet humain dans un corps individuel charnel qui, identifié à un homme ou à une femme, dit la vérité ou le mensonge, vit ou meurt dans un corps de parole subjectivement différencié dans l'unité de l'esprit.

Homme et femme, certes, dans l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, mais ni homme ni femme dans l'Esprit qui les fait vivre dans un corps parlant et désirant.

Mensonge et vérité, certes, dans la manière dont ils appréhendent la parole dans la chair, mais ni mensonge ni vérité dans la Parole qui les spécifie dans l'Origine du Verbe.

Vie et mort dans le temps de la chair, certes, mais ni vie ni mort dans le Réel d'une Vie éternelle.

De quel père l'homme tient-il ce nom qui lui donne corps et sans lequel il n'a ni chair ni esprit ?

1. Jacques Lacan, « La chose freudienne et l'action analytique », in *Écrits, op. cit.*, p. 429-431.

L'analyste intervient soit par son silence là où il est l'Autre avec un grand A, soit en annulant sa propre résistance là où il est l'autre avec un petit a. Dans les deux cas et sous les incidences respectives du symbolique et de l'imaginaire, il présente la mort.

## Faire mentir la vérité

*Tout comme Laïos (son père),  
Œdipe crut pouvoir faire mentir l'oracle.*

1. C'est toujours la faute de l'Autre : l'exclusion
2. Les effets de la jalousie dans le père et dans le fils
3. Passage à l'acte et acte de passage :  
la torsion du départ
4. La parole en acte et la relation trinaire

### *1. C'est toujours la faute de l'Autre : l'exclusion*

La jalousie se nourrit de l'apparence d'une relation duelle dans laquelle un des deux termes est censé trouver sa vie dans l'autre : s'en nourrir. « Je ne peux pas vivre sans toi, tu es tout à moi. » En s'exprimant ainsi, la passion jalouse ne veut rien savoir de son mensonge. Elle ne désire pas l'autre au sens où désirer quelqu'un serait vouloir qu'il existe pour lui-même. Elle ne désire pas l'autre, elle ne supporte pas qu'il soit autre qu'elle, qu'il soit vivant d'une vie que le jaloux n'a pas ou, plutôt, qu'il confisque. La passion jalouse s'origine dans un mensonge qu'elle ignore et qu'elle prend pour la vérité.

## INCESTE ET JALOUSIE

C'est comme si j'avais situé la vérité de ma vie  
là où était ma mère...

Son ressort caché est l'exclusion ou la négation du tiers, de l'Autre en tant qu'il fait parler et vivre en vérité l'un et l'autre dans leur rapport même. Cet Autre de la parole est toujours métaphorisé dans un *il*, dans un tiers sans lequel il n'y aurait ni *je* ni *tu* en vérité.

La jalousie puise sa force dans la haine. Sa ruse projective exclut le tiers ou le rend complice en le réduisant à un objet de jouissance sans partage. L'étreinte de la relation duelle est asphyxiante : tout ce qui fait vivre l'autre d'un souffle ou d'une parole dont le jaloux n'a pas la maîtrise est ressenti, par lui, comme une exclusion de la vie : il aime à mort. Dès qu'il ne peut plus exercer ce pouvoir de mort en aimant, il se sent exclu.

XY : Ma femme, c'est moi !  
En fait je suis extrêmement jaloux,  
pas spécialement d'un homme,  
mais de tout ce qui peut faire vivre ma femme sans moi.

Cet homme n'avait pas fait cette découverte en un jour ! Mais aussi bien, ce qu'il exprimait ce jour-là, il le savait depuis toujours. Il le savait sans vouloir le savoir. Inconsciemment.

De la même façon, il avait fallu aussi de longues années à une jeune femme pour distinguer l'amour de la pulsion dévoratrice et meurtrière :

CO : Je suis jalouse des gens qui ne sont pas jaloux...  
Au fond, en moi, il y a quelque chose d'inassouvi,  
quelque chose que je n'arrive pas à réaliser,  
– ça doit être ça –  
cette insatisfaction...  
Non pas en vouloir aux gens,  
mais être dans cette espèce de non-pardon...

Que la vie de ceux que nous prétendons aimer – ou même la nôtre – échappe à notre prise, et voilà que nous nous sentons exclus

d'elle ! Au bout du compte, la problématique de la jalousie conduit l'homme à se prendre pour l'origine de la vie. La réduisant à lui-même, il s'en nourrit. S'il constate que la vie se donne sans lui ou hors de lui, il s'en trouve exclu. S'en excluant, il la nie. Le jaloux considère que ce dont les autres vivent et se réjouissent lui est enlevé : cela devrait lui revenir. Il hait la vie donnée à d'autres par d'autres que lui-même : il entend posséder le don. Il va si loin dans cette direction, balisée par toutes les formes de la déception, qu'il finit par haïr sa propre vie puisqu'elle lui est donnée à son insu. Il ne supporte pas que ça vive en lui d'une vie qu'il ne contrôle pas. Il hait la vie jusqu'à la haine de soi. Peu ou prou, toute cure analytique conduit à la découverte du refus du don de la vie et de l'altérité qu'il implique. La jalousie est l'effet pervers du désir dévoyé de son but. Sa brûlure et sa rage ne permettent pas à celui qui y est pris de reconnaître qu'il désobéit à la parole de son origine, à l'Autre. « Le défaut de jouissance rendrait vain l'univers », dit Lacan. Il découle de « la faute de l'Autre », c'est-à-dire de l'Autre en tant qu'il manquerait à exister, ce qui rendrait vain ou illusoire le désir. L'Autre n'existant pas, le désir de l'homme ne peut qu'*implorer* dans une spirale *évidante*. Entre la négation de l'autre et la haine de soi où cette spirale meurtrière s'enfonce, la vie du monde va au gouffre. L'origine ne donne rien : ni la vie ni la parole. Il n'est pas vrai que l'Autre parle. C'est nous qui le faisons parler. Il parle de ce que nous mentons.

L'Autre n'existant pas, il ne me reste qu'à prendre la faute sur Je, c'est-à-dire à croire à ce à quoi l'expérience nous conduit tous, Freud en tête : au péché originel<sup>1</sup>.

C'est bien là que l'analyse apporte des lumières – au terme dernier, sur ce que nous pouvons appeler, au fond de l'homme, la haine de soi. C'est ce que dégage la comédie antique qui porte le titre de *Celui-qui-se-punit-lui-même*<sup>2</sup>.

1. Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits, op. cit.*, p. 820.

2. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, t. 7, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Paris,

Le mensonge et la jalousie dressent les chicanes de la résistance sur le chemin de la libération du désir, celui de notre histoire. Ce n'est que par ce qui lui arrive sur cette voie que l'homme est conduit à la question de l'origine et/ou du don de la vie. La vérité de l'histoire n'est pas assimilable au roman que nous nous en faisons. Nous n'y accédons qu'en nous laissant désencombrer de la manière dont notre *moi* l'imagine. Alors, par la parole qui s'y révèle, l'histoire indique avec une rigueur sans pareille le lieu de l'Autre en nous : celui du sujet. Pour Freud, dit Lacan, le microcosme pulsionnel avec ses images et ses stades *n'a absolument rien à faire avec le macrocosme, et n'engendre un monde que dans la fantaisie*<sup>1</sup>. La satisfaction du jaloux est son tourment : satisfaction, car ce monde n'existe que selon lui et pour lui, et tourment, car cette existence pour lui seul l'exclut du monde. Emporté dans l'ambiguïté de son fantasme, la jouissance qui le ravage nourrit constamment son sentiment d'être exclu.

Le jaloux entretient sa pugnacité délirante dans le fantasme d'une toute-puissance imaginaire. Il va jusqu'à défier la parole originaire tant il voudrait en être le lieu. C'est de la vérité qui parle dans la chair, qui prend corps, que l'homme est jaloux. En ce sens, on peut dire que l'homme n'est jaloux, en définitive, que de Dieu. Tant qu'il s'oppose à la révélation de ce qui parle en lui, tant qu'il n'écoute pas ce qui parle dans son histoire et qu'il n'écoute que lui, il s'acharne à nier la vérité de l'origine en ramenant tout à lui. Qu'il ne soit pas à lui-même son propre centre, voilà ce qu'il ressent comme une exclusion. Au lieu d'être ouvert à ce qu'il ne sait pas et qui le fonde dans la parole en réponse à l'Autre du désir, il est enfermé en lui-même. Cet enfermement de soi par soi ne peut être ressenti et projeté que comme exclusion par les autres. Jusqu'au délire.

Dans la mesure où l'homme demande ce qu'il désire en vérité, en effet, il ne sait pas ce qu'il demande, car il ne sait pas d'où vient le désir en lui, ni où il va. Ce *non-savoir* de l'origine dont il vit, le

1. *Ibid.*, p. 110.

jaloux le trouve insupportable<sup>1</sup>. Il refuse de croire que la parole révèle à son insu l'objet et/ou le sujet du désir dont son corps est le lieu. De ne pas posséder dans l'ordre de la connaissance objective ce qui est désiré en lui – obsession qu'il prête à l'autre – il s'imagine toujours qu'il n'est pas désiré, qu'il est exclu du partage de l'amour. La rage s'empare de lui jusqu'à la haine. Il détruit ou annule le corps. Il entend tout dominer par la pensée. En niant le corps de l'autre jusqu'à la haine de lui-même, il défie la parole.

A un degré ou à un autre, la jalousie colore toutes nos rencontres. Elle indexe notre rapport aux autres d'un trait de feu qui tend, *d'abord*, à marquer l'autre du signe de la possession. Qu'il se laisse réduire à la représentation que j'en ai, ou qu'il ne s'y laisse pas réduire, l'autre devient l'objet d'une relation exclusive. Le support de ce trait de feu est toujours le regard immédiat, totalitaire, non soumis à la parole. Les crises de jalousie flambent – et les yeux brûlent – quand le partenaire parle de lui-même, c'est-à-dire du lieu de l'Autre, et qu'ainsi il échappe à la fusion ou à la réduction tacite. Le jaloux en appelle toujours, alors, à un malaise dont il rend l'autre responsable, à *sa* maladie, à *sa* souffrance. Il a l'impression de mourir là où il refuse de mourir à lui-même quand choit son image tyrannique. C'est pourquoi sa réplique à la scansion (rupture) imaginaire, quand surgit chez le partenaire une parole pleine, est toujours la même : « sans toi, je meurs » ou « si tu te mets vraiment à vivre, c'est que tu veux ma mort ». Et, pour ne pas mourir, le jaloux tue avant de se tuer. Sur le sentiment de la possession de l'autre ou l'exclusion de soi, plantent, dès le début, l'ombre de la mort et le refus du don de la parole.

1. Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits, op. cit.*, p. 814.

... Le représentant de la représentation dans la condition absolue est à sa place dans l'inconscient, où il cause le désir selon la structure du fantasme que nous allons en extraire.

*Car là se voit que la nescience où reste l'homme de son désir est moins nescience de ce qu'il demande, qui peut après tout se cerner, que nescience d'où il désire.*

Et c'est à quoi répond notre formule que l'inconscient est discours de l'Autre, où il faut entendre le *de* au sens du *de* latin (détermination objective) : *de Alio in oratione* (achevez : *tua res agitur*).

Mais aussi en y ajoutant que le désir de l'homme est le désir de l'Autre, où le *de* donne la détermination dite par les grammairiens subjective, à savoir que c'est en tant qu'Autre qu'il désire, ce qui donne la véritable portée de la passion humaine.

## INCESTE ET JALOUSIE

Ainsi donc la jalousie pose avec rigueur la question de l'Objet du désir inconscient : l'Autre. *Nous sommes jaloux de ce qui nous échappe et fonde originellement le désir.* Lorsque le sujet humain refuse de se recevoir du lieu qui parle en lui et qui le spécifie dans l'être dès l'origine et à son insu, son *Moi* devient jaloux de l'Autre : il nie ce qui l'*anime, son âme.* Nous sommes jaloux de la parole qui nous donne la vie. Le sentiment d'être exclus vient de ce que nous projetons *hors de nous* ce qui vit *en nous* dès l'origine.

Écoutez plutôt cette séance d'un homme que j'ai appelé Adam.

AH : Tout ce qui pourrait venir de la vie,  
ça ne peut être qu'un danger pour moi !  
Il faut lutter, il faut se battre contre la vie,  
elle ne fait pas de cadeau, la vie,  
c'est un danger permanent... et c'est épuisant...  
ça va pas dans le bon sens...  
ça va dans le sens contraire.  
(Il parle de la jalousie par rapport à sa femme.)  
Pour elle, la vie, c'est la voie royale...  
je la hais, c'est insoutenable !  
D'autant plus insoutenable qu'après coup  
je me rends compte que j'ai tort.  
C'est comme une haine de la vie,  
une haine de ce qui fait vivre.  
J'y aspire totalement à la vie  
et, en même temps, je vis ça  
comme un danger de destruction complète.  
Ce que je hais,  
c'est une vie que j'imagine que ça peut être  
et que j'ai pas eue...  
je la hais parce que je l'ai pas.

DV : Et la preuve que vous ne l'avez pas,  
c'est qu'un autre l'a.

AH : Avec Ève, je suis constamment face à ma nullité :  
avec elle, la vie, ça passe comme ça...  
et moi, je m'éreinte, et ça ne passe pas !

## FAIRE MENTIR LA VÉRITÉ

J'y comprends rien ! J'y comprends rien !  
Je suis civilisé : je ne peux pas lui balancer  
une potiche sur la figure.  
Quand j'arrive, le soir, et qu'elle est calme,  
qu'elle est bien, ça me met en danger ce truc-là !  
Je peux pas lui dire, c'est pas possible,  
ouais, ça me met en danger !  
c'est comme si y avait quelque chose  
qui ne pouvait pas se partager !

DV : La vie.

AH : J'ai l'impression d'être dans la mort  
et d'essayer de comprendre les choses de la vie.  
Mais, avec ma logique de la mort,  
je ne comprends pas, ça passe pas.  
Je sens des gens dans l'ordre de la vie  
et je le perçois, mais j'y comprends rien.  
Je vois par le trou de la serrure comme un voyeur.

Dix mois plus tard, après un travail interprétatif autour d'une vengeance sur lui-même à propos d'une vie qu'il ne pouvait pas recevoir de la perversion parentale et pas davantage se donner à lui-même, apparaît l'image négative qu'il a de lui-même. La filiation menteuse occulte un *point vivant*, celui de l'origine. Lors d'une séance suivante, la voix est plus douce et mieux posée :

AH : Le point vivant dont je parlais...  
Je crois que je sais ce que c'est :  
je m'en suis servi pour atteindre mon père  
et en même temps pour m'atteindre moi-même,  
c'est le même endroit.  
Quand il y a des moments de calme,  
ce que je redoute, c'est que ce qu'il y a de vivant,  
ça ne soit pas rempli,  
– c'est la chose qui était par-dessus tout à proscrire,  
à éviter. Il fallait s'en garder  
parce que c'est en rapport avec la mort...

## INCESTE ET JALOUSIE

J'ai jamais perçu véritablement que mes parents aient eu  
... non pas la peur, mais la conscience de la mort.  
C'était surtout ça...  
Y avait, être condamné à l'immortalité,  
c'est l'horreur : une non-vie non terminable...  
une vie à ma dimension,  
dans laquelle je me meus, je m'adapte...  
mais y a rien de vivant là-dedans !  
Quand je voyais des traces de vie,  
ça me mettait dans une rage, une jalousie,  
une rage destructrice...  
Quand on me disait que je ne pouvais pas supporter  
ce qui allait dans le sens de la vie,  
je ne me rendais pas compte de ça.  
Dans ce monde, la seule manière de tenir,  
c'est, à chaque fois, d'en rajouter, en rajouter, en rajouter...  
C'est insupportable et c'est fou.  
De toute façon, c'est faux !  
Accepter d'entrer dans le cycle de la vie,  
recevoir plutôt, c'est ne plus se maîtriser à l'intérieur quoi !  
Pendant des dizaines d'années,  
toutes mes rationalisations pour tenir venaient de moi !  
C'est des croyances en moi...  
c'est moi qui les fabriquais  
et là, je ne pouvais pas faire confiance...  
c'est pas possible ! ça ne tient pas.  
... Et, dans le fait de recevoir,  
c'est comme un risque de la douceur...  
il y a quelque chose d'insupportable, d'extraordinaire...  
et je crois que c'était quelque chose d'insupportable...  
c'est comme si ça met à jour, ça éclaire...  
c'est comme l'équivalent,  
mais c'est exactement le contraire,  
comme si le contraire était un équivalent,  
comme si le contraire pouvait annuler...  
Recevoir, ça veut dire aussi que ça vit en dehors de moi,  
et moi, dans ma famille,  
ça vivait pas en dehors de moi ou en dehors de ma famille.

Lorsque personne n'introduit l'enfant au risque de la douceur, dans la foi en la parole qui donne ce qu'elle promet, le sujet reste prisonnier du système d'autodéfense du moi et de son discours. Ne pas consentir à la vie du sujet, c'est bien ne pas se laisser toucher par la parole parce qu'elle ment. Elle ne donne pas ce qu'elle prétend donner ou, si elle le donne, ce n'est jamais que pour le reprendre. Écouter alors, ou obéir, c'est *être eu* : être possédé.

## 2. *Les effets de la jalousie dans le père et dans le fils*

A y regarder de près, les effets de la jalousie sont au nombre de trois.

1. Elle exclut le tiers porteur de la loi qui ouvre à la parole. Dans la personnification du mythe<sup>1</sup>, ce tiers est le père. Le témoin de la parole qui fonde l'alliance de l'homme et de la femme différencie l'homme des animaux. Il lui assigne un nom et une place dans la génération. Quand le rapport de l'homme et de la femme n'est plus dans le respect de la filiation dans la parole, il y a tentative de négation de l'origine. Elle se révèle, à l'insu d'Œdipe, dans le meurtre du père. Le rejet de la parole qui s'échange entre le père et la mère pour s'engendrer dans l'enfant nie l'essence *trinaire* de la relation qui devient duelle, possessive et excluante.

2. Elle veut posséder le don ou le lieu du don : la mère ou la femme. La volonté de posséder la vie, en son origine même, de posséder *la* femme est l'obstacle majeur à ce qu'elle se donne. La prise de possession de ce qui fait vivre, du don originaire, se laisse entendre dans la prise de possession de la mère ou du père par l'enfant et réciproquement.

3. Elle plonge l'homme dans l'aveuglement là même où il pen-

1. Edith Hamilton, *La Mythologie*, *op. cit.*

sait avoir fait preuve de clairvoyance en se déroband à la parole de vérité. Quand il fait parler son image, enfin, l'homme s'aveugle. Il ne réside plus dans la lumière de la parole. Il ne voit que ce qu'il voit. Il n'est plus l'interlocuteur de l'esprit qui l'anime. Il est devenu sourd à « la vérité qui parle ». L'aveuglement du fils dit le passage à l'acte d'un refus de recevoir la vie et la parole d'un Autre. Il se crève les yeux quand la vérité apparaît.

Le monde lumineux du bonheur et de la réussite était fondé sur la manipulation des prédictions d'Apollon, dieu de la Vérité, en faisant la *preuve* qu'il pouvait parfois mentir. De tels effets résultent du refus de se soumettre à la vérité qui parle en faisant mentir la vérité. Sans qu'ils le sachent, Laïos, le père, et Œdipe, le fils, en décidant de maîtriser l'avenir, mettent en échec les paroles de l'oracle et deviennent ceux par qui la prédiction de Delphes se réalise. Sans qu'ils le sachent, mais aussi parce qu'ils n'en voulaient rien savoir.

Apollon était le dieu de la Vérité. Tout ce que prédisait la prêtresse de Delphes se réalisait infailliblement. Tenter de faire avorter une prophétie était tout aussi futile que s'opposer aux décrets du destin. Néanmoins, lorsque l'oracle avertit Laïos qu'il mourrait de la main de son fils, il décida qu'il n'en serait rien<sup>1</sup>.

Il décida que ce serait le père qui tuerait le fils ou, du moins, le laisserait mourir. Il décida que le père ne serait pas père !

Quand l'enfant naquit, il lui lia les pieds puis l'exposa sur une montagne isolée où, semblait-il, il ne tarderait pas à mourir. La crainte le quitta ; il se sentit assuré de pouvoir, sur ce point tout au moins, prédire l'avenir mieux que le dieu lui-même. Il n'eut jamais la preuve de sa folie ; il fut tué, certes, mais il prit pour un étranger l'homme qui l'assaillait. Jamais il ne sut que sa mort prouvait une fois de plus la véracité d'Apollon<sup>2</sup>.

1. *Ibid.*, p. 319.

2. *Ibid.*

Nous voilà aux prises avec l'oubli et le refoulement qui constituent l'inconscient. Sans savoir non plus que la vérité parle par lui, Œdipe tuera son père et épousera sa mère dont il était devenu le roi.

En prétendant faire mentir la vérité, le savoir et la sagesse d'Œdipe qui résout les énigmes de l'homme, font de sa réussite un malheur, et de sa vie heureuse une malédiction pour tous.

Lorsque Tirésias, le vieux prophète aveugle, est consulté et poussé dans ses retranchements par Œdipe, les mots qu'il aurait voulu ne jamais dire lui tombent des lèvres comme des pierres : « Tu es toi-même le meurtrier que tu cherches. » Car tu t'es confié à ta volonté propre et non à la vérité qui parle. Tu as refusé de te reconnaître et de te laisser naître de la division des commencements entre savoir et vérité<sup>1</sup>.

Un cri d'agonie échappa au Roi. Il comprenait enfin. « TOUT ÉTAIT VRAI ! POUR MOI, LE JOUR VA MAINTENANT SE CHANGER EN NUIT. JE SUIS MAUDIT. » Il avait tué son père, épousé la femme de son père, sa propre mère. Pour lui, pour elle, pour leurs enfants, nul recours n'existait. Tous étaient maudits.

Œdipe parcourut le palais, à la recherche de cette épouse qui était aussi sa mère. Il la trouva dans sa chambre. QUAND LA VÉRITÉ LUI ÉTAIT APPARUE, elle s'était donné la mort. Debout, près d'elle, lui aussi tourna sa main contre lui-même, mais non pour mettre fin à sa vie. Il troqua la lumière contre l'ombre. Il se creva les yeux. Le monde obscur de la cécité était un refuge, mieux valait y vivre que contempler avec des yeux remplis de honte le monde ancien, autrefois si lumineux<sup>2</sup>.

1. Jacques Lacan, « La science et la vérité », in *Écrits, op. cit.*, p. 856.

... La division expérimentée du sujet est formulée comme division entre le savoir et la vérité... Le modèle de la bande de Möbius fait entendre que ce n'est pas d'une distinction d'origine que doit provenir la division où ces deux termes viennent à se conjindre.

Le sujet (de la science) est, si l'on peut dire, en exclusion interne à son objet (p. 861).

2. Edith Hamilton, *La Mythologie, op. cit.*, p. 323.

Tous les moments du mythe œdipien se retrouvent dans les effets de la jalousie : elle incarne dans la chair le refus du don de la parole. Elle en témoigne à l'envers. Elle la pervertit.

Le mythe œdipien met en scène la parole dans la figure de la jalousie, sous la forme de son évitement ou de sa dénégation, voire de sa forclusion.

En voulant faire mentir la prêtresse d'Apollon, dieu de la Vérité, Laïos, le père, dans un premier temps, et Œdipe, le fils, dans un second temps, refusent d'entendre – nous dirions aujourd'hui – la vérité qui parle. A savoir qu'entre « le père et le fils, dans la filiation même, le mensonge et la jalousie sont inconsciemment à l'œuvre ».

Et, pour échapper à l'oracle, le père va exposer le fils à la mort et le fils va fuir celui qu'il croit être son père ! Ils tentent l'un et l'autre d'échapper au *fatum* par un *passage à l'acte* qui, comme chacun le sait, est la conséquence du refus d'écouter ou d'entendre. Vouloir la suppression de l'autre ou le retrait de soi sont les deux versants de l'acte psychique qui tente d'éviter la parole (la négociation ?) dans le conflit né de la mise en question de l'homme dans la génération du seul fait qu'il parle et qu'il est nommé. Son identité dépendrait de ce qu'il sait par lui-même et non de la vérité qui parle et à laquelle il tente d'échapper.

Ne pas vouloir prendre acte de la vérité et refuser de recevoir la vie d'un autre – cœur du fantasme de toute-puissance – font tomber l'homme, à son insu, sous le coup meurtrier de son propre vouloir.

### 3. *Passage à l'acte et acte de passage : la torsion du départ*

Il suffit de prendre le temps de lire et de relire ce mythe. Il fallait que le père et le fils refusent tous les deux d'entendre la vérité qui parle pour que la parole qui s'engendre de génération en génération ne soit plus transmise et que la vie ne passe plus. La transmission ne révèle plus chaque homme par son nom, dans son rapport

à l'origine qu'inscrivent dans sa chair le désir et la parole. La tendance incestueuse mélange les places et les noms. Elle étouffe la vie dans l'œuf. L'amour incestueux est un amour à mort. Il ne donne pas la vie. Quoi qu'en dise la rationalisation qui ne manque jamais, la surdité à la parole entraîne l'homme dans un passage à l'acte aveugle. La vie se trouve confisquée dans l'impasse de la chair –   a ne passe plus parce que ça ne parle plus. Cette confiscation dans la chair se fait le plus souvent sous les auspices de l'esprit : elle fait mentir la vérité de la vie.

Le passage à l'acte s'oppose à l'acte du passage dans la douceur de l'esprit. Il triomphe dans l'oubli ou le mutisme. Dédoublement et aveuglement sont les deux symptômes de l'homme devenu sourd à la parole.

Alors quoi ? Si nous passons du mythe qui nous avertit que la transmission de père en fils est dangereuse et faussée, à notre quotidienne vie qui continue de dépendre de cette transmission, faut-il accepter sans broncher que se réalise fatalement l'oracle, sans chercher à aller contre ? C'est ce que nous entendons souvent lorsque l'on vient nous consulter et que, dans cette proximité, la parole reprend ses droits. « Docteur, qu'est-ce que je dois faire pour que ça ne soit plus comme ça ? » Au lieu de reconnaître la jalousie et le mensonge à la lumière du pardon de la vie, on préfère de beaucoup faire *comme si ça n'était pas comme ça*. Nous préférons faire mentir la vérité qui parle dans l'histoire et faire parler notre image en fonction de ce que nous voudrions qu'elle soit.

Or quand elle parle, justement, la vérité révèle que nous ne sommes pas ce que nous croyons être à la seule lumière de ce que nous imaginons, aux seules lumières de la raison.

TX : Ce que j'ai pris comme fondation,  
c'est une volonté de fer (de faire)  
et ça ne repose effectivement sur rien.

Il ne croyait pas si bien dire : sa *volonté de faire* l'identifiait à la *volonté de fer* admirée chez un père en mal d'identité.

Entendre de la part de l'oracle de Delphes que *le père mourra de la main de son fils* autorise que vienne au jour, dans la génération, la symbolisation d'une jalousie féroce cachée dans les commencements. Quand elle parle en vérité des commencements de l'homme, l'origine révèle sa jalousie.

En y regardant bien, c'est en déniait le lien de l'homme à la parole originaire que la jalousie, tel un faux témoin, rend compte de ce qui spécifie l'homme. Elle assure le lien des commencements de l'homme avec l'origine de la parole, en tentant de le dénouer. Contrairement à la parole qui fait l'homme, comme dirait Lacan, le mensonge le défait. Elle le fait avec un savoir et une sûreté sans pareils. C'est ce qui arrive quand l'homme se trouve manipulé par l'inconscient sans se laisser interroger par lui, par ce qu'il fait ou dit sans savoir et souvent avec beaucoup d'exactitude. Suivies dans les lapsus ou les actes manqués, les traces de la jalousie conduisent, avec la même sûreté, à ce qui est dénié par elle. Justement *parce qu'elle le dénie*, elles mènent à la source de la parole et à la dimension d'une altérité originelle. Nos rencontres, dans le temps, disent la manière dont nous buvons à cette source ou, au contraire, la manière dont nous nous arrêtons aux marécages. Encore faut-il qu'à l'occasion d'une interprétation nous soyons susceptibles de discerner les effets de vie des effets de mort de l'eau que nous buvons. Aux premiers, on reconnaît la vérité qui transmet la vie, aux seconds le mensonge qui tue.

Par la dénonciation de ce qui ment en nous, nous avons accès à la révélation de la parole de vérité. *Tordue dès le départ*, pervertie par le redoublement du mensonge<sup>1</sup>, polluée à la source, il n'en reste pas moins que la connaissance que l'homme a de lui-même se révèle, en son cœur, une vérité qui parle et qu'il ne savait pas.

*Ce vouloir qui ne veut pas* est la *résistance* majeure que le transfert analytique autorise à pointer. Le travail du psychanalyste est d'y porter le fer de l'interprétation. En dénonçant l'ambiguïté d'un

1. Le redoublement du mensonge est à son apogée lorsque nous imaginons que dire la vérité c'est ne pas mentir !

mot ou d'une position à partir de ce que dit le patient sans le savoir, l'interprétation a pour fonction – que le psychanalyste le sache ou non – de restaurer le lien à la parole qui tranche et qui sépare – l'esprit – là où le mensonge emprisonnait le sujet dans l'obscurité et la confusion (le brouillard) d'un langage sans parole. Dans la remise en circulation de la parole, l'interprétation fait fondre la subtilité aveuglante de l'orgueil et du caprice. Elle dénonce la prétendue transparence d'une pure opposition vide et vaine.

Un tel dévoilement n'est pas magique, même si le menteur le fait apparaître comme tel dans la rapidité d'un aveu qui signe la fausse transparence. Là où manque le premier temps, celui de la reconnaissance du mensonge et de la souffrance qu'elle engendre, il n'y a pas de dévoilement de la vérité niée.

TX : Orgueil et asphyxie ! oui, voilà ! c'est un constat.  
Je suis comme ça en moi. C'est tout.

Tout le travail reste à faire qui consiste à passer de ce constat buté et rageur à une vraie connaissance de soi, à la mise au jour partielle d'un vouloir inconscient qu'il en soit ainsi. Ce *vouloir pas d'Autre*, ce refus que la vérité parle en nous, est l'essence même du mensonge : il annule la parole, enferme l'homme dans un vouloir-ce-que-moi-je-veux, où se délite le sujet naissant. La prétendue liberté de choix à laquelle aspire le moi empêche le sujet de vivre. De cette prétention, la jalousie fait son triomphe.

Le travail analytique ouvre un chemin jusque dans cette intimité nocturne où la mort le dispute à la vie. La symbolisation de ce combat par des mots fait venir au jour de la parole l'inanité d'une vie fondée sur un vouloir propre – fût-il de vouloir ne pas mentir – et non sur le désir de l'Autre qui parle. Une telle vie se perd dans le redoublement de l'image d'elle-même. Et, du même coup, elle disparaît quand la vérité se lève. Elle n'était là que pour occulter l'ouverture à la parole originare. Avec sa chute, le corps se met à respirer. Accédant au silence et au recueillement, l'agitation cesse.

TX : Ça m'ouvre un tas de portes.

#### 4. *La parole en acte et la relation trinaire*

Il n'y a de parole en acte, de parole qui s'engendre dans la chair que dans une relation *trinaire*, entre trois personnes. Chacune de ces trois personnes représente la médiation sans laquelle les deux autres n'auraient pas de lieu. Chacune incarne l'esprit qui anime les deux autres. Pour être participant de ce qui parle dans le monde, il faut naître d'un homme et d'une femme *et* de la vie qui s'engendre en eux et entre eux et dont l'enfant est le lieu.

Hors de cette référence à la parole, il y a confiscation du corps de l'homme dans l'image. Et dès lors que la parole est tue, la structure ternaire est démantelée. A sa place s'installe une relation duelle par exclusion (instrumentalisation) du troisième. Alors, le moi se donne à voir dans la projection de son image dans l'autre. Pour l'imaginaire de l'homme, créer, c'est donner à voir, et être une créature, c'est se donner à voir.

La naissance du corps de l'homme est apparition dans le visible de la vérité qui parle, de l'esprit qui fait vivre.

Quand l'autre se réduit à une image de moi, la différence entre lui et moi n'est plus le lieu de l'unité de l'esprit. Mon identité d'homme s'éparpille en objets partiels que le moi s'épuise à rassembler dans une forme visible et/ou sensible. Le jaloux revendique sans cesse une différence à laquelle il ne peut consentir puisque toute vie donnée à un autre différencié de lui est éprouvée comme amputation, perte d'un objet partiel. Avec la jalousie, l'imaginaire et le réel sont confondus dans l'envie. Le désir, perdant sa visée, devient incessante revendication. A charge alors pour l'homme de se faire plaisir, comme on dit trop souvent aujourd'hui, ou de se faire vivre dans l'indéfinie répétition d'une sensation, preuve de son existence pour lui et pour les autres. L'intensité de la sensation et sa constante vérification recèlent une identité imaginaire. Le *sensationnel* s'y substitue à la nomination. Se faire

vivre de l'excitation des sens, de l'agitation de la pensée ou de la fuite en avant dans le comportement, se faire vivre par soi-même, est la conséquence d'un vouloir-ne-rien-savoir de l'autre. La volonté de fer – ou de faire – découle de la dénégation ou de la forclusion de la parole. La pointe ultime de ce refus en forme de vouloir est inscrite dans la violence du mutisme. Sauf à confesser le mensonge qui ne reconnaît l'autre que pour le réduire au même, la jalousie ne se révèle pas.

La jalousie prétend être un amour à deux, un amour qui ne se fait pas connaître. Un tel amour est menteur : il ne donne pas la vie, il ne la révèle pas. Comme le dit Thérèse d'Avila :

L'amour a des degrés. Il se manifeste plus ou moins, selon qu'il est plus ou moins grand. S'il est petit, il se montre peu. S'il est fort, il se montre beaucoup. Mais, qu'il soit faible ou ardent, dès lors qu'il est véritable, il se fait connaître<sup>1</sup>.

L'amour qui ne se fait pas connaître n'est pas véritable. Faute d'être entendue et symbolisée par des mots qui s'échangent et révèlent la joie partagée, la violence passionnelle reste tapie comme un monstre au cœur du mutisme où s'engloutit la parole. Elle ferme toutes les portes.

NR : Il y a des moments, c'est comme si je m'arrêtais  
de penser... et y a une espèce de rythme  
qui se met en marche,  
mais c'est quelque chose de corporel...  
ça se met à battre, c'est comme un bruit de fond.  
Quand je me laisse prendre par ça,  
ça devient vite très inquiétant,  
et, en même temps, c'est comme une espèce  
de fascination quand je m'y laisse prendre...  
Comme si j'étais immobile  
et que je me balançais...

1. *Les Œuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus*, trad. du R. P. Grégoire de Saint-Joseph, Paris, Éd. du Seuil, 1949, p. 792.

## INCESTE ET JALOUSIE

J'ai toujours l'impression  
qu'il faut que j'arrête volontairement ce truc-là,  
sinon ça durerait, ça durerait... si je ne parlais pas...  
(...)  
J'ai toujours la trouille en évoquant ça...  
c'est quand même incroyable... de ré-entendre  
un bruit qui ne parle pas, qui ne serait plus  
que quelque chose d'une scie circulaire...  
La vraie épouvante.

Quatre années plus tard :

NR : Je ne sais pas si c'est le fait d'avoir dit quelque chose  
de la confiance folle qu'il faudrait pour parler,  
mais ça réveille le monstre...  
J'ai vraiment l'impression qu'il y est... dans une cage...  
Il parle pas celui-là.  
Tant que je peux le tenir dans une cage, ça va.  
C'est qu'il n'y a pas moyen de lui parler  
parce qu'il ne parle pas...  
Et quand ça parle, il dit toujours la même chose...  
il dit qu'il va tuer...  
C'est même pas qu'il dit qu'il va tuer,  
c'est qu'il faut qu'il se retienne de tuer !  
(...)  
L'autre jour, en partant d'ici, ce qui m'est venu...  
(hésitation) ... c'est :  
« Vasse, mon semblable, mon frère »  
et ça m'a mis dans un état de joie...  
C'est la première fois que je pense à un truc comme ça,  
mais c'est pas penser ça... C'est quelque chose comme :  
si j'étais plus tout seul... et qu'en tout cas,  
ce n'était pas qu'à moi.

Ainsi, de même que l'amour a des degrés, la jalousie en a aussi.  
Elle se manifeste plus ou moins selon qu'elle est plus ou moins  
grande. Mais c'est à l'inverse de l'amour : si elle est petite, elle se

## FAIRE MENTIR LA VÉRITÉ

montre facilement. Si elle est forte, elle se montre peu ou pas du tout. Mais qu'elle soit faible ou qu'elle couve sous la cendre comme charbons ardents, elle ne se fait pas connaître. La jalousie ne se révèle pas au grand jour : elle enferme le sujet parlant dans la nuit de la bouderie et du mutisme. Puis elle y entraîne tous les autres. Elle fait du Moi le centre d'un monde clos sur l'image qu'il a de lui. Imperméable à la parole qui le fonde dans le désir de l'Autre, ce monde n'est plus un univers mais un puzzle dont les éléments sont tenus ensemble sous la pression d'un cerclage contraignant ou d'un rythme fascinant, et non dans l'ouverture à un unique esprit.



## La résurgence de la jalousie

1. La confusion de l'événement et du plaisir :  
la capture par le regard
2. La rencontre : être en elle ou être hors de soi
3. La résurgence de la jalousie oubliée
4. Naissance ou exclusion :  
la question de la séparation
5. S'identifier à l'image, c'est être hors de la vie
6. Le refus de demander pardon : nier ou mentir

L'événement est ce qui arrive dans la rencontre avec l'autre. Dans l'événement d'une rencontre attendue, les choses ne se passent jamais comme on les imaginait. La réalisation du désir n'est jamais adéquate à ce qu'on en imaginait, même et surtout lorsqu'il s'accomplit en vérité. L'étonnement ou le « c'est pas vrai » qui scande la rencontre, alors, dit tout à la fois combien elle était attendue et combien l'attente est dépassée. A moins que, dans un redoublement mondain et pervers, l'étonnement soit de l'ordre de la feinte. Les mots de la joie signifient alors le plaisir de la nier dans la tête. Ils disent le contraire de ce qu'ils disent. Ainsi le font tous les couples qui se déchirent... en s'appelant « chéri ». Tous les pervers nous l'apprennent : le plaisir de nier dont nous n'arrivons pas à nous départir (et dont l'acte de s'en départir ouvrirait à la rencontre) est dans la tête. Une tête paradoxale qui ne préside pas à

l'unité du corps, une tête qui cherche sa propre identité dans le refus de l'autre et dans la possession d'une image de l'autre réduit à soi.

1. *La confusion de l'événement et du plaisir :*  
*la capture par le regard*

Il y a dans la jalousie pathologique, celle qui s'ignore, une confusion dans laquelle se trouvent prises en masse deux réalités.

1. l'événement, ce qui arrive ;

2. le plaisir qu'il y a à le nier en le consommant dans la satisfaction pulsionnelle – celle du voir en particulier – pour ne pas y consentir ni être délogé de son image.

La confusion de l'événement (de la rencontre) et du plaisir (de la satisfaction dans l'adéquation d'une image avec l'œil) cache la négation de l'autre et un refus de la parole pouvant aller jusqu'au fantasme d'*attaquer* la voix ou l'*intérieur* de l'autre.

MM : Je refusais la voix... votre voix...  
comme pour la refaire entrer en vous...  
c'est refuser votre présence...

La douceur avec laquelle j'ai accueilli des choses  
que vous disiez, ça cachait cette haine-là.  
Ne pas supporter que vous disiez des choses si douces...  
et que je m'en aille à ce moment,  
c'est la jalousie... c'est un endroit où je vais rarement  
parce que c'est insupportable.

Pour éviter ça – l'autre, j'en fais une image,  
ça n'est qu'une image !  
Ce que je refuse, c'est l'intérieur de l'autre.  
... Et que je n'y sois pas...  
que je ne connaisse pas tout de lui, c'est insupportable !

## LA RÉSURGENCE DE LA JALOUSIE

DV : Il y a longtemps que vous mettez le mot  
« jalousie » là-dessus ?

MM : Non (murmuré).

Je suis étonné de la dimension de l'intérieur de l'autre...  
je n'y avais jamais pensé...  
et, en même temps, j'ai bien vu le lien  
qu'il y a entre les mots que vous disiez  
et qui étaient doux...  
et que ça vienne de vous...

et je vois que quand je suis triste d'un moment de partir,  
ou de séparation, ce que je ne supporte pas,  
c'est cette douceur-là qui m'émeut...  
et je ne prends pas ce temps-là seul...  
Pourtant, c'est là où il y a la paix qui peut venir...  
je veux pas dire que c'est moi qui veux me la donner...  
en tout cas, elle peut venir dans le silence.

Il y a dans la tentative de figer ou de fixer par le regard une manière de posséder, en le détruisant, ce qui fait vivre l'autre. Or, une vie possédée, une vie qui ne se donne pas, ne fait plus vivre : elle est figée dans la mort.

CO : Je suis en train de penser à deux choses  
que je ressens en ce moment.

Dans ce que je fais, il y a deux choses  
que je confonds : l'événement et le plaisir...  
et le fait que je sois complètement là-dedans  
(dédoublément que j'entends dans les signifiants :  
*là-deux-dans*) me faisait penser à l'impression  
que j'avais eue ce matin :  
j'avais travaillé avec deux classes  
et je voulais conserver quelque chose de cela,  
je voulais conserver quelque chose qui me faisait jouir,  
je voulais garder – en me rendant compte  
assez fugitivement qu'il ne fallait pas –  
parce que ça me faisait mal... et que c'était impossible.

## INCESTE ET JALOUSIE

*J'ai l'impression que c'est toujours un peu comme cela,  
qu'il y a toujours cette tentative...  
et, de m'en rendre compte, ça me fige un peu...*

Un travail analytique s'étalant sur de longues années avait laissé apparaître la capture, par le regard, du plaisir sexuel éprouvé par le frère ou le père et dont l'objet « pénis » semblait être la source. Cette identification voyeuriste de la petite fille s'était longtemps cachée, pour le bénéfice de tous, dans un symptôme : l'énurésie. L'interprétation analytique effectue le point de capiton qui relie la surface du discours conscient qui rend compte de son activité professionnelle et la surface du discours inconscient où, dans le refoulement, il s'agit du sexe, de la dépossession de l'image de soi qu'il implique pour elle, et du refus de cette dépossession dans la tentative d'être l'un et l'autre à la fois.

DV : Oui, c'est de cette fixité que s'accompagne la tentative de garder dans soi l'excitation du père ou du frère.

CO : De garder ! ça c'est sûr !

DV : Faut surtout pas que ça parle,  
parce que si ça parle, ça s'arrête.

CO : Oui ! je crois que je commence à comprendre cela.

DV : Si ça parle, l'autre redevient autre,  
il est plus dans moi, il n'est plus moi.

CO : ... Ça rompt quelque chose.

DV : Ça sépare.

CO : ... Oui, cela sépare !

Il n'y a de parole que dans l'ordre de la différence. Le sujet n'est pas spécularisable indéfiniment. Il est semblable à l'autre dans sa différence même, ce qui en appelle à une altérité infinie qui fonde l'un et l'autre terme dans un troisième : cette altérité est celle du sujet. Il n'est pas représentable dans une image comme un objet.

Dans l'apparition-disparition de l'image, dans sa chute, s'indique la présence du sujet.

La parole – le fait que ça parle – nous fait sortir de la représentation, elle nous ouvre à une présence hors imaginaire. Elle rompt le charme de l'image. Elle nous sépare de nous-mêmes et nous offre à la rencontre inimaginable avec ce qui est Autre en l'autre et en nous. Dans la zone où les mots trouvés ou retrouvés conduisent le chemin de la régression, l'analyste s'autorise alors à symboliser la confusion où se complait la petite fille et dont la sidération est le symptôme :

DV : Cela sépare et, en même temps,  
c'est bien cette séparation qui permettrait  
une rencontre effective, dans la peur de la petite fille.  
La sidération où elle est, ce n'est ni une séparation  
ni une rencontre vraiment. Ça confond les deux.

CO : ... Y a quelque chose qui reste vraiment très obscur :  
c'est la rencontre ! Ça n'a jamais eu lieu !  
Je sais pas ce que c'est ! Je ne vois pas du tout !

Je voudrais attirer l'attention ici sur la force névrotique de cette affirmation. Dire qu'il n'y a jamais eu rencontre, c'est dire que la naissance n'a pas eu lieu, la naissance du sujet bien sûr. Imaginairement, l'enfant et la mère n'existent pas séparés. Ils sont confisqués par une unité sans parole, une uniformité sans tiers, une identité sans différence. La référence à l'un, à la vérité qui parle, se fait hors relation trinaire. Je veux dire : hors circulation de la parole créatrice.

DV : D'une certaine manière, c'est bien de cela qu'il s'agit :  
il ne faut pas qu'elle ait lieu la rencontre  
(et elle ne peut avoir lieu que dans la parole et le nom)  
puisqu'elle manifesterait que l'autre existe ailleurs  
qu'en moi ou que moi en lui.

CO : ... Ce que je ne comprends pas, c'est le sens général,  
mais je comprends, à l'intérieur, chaque chose...  
mais pas le sens général :  
j'aurais peur de cette rencontre...

La résistance à comprendre se laisse entendre dans le changement de position de la voix. Nous sommes en plein travail et c'est moi qui dois être à l'écoute de ce qu'elle comprend déjà en le niant. Le dévoilement s'annonce. Là est certainement le travail le plus difficile : après avoir tout fait pour permettre que la maille du symbolique qui avait sauté soit remise sur les aiguilles de l'ouvrage, il s'agit de ne rien confisquer ou de rejeter de ce qui vient dans le discours du patient pour se satisfaire d'avoir raison. Cette satisfaction est un piège, elle bouche les oreilles. Mais il suffit que soit pointé le frémissement du plaisir d'avoir raison, dont son corps est parcouru, pour que l'interprétation fasse découvrir la résurgence de la jalousie. Au lieu de consentir, au plus intime de lui-même, à la rencontre avec l'Autre, il la dénie comme *le lieu très obscur qu'il ne sait pas, qu'il ne voit pas, dont il a peur*. A la perception de ce frémissement – même s'il peut s'offrir à toutes les rationalisations de la technique et de la science –, il sait déjà, sans le savoir encore, qu'il s'oppose à sa propre naissance de sujet. Cette volonté de ne rien vouloir savoir de ce qui lui échappe – de la vérité qui parle –, celui qui écoute peut l'interpréter comme refus de l'autre en vérité. Ce refus gît au cœur du jaloux dans la constante négation de lui-même comme autre de la parole, comme sujet.

## 2. *La rencontre : être en elle ou être hors de soi*

La rencontre et/ou la division d'où naît le sujet humain se lit, grâce au transfert, dans le champ de la parole et du langage. Hors du passage à l'acte qui en interdit la symbolisation, l'acte de la parole qui autorise le passage des sensations aux mots et qui donne sens concerne nécessairement le symptôme répétitif en annulant la rencontre comme réactualisation de la naissance du sujet.

C'est là qu'il est demandé à l'analyste de ne pas jouir, dans sa tête à lui, de son travail et de ne pas confondre cette jouissance avec l'événement. Ceci lui est demandé au nom de son patient et de la vérité qui, parlant en son nom, le sépare de l'image muette de lui-même qui le mettait hors de lui ou à côté.

Il n'y a plus qu'à écouter l'interprétation véritable venir du divan, non du fauteuil.

CO : J'aurais peur de cette rencontre...

*c'est comme si ça se passait comme ça :*

pour que cette rencontre ait lieu

(cette rencontre, c'est aussi bien la rencontre

transférentielle que la rencontre sexuelle

ou celle de la naissance...)

il faut que mon corps existe... et il disparaît...

j'ai peut-être peur aussi... de la violence

de cette rencontre (peur du transfert, peur du sexe,

peur de la croissance).

C'est vrai que la rencontre... elle...

suppose que j'accepte l'autre,

et c'est justement cela qui est difficile...

parce que... oui... c'est là que ça se passe...

dans la rencontre... je le vois bien avec X...

je n'arrive pas à rester séparée de l'autre,

je pensais à mon prof... justement.

Quand elle parle, quand je lui parle...

je n'arrive pas... j'ai hâte de partir...

car je n'arrive pas à garder mes distances

je pourrais me jeter sur elle... ou m'élancer sur elle...

DV : Comme un enfant.

Le « *comme si* » nie ce qui se passe en disant que ça ne se passe pas comme ça se passe. Sa violence subtile satisfait l'immédiateté qu'exige la pulsion non poinçonnée par la parole qui en fait le vecteur du désir. Une telle violence suscite l'urgence et n'admet pas de

délai. Elle court-circuite le temps et l'attente. Elle fait entrer l'autre en soi et soi en l'autre. Sous prétexte de clarté, le « comme si » substitue ce qui n'est pas à ce qui est. Il mélange tout et n'autorise pas le tri et le partage. La parole perd son tranchant. Elle n'est plus médiatrice et la précipitation empêche ou fausse toute reconnaissance. Il suffit de voir s'ouvrir démesurément la bouche hurlante d'un enfant de dix-huit mois en même temps que ses yeux brillent, dans les larmes, d'une jouissance anticipée, lorsqu'il est confronté à un délai imposé à sa satisfaction par l'incompréhension ou par la nécessaire médiation de ce qu'il faut faire pour le satisfaire. La réponse trop immédiate, celle de la sucette, remplace le cri par un mouvement de déglutition, mais elle n'est pas forcément la meilleure. Il convient, avec elle, de donner des mots à l'attente en la disant et en la laissant se dire. L'attente symbolisée est la seule manière d'entrer dans le temps du désir. Sans cela, la chair s'épuise à retenir le cri dans la déglutition... jusqu'à l'explosion de la colère ou à la prise en masse de la sidération : non référée à la parole au cours de l'attente qui s'achèvera dans la reconnaissance d'un visage, la pulsion emprunte le court-circuit d'une envie dévorante. L'ardeur orale ou scopique devient terrifiante. Elle réclame une satisfaction immédiate. Le chemin qui conduit « vers » et qui demande du temps n'est plus praticable. Le mode de la rencontre se réduit à l'entre-dévoration dans la confusion de ce qui dévore et de ce qui est dévoré. Avant que s'installe la tenaille de l'ambivalence, dès qu'elle apparaît, il convient de relire la confusion des mouvements inverses là seulement où elle peut avoir eu lieu : au stade précoce d'une non-différenciation de l'enfant et de la mère quand il se rassasie goulûment tout en la dévorant des yeux, sans référence à la parole tierce qui fait exister le sujet dans la parole et non dans l'immédiate satisfaction de ses sens.

DV : Comme un enfant...

CO : ... Oui... et je peux pas, en même temps, le lui montrer...  
hier... j'étais vraiment très heureuse avec elle...  
mais justement...

## LA RÉSURGENCE DE LA JALOUSIE

je pouvais pas le montrer...  
c'était très ambigu, c'était très ambigu...  
... J'ai, en même temps, des envies  
mais j'ai pas confiance en moi...  
j'ai pas confiance en moi.  
C'est comme si elle était bonne à manger quoi !  
Je la regarde avec beaucoup de plaisir.

DV : Bonne à manger, à dévorer, à baiser.

CO : ... A baiser !... non !

Hier, je me posais la question :  
est-ce que je serais amoureuse d'elle ?  
Baiser non !  
C'est beaucoup plus : MANGER.  
Mais, en même temps, il faut vraiment pas !  
Je la trouve tellement bien  
que c'est le genre de femme  
que j'aimerais être plus tard...  
Ça, il faut le conserver, et surtout,  
ne pas montrer ni ÉPROUVER cela... :  
*Quand elle parle, c'était comme si j'entrais en elle.*  
Y a quelque chose que je m'empêche d'éprouver, là...  
Je m'empêche de lui prendre quelque chose,  
de la regarder avec envie  
comme s'il y avait un dé clic...  
et qu'il n'y avait plus cette séparation avec elle...  
Je pensais au Petit Chaperon rouge et au loup  
qui lui disait : « Je vais te manger. »  
J'AI PEUR DE MON REGARD.

Il faut bien des années de travail pour que, dans le kaléidoscope d'une seule séance, se manifeste ainsi le jeu inconscient de la confusion entre l'événement (la rencontre) et le plaisir d'une prise par le regard (le fantasme d'incorporation) : il faut que soit rendu un temps où les choses puissent se dire grâce au transfert dans les mots, et être délivrées de leur prise dans un fantasme.

## INCESTE ET JALOUSIE

Qu'est-ce que le regard ?

Un dard plus aigu que la langue  
la course d'un excès à l'autre  
du plus profond au plus lointain  
du plus sombre au plus pur  
un rapace<sup>1</sup>.

La résonance des mots écarte la crainte et la menace que se réalise ce fantasme. Dans cette résonance, le rapport à la parole originaires spécifie le corps de l'être humain. Sans elle, toute séparation, toute naissance, est éprouvée sur le mode sadique d'une rupture, d'une menace sans espoir, d'une illusion à laquelle la mort est préférable. Quand il en est ainsi, la sensation orale, visuelle ou tactile de prendre et/ou d'être pris, mangé, vu, touché, vient se substituer à la fonction et au champ de la parole et du langage. En demeurant dans l'ordre de la sensation indéfiniment répétée, la vérité du sujet ne se lève pas. Au lieu de surgir de son image qui disparaît, de son moi, il reste prisonnier de l'image qui le représente.

Au fond, la question de ce qui parle en chacun, de génération en génération, nous n'en voulons rien savoir. Nous ne voulons pas qu'elle se pose, car elle nous déplace. Elle nous déloge de l'image de nous-mêmes sculptée dans la chair de l'autre : nous ne voulons pas la perdre. Nous voulons la garder pour conserver la vie.

Je voudrais souligner la rigueur de la démarche de l'homme dans sa chair : qu'est-ce qui fait vivre ma mère et me fait vivre avec elle ?

a) Est-ce son image de mère originaires – déesse indéfiniment dédoublée que l'homme a pour fonction de faire valoir en tant que femme ?

Ou :

b) Est-ce la parole qui, en elle, me réfère à un autre qu'elle, en m'interdisant de la prendre toute pour moi et de me prendre tout pour elle ?

1. Philippe Jaccottet, *Poésie, 1946-1967*, Paris, Gallimard, 1991, p. 114.

Qu'est-ce qui le fait vivre d'elle dans sa chair et lui donne corps dans la rencontre ? C'est la question que tout enfant pose à sa mère et que toute femme pose à son époux.

Lorsque la question de ce qui parle dans l'homme ne se pose plus dans l'espace de la triangulation, elle apparaît sous la forme mythique de la jalousie œdipienne et de ses effets. On comprend alors que vouloir ignorer la jalousie, vouloir la maintenir dans le refoulement, c'est s'enfoncer dans une obstination qui autorise de moins en moins l'accès à la parole en tant qu'elle est le lien de vie d'au moins trois (le père, la mère et l'enfant). Elle se trouve elle-même déniée et l'univers s'organise faussement en dualités spéculaires (le bloc du frère et de la sœur contre le bloc du père et de la mère ; la complicité de la fille et de la mère faisant pièce à la complicité du fils et du père, ou du père et de son entreprise ; la fusion mère-enfant excluant le père dans les ténèbres extérieures d'un empêchement de tourner en rond ou, inversement, d'un père se donnant comme l'incarnation de la loi par peur d'accueillir la vie qui le dérange).

Cette organisation duelle absorbe ou éjecte. Dans sa manière de rendre l'autre complice ou de l'accuser à mort, elle est toujours l'œuvre d'un mensonge inconscient que supporte le refoulement ou la forclusion. Parole qui se nie, le mensonge méconnaît l'altérité au profit d'un imaginaire qui englobe ou qui exclut<sup>1</sup>.

1. Sigmund Freud, « La négation », in *Résultats, Idées, Problèmes*, t. 2, *op. cit.*, p. 135-139.

La tâche de la fonction intellectuelle de jugement étant d'affirmer ou de nier des contenus de pensée, les remarques précédentes nous ont conduit à l'origine psychologique de cette fonction. *Nier quelque chose dans le jugement veut dire au fond : c'est là quelque chose que je préférerais de beaucoup refouler.* Le jugement de condamnation est le substitut intellectuel du refoulement, son « non » est un signe de marquage de celui-ci, un certificat d'origine comparable au « made in Germany ». Au moyen du symbole de la négation, la pensée se libère des limitations du refoulement et s'enrichit de contenus dont elle ne peut se passer pour son fonctionnement.

La fonction de jugement doit pour l'essentiel aboutir à deux décisions. Elle doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et elle doit concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité. La propriété dont il doit être décidé pourrait originellement avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nuisible. Exprimé dans le langage des motions pulsionnelles les plus anciennes, les motions orales : cela je veux le manger ou bien je veux le cracher, et en poussant plus avant

### 3. *La résurgence de la jalousie oubliée*

Ne pas avoir le sentiment d'être jaloux ou ne pas en souffrir fait ignorer le chemin qui mène, en nous, à ce noyau de feu d'une toute-puissance de la pensée qui brûle tout ce qui n'est pas conforme à l'image, conséquence de l'inconsciente *dénégation du refus* : au temps de la précocité, l'enfant n'a pas eu de mots pour symboliser le *non*. Il est livré au *plaisir généralisé et immédiat de nier le plaisir*. Cette jouissance n'obéit plus au principe de plaisir à partir duquel on éprouve, en les distinguant dans sa chair et dans son cœur, les mouvements vivants et contraires. Elle n'y obéit plus à cause de la *démixtion des pulsions par retrait des composantes libidinales*<sup>1</sup>; dans le plaisir de la négation de l'autre et de lui-même, l'esprit se nie en niant le corps qui l'anime dans son rapport à l'autre et au réel. Il nie la parole dans la chair qui l'incarne (le mensonge et le mutisme). Le dédoublement du moi/moi ou le clivage du pervers se substitue à la division du moi/je du sujet parlant.

Qu'il n'y ait pas de mots pour signifier le refus de l'ouverture rejoint l'affirmation de Freud selon laquelle il n'y a pas de « non » dans l'inconscient : retrouver en nous l'endroit où ça dit non (sans le savoir) à ce qui parle, c'est avoir à faire à l'inconscient et aux chicanes des refoulements. Nous n'accédons à cette fine pointe de la

---

le transfert (de sens) : cela je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure hors de moi. Le moi-plaisir originel, comme je l'ai exposé ailleurs, veut s'introjecter tout le bon et jeter hors lui tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au-dehors est pour lui tout d'abord identique (p. 137).

1. *Ibid.*, p. 138-139.

Le *juger* est le développement ultérieur, approprié à une fin, de l'inclusion dans le moi ou de l'expulsion hors de moi qui, originellement, se produisaient selon le principe de plaisir. Sa polarité semble correspondre à l'opposition des deux groupes de pulsions dont nous avons accepté l'hypothèse. L'affirmation – comme substitut de l'unification – appartient à l'Éros, la négation – successeur de l'expulsion – appartient à la pulsion de destruction. Le plaisir généralisé de la négation, le négativisme de tant de psychotiques, doit être vraisemblablement compris comme indice de la *démixtion des pulsions par retrait des composantes libidinales*.

jalousie originaire (archaïque) que par la médiation des effets de ce refus dans nos vies et dans nos discours et de leur interprétation. Quand il nous est donné d'y être conduits à travers le transfert, la régression analytique emprunte la voie du langage justement, et non celle de la répétition des actes ou des symptômes. Dans ce champ de la parole et du langage, l'interprétation du « non » comme refus et mensonge inconscient desserre l'état d'un enfermement que le jeu de l'opposition et de la fusion ne cessait de resserrer comme un nœud coulant qui étrangle le sujet jusqu'à la perte du souffle.

Alors, le refus devient la marque d'un désir inversé de l'Autre. Autrement dit, la jalousie humaine est le désir affecté du mensonge dès l'origine : le jaloux, le dédoublé, n'éprouve le don de la vie que sur le mode d'en être exclu, privé. Cette exclusion imaginaire, justifiée par le fonctionnement même de l'identification à une image de soi à laquelle l'autre est réduit, alimente comme une noria la haine projetée, solidifiée, accumulée, mais oubliée, au lieu même de l'amour : à l'origine de ce qui parle.

La jalousie resurgit d'un vouloir oublier l'origine en y substituant notre première « image » : la mère et/ou la femme prise pour Dieu à moins que ce ne soit le père et/ou le mari, ou encore l'enfant et/ou le frère ou la sœur. Prise pour un dieu qui ne serait pas l'Origine, le lieu de la parole en acte – qui n'est et ne se révèle ou se repère que dans la chair où elle se donne –, cette image idéalisée du moi s'ignore d'autant plus comme projection du même que l'homme lui prête la parole (mensonge).

La tyrannie de l'image de moi idéalisée résulte de l'oubli oublié, de l'oubli inconscient de la parole qui va s'inscrire, du coup, sur les monuments d'une histoire, la nôtre, où nous devons la déchiffrer, pour retrouver le chemin de la liberté de la parole.

L'inconscient défini par Freud nous fait chercher, dans les effets inscrits en une chair dissociée de l'esprit, dans les symptômes, les traces d'une parole donnée et reprise, piégée par la jalousie du diable<sup>1</sup>.

1. Paul Beauchamp, « Le serpent herméneute », in *L'Un et l'Autre Testament*, t. 2, *Accomplir les Écritures*, op. cit., p. 137-158.

Voici la séance qui a suivi celle que nous venons de travailler :

CO : J'ai l'impression qu'aujourd'hui... ça va bien...  
 mais c'est parce qu'il y a une différence d'avec avant...  
 Comment dire ? C'est très, très différent.  
 Ça va bien parce que je fais très attention,  
 parce que c'est comme si je faisais très très attention  
 à ne pas me trouver dans un état...  
 (Elle s'arrête longuement puis interprète son silence :)  
*c'est comme si, maintenant, j'essayais d'oublier  
 quelque chose et j'essaye de ne pas revenir là :*  
 ce sont deux états bien différents.  
 Hier, avec une employée de mon service,  
 je corrigeais des fiches qu'elle avait faites,  
 et, à propos d'un livre, je vois le nom d'un auteur,  
 ça m'a foutu un sacré coup...  
 ça m'a rappelé une fille : c'était le nom d'une fille  
 que j'avais connue quand j'étais étudiante.  
 J'ai éprouvé un choc : j'étais dans tous mes états  
 (l'état du même et l'état de l'autre).  
 Ce que j'éprouvais, c'était comme si  
 – je crois que c'était cela... –  
 comme si elle m'avait pris quelque chose :  
 (la dernière séance, c'est elle qui veut prendre, garder...  
 là, c'est la même chose dans la projection spéculaire)  
 elle m'avait pris ma place et je crois que c'était ça  
 ce que j'éprouvais vis-à-vis d'elle : une jalousie.  
 Je pensais, à propos d'elle, à tout un tas de choses,  
 j'essayais de me rappeler ce dont je me souvenais.  
 Je me souviens d'elle... mais mal...  
 Ce qui m'a arrêtée... c'est que j'avais l'impression d'avoir  
 tout dit quand j'ai dit qu'elle m'avait pris ma place...  
 c'est bizarre, très bizarre...  
 cette sensation fondée sur rien...

Le psychanalyste a pour fonction de laisser ses oreilles ouvertes à ce qui s'épuise dans le *fading* ou à ce qui est aspiré dans le *rien*.

« Rien » veut dire, ici, qu'il ne s'agit pas de la jeune fille en question, mais de l'angoisse de n'être pas reconnue, d'être rien. Sur cette négation du *rien*, son refoulement devient le fondement d'une personnalité. Il convient d'en rechercher les traces au stade précoce, là où, au lieu de se tenir debout appuyé sur la parole d'un père, l'enfant se construit lui-même pour se prouver qu'il n'est pas *rien*. D'où la question que je poserai sur le nom et le titre *non dits* de l'ouvrage.

#### 4. *Naissance ou exclusion :* *la question de la séparation*

Ma question portera sur le livre resté en rade dans les associations d'idées.

DV : Le nom et le titre de l'ouvrage ?

CO : Son nom : XYZ...

le titre : *Le Langage de l'enfant tout petit.*

*Je voulais pas le dire...*

ça m'évoque mon prof à la fac,

c'est ce qui m'intéresse,

ce livre que j'ai acheté pour le lire.

JE VOUDRAIS ÊTRE À SA PLACE.

Non pas : ELLE M'A PRIS MA PLACE

mais : JE VOUDRAIS ÊTRE À SA PLACE.

C'est pas pareil !

Et j'étais complètement perturbée,

j'avais tendance à partir dans un ailleurs...

comment dire ?

J'en voulais vraiment à l'autre,

peut-être de façon aigrie...

comme si je ne voulais pas recommencer ce système-là.

Je fais un effort pour pas rentrer là-dedans...

dans ce type de relation (duelle).

## INCESTE ET JALOUSIE

La dernière fois, à propos de ce prof,  
quand vous m'avez demandé  
si je voulais la baiser mais je savais pas...  
Après coup, mais de toute façon, baiser,  
c'est un mot qui appartient aux hommes...  
et je ne sais pas ce que c'est... Le soir, j'y ai pensé.  
J'étais au lit et j'ai reconnu que je voulais la baiser,  
c'était bien ça ! Et j'ai passé trois mauvais jours,  
je suis dans un état où il y a quelque chose  
qui ne veut pas sortir...

DV : Ce n'est pas à la place de l'auteur du livre  
que vous voudriez être,  
c'est aussi à la place du livre et du petit enfant.

CO : ... afin qu'on s'occupe de moi !

DV : Afin qu'on vous lise, qu'on vous regarde,  
qu'on vous pénètre.

CO : ... afin d'être objet d'étude.

Son père était un chercheur en sciences humaines et la première  
sidération avait eu lieu dans la bibliothèque de son père, devant  
l'excitation narcissique et silencieuse de sa recherche intellectuelle.

CO : Afin d'être cela !

Ça me fait penser aux grandes personnes  
qui s'occupent des enfants  
parce que les enfants des autres  
présentent toujours un intérêt !  
Jeune, j'enviais toujours les enfants des autres  
parce que mes parents en parlaient toujours  
de façon flatteuse.  
Ils étaient objet d'attention, même malades...  
Je me méfie... mais d'une façon très passive...  
Être objet d'attention par le regard de l'autre... ça...  
il faut pas... je veux dire :  
je suis en dehors de la vie, comme cela.

Les enfants des autres, c'est aussi bien les autres enfants : le frère cadet, l'enfant dans le sein de la mère, celui qui va naître. On s'en occupe et cela donne au déjà-né le sentiment de n'exister que d'être exclu de ce rapport d'intimité-là. Être en dehors de la vie, c'est refuser d'y entrer. La bouderie, la rage ou le mutisme sont souvent l'expression d'un refus. Les effets de la jalousie sont d'autant plus ravageurs que l'enfant n'est jamais rejoint dans son enfermement et qu'aucun mot n'est venu soulager son trouble et l'en différencier : la symbolisation de la jalousie ne peut se faire que dans l'attention d'une tendresse qui n'identifie pas l'enfant à un jaloux comme si c'était sa nature. Cette écoute réactive, à travers les symptômes, que le refus inconscient touchant à l'origine de la parole, la jalousie même, est la trace de l'Autre originaire : le refus de la parole est la marque de ce que le sujet naît d'un rapport de deux termes – l'homme et la femme – dont aucun des deux n'est premier par rapport à l'autre. Dans cette ouverture, il naît à la parole qui l'engendre. Mais elle le sépare et le détache de l'image parentale (celle de la mère, celle du père, voire celle de la combinaison des deux). En tant qu'elle nomme, la parole sépare : cette séparation est naissance dans l'ordre symbolique de l'ouverture à la Vérité qui parle. Elle autorise la sortie de l'ordre imaginaire d'une possession de l'image de soi prise pour notre identité. Elle l'autorise parce que, avant lui, dès l'origine, elle était. C'est là que s'indique l'identité recherchée dans la différence, celle de l'altérité. Non celle de la comparaison dans l'image, qui met hors de la vie.

5. *S'identifier à l'image,  
c'est être hors de la vie*

Il y a une ultime passivité. Elle représente l'excès mortifère de la jouissance prise pour la fin. Ainsi peut-on s'identifier à l'écriture comme à l'objet du regard, à ce qui ne prend vie que d'être incor-

poré par les yeux de l'autre, assimilé, dévoré : être objet passif du regard de l'autre revient à être en dehors de la vie, exclu de la rencontre. Paradoxe du jaloux.

CO : Je suis en dehors de la vie comme cela...  
et je pensais... à propos de ce livre-là,  
que c'est le genre de livre...

DV : Qui pourrait m'intéresser...

L'interprétation ici consiste à manifester *hic et nunc* l'équivoque de ce pronom personnel du « *m'intéresser* », comme si elle, c'était moi, et *vice versa*. Elle est autorisée dans et par le transfert.

DV : Qui pourrait m'intéresser...

CO : Euh... (Elle rit.)

Ce livre, c'est encore comme si ça pouvait  
se passer comme ça...

Tant que j'ai pas résolu le problème...

comme si ça ne m'était pas permis...

comme si je transgressais... quelque chose,

comme si je faisais quelque chose qu'il ne fallait pas.

La transgression dit bien l'absence de limite entre elle et moi qui, dans l'articulation symbolique, est absence de distinction entre le « je », le « tu » et le « il ». Cette confusion entraîne les images dans une valse métonymique que n'organise plus aucune nomination dans la chair. Les noms alors ne représentent que des images. La mettre en évidence, c'est repérer la confusion jalouse où elle s'identifie à un objet d'étude ou de regard, un livre, un enfant, le pénis ou le lit, ce qui est largement attesté dans l'incessante répétition qui émaille le discours.

CO : Je transgressais... quelque chose...  
je faisais quelque chose qu'il ne fallait pas.

DV : C'est là où le livre, le pénis, et le lit...  
c'est la même chose.

LA RÉSURGENCE DE LA JALOUSIE

CO : ... Dans le sens où c'est lié à la jouissance.

DV : Dans le sens où le livre, comme le pénis,  
c'est vous : c'est ce qui se donne à voir.

CO : ... Oui... c'est vrai,  
le lit, c'est ce qui se donne à voir...  
le lit, le livre, le pénis...  
c'est ce que je ressentais tout à l'heure...  
c'est très bizarre...  
à propos du lit et du livre  
et de cette attirance... plus ou moins interdite...  
je lisais un livre dimanche  
et depuis je n'ai de cesse de vouloir le prendre  
pour le lire...

DV : Dans le lit.

CO : Oui ! exactement...  
parce que j'en attends quelque chose !  
Une expérience... jouir...  
quelque chose qui donne envie de se masturber !  
Je me trouve dans cet état-là,  
ça me fait penser au héros aussi...  
c'est lié au feu... euh...  
quelque chose qui s'enflamme...

DV : Comme le regard...

CO : Oui ! oui ! oui !  
c'est très important,  
je ne sais pas ce que je crains dans le regard...  
ou je crains en effet...  
(Elle l'a pourtant dit hier : la peur de dévorer.)

DV : Comme une confusion entre l'embrasement du désir  
et l'embrasement de la colère.

CO : Y a deux embrasements... là oui !  
c'est le même qui peut s'exprimer,  
pourquoi les deux ?

DV : Mieux vaut les confondre que d'accéder à la parole  
qui trancherait entre les deux, que de demander.

CO : Oui !... que de parler.

Si nous continuions à travailler ce texte, nous verrions que parler, en ce nœud structural, c'est demander pardon : là, s'exaspère le refus dans le plaisir de nier la parole ou de mentir.

### 6. *Le refus de demander pardon : nier ou mentir*

La structure jalouse se caractérise par la non-reconnaissance de l'autre et du même coup par l'engloutissement du sujet : il n'y a de sujet que dans le rapport à l'Autre de la parole. L'engloutissement de la dimension d'altérité se produit dans le mensonge ou la dénégation : le mensonge fait parler ce qui ne parle pas. Il fait parler l'image. Il nie l'Autre de la parole en le réduisant à l'autre du regard, à un objet des sens.

Le mensonge est un jeu de l'imaginaire en son dédoublement, et la dénégation un jeu de l'intellect en sa possibilité de dire des mots déconnectés du fait qu'ils touchent à la chair et la font résonner, vibrer : les mots sans parole vraie ne touchent pas vraiment la chair et ne donnent pas corps au sujet. Le sujet s'y perd dans le labyrinthe de ses projections moïques, dans ses pensées. Quelques mois auparavant, l'analysante dont je parlais disait, après dix minutes de silence :

CO : Je pensais à quelque chose  
et c'est pour ça que je ne parlais pas,  
que je ne voulais pas parler...  
c'est pour ça que je me sentais très coupable  
et très honteuse...

Ne pas *vouloir* parler de ce à quoi l'on pense – ce qui se traduit le plus souvent par ne pas *pouvoir* parler – signifie deux choses. D'abord, il n'y a personne pour nous entendre, il n'y a pas d'Autre de la parole, « parler ne sert à rien ». Ensuite, dire ce que nous pensons, ou ce qui se pense en nous, serait s'exposer à la condamnation et au jugement et nous préférons tenter d'annuler ce qui arrive par le jeu incessant d'une répétition qui le nie.

Parler à un autre en vérité suppose qu'il ne me condamnera pas alors même que, en projetant sur lui ce que je pense, je me condamne moi-même. Parler à quelqu'un à travers le redoublement projectif de l'imaginaire met à l'épreuve la confiance. Cela exige de croire qu'il ne me réduit pas à ce que je pense, qu'il est Autre. Croire que quelqu'un peut nous écouter sans nous réduire à ce que nous pensons, c'est en effet espérer être pardonnés, redonnés à la vérité qui parle en nous et libérés de ce que nous pensons de nous.

Parler vraiment n'a rien à voir avec la transparence d'une spécularité objective. Parler vraiment, c'est découvrir que nous ne sommes pas ce que nous pensons être en toute objectivité ou en toute franchise, c'est découvrir, dans l'objectivité répétée de l'imaginaire, le jeu d'une manipulation qui ramène les autres au plaisir du moi ou les confond avec ce que je ne veux pas savoir de moi dans la même dénégation haineuse.

Écoutez plutôt :

CO : Je me sentais très coupable et très honteuse...

C'était à propos de l'heure de lecture  
(qu'elle avait instaurée dans son service),

je parlais des « gnomes »,

de leurs cris et de leurs habitudes, de leurs cabinets,

de leur toilette, de ce qu'ils faisaient...

et, à partir de là, je me suis sentie, après coup, coupable.

Je m'en suis voulu en pensant que je leur parlais de cela  
pour les intéresser particulièrement,

et j'essayais de ressentir

ce que j'avais ressenti (répétition)

et je me suis trouvée très dégueulasse, infecte...

## INCESTE ET JALOUSIE

dans ce sens que... je les intéressais...  
Pourquoi?... pour les amener à moi...  
et j'ai trouvé ça très malhonnête.  
Et, il faut dire aussi que, hier,  
je me suis sentie mal à l'aise  
tout l'après-midi...  
J'ai remplacé une collègue que je déteste... que je déteste.  
C'est pas cela : mais elle est le reflet  
de tout ce que je ne veux pas avouer que je suis,  
c'est pour ça que je ne l'aime pas.

Là est le tourment du jaloux : il ne s'aime pas et ce qui passe, chez lui, comme détachement ou humilité n'est que le refus de l'altérité, refus qui l'enferme dans la projection de lui-même. Il n'aime pas l'image qu'il a plus ou moins consciemment de lui-même et c'est pour ça qu'il dénie à l'autre le droit de l'aimer ou de lui pardonner. En définitive, ce serait s'en remettre à lui projeté inconsciemment dans l'autre, et ça, jamais ! Il vit de se sentir exclu en ramenant tout à lui. C'est à ce sentiment d'être rejeté qu'il tient le plus : il le confond avec sa propre identité de vivant. *Quand il n'est plus jaloux, il a l'impression de ne plus vivre.* Il s'agit bien, dans la jalousie, d'une identité d'emprunt.

co : Elle est le reflet  
de tout ce que je ne peux pas avouer que je suis,  
c'est pour ça que je ne l'aime pas.  
Je ne me sentais pas du tout en harmonie,  
j'avais envie de tout détraquer,  
je voulais que tout aille mal  
pour pouvoir assouvir ma colère contre elle...  
Tout m'énervait,  
les gens qui étaient là m'énervaient prodigieusement...  
je ne pouvais pas supporter leur présence,  
c'était comme si, moi, je disparaissais :  
ils prenaient trop de place,  
je me sentais étrangère,  
complètement...

Euh... accepter de n'être rien...  
mais, tout à l'heure, je pensais à un nouveau professeur...  
il avait un défaut que moi j'avais,  
et je me suis trouvée prise à mon jeu...  
mon attitude inconsciente... c'est de vouloir plaire...  
c'est comme si c'était trop dur d'accepter les gens  
en face de moi : ils faisaient peur.  
Mais, à l'heure de lecture, je n'ai pas été malhonnête...  
je voulais enlever cette culpabilité que j'avais en moi.

Nous touchons là à la bouteille à l'encre dont les flots noirs se répandent sur les plages du langage courant : le fameux sentiment de culpabilité.

A quoi le reconnaissons-nous ? Eh bien, à ceci justement : que nous voulons nous en débarrasser. Nous voulons nous débarrasser du sentiment d'être coupable sans que soit posée la question de savoir si, nous, quelqu'un nous pardonne. Dans le doute, il est préférable de ne rien sentir : de nier le sentiment de culpabilité ou de mentir. Mais c'est au prix d'un ressentiment caché en nous-mêmes vis-à-vis d'une parole qui ne nous touche plus : en nous débarrassant du sentiment de culpabilité, nous pouvons aller jusqu'à l'évitement (psychotisant) du ressenti de la vie. Nous sommes tentés de nous exclure de la vie, celle des autres bien sûr (car il n'y en a pas d'autre), et ils en sont responsables, c'est eux qui ne nous parlent pas. Chercher à nier le sentiment de culpabilité, le refouler, évite d'avoir à en parler, ce qui serait demander pardon et s'en remettre à l'amour de quelqu'un d'autre.

CO : Je voulais enlever cette culpabilité que j'avais en moi.

DV : Oui, comment ça ?

CO : ... Culpabilité... d'avoir voulu les attirer  
mais c'est pas pour cela...  
c'est plutôt que je voulais les attirer avec des moyens  
(ton dubitatif et soupçonneux) ...

DV : ... Qui vous attirent, vous...

## INCESTE ET JALOUSIE

CO : ... Par des moyens mauvais qui m'attirent...  
non... ils me font rire (dérision dénégatrice).

DV : ... Revenons à la question :  
comment enlever cette culpabilité ?

CO : ... *Y a deux solutions : la nier ou mentir.*

DV : Et vous croyez que ça l'enlève ?

CO : Peut-être temporairement  
mais je pense en effet que ça l'enlève.

DV : Il y a une troisième manière.

CO : (me coupant la parole)... Il faut en parler,  
la reconnaître.

DV : Oui (et faisant allusion à l'attitude mutique  
du début de la séance), ne pas se cantonner  
dans l'attitude du refus d'être pardonnée.

CO : ... Je suis d'abord dans une attitude de paralysée.

DV : Oui... plutôt être paralysée que de demander pardon.  
Vous percevez que l'on ne peut pas parler de sa culpabilité  
autrement que dans l'horizon d'un pardon,  
c'est-à-dire dans l'espoir qu'on ne sera pas jugé  
comme on se juge, dans un climat de confiance.

CO : ... Le mot !... le mot : « juger »  
pour moi, le pardon... ce serait égal au jugement.

Confusion qui se révèle comme dans la confusion d'où nous étions partis au début de ce chapitre : celle de l'événement (ce qui arrive dans une rencontre) et du plaisir universel de la négation allant jusqu'à la négation de soi qui satisfait au jugement de soi par soi. La férocité du *surmoi* nous enferme dans une prison sans issue : celle du *moi* dont le langage, déconnecté de l'acte de la parole, verrouille la pensée dans un constant redoublement de l'imaginaire pris pour l'autre.

## LA RÉSURGENCE DE LA JALOUSIE

CO : ... Depuis tout à l'heure je pense à quelque chose...  
et j'arrive pas...  
*non... je ne pense pas... je suis dans...*  
je ressens certaines choses  
et j'arrive pas à chasser ça...  
je voulais ne pas en parler  
parce que je pensais savoir ce que c'était...  
mais j'arrive pas à chasser cela de mon esprit...  
ce que je ressens... euh...  
en venant ici j'étais ennuyée parce que je me posais  
la question de savoir ce que j'allais dire...  
et je me rendais compte que, de nouveau,  
je me trouvais dans un état  
où j'avais du mal à être par moi-même...  
mais... je pensais davantage à vous  
et ça, ça me fait penser à ces situations  
où je souffre terriblement mais sans issue.  
C'est-à-dire que voilà...  
je me trouvais dans une situation  
où j'attends tout de l'autre...  
ce week-end et cette nuit, j'ai ressenti cela.  
Cette nuit, je me suis réveillée à quatre heures  
et je ne suis pas arrivée à me rendormir...  
parce que je pensais... et je souffrais terriblement  
et ça n'avait pas d'issue.  
Je pensais à ces quelques jours de congé  
que j'avais à prendre  
et, paniquée, je ne trouvais rien de bien :  
je voulais aller voir ma sœur,  
et, cette nuit, ça ne marchait pas...  
Je voulais aller voir ma mère,  
mais ça ne marchait pas non plus...  
j'étais bloquée !  
Et puis... ça s'est débloqué... je ne sais pas...  
j'ai vu la chose différemment...  
je n'étais plus dans... dans l'attente  
de jouir par l'autre (le fantasme).  
(...)

## INCESTE ET JALOUSIE

Ce que je voulais dire tout à l'heure...  
c'était que, en disant cela...  
oui... tout simplement...  
en voulant reprendre contact avec la réalité,  
ça ne se pouvait pas...  
c'était comme s'il y avait en moi...  
un mauvais esprit qui ne me faisait pas abandonner cela.  
En moi-même, je souriais, cela voulait dire :  
*c'était comme si je voulais me tromper  
mais finalement je n'y arrivais plus.*  
Je pensais à ce matin... euh... ou... euh...  
...c'est par rapport à vous  
comme si, d'une part, vous,  
j'avais eu comme l'intuition que vous vous en foutiez,  
et, d'autre part, moi, je me sentais un peu aussi,  
comme si je prenais conscience que moi je parlais  
mais ça n'allait pas, ma façon de parler...  
ce n'était pas juste !  
parce que je parlais, mais je me sentais parler  
comme si je faisais abstraction de vous en parlant.  
... C'est comme si je sentais la présence de quelqu'un  
et que je n'arrivais pas à m'en défaire... parce que...  
Tout à l'heure, j'ai dit que j'essayais d'oublier  
que j'en voulais finalement à l'autre de ne pas parler.

DV : Ne pas parler... comme si je faisais abstraction  
de ce que l'autre dit (en) parlant (l'autre parlant en elle).

CO : Oui... le mauvais esprit qui fait abstraction  
de ce que l'autre dit... de son silence.

DV : Faire abstraction de ce que quelqu'un dit,  
c'est le réduire au silence ! (Je symbolise la confusion.)

CO : ... ouais...

DV : En refusant de l'entendre...

CO : ... Oui !

DV : Oui... et en vous, c'est faire abstraction,  
réduire au silence ce qui parle en vous.

## LA RÉSURGENCE DE LA JALOUSIE

CO : ... En le projetant sur l'autre, oui !

Alors là... je vois mieux...

c'est réduire en moi...

quelque chose à moi,

ne pas le laisser venir à la surface...

DV : C'est ne pas vouloir entendre ce qui parle en vous.

CO : ... Ah, oui !

C'est vrai, ça !

mais je ne sais plus très bien pourquoi je disais ça !

parce que j'étais partie de tout à fait autre chose...

du fait que je parlais, parlais...

pour ne pas entendre votre silence...

DV : Le paradoxe... c'est qu'il s'est dit quelque chose ici  
la dernière fois...

CO : Oui !... et j'avoue que j'y ai pensé à cela, moi,

je me suis vraiment posé des questions

et ça n'allait pas du tout à la fin...

c'était affreux je me sentais insatisfaite !!!

de ce que j'avais dit...

Or, à la sortie,

vous étiez très content... vous !

Je me suis dit : « Qu'est-ce qu'il s'est passé ? »

J'étais insatisfaite,

parce que je pensais que vous ne seriez pas content,

mais pas content du tout !

et voyant que ça allait bien...

je ne m'en suis pas fait après...

et j'ai pensé aux deux mots : pardon et jugement.

J'avais dit que je ne faisais pas très bien la différence...

et après l'idée que ça venait,

que ça provenait de la même chose :

le pardon et le jugement,

c'est toute mon attitude... oh !... oh...

Découvrir la jalousie, c'est reconnaître l'ardeur du cœur de  
l'homme à s'enfermer en lui-même dans le mensonge d'un dédou-

## INCESTE ET JALOUSIE

blement qui lui éviterait d'avoir à recevoir par la parole échangée avec l'autre la vie qui se donne à tous.

Être jaloux, c'est prétendre vivre à l'inverse du désir, en ramenant toute la vie à soi. Le seul constat que ça parle et que ça vit hors de lui, comme en lui, dans l'Autre, lui administre la preuve d'une vie qu'il ne peut pas confisquer sauf, en définitive, à tuer l'autre et à se tuer, à rejeter tout sujet dans les ténèbres extérieures d'une non-vie. Pour le jaloux, la vie ou la parole qu'il ne peut pas réduire à un objet adoré ou honni par lui, est ressentie comme insupportable. L'impossible à imaginer, la vie partagée, lui est intolérable. L'homme jaloux ne saurait vivre dans aucune communauté, qu'elle soit conjugale ou religieuse : il fait le vide autour de lui ou il s'en exclut. Il a toujours à se venger qu'on lui ait pris la vie ou, plutôt, qu'il ne l'ait pas toute.

## *Désir et dérision*

1. L'état de choc
2. Aveuglement et surdité.  
L'identification à l'animal
3. La dérision parodie l'esprit de la loi
4. A l'intime de l'intime, le visage

La violence est une force de la nuit. Elle est aveugle. Elle ne distingue pas entre l'esprit qui fait vivre la chair de l'autre de l'image qu'elle projette sur lui. Pire, elle ne distingue entre la chair et l'esprit que pour les opposer et avoir le *plaisir de nier*<sup>1</sup> la différence comme ce qui articule la chair et l'esprit dans l'unité de la parole originaire.

Le discours dérisoire annule son sens en réduisant l'Autre à rien et la parole à du vent. Il contient toute la violence du désir dévoyé. *Il anticipe la destruction de tout dans l'exaltation d'une toute-puissance de la pensée et rend dérisoire ce qui vit maintenant*<sup>2</sup>. La

1. Sigmund Freud, « La négation », in *Résultats, Idées, Problèmes, op. cit.*, p. 139.

L'affirmation, comme substitut de l'unification, appartient à l'Éros, la négation – successeur de l'expulsion – appartient à la pulsion de destruction. Le plaisir généralisé de la négation, le négativisme de tant de psychotiques, doit être vraisemblablement compris comme indice de la démixtion des pulsions par retrait des composantes libidinales.

2. Bible de Jérusalem, *Le Livre de la Sagesse*, chapitres 1 et 2 où l'on retrouve l'anticipation destructrice, la toute-puissance et la dérision.

puissance d'annulation de la vie s'exprime dans la dérision. Le corps n'y est plus signifiant de la parole qui le crée et du nom qui le nomme. La dérision est violence intime faite à l'homme. En un jeu de lettres malin, le *déris* qu'elle contient dit à quel point elle touche à la vérité du *désir*. Mais elle ne fait pas qu'en inverser deux consonnes. Elle en fait douter parce qu'elle défigure l'homme. Elle le ridiculise et s'en prend à son visage.

### 1. *L'état de choc*

Les membres entretiennent l'unité du corps ou sa désunion. Ils révèlent l'esprit qui les anime.

Sous-tendue par une volonté inconsciente de tout ramener au même, par la force ou par la ruse, par les muscles ou par les mots, la violence est aveugle aux choses de l'esprit. Elle s'y oppose. En brisant l'unité, elle dissocie les membres. Elles les arrache. Elle torture.

Le plus haut degré de la brutalité, pour l'homme, réside dans un vouloir être *un sans autre*<sup>1</sup>. Un tel vouloir jaloux est négation de la douceur de l'esprit : il réduit le sujet à un « moi » aux multiples facettes selon *l'idée* qu'il a de l'autre. Ce moi idéalisé se soutient du bien ou du mal, du beau ou du laid, du fort ou du faible, peu importe. L'idéalisation est l'arme inconsciente de la séduction perverse. Elle construit, plus ou moins consciemment, l'idée que je me fais de moi dans l'autre ou, ce qui revient au même, de l'autre en moi. Au nom de la vie convoitée, celle dont il est privé *du seul fait* qu'un autre en vive, elle permet – sous prétexte d'idéal – d'échapper à la parole qui différencie les hommes. Elle est, disent les psychanalystes, évitement de la castration. En se donnant pour de l'amour ou comme le but à atteindre, l'idéalisation de l'autre est le

1. Denis Vasse, *Un parmi d'autres*, op. cit.

ressort le plus puissant du narcissisme aveugle. Elle cache la plus mortelle des désobéissances à l'ordre de la parole. A sa place, elle fait régner la convoitise dans le tintamarre de l'admiration. Mais, lorsque l'idée passe ou que l'image est écornée, il se révèle que le rapport intersubjectif n'était pas vrai, qu'il était vidé de la dimension d'altérité qui fonde dans le Réel le désir et la parole. Alors, là où régnaient le bavardage et la chaleur feinte de l'inflation, s'installent le mutisme et la froideur de la pure connaissance logique ou l'évidence de la tromperie inconsciente. La tension sans repos, qui projetait en avant une rencontre jamais réalisée, s'effondre. La fuite en avant, qu'elle ait lieu dans les idées ou dans les passages à l'acte, dit qu'*il n'y a plus de face à face*, plus d'autre en vérité. Ainsi le dit un homme de quarante ans :

Il y a une image de moi qui me plaît,  
 que j'essaye d'attraper... et je méprise l'autre,  
 le visage de l'autre, je le remplace par mon image...  
 Je cale mon ventre... et après, ça peut se faire  
 en toute impunité et sans s'arrêter...  
 Juste avant, j'imaginai que vous alliez  
 me stopper avec une gifle...  
 ou qu'il y aurait quelque chose d'immense  
 – comme un pieu – qui m'arriverait sur le visage  
 et qui écraserait tout ça.  
 J'ai cette façon de faire...  
 parce que je refuse la différence (...)  
 Je vois bien par quel point, moi, je refuse de souffrir...  
 Tout ce que je peux faire en face d'un autre...  
 à la place d'écouter et de voir...  
 et tout ce que je fais... ça réveille la violence  
 et la totale destruction que j'ai en moi,  
 je la projette sur l'autre...  
 ça m'entraîne dans un truc complètement fou...  
 dans ma tête...  
 Ça vient à la place d'être avec lui.

Dans le registre du fantasme, surgissent ainsi des représentations d'explosion ou d'écrasement qui laissent, à la place de la maison du corps, des débris, à la place du visage, un trou, ou à la place du monde vivant, la mort de tous sauf du rêveur.

On appelle « crise de folie » la fureur qui s'empare parfois des aliénés. Après le typhon, à la place du vif du sujet, il n'y a rien qu'une pensée vide. L'homme est en état de choc, sidéré. Alors, il n'a plus qu'un discours qui objective le sujet jusqu'à le vider de sa substance ou lui faire éprouver la sensation d'un corps de plomb. L'homme, soumis dès sa naissance – et même avant – à la moquerie et à la confusion, *tourne en dérision* comme on dit que le lait *tourne*. Un tel homme finira par nier que ça parle ou que ça vit en lui : il doutera de ses enfants. Il faut dire que sa mère lui avait toujours dit qu'elle avait peur de le concevoir vivant quand il était dans son ventre.

NR : Hier soir, tout le monde était couché...

Je suis allé dans la chambre de ma fille...

et puis... elle dormait...

C'est comme si j'avais envie de savoir

ce que je regardais...

et puis j'y comprends rien :

CET ENFANT QUI DORMAIT...

C'EST INSOUTENABLE...

alors on s'en va... C'EST INSOUTENABLE...

je sais pas... C'EST INSOUTENABLE...

DV : Oui, ce qui est insoutenable...

c'est une vie qui n'est pas la nôtre...

ou, en d'autres termes, c'est que la vie soit partagée.

NR : ... Pourquoi ça me touche comme ça...

je comprends pas... je sais pas comment vous dire... je...

C'EST COMME UNE CICATRICE

DONT ON NE SAIT JAMAIS

SI ON A ENVIE QU'ELLE SOIT OUVERTE

OU FERMÉE.

J'ai l'impression de vivre à l'envers de certains courants...  
à l'envers des autres gens :  
ce qui est important pour moi... oui, c'est ça...  
c'est comme si le plus important, c'était l'enfant...  
et qu'après, on ne fait que des conneries...  
y a rien de plus chiant que les adultes :  
on a rien à dire quoi ?...  
Quand je regarde mes enfants...  
c'est ça que je regarde...  
*Je regarde la vie en train d'être... dévitalisée...*  
ça me semble pas vrai...  
qu'on puisse être aussi vivant que ça,  
aussi vivant qu'eux, qu'elle :  
c'est ça... qui... EST INSOUTENABLE...

DV : Qu'eux soient vivants... et pas vous.

NR : J'ai l'impression que ça ne peut pas durer... quoi...  
c'est comme si... vous, vous étiez tout le temps vivant...  
et que j'ai tellement été peu vivant...  
que ça ne peut être que comme ça pour moi !  
Ça se casse la gueule...  
Ça commence bien... et ça finit jamais bien...  
Ce serait un miracle que... ça continue...  
Alors j'ai l'impression que je les regarde...  
que je vois ce miracle.  
Alors... j'ai toujours peur que... ça fasse des adultes...

DV : Il ne faut surtout pas que ça se mette à parler.

NR : ... je sais pas si c'est ça...  
Si c'est pour parler... ça va... !  
Peut-être que j'ai l'impression qu'il n'y a pas  
beaucoup d'adultes qui parlent...  
Et MOI LE PREMIER... mais...  
Je crois que c'est ça...  
Alors ça résonne tellement loin...  
QUE JE ME FAIS PEUR MOI-MÊME... quand je dis ça.  
Bien sûr que si... qu'il faut que... ça se mette à parler...  
Mais... que ça se mette à parler vraiment quoi !

Le désir ne se fait reconnaître que dans l'intersubjectivité d'une parole trinaire. Il est annihilé, au contraire, *par le langage* d'une relation duelle où l'un n'est censé dépendre que de l'autre, et réciproquement. Dans un tel langage, la référence du sujet à l'Autre est réduite à néant. Un vide se creuse au centre de la spirale des mots, engloutissant le sujet dans la folie. La soumission à ce discours en l'homme est ressentie comme l'apparition d'un énergumène ou la menace d'un monstre. Réduit à l'*objet partiel* d'une pulsion de destruction, réduit à ce qui donne lieu à cette fonction d'évacuation, le sujet devient objet : il est objectivé.

Dans la folie, quelle qu'en soit la nature, il nous faut reconnaître, d'une part, la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître (...) et, d'autre part, la formation singulière d'un délire qui (...) objective le sujet dans un langage sans dialectique<sup>1</sup>.

La violence nie la dialectique de l'esprit, celle du donner et du recevoir. Le violent ne se *sent* exister que dans ce plaisir de nier la vie qu'il sent ou qu'il reçoit. Plus il est livré à cette pulsion, plus il éprouve le besoin de se sentir exister davantage : de proche en proche, il est conduit à fréquenter la mort pour s'assurer de vivre. L'intensité du sentiment provoqué par la peur à l'approche du danger devient – à son insu – une garantie qu'il est bien vivant. Ce qui spécifie sa vie n'est plus le désir de l'Autre qui autorise l'échange avec l'autre, mais l'intensité d'une sensation désespérément vouée à la répétition. Si elle ne se répétait pas en effet, la sensation d'exister à l'ombre de la mort laisserait place au vide. La dérision est le signe dissimulé du défi lancé à la vie, dans les autres ou en lui-même. De l'opposition du caprice à la tyrannie du séducteur, du meurtre au suicide, de la jalousie tapageuse au retrait boudeur de tout investissement, la dérision est la marque du refoulement, de la répression, voire de la forclusion de la parole. Trouvant souvent sa justification dans la peur ou dans le sentiment de l'injus-

1. Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Écrits, op. cit.*, p. 279.

tice, le violent ne perçoit même plus la violence comme le passage à l'acte de *la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître*<sup>1</sup>, d'une parole qui n'en est pas une : d'un mensonge. Oscillant entre défi et sidération, entre délire et état de choc, l'homme s'oppose à la parole qui le nie.

Dans la mesure où il est *contre*, il se met à l'abri. Son « moi », comme dit encore Lacan, « prend sa forme dans l'impasse dialectique de la belle âme qui ne reconnaît pas la raison même de son être dans le désordre qu'elle dénonce dans le monde »<sup>2</sup>.

Parmi les figures de la violence qui tiennent toutes dans le fait que la parole vivante ne peut être exprimée ou entendue, celle de la dérision est connue et inconnue de tous.

Nous avons tous ressenti cette formidable annulation de la part de celui qui fait rire, alors que nous ressentons la gravité d'une situation. Il est beaucoup plus difficile de s'indigner devant la pirouette que dans le face à face. « Tu n'as pas d'humour », dit l'un ; « alors... si on ne peut plus rire », dit l'autre ; « qu'est-ce que tu vas chercher ? », dit le troisième. On l'étriperait bien pour une telle phrase ! La violence est renvoyée sur le partenaire, culpabilisé de prendre les « choses » avec tellement de « sérieux » !

Il m'est revenu l'histoire d'un petit garçon de ma famille, un neveu de trois ans qui fusillait les adultes du regard lorsqu'il les voyait rire de ses propos : « Pas rigol ! », nous lançait-il, les yeux hors de la tête<sup>3</sup>.

## 2. Aveuglement et surdité.

### *L'identification à l'animal*

L'état de choc permanent où la dérision risque de plonger un enfant qui y répond sur le même mode est plus fréquent et moins

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 281.

3. Ce paragraphe est issu d'une lettre de Lise Mingasson, après la lecture du manuscrit.

visible que les autres figures de la violence, celles du meurtre, du viol, du terrorisme. L'aveuglement et la surdité dont elles sont le lieu sont plus massifs. Le mensonge est moins subtil.

Dans le meurtre, la violence nie *le principe de justice* selon lequel tout vivant a droit à la vie du seul fait qu'elle lui a été donnée. Le meurtrier, en effet, met fin au désordre que la présence de l'autre représente *à ses yeux* : il rétablit l'ordre *imaginaire* en annulant le don.

Dans le viol, la violence nie *le principe de plaisir* ordonnant, dans la joie et la reconnaissance, la rencontre. Le violeur doit jouir seul. Il livre sa victime à un plaisir extorqué par la peur ou prélevé sur la chair, sans demande et sans accord, sans partage. Il répète compulsivement son acte appuyé sur le fantasme d'une jouissance triomphante qui serait à elle-même sa propre fin dans l'anéantissement de l'intersubjectivité : une jouissance automatique que personne ne désire et dont personne ne répond.

Dans le terrorisme – quelle qu'en soit la forme –, la violence nie *le principe de la différence* ou, si l'on veut, *le principe de réalité* – charnelle, idéologique, raciale ou religieuse. Le terroriste interdit toute reconnaissance de droit dans la mesure où il prétend imposer sa loi. Le tyran se sert de la loi pour réaliser son fantasme ou l'idée qu'il a de l'homme.

Ainsi, là où elle se manifeste, la violence est fondée sur un imaginaire qui, pour assurer sa primauté sur le réel auquel la parole seule donne accès, ne peut que se répéter indéfiniment. Donner la primauté à l'imaginaire, c'est – pour parler en termes de structure psychique – faire du *moi* le maître de la maison. Ceci n'est possible que dans la violence d'une chair qui se retourne contre elle-même en niant que le sujet désirant et parlant – le parlêtre – se constitue dans un rapport à l'Autre qui le déloge de son *moi*.

Sans la référence à l'Autre, le sens, ou la direction, de l'esprit est dévoyé sur un objet imaginaire. Quand l'homme cherche son identité dans l'image qu'il a de lui-même, l'amour devient violence. Dans cette confusion, il vise à tout ramener sous le pouvoir du même. Quiconque ne se laisse déposséder de la pourtant nécessaire

image qu'il se fait de lui-même est plongé dans le pire aveuglement qui soit : *celui de l'esprit qui se nie lui-même plutôt que de reconnaître en lui l'acte de l'Autre, l'ouverture à l'origine.*

Appuyée sur la réalité de l'apparence ou du fantasme, non sur celle de la parole ou de l'esprit, la théorie de la violence est nécessairement réductrice. Elle produit un discours totalitaire qui exalte une idée, une image, une politique ou un dieu unique. Unique ne veut pas dire ici : pour tous ou pour la multitude, mais détenteur d'une logique implacable et meurtrière. Tout ce qui n'est apparemment pas conforme à l'idée, à l'image, à la politique ou à la volonté du dieu, est à bannir. Les intégrismes se nourrissent de la chair de la différence. Quand le désir est ainsi perverti en violence, l'homme ne voit que ce qu'il voit et il prend ce qu'il voit pour le Réel. Il ne comprend que ce qu'il comprend et il prend ce qu'il comprend pour le vrai. Prenant ce qu'il voit pour ce qu'il est, il tombe dans un aveuglement et une surdité qui s'ignorent. Il ne voit plus dans l'autre le signe de l'esprit. Il n'entend plus ce qui parle : ni autour de lui, ni en lui.

Tel est, dans le mythe, Narcisse. En aimant sa propre image, il se noie. S'éprendre de soi, en effet, c'est mourir. La menace de mort est d'ailleurs contenue dans le vœu de celle que Narcisse, se moquant de l'amour, avait blessée.

Que celui-là qui n'aime aucun autre, s'éprenne de lui-même !

La déesse de la juste colère, celle qui se souvient, Némésis, l'exaucera.

Tandis que Narcisse se penchait pour boire sur le bord d'une claire fontaine, il y aperçut sa propre image et s'en éprit sur-le-champ. « Je sais maintenant ce que d'autres ont souffert par moi », s'écria-t-il, « car je brûle d'amour pour moi-même et cependant, comment pourrais-je approcher cette beauté que je vois reflétée dans l'eau ? Mais je ne peux m'en éloigner. Seule la mort m'en libérera ». Et il en fut ainsi<sup>1</sup>.

1. Edith Hamilton, *La Mythologie*, *op. cit.*, p. 98.

La jalousie plonge l'homme dans un amour que le désir de l'Autre n'oriente plus. Il est aveuglé par son image. Prétendant être dans la lumière, en se moquant de son frère, il est dans les ténèbres extérieures<sup>1</sup>.

Le discours y est sans faille, sans manque, sans respiration. A travers lui, rien d'autre ne se donne à entendre que ce qui est dit. Discours en forme de ruse ou de force, il n'y a, face à lui, que du conforme ou du hors-la-loi, du « même » ou du « qui ne vaut pas la peine », du « même » ou du « pas sérieux », du « même » ou « du rien à dire ».

La dimension de l'altérité n'apparaît dans son champ que pour y être déchue, refusée, rejetée, détruite. Comme chez la bête. La relation est réduite à la pure et simple opposition d'une dualité dont les termes s'excluent ou se confondent. Tout ce qui n'est pas à moi ou à l'image de moi, dit le violent, n'existe pas. Ainsi en est-il du Dragon de l'Apocalypse de saint Jean<sup>2</sup> qui figure le père du mensonge, le diable, l'ange jaloux de l'homme : il s'apprête à dévorer l'enfant de la femme aussitôt né (Ap 12,4). Il transmet à la Bête aux sept têtes et aux dix cornes, avec, sur ses cornes, dix diadèmes, et, sur ses têtes, des titres blasphématoires, *son pouvoir* et lui donne de *proférer des paroles d'orgueil* (Ap 13,5). Puis, surgissant de la terre, une autre Bête se met au service de cette dernière : elle est trompeuse, elle est double. Elle a deux cornes comme un agneau, mais elle parle comme un dragon (13,11). Cette bête de la terre personnifie les faux prophètes et leur parole mise au service de la jalousie. Elle *parodie*

1. Bible de Jérusalem, *Première Épître de saint Jean*, chapitre 2, versets 9 à 11.

*Celui qui prétend être dans la lumière  
tout en haïssant son frère,  
est encore dans les ténèbres.  
Celui qui aime son frère demeure dans la lumière  
et il n'y a en lui aucune occasion de chute.  
Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres,  
il marche dans les ténèbres,  
il ne sait où il va,  
parce que les ténèbres ont aveuglé ses yeux.*

2. Bible de Jérusalem, *Apocalypse de saint Jean*, chapitres 12 et 13.

l'Esprit. Elle fourvoie les habitants de la terre. Elle leur demande de dresser une *image* en l'honneur de la Bête au service de laquelle elle est. Frappée à mort, cette Bête a repris vie (13,14) dans le miroir de l'homme qui n'aime que lui-même.

*On lui donna même d'animer l'image de la Bête pour la faire parler, et de faire en sorte que fussent mis à mort tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la Bête (Ap 13,15).*

« Il faut de la finesse » est-il dit à la fin du chapitre, pour ne pas consentir à ces manœuvres. La finesse consiste à discerner l'esprit de vie, de la projection spéculaire qui se fait passer pour lui. Cette animation de l'image met tout en œuvre pour que soient mis à mort tous ceux qui n'adoreraient pas l'image animale dont ils sont censés recevoir la vie. Car, à ne pas être marqué de ce chiffre, on se trouve exclu du commerce du monde.

C'est ici qu'il faut de la finesse !  
Que l'homme doué d'esprit calcule le chiffre de la Bête,  
c'est un chiffre d'homme : son chiffre, c'est 666 (Ap 13,18).

Mais, à être marqué de ce chiffre, on ne se trouve pas inscrit dans le livre de vie, on est jugé selon ses œuvres idolâtriques et jeté dans l'étang de feu de la seconde mort, celle de la jalousie qui se détruit elle-même (Ap 20,14).

### *3. La dérision parodie l'esprit de la loi*

L'obstination de l'aveuglement entraîne l'homme dans la confusion : en faisant parler ce qui ne parle pas, son reflet ou l'idole, il perd son identité. *La dérision soutient le jeu destructeur de l'intelligence d'un esprit qui tue la chair sous prétexte de la faire vivre, de l'aimer. Mais en la détruisant, il se détruit lui-même.*

Dès lors, l'opposition des images, non référée à la parole, finit par être confisquée dans la prison de la specularité. La clé qui verrouille la porte de cette prison se trouve dans la substitution de la différence subjective, par le dédoublement de l'image objective. La reconnaissance de soi cherchée dans sa propre image dédoublée est dérisoire à en mourir : elle entraîne dans le mensonge qui tue. L'absence du rapport au tiers originaire n'établit plus la différence structurante entre l'image que j'ai de moi-même et le « parlêtre » que je suis. Il n'y a qu'une autre image de moi. Le renvoi en abîme d'une image à l'autre – comme il en est lorsque deux miroirs sont vis-à-vis – creuse le gouffre d'un redoublement spéculaire sans fond. Ainsi en est-il pour la Bête de l'Apocalypse et pour le Narcisse du mythe. Sans une chair qui parle de lui en vérité, l'identité de l'homme parlant se perd dans les sables. La violence de cette aspiration dans le vide est folie, chaos.

La dérision – au cœur de la folie – est violence ultime. Elle confisque l'ouverture à la parole en enfermant la pensée dans le doute ou dans l'objectivité d'un discours hostile ou obscène<sup>1</sup>. Elle détruit la spécificité de l'homme qui parle dès l'origine. Obéissant à la parole, il est sujet, irréductible à ce qu'il imagine, à l'objet.

Le violent ne voit pas qu'en réduisant la chair de l'autre à rien il entre sur la voie du suicide. Pour lui, en effet, c'est de la loi que vient la violence. Les interdits le convoquent à quitter son pays, l'image qu'il a de lui, à ne pas confondre la vérité de son identité d'homme d'avec la géographie de ses sensations et de ses perceptions imaginaires. La loi semble faire violence quand elle met une limite aux pulsions. Si chaque pulsion représente le désir du sujet, aucune pulsion ni même leur ensemble ne rendent compte adéquatement de son corps. La passion de l'amour conduit, certes, celui qui aime à s'identifier à l'objet qu'il aime. Sans la loi, l'amant se perdrait dans l'objet primordial. Ses interdits balisent le chemin de l'origine, celui du désir de l'Autre irréductible à aucun autre, ni à aucun objet. Elle

1. Sigmund Freud, *Le Trait d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1953, p. 109.

condamne la jouissance de la vie dans le non-respect de la différence et signale le chemin qui mène à la porte étroite de la singularité subjective, celle qui fait de l'homme *un parmi d'autres*.

En nous éduquant, la loi dénonce la contrefaçon de l'amour : sous les apparences de la douceur, sa violence réduit l'enfant, le conjoint, le frère ou l'adversaire, à rien. Sortir de l'aveuglement et laisser tomber la soi-disant clarté de la dérision est toujours éprouvé par le violent comme une pirouette ou une injustice. Mais, là encore, c'est une projection. Il y perd la jouissance de la confusion qui lui servait de soi-disant repère. Elle le situe, en effet, dans l'enceinte du dédoublement ou dans l'affichage d'un « on » indifférencié. Le violent fait partie d'une *bande*, non d'un peuple. C'est un *bandit*. Il adhère à une *secte*, non à l'Église. C'est un *sectaire*. Il vit en marge de la loi des hommes. S'il revendique une reconnaissance, le secret de la singularité qui fait de lui un sujet parmi d'autres, un être différencié, n'ouvre pas, en lui, à l'universel. Il est toujours pris dans une complicité qui n'en finit pas de mériter les faveurs de ceux qui l'approchent. Faute de quoi, il les laisse tomber.

La loi réclame l'abandon de cette position imaginaire. Cependant, pour échapper à sa violence inconsciente qu'il projette sur les représentants de la loi entendue comme volonté opposée à la sienne, le jaloux court de transgression en revendication. Il défend *son* droit. Mais, le droit, celui de tous, il s'en moque.

Certes, la loi peut servir à l'autojustification de celui qui la brandit comme une arme : mais elle est alors vidée de l'alliance et de la promesse dont elle est la condition et qu'elle annonce. En fonction de cette promesse de vie, le père est le *lieu-tenant* de la loi. L'amour gratuit d'un père se mesure à la manière dont il fait don de la loi à laquelle lui-même est soumis en tant qu'homme.

Les commandements interdisent le redoublement de l'inflation ou le retrait dans la crypte du même. Ils dénoncent la jouissance de la fusion imaginaire, le trouble de la confusion, la colère qui exclut ou la haine de la jalousie, comme une faute. La disparition de la liberté intérieure, liée à la désobéissance, signale l'endroit de la

perte du chemin qui mène à la différence subjective. Ce *manque* de liberté et la souffrance qui s'ensuit demandent interprétation afin que le cap du désir, remis sur l'origine, autorise l'espoir de la rencontre dans l'obéissance à la parole, et dans le renoncement à l'impasse de l'immédiateté pulsionnelle.

C'est bien là que tout se joue.

Dans la peur de devenir ridicules à nos propres yeux tout autant qu'aux yeux des autres, nous manions la dérision qui dit la vérité du désir pour ne pas la faire. L'apparente clarté de la lucidité devient le signe de la nuit et de l'aveuglement. Les mots sont rendus dérisoires quand ils ne représentent plus l'être de parole incarné ; ils l'annulent au contraire en ignorant le don de l'Esprit dans la différence charnelle dont elle est le lieu et le signe.

La dérision se laisse entendre dans un discours qui ne fait plus sens, qui n'indique plus de direction. Dans un perpétuel jeu de miroirs sans butée de parole, elle contredit en disant la même chose. Elle fait rire. Mais c'est au prix d'une ambivalence qui rend fou, car aucune parole ne tient. La maison du sujet, son corps, se bâtit sur le sable du mensonge ignoré qui, dans l'immédiateté de son renversement pervers, prétend dire le vrai. L'enlisement de la parole et l'affolement du discours sont les effets de *la perversion du désir*. Le désir de l'homme rabattu sur un moi pris pour l'Autre est détourné de son origine et de sa fin.

Même bien dissimulée dans la mondanité policée, la violence durcit le cœur et assèche la source du « parler vrai ». Elle exerce le pouvoir de la vie contre la vie même. Pervertir, c'est détourner un mouvement de son accomplissement en vérité, de sa fin réelle. Ce détournement consiste à prendre le mouvement même pour sa fin.

#### 4. *A l'intime de l'intime, le visage*

Dissimulée ou avouée, la violence réduit tout au même, tout à rien. Avec elle, s'instaurent le noir, le froid et le mutisme.

Celui qu'elle habite devient sourd à la voix du frère comme à celle qui parle dans le silence du corps et témoigne du sujet inconscient d'une parole que jamais il ne saura dire adéquatement. Pouvoir demeurer dans le silence et s'en laisser pénétrer quand disparaissent le bruit des mots et la valse des idées est le contraire de la violence. La douceur de l'esprit supporte la différence entre ce que nous imaginons de nous-mêmes, nos « moi », et le sujet que nous sommes et que nous n'imaginons pas. Cette douceur ne cherche pas à récupérer ce qui échappe. Elle en répond comme de la vérité qui parle.

La parole naît du silence. Nous en répondons. Hors d'elle, nous serions plongés dans les ténèbres, la chaleur de la vie nous quitterait et nous serions sourds à la voix qui touche au cœur : elle éclaire la nuit, réchauffe nos membres, est la source de tous nos discours. Elle est la douceur de l'Esprit ! Quand elle se fait entendre, elle brise le cœur de pierre et restaure le cœur de chair : le sang se remet à circuler dans le corps. Elle vient à bout de la violence : elle fait mourir la mort. Elle est Vie.

Quand elle est atteinte et troublée par la dérision et le mensonge, l'analysant ne cesse de le dire : c'est le noir, le froid et le mutisme.

La douceur de la parole désintéressée brise la dureté enfermante du regard. Elle touche au-dedans de lui, avec la précision d'un laser, le point aveugle où il faut se situer pour voir. Elle ne se laisse pas prendre à la fausse transparence du miroir. Elle fonde ailleurs que dans l'apparence de l'image ou la compréhension du discours, l'identité humaine. Elle établit dans l'Autre le sujet, en interprétant son discours à la lumière de l'origine. Témoin de la parole originale, la douceur traverse le mur du mensonge des commencements. A l'intime de l'intime, elle délivre d'avoir à répondre à la violence de l'image par une violence plus grande et indéfiniment comptable de ses actes destructeurs. A la douceur de la voix, discernant au cœur de l'homme une vérité qui ne s'édifie jamais *contre* l'image trompeuse qu'il a de lui, aucune violence visible, fût-elle cosmique, ne résiste.

## INCESTE ET JALOUSIE

La découverte de Freud met en question la vérité, et il n'est personne qui ne soit personnellement concerné par la vérité<sup>1</sup>.

Cette vérité sans laquelle on ne peut distinguer le visage du masque, et hors de laquelle il n'y a rien que le labyrinthe de l'imagination, quelle est-elle ? *Un visage*. Le visage ne s'oppose pas comme une image à une autre image. Il ne précipite pas celui qui le contemple dans l'abîme de la specularité. Il se révèle quand le masque tombe. Rebelle au maquillage, il est toujours offert au désir dans la rencontre, car, sans elle, il n'est pas. Il donne à voir l'invisible de l'esprit, le nom. *C'est d'appartenir à l'univers du langage que sa vue apprend l'invisible*<sup>2</sup>. Le miroir, lui, fait obstacle à la révélation de ce que nous sommes en vérité : parole incarnant le désir. Prétendre déceler l'être du visage dans le paraître reviendrait à exclure la parole de la chair. Avec cette prétention, commence toute violence jalouse.

1. Jacques Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 405-440.

2. François Marty, *La Bénédiction de Babel*, op. cit., p. 114.

## Le corps déserté. *La voix et le Nom*

1. Interpréter dans le transfert
2. Délire, séduction, mégalomanie
3. La voix entre parole et chair
4. La joie et la peur d'être nommé
5. Le bouleversement et la paix

### *1. Interpréter dans le transfert*

Interpréter, c'est donner voix à la parole pour qu'elle puisse à nouveau toucher la chair au cœur du silence barré par le mensonge.

Ce n'est pas sans risque.

Prêter sa voix à la parole, dans le transfert, c'est interpréter en vérité. Car le transfert analytique a deux dimensions. Il met en jeu, d'une part, le rapport de l'analysant à l'analyste et, d'autre part, celui du conscient à l'inconscient dans l'analysant : il est le déplacement conscient ou inconscient, au cours de la cure, sur la personne de l'analyste, des sentiments éprouvés, dans l'enfance, envers les figures parentales et dont l'inconscient garde les traces. La relation analytique se caractérise par l'amour de transfert sur l'analyste en même temps que par la libre association des idées qui autorise, à l'insu du patient, l'émergence des éléments refoulés. La libre association des idées, au cours d'une cure analytique, réactualise

l'amour et, grâce à l'interprétation dans le transfert, les symptômes qui emprisonnent la libido se desserrent et la voie du désir s'ouvre. Là où, dans le rapport à l'Autre, ça se remet à parler du sujet, dans le corps, la différence redevient vivante entre le même et l'autre et, de la division du sujet et de son « moi », surgit le sujet : il n'est pas l'image qu'il a de lui-même, il est sujet parlant et désirant, non représentable : il est Autre. La différence dans la chair et la division psychique définissent le lieu géométrique de l'identité de l'homme dans l'unité de l'esprit. Il se situe au paradoxal entrecroisement de la finitude de la chair et de l'infini du désir. Le corps du sujet est le lieu d'un pacte de la parole originaire avec l'esprit incarné dans la chair. Le mensonge, en effet, réside dans le *comme si* la parole de l'Autre n'était pas là, *au cœur du même*, dans le sujet, dès le commencement. Il rompt le pacte du *sujet*. Il le dépouille de la parole au profit d'un *moi* qui fait semblant. Ce déjà-là de la Parole dit l'Origine. Il dit que la vérité de la parole qui touche au cœur, au centre, vient d'ailleurs, d'un au-delà du temps et de l'espace finis. Paul Beauchamp le pointe avec rigueur dans *L'Un et l'Autre Testament* :

Il est déjà là, ce pacte, antérieur à l'individu, à sa maison et – plus mystérieusement – à chaque société particulière. A un autre niveau que l'antériorité chronologique, la parole est le principe venant d'ailleurs et venant au centre. Cette position axiale de la parole dans la société et (autrement) dans l'humanité, fonde la désignation de ces groupes humains sous le nom de corps. Non par analogie. Par métaphore, peut-être, mais dans le sens où métaphore est vérité. Métaphore, transport, déplacement des mots moyennant que le centre invisible rappelle son intensité, sa haute tension. Cet usage des mots est celui qu'en fait l'amour autre que tout amour, passage du corps vers le corps, franchissement des limites. Il n'y a pas d'amour sans planètes, galaxies, parc animal et végétal, sans ville, parce qu'il n'y a pas d'amour sans les mots qui disent tout cela. Ces mots viennent d'ailleurs et se reposent d'autant plus sur un support quand, pour cause de désir, il appert qu'ils ne lui appartiennent pas. Ils s'y

reposent et s'en envolent. Aimer, c'est dire à un être qu'il est autre chose que tout ce qui est : il y faut le monde entier et tous les parlants<sup>1</sup>.

L'espace intérieur du corps où vient résonner l'*identité humaine*, à l'articulation de la *différence entre les êtres* et de la *division* du sujet (moi/je) est créé par la voix qui dit la parole dans le souffle qui l'exprime. Elle témoigne, à l'intime de la chair, de l'écoute. Sans la médiation de la voix, la parole ne trouverait pas de lieu de silence où se dire – ou se mi-dire. A partir de ce bord de voix, par où la parole nous vient d'ailleurs et nous touche au centre, le silence résonne de la parole de l'Autre à l'intime de l'intime. Là, ce qui s'entend s'articule à ce qui se dit, et le corps prend la parole : il en répond. Tous les signifiants d'un langage – *toujours déjà fermé* (décodable) – sont empruntés à ce corps *toujours déjà ouvert* à la *vérité qui parle* dans le silence de la chair. Avec la voix, les mots nouent la gorge, dilatent les vaisseaux, crispent l'estomac, déclenchent la débâcle intestinale, provoquent la crise vagale, troublent la vue. Avec elle, pas sans elle<sup>2</sup>.

## 2. Délire, séduction, mégalomanie

Quand la parole n'est pas véhiculée par une voix ou un souffle qui cherche une chair où la faire résonner, elle ne trouve pas de lieu où se dire en vérité et donner corps au sujet. La voix qui la dit est une *voix off* comme il arrive dans le délire ou dans l'état de mal épileptique. Les mots tournent dans la tête en un manège infernal. Ils restent étrangers au corps. Le discours appartient à un autre comme dans la possession *diabolique*.

1. Paul Beauchamp, *L'Un et l'Autre Testament*, t. 2, *Accomplir les Écritures*, op. cit., p. 62.

2. Denis Vasse, *L'Ombilic et la Voix*, op. cit., chap. v, et, en particulier, p. 160.

La manipulation de l'imposture met au service de l'image de soi tous les moyens pour arriver à ses fins. La voix peut être l'agent d'une tromperie qui, pour réaliser son but, lui interdit de s'inscrire dans une rencontre. Dans *Cyrano de Bergerac*, le mensonge interdit à l'amour de se révéler dans la rencontre d'un face à face. Il ne peut avoir un visage, ce qui est contraire à sa nature. Quelle que soit la raison évoquée, cet amour est menteur. Son intention est oblique et les complices ne se rencontrent jamais que de profil ou dans l'ombre. Aucun d'eux ne peut se manifester au grand jour, se faire reconnaître sans que le mensonge n'apparaisse comme le nez au milieu de la figure ou comme l'imposture littéraire. Ainsi en est-il de Cyrano et de son compère. Les deux compères paieront, du sacrifice pervers de leur vie, un amour qui se révélera, dans leur mort, pour ce qu'il était : imaginaire.

Dans la mise en scène du film d'Orson Welles, *Citizen Kane* (1941), c'est à l'occasion de l'altération d'une image de lui – le beau costume éclaboussé – qu'une voix avinée ou faussée, émanant d'une passante sur un trottoir, atteint le héros et le retient. Elle vient *d'ailleurs*, elle le touche *dedans*, au cœur. Kane n'est pas connu par celle qui lui offre une hospitalité maternelle pour qu'il change de vêtements et se lave. Une telle situation lui fait pourtant retrouver un souvenir d'enfant dans lequel se mêlent l'image de la femme qui l'accueille sans savoir qu'il est riche et celle de la mère qui le soustrait à l'autorité paternelle pour qu'il le devienne. Le voilà inconsciemment rejeté au lieu du conflit primordial, au cours duquel il a basculé de la place de fils, selon la parole échangée et le nom reçu, à celle de créature par l'argent. Sans même qu'il ait eu à y consentir, l'amour s'est mué en haine et il est devenu l'*enfant* du banquier gérant la mine d'or de sa mère. Le signifiant « or » est venu occulter l'ouverture à l'Autre en tant que trésor des signifiants. Il barre l'accès du sujet à la parole. En aucune rencontre, qu'elle soit professionnelle, amicale ou conjugale, le jugement de Kane ne sera suspendu à l'écoute d'une parole qui pénètre jusqu'au cœur. Au contraire, obstinément, il ne faudra pas que la voix – celle de sa mère – le touche au cœur puisqu'elle le vend et l'annihile.

Il entreprendra même de modifier la voix qui l'a touché, celle de la femme qu'il comble de richesses en l'y emprisonnant : il va aimer avec de l'or pour être indéfiniment rejeté dans la répétition d'un lien de haine où il est exclu de l'amour. Dans le décor glacé du château où la succession des bijoux et des informations dénonce cruellement le vide progressif de leur relation, une de ses femmes le lui dira : « Tu veux paraître tant aimer qu'on doit t'aimer en retour. »

L'homme est pris à son propre jeu : celui de la volonté d'un moi hypertrophié cherchant à se procurer avec de l'or ce qui ne lui a pas été donné gracieusement, et, du coup, qui n'a pas été reçu, qui n'a pas été porté par une voix qui touche et ouvre à la parole originaire qui fait l'homme. Ainsi fonctionne la paranoïa de la mégalomanie. A tel point que tout ce qui rouvre cette blessure cicatrisée par l'or, Kane devra s'en emparer pour s'en rendre maître : maîtrise d'autant plus tyrannique qu'elle est dérisoire, qu'elle sait-sans-vouloir-le-savoir que son royaume est celui de l'apparence et du mensonge. Enfermé dans ce tourment, le paranoïaque n'a de lien avec la vie qu'il cherche, avec le désir, que sous la forme du « contre », dans la méfiance. Il n'y a de contrat, pour lui, que dans le défi et la provocation, le défi de se faire aimer gratuitement en achetant l'amour ! Faire que la voix faussée et vulgaire qui le touche soit juste et sublime. Comme si cela dépendait de lui et de sa puissance ! Que la vérité qui parle en nous dépende de nous, voilà bien la subtilité la plus grande de l'orgueil jaloux. La caméra accroche le regard de jouissance infantile de Kane lorsqu'il s'empare du fantasme de la femme rencontrée sur le trottoir et qui l'a accueilli un soir de déréliction. Ce fantasme est celui de sa propre mère. Le paranoïaque ne supporte pas la générosité de l'autre, ce qui se génère en lui venant de l'autre. Il faut que l'autre soit sien. Il est jaloux. D'autant plus que, ce soir-là, il était parti sur les traces de sa propre mère voulant-pour-lui-ce-qu'il-ne-voulait-pas. Dans l'identification à cette mère autoritaire, il va, toute sa vie, vouloir *contre* ce qui se désire en lui. La volonté jouit d'elle-même quand elle s'exerce *contre* le désir. *Être contre* devient la seule manière d'être avec ! Il

y a des êtres qui ne peuvent que haïr lorsque l'amour les touche. La haine et le « contre » sont signés d'un éclair de jouissance dominante dans le regard. Alors leur regard est ponctué d'une transparence vide et naïve dont leurs yeux ont le secret. Ce réflexe de fermeture sous une apparence d'ouverture, cette brillance du regard, joue à l'égal d'un repère : c'est un signal. C'est ainsi que les pervers se reconnaissent.

Dans la série de passages à l'acte qui s'ensuit, Kane va vouloir faire de la voix de fausset de cette femme maternelle une voix qui chante et qui enchante. Ce faisant, il s'identifie au plus près à l'image de sa mère. Ainsi le dit, à l'écran, la scène de la répétition de chant avec le professeur italien : Kane, arrivant par la porte du fond, occupe, dans le plan, la place de l'enfant qu'on apercevait par la fenêtre, jouant dans la neige, au moment où, au début du film, il était livré par sa mère au banquier. Mais tout est inversé ici dans le passage à l'acte d'une vengeance qui s'ignore : la femme est livrée à la panique d'une colère sans mots. Elle est à la place de l'enfant de jadis et, lui, richissime, à la place de la mère toute-puissante. Ainsi fonctionne la volonté *paranoïaque*<sup>1</sup> : au mépris de tout jugement, elle s'exerce à côté de la connaissance ou à l'inverse de ce que dicte l'esprit. Certes, sa logique n'est pas sans exactitude ni sans efficacité. Mais elle se refuse à tout discernement, à toute mise en question. Elle a un compte à régler avec la parole blessante et dangereuse d'un amour inversé qui nie l'autre sous prétexte de lui donner la vie. Le verrouillage psychotique ou pervers résulte de ce règlement de comptes. Il soustrait la chair à la parole. Il dénie le désir de l'homme. De force, Kane va faire de la femme qui l'a recueilli la cantatrice (adulée) qu'elle ne voulait pas être. Et sans doute ne voulait-elle pas être cantatrice. Mais ne voulait-elle vraiment pas être adulée ? Selon le processus de répétition qui régit la

1. O. Bloch, W. von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1932.

PARANOÏA : Terme de la langue des aliénistes, emprunté du grec *paranoia* « folie » (de *para* qui figure souvent dans les composés pour exprimer ce qui est contraire, cf. *paradoxe*, et de *nous* « esprit »).

vie psychique sous l'empire du refoulement, le petit persécuté s'identifie, dans la rencontre avec son semblable, à la mère persécutrice. Il va faire de celle qui l'aime la femme la plus reconnue et la plus riche : il va faire de sa voix une « mine d'or ». Il la soumettra à sa volonté « contre » le désir qui est en elle. Et en lui.

Ainsi, à la vitesse du son, une voix de l'extérieur peut nous toucher au plus intime de ce qui parle en nous. Avant même que nous le sachions. Voilà ce qui fait, au vif du transfert, dans la cure, la pertinence d'une interprétation. Et cette pertinence n'est repérable que dans l'*après-coup* de ses effets. Elle ne l'est pas à partir de la volonté de comprendre du patient ou de la volonté de savoir-faire de l'analyste. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de bénéfices de « compréhension » ou de « compétence ». Cela veut dire que ces bénéfices découleront du travail psychique consécutif aux effets.

Sans la voix – ce qui revient à dire : sans le corps –, la parole ne vit pas. Recluse dans la seule compréhension logique, elle devient lettre morte. Pire encore, la voix est fausse et ses aigus (en particulier) provoquent une rétraction ou un assourdissement de la parole dans le corps. Le transfert analytique ne met pas l'analyste en position d'observateur des symptômes, ce qui est le rôle du médecin. Il sort ainsi l'analysant d'une position de malade justifiée par la répétition des symptômes ou des passages. L'un et l'autre empruntent le chemin des mots dans l'ouverture à ce qui parle en eux à partir de l'organisation du discours du seul patient. Mais les mots ne parviennent au cœur que portés par la voix scandée par le souffle. Au bord des lèvres, la voix est médiation entre la parole et la chair. Elle fait entendre la première en donnant corps à la seconde. Sans cette apparition-disparition entre le subtil et le substantiel, comme aurait dit Françoise Dolto, les mots tournent dans la tête en une ronde folle. A moins que, faute de souffle, le symptôme ne s'en empare de façon répétitive en attendant la rencontre de quelqu'un qui le déchiffrera. Quand elle sonne juste, la voix qui interprète libère le corps de la peur et lui redonne la paix.

### 3. *La voix entre parole et chair*

Quand il ne trouve plus en lui le pacte de la parole avec l'Autre qui l'établit dans la subjectivité, l'homme se quitte lui-même. Il est entraîné dans la fuite en avant des actions et des idées. Hors de ce pacte, rien ne l'apaise. Et l'abandon de soi dans la fuite est une sorte de pivot de la violence. Au cœur de l'homme mutique gît un monstre : le monstre ne parle pas. Il est menaçant. Il provoque l'effroi et enferme dans la ruse du silence.

LX : Un rêve m'est revenu toute la nuit et, dans ce rêve, c'était comme si je ne voulais pas regarder une bête et, à la fois, j'étais fasciné.

DV : Comme un enfant finalement offert à un monde sans parole, un monde de force et de ruse.

LX : Dans le rêve, j'observais silencieux et je voulais attirer l'attention de ceux qui m'entouraient... sur la bête...  
J'observais silencieux... et eux ne parlaient pas...  
Et ce qui m'effrayait jusqu'à l'angoisse dans cette bête, c'est qu'il était présent, mais sans avoir de bruit à lui...  
Et, ne faisant pas de bruit... il est menaçant...  
Le même faisant un bruit, son bruit à lui...  
je n'aurais vraisemblablement pas eu peur...  
(...) Les premiers souvenirs que j'ai de ma mère, c'est que je ne pouvais pas dialoguer avec elle, elle était d'une tristesse de mort...  
comme si elle était dans une bulle...  
et moi aussi, dans une autre bulle.

Ici, la bête située à proximité « n'a même pas de bruit à elle ». Or là où la petite musique du corps, ou les notes de la voix qui révèle la présence intérieure, n'habitent pas l'intimité du corps de l'enfant

avec le corps de la mère, l'ombre de la mort vient rôder avec ses mâchoires et ses yeux dévorants. Cette vie qui se tait est un mensonge. Ce mensonge viendra encombrer le transfert sur le psychanalyste silencieux, éprouvé comme quelqu'un qui peut tuer ou qu'on peut tuer. Ou bien encore, toujours dans le rêve, le serpent viendra, dans un étrange face à face, dansant et muet, chercher à piquer le visage ou les doigts. Là où ça devrait parler, ça ne fait que mordre ou piquer. Il ne peut être question d'adresser la parole à un tel monstre, car son réveil serait terrible. Comme je rappelais au patient qu'il se levait, petit, à pas de loup pour contempler, au plus près, le visage de sa mère endormie, il enchaînait :

LX : Et le pire, c'est que je suis devenu comme elle...  
Le silence, c'est pire que de tuer quelqu'un.

En de tels scénarios oniriques ou fantasmatiques, la panique est provoquée par le fait qu'il faille à tout prix tenir à distance la présence, pourtant nécessaire à la vie, de peur qu'elle n'engloutisse l'enfant qui naît ou ne brise l'élan vivant du désir. Ainsi en est-il du Dragon dans l'Apocalypse<sup>1</sup>. En arrêt devant la femme en travail, il s'apprête à dévorer l'enfant aussitôt né. Certains fantasmes d'une organisation psychotique ou perverse condensent en une figure unique, originelle et dévorante, la Femme et la Bête.

Qu'il faille, à tout prix, tenir à distance celle qui donne la vie pour que la vie ne soit pas reprise revient à vivre, au prix de ne pas vivre, pour ou avec un autre. Il s'agit de ne pas manifester sa singularité historique de sujet parlant par peur d'être réabsorbé par un ventre originel, une origine de mort. Refuser d'être individualisé donne l'assurance d'une vie dans la masse, d'une vie non séparée. D'où le statut de mort vivant que le psychotique nous dit être le sien, d'où le paradoxal refuge du phobique dans la sidération ou l'angoisse. D'où, aussi, la provocation à mort qui assure au pervers sa jouissance. Entendre ainsi certains symptômes et les interpréter

1. Cf. chapitre précédent.

autorise la voix, dans le transfert, à revisiter la chair mutique et à lui rendre vie :

MM : C'est une peur que, si je me laisse toucher à l'intime,  
comme vous dites,  
l'autre va être dangereux pour moi.  
D'où cette difficulté à accueillir l'autre par sa parole...  
et, en même temps, je fais l'expérience de ce que c'est...  
important, le mot est un peu faible,  
peut-être : bouleversant, au sens de grande émotion.  
C'est quelque chose qui remue,  
qui change l'ordre de vous-même.  
Dans ces moments-là,  
je suis en même temps suspendu  
à ce que vous allez dire...  
et à ce que ça va produire en moi.  
Avec toujours cette impression que tout pourrait basculer,  
mais c'est toujours lié à la peur d'une rupture.  
Comme si je craignais toujours  
d'entendre une parole vraie,  
qu'elle me dise que je ne serais pas assez bien !  
En fait, j'ai peur de quelque chose  
qui fonctionnerait pour moi comme un jugement,  
un jugement qui arrêterait (l'analyse, la vie).  
Mais pourquoi j'ai nié l'autre ?  
En mettant en parallèle  
avec la suspension dont je parlais...  
est-ce que c'était une extrême dépendance, chez moi,  
qui se retournerait en son contraire  
en voulant ou pas le reconnaître ?  
Mais, en refusant la parole de l'autre,  
c'est quand même une dépendance... intéressée.

Le prix symptomatique de l'annulation – l'immobilisme, le doute, le bégaiement – est payé de la vie même de l'esprit : la toute-puissance fantasmatique de la pensée – le surmoi féroce – fait disparaître le sujet dans le retrait pour échapper au danger de la vie

avec l'autre. *Vivre en se tuant* alimente le fantasme d'échapper à une origine qui ne donnerait la vie que pour la reprendre, sinon elle-même mourrait. Un tel fantasme alimente la relation duelle : « ou elle, ou moi ». Si l'un des deux est vivant, l'autre ne peut être que mort. Ce fantasme de toute-puissance est de l'ordre de la possession d'une vie qui ne se partage, ni ne se donne. En se niant ou en niant l'autre en tant que sujet, l'esprit malin, au prix d'un dédoublement imaginaire du moi, vide le corps de son contenu : il dénie la présence ou l'esprit et réduit l'autre à un objet (n'importe lequel). Il ne saurait y avoir qu'un vivant !

Au lieu d'être la médiation par laquelle la chair s'ouvre à la vie qu'elle reçoit et qu'elle donne, l'activité psychique s'épuise à posséder un objet – la vie – indexé de la peur qu'il soit repris parce que, justement, il a été donné ! Le signe que l'homme vit se condense dans la peur et le contrôle qu'elle engendre sur tout, afin que la vie-objet ne lui échappe pas. L'indéfinie répétition du plaisir réassurant a la charge de le prouver. Que le plaisir soit de prouver dit assez qu'il intéresse la tête, non le corps. La pathologie de nos terreurs d'enfant, souvent précocement inscrites dans la chair – avant les mots ou sans eux –, constitue l'enclave ou le lac secret où nos troubles d'adulte vont puiser leur eau. Elle révèle à quel point l'autosuffisance du plaisir des idées va de pair avec l'agitation sans repos de la réduction des autres à soi et de l'autodestruction triomphante. Quelqu'un, sur le divan, auquel je disais qu'*il était dangereux d'être touché au cœur*, répondait :

MM : Vous, vous le dites comme ça, en positif.

*Moi, je suis une formule négative,  
une aspiration négative.*

Mon sang est négatif, celui de ma mère aussi.

D'ailleurs, à la naissance, il s'agissait de changer de sang.

Je suis à ce point d'équilibre

où vous avez parlé d'une autre direction.

Dévoyée, au plus intime de soi, de l'ouverture au monde comme de l'ouverture à l'Autre, la libido s'engouffre dans un jeu de bas-

cule indéfini qui est un des paramètres de la folie. Le dédoublement est la marque du rejet et de l'exclusion de la parole tierce. Il efface le mensonge en précipitant dans sa structure en abîme la parole de vie. Sa construction duelle et spéculaire réalise cela avec une force qui est celle du désir pervers ou inversé par une sorte d'implosion. C'est le trou noir de l'oubli dont la face cachée est la volonté de ne pas se souvenir de ce qui, étant arrivé, arrivera encore. Ce vouloir négatif, ce *vouloir ne pas vouloir* rend bien compte, à y réfléchir, des processus du refoulement, de la répression ou de la forclusion. Dans les rêves, il apparaît parfois sous la forme d'un escalier roulant que le rêveur prend en sens inverse. Toute référence à l'Autre de la parole brise l'enfermement du mouvement en lui-même et l'ordonne dans l'espace et le temps. Elle lui donne une direction. Elle délivre celui qui parle de l'automatisme stérile, de la marche sur place, ou du mensonge d'une vérité qui se tait. Lorsque cette référence à la parole est niée dans la rencontre, il n'y a plus alors qu'un rapport charnel dans un souffle indifférencié, animal, sans parole. A dire vrai, la jouissance morbide de la rencontre (sexuelle) n'a qu'un but : éviter que ça parle !

Quand il faisait l'amour avec sa femme – qu'il qualifiait de « vivante » –, un homme ne supportait pas qu'elle l'appelle à vivre. Toute rencontre, pour lui, était dangereuse ou menteuse. Elle n'était envisageable que d'être différée, suspendue ou réduite à une vie animale et sans voix. *Baise et tais-toi*. Sur la scène onirique s'accomplissait ainsi le désir inconscient de fusion de son propre silence de félin avec celui de l'image maternelle dans le sommeil. Ce silence incestueux dit plutôt l'absence de « castration ombilicale ». *C'est le langage qui symbolise la castration de la naissance que nous appelons la castration ombilicale*<sup>1</sup>.

Cette absence de séparation par la parole n'autorise pas l'accession à la dimension symbolique du langage par la voix. Comme on le dit trop souvent : le cordon ombilical n'est pas coupé.

La parole nomme et sépare par la voix qui frappe de manière

1. Françoise Dolto, *L'Image inconsciente du corps*, op. cit., p. 90-98.

répétitive l'ouïe du bébé. Elle introduit au langage en tant que sujet irréductible à la sensation – voire à l'ensemble des sensations – qu'il a de lui-même : elle donne sens à ses sens. Son être parlant répond à un *nom* au gré des syllabes sonores et des affects modulant la voix qu'il perçoit. Ce nom n'est identifiable à aucun affect particulier. Tous pourtant y renvoient. En fin d'analyse, l'homme, largement cité au cours de ces pages, disait, après trente minutes de silence paisible :

Ça va bien : je suis plutôt léger.  
J'entends votre respiration,  
elle ne me gêne presque plus.  
Elle est seulement présence.

La voix<sup>1</sup> et la respiration prenaient le relais du sang ombilical en autorisant l'émergence du sujet en un corps, dans le champ humain de la parole et du langage.

#### 4. La joie et la peur d'être nommé

Quand la voix prend le relais du sang et de la chair, au temps de la prématuration du petit d'homme, le langage participe à la croissance du corps et au surgissement du sujet. Les sensations deviennent signifiantes de celui, ou celle, qui est nommé, appelé à répondre de ce qui parle en lui. Parler à un enfant, le nommer, c'est le promouvoir à une place où il est autre chose que tout ce qu'il sent. Une telle promotion lui interdit de s'identifier à un objet de jouissance pour lui-même. Le langage s'adresse à un corps nommé : le nom est le

1. Denis Vasse, *L'Ombilic et la Voix*, *op. cit.*, p. 200.

Aucune réalité humaine (symbolique) n'est pensable hors de ce rapport à la voix et à la cicatrice qu'elle laisse dans la traversée où elle s'évanouit, en devenant écriture sur les tables du corps. L'écoute de quelqu'un n'est analytique que dans l'ouverture de ce rapport, et dans le repérage du scintillement de l'objet (a) ; elle ne reste ouverte à son objet, l'inconscient, que dans la mesure où elle renonce à toute chosification et renvoie à la vérité du désir du sujet.

lien de la chair de chacun à ce qui parle en tous depuis l'origine et de génération en génération. La parole en acte dans le langage nous délivre de l'identification à un objet de jouissance et nous fait entrer dans le monde où la vie se révèle, le seul monde qui soit celui des vivants.

Lorsque le langage, en tant que castration symboligène de la naissance, ne déloge pas l'être humain de ses sensations – si personne ne lui parle ou qu'il y a, dès le début, en lui, un refus d'entendre –, l'enfant devient loup. Lorsque les sensations digestives de la jouissance orale ne sont pas parlées à celui qui les éprouve, le mensonge réside en ceci que, s'il ne parle pas en vérité, il est comme un animal qui se serait transformé en être humain : il le croit. Il se meut dans le *comme si* d'un jeu infernal : celui du rejet-refus. A ce jeu, on ne peut que se taire ou mentir. Dans sa prétention à la clôture sur elle-même, la chair se passe de l'esprit qui lui donne la vie en refusant d'écouter et/ou de parler ce qui lui advient dans la génération. A la joie d'être nommé, reconnu comme fils, se substitue la peur de l'être. L'absence de castration ombilicale se repère à la déconnexion du souffle et de la parole. Or, c'est bien la voix qui les articule. Là où ça devrait parler et/ou écouter, ça se tait désespérément. Ce bord infranchissable fait la jouissance répétitive d'un désespoir suicidaire et implusif : l'homme s'y trouve réduit à un état d'inhumanité, à un statut d'animal, de plante ou de pierre. A moins que ce ne soit de machine. Un tel état ne peut être que la conséquence d'un refus ou d'un mensonge non su, non dit dès le commencement, inconscient certes, mais *un refus d'humanité venant s'inscrire comme un effet de jalousie, ce qu'est le mensonge quand il détruit le pacte de la parole dans l'acte même de la génération. Alors la génération se fait en sens contraire. L'homme dégénère. Ou, comme le dirait Françoise Dolto, il déparle.*

YZ : La haine en moi c'est comme une force de mort  
 qui serait ma force de vie... ça me bouche la vue :  
 je suis violent à l'intérieur de moi... d'une manière !  
 Mais pas directement à l'extérieur...

Quand on parlait de ma naissance,  
ça évoquait toujours la mort :  
j'étais né avec une double circulaire qui m'étranglait.  
J'étais dans l'asphyxie, la tête violette.  
Le médecin m'avait pris par les pieds  
et m'avait donné une paire de claques...  
non... une paire de gifles  
pour que les premiers cris viennent.  
C'est toujours ce qu'on raconte. Je me suis réapproprié ça.  
... Je suis indifférent à la mort...  
C'est la même chose que de dire :  
J'en ai une peur terrible... de mourir...

DV : Ou de naître.

YZ : C'était comme si c'était la même chose.  
La mort, c'est quelque chose de plat, de rien du tout...  
mais mourir, c'est comme si y avait du sang...  
qu'il y ait un passage qui est la vie...  
Je suis né dans la mort.

DV : Comme si, là où le mensonge régnait,  
on ne pouvait pas faire la différence entre la vie et la mort.

YZ : ... De la vie, ce que j'en connais,  
c'est par ce que je ne vis pas,  
la non-vie de ce que je suis...  
Et la vie, c'est le contraire... quelque chose  
que j'avais déjà connu mais dont je ne me souviens pas,  
en tout cas, qui n'est pas ce que je suis  
et ce que je vis maintenant. C'est l'opposé.

(Une autre séance.)

xx : J'arrive pas à réaliser...  
La confusion entre la vie et la mort,  
c'est quelque chose d'énorme dans ma tête...  
C'est comme si la barrière de la vie,  
c'est la barrière de la mort en fait...  
C'est trop dense encore pour moi.

Avant, le prix pour vivre,  
 c'était de passer par mourir – pas la mort –  
 mais par des souffrances, des souffrances intolérables,  
 des souffrances vives, comme une épreuve terrible...  
 avec des souffrances qui détruisent...  
 Je me suis toujours arrangé pour essayer  
 de maîtriser les choses, de prévoir... j'anticipais...  
 Maintenant... il y a comme un combat doux en moi...  
 c'est un combat quand même, mais...  
 je ne comprends pas grand-chose... c'est pas violent.

Quand l'articulation du souffle et de la parole n'a plus lieu au point central de l'individu, dans la voix issue du silence ouvert à l'écoute de l'Autre, l'homme se trouve écartelé ou dissocié, pris au piège d'une chair animale pleine de bourdonnements, de grouillements, de bruits pouvant aller jusqu'à la tonalité aiguë de scie circulaire engendrant l'angoisse de la mort ou l'horreur du vide dès lors que toutes ces manifestations ne sont plus recouvertes par la logique d'un discours parasite ou par le verrouillage de la violence. Ce discours a la fonction de dissimuler l'absence intolérable de lien humain qui relie à la parole incarnée. Cette dissimulation fait partie de la jouissance : pour vivre sans risque, il convient de ne pas être un homme sous l'apparence d'un homme. Pour que la chair s'épanouisse dans la réussite, il faut refuser l'esprit. Là s'indique une sorte de mensonge originel qui dénie la parole de vie dans la prétention anorexique, asthmatique, paralysante – folle, en tous les cas – à vivre par soi-même quand les témoins parentaux sombrent dans la peur devant les émotions de l'enfant, devant les mouvements mêmes de la vie sans pouvoir lui en révéler le sens.

TF : Je suis seul (...)

J'ai l'impression que d'emblée ma tête est paralysée.  
 C'est idiot de dire ça de soi petit...  
 Paralysée... et, du coup, que ma spontanéité est supprimée,  
 que je ne peux pas hurler, ou souffrir,  
 ou faire entendre ma joie, ma voix...  
 C'est quelque chose que j'ai toujours senti...

DV : Il y a un rapport entre la solitude de maintenant, dont vous parliez en arrivant, et la solitude de l'enfant dont la profondeur des émotions ne trouveraient pas écho dans ceux ou celles qui s'occupent de lui.

TF (Il éclate en sanglots.) :

Je me demande... Ayant été tout petit... j'ai pleuré, mais je crois que, autant du côté de mon père que du côté de ma mère, ça devait les paniquer. A maintes reprises, j'ai perçu que ma mère ne devait pas savoir faire et ne pas savoir quoi faire de toutes ces émotions d'enfant. Ma mère est gauche avec les enfants, elle ne sait pas parler aux enfants, je le vois bien... Ma mère a été dépossédée de son rôle de mère... ça la panique... Et effectivement, y a peut-être pas eu d'écho en face... Que faire quand un enfant pleure ? Je pense que je ne me trompe pas : ce n'est pas qu'elle ne m'aime pas... C'est qu'elle est paniquée, elle est gauche. Sa mère, ma grand-mère, était dure !

La chair devient anonyme et sans voix. La parole ne circule plus dans l'univers – il est sans Autre – et tous les autres deviennent étrangers. Vivre ainsi, c'est vivre en évitant la vie pour ne pas mourir à l'image de soi. C'est – sans le savoir – refuser d'aimer pour ne pas mourir. La perspective d'une rencontre équivaut à laisser réapparaître le monstre, ou le spectre de la mort, inscrit dans la séparation d'une chair qui ne fait pas corps parce qu'elle « serait » sans esprit : une chair affectée d'une parole porteuse de mort, que cette parole s'écoute ou qu'elle se dise. Le refus de la vie en cache un autre : celui de souffrir. A la place d'une voix qui porte la parole au cœur de la chair, naît un hurlement silencieux, une voix-non-voix, un bruit qui couvre tout, plutôt que de parler ou d'écouter. Ce hurlement, chez le psychotique, est pris en relais par le mouvement des deux mains bouchant les oreilles dans l'isolement d'une peur panique.

## INCESTE ET JALOUSIE

- CR : Il y a en moi un bourdonnement... dessous dedans...  
*Ce qui fait peur... c'est l'angoisse de la voix de ma mère.*  
Quand quelqu'un a peur et qu'on entend  
l'angoisse dans la voix, ça, je le sens très fort...  
et moi, j'ai de l'angoisse qui se trimballe  
et qui fait peur aux enfants...  
cette angoisse, je ne m'en rends pas compte,  
et, quand on me le faisait remarquer,  
je ne voulais pas l'entendre, ça me gênait.  
Et pourtant, je sens bien qu'il y a quelque chose de vrai.  
C'est la même chose que la place en face de ça.  
Il n'y a que quelqu'un qui soit calme en face de ça,  
à ma place, pour pas être emporté par ça,  
pour ne pas céder à la panique.  
C'est une histoire de panique.  
Mon rêve, ce serait : être suffisamment fort  
pour supporter une panique...  
Et je veux être un roc, alors qu'en fait, là,  
j'ai un point très fragile.
- DV : C'est exactement là que ça refuse d'être petit,  
là où il y a une dissociation formidable entre la force  
qu'il faudrait pour supporter cette angoisse maternelle  
et le fait d'être petit. C'est cette angoisse qui engendre  
la peur qui était le lien entre père et mère.  
C'était l'endroit qu'il fallait que le petit enfant  
occupe pour l'absorber, l'éponger, la maîtriser.
- CR : ... J'sais pas... Quand vous avez dit  
« l'angoisse entre ma mère et moi »...  
Dans ce schéma, y a ma mère et moi...  
et mon père est très loin.
- DV : Oui, et le petit est livré à l'angoisse maternelle,  
cette angoisse qui fait lien entre la mère et l'enfant,  
elle touche au plus intime, au sang.
- CR : ... Là... y a comme le froid de la théorie et du savoir,  
comme si c'était complètement extérieur à moi.

DV : Comme si, justement.

CR : Et aussi je vois la tentative d'être puissant par ce savoir, de m'engouffrer moi-même dans le savoir pour retrouver une puissance...

Y a pas d'issue de l'autre côté (du côté du petit).

Si jamais j'allais à cet endroit où j'allais,

où le petit avait peur,

où c'était insupportable,

c'est comme si ce que je voulais

découvrir, c'était un petit qui soit bien,

mais je ne veux pas découvrir celui qui a peur.

DV : Oui, vous ne voulez pas découvrir la vérité en vous.

CR : Oui, mais... aussi, parce qu'il y a là une idée de raté, de ratage...

DV : Et vous savez comment ça s'appelle, ça ?

CR : Non.

DV : De l'orgueil.

Quand la voix et/ou le silence de l'analyste peuvent venir dans la patience infinie du transfert, toucher à cet endroit, l'analysant vient à témoigner de la peur qui tue quand l'acte de la génération – le nom – ne se réfère plus à l'esprit ou à la parole qui fait l'homme. L'absence au cœur de la chair qui en creuse le désir est bien la trace originelle de la parole qui demande, de génération en génération, à être *interprétée*.

Les grands tableaux cliniques nous autorisent à percevoir de manière caricaturale ce qui se passe toujours peu ou prou dans la génération humaine du corps parlant. Aucune mère, aussi douce soit-elle, ne nous délivrera d'être individualisés dans une chair dévoyée par l'esprit du mensonge. Il n'y a pas deux humanités : une, de chair, *ou* une, d'esprit. L'humanité est chair *et* esprit.

## 5. *Le bouleversement et la paix*

Mais à quoi reconnaît-on que la parole touche notre chair en vérité et nous donne *corps de sujet* ?

A ceci : la voix qui la porte, à la fois nous bouleverse et nous apaise. Alors la parole de vie fait alliance avec le désir inconscient, le désir que nous ne savons pas, à l'endroit même où le refus de la vie et l'ignorance de la loi qui en est la traduction nous entraînaient dans une lutte sans merci – sans pitié – contre la mort et contre la vie !

La parole *re-pose* le sujet dans un rapport à l'Autre. Elle le délivre de son enfermement dans l'image placentaire ou idolâtrée du moi. Elle le *pose autrement* qu'en lui-même : dans la vérité qui parle. La marque de cette re-position de soi dans l'Autre qui ne va pas sans bouleversement, c'est la paix de la présence.

MM : Avant, la jalousie, je ne l'ai pas vraiment exprimée.

(...)

Depuis que je viens ici, il y a un lien qui s'est créé...  
avec moi-même, dans mon histoire...

alors qu'avant je rigolais ou je contestais...

c'est le lien avec vous... et aussi le lien  
qui se transmet avec mon fils ou avec mon époux,  
et avec d'autres aussi.

L'impression de paix me revient,

paix, pas au sens d'étouffer,

mais qui met un certain ordre.

C'est un peu idiot, mais enfin,

l'impression que les choses sont à leur place...

par rapport à ce qui était un égarement... à être égarée...

Accepter un don, ce n'est pas la même chose

que de recevoir ou, plutôt, de prendre imaginativement  
quelque chose dont on a très envie...

Dans le don, celui qui reçoit,  
il faut qu'il accepte que l'autre est différent de lui  
et que tout ne part pas de lui qui reçoit...  
J'ai envie de dire qu'il n'est pas plein à lui tout seul...  
Ça, il me semble que c'est la rencontre avec la parole :  
pouvoir enfanter, pouvoir recevoir.  
Je reviens à ce rêve de départ...  
Maintenant, tout fait partie de mon histoire...  
ces enfants, ce temps... c'est aussi moi,  
ce n'est pas : « On tourne la page  
et on passe à autre chose. »  
Au contraire, pouvoir dire ça, ça me donne du corps,  
ça me donne de la vie dans mon corps...  
J'ai la sensation d'avoir retrouvé ici cette petite fille  
que j'avais été et que j'avais oubliée.  
Il me semble que je peux avoir une compassion  
pour cette petite fille que j'ai fait passer aux oubliettes...  
et, du coup, j'éprouve une compassion vraie  
avec les autres au lieu d'une impression d'étrangeté...  
comme, avant, avec l'intérieur de mon corps.

*Le don symbolique de la parole, gros d'un pacte secret<sup>1</sup>, nous autorise à entendre autrement, à écouter, en nous-mêmes, la vérité qui parle maintenant d'ailleurs que du lieu de la pensée ou de l'imagination. Le sujet, cet Autrement-moi, ne se conjugue, dans l'alliance, qu'au présent de la parole dont il répond en répondant à un nom.*

1. Jacques Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 291.



# Index



## Index des concepts

- alliance, 19, 27, 67, 74, 120, 123, 133, 183, 279, 303.
- ambiguïté, 43, 69, 136, 138, 186, 191, 194, 222, 232.
- ambivalence, 10, 22, 161, 214, 280.
- annulation, 30, 99, 145; de l'affect, 208, 267, 274, 292.
- Autre, 10, 27, 30, 39, 41, 43, 44, 46, 51, 57, 58, 66, 71, 72, 81, 88, 89; Tout Autre, 91; Autre barré, 100, 103, 111, 119, 136, 141, 147, 151, 153, 177, 200, 207, 219, 243, 244, 274, 284, 298, 302.
- castration, 3, 51, 97, 98, 107, 108, 111, 137, 153, 194, 207, 268, 296; ombilicale, 96, 294, 296; absence de –, 120; évitement de la –, 207, 268.
- chasteté, 107, 120, 122.
- comme si, 39, 56, 94, 102, 103, 113, 119, 127, 139, 163, 189, 204, 205, 206, 207, 231, 245, 256, 284, 287, 296.
- confusion, 13, 15; du vrai et du faux, 12; qui désorganise le corps, 26; de l'autre et de l'Autre, 30, 58, 78, 86, 136; de la vie et de la mort, 87; des commencements, 93, 103; dans la génération, 121, 127; du Réel et de l'Imaginaire, 128, 145, 184; et mensonge, 146, 154, 163, 185; des sens, 186; crépusculaire, 202; œdipienne, 215; et langage sans parole, 233, 240; et sidération, 243; orale, 246; et métonymie, 256; et dérision, 270; jouissance de la –, 279.
- dédoublement, 12, 46, 59, 109, 136, 147, 163, 175, 231.
- dénégation, 18, 22, 27, 28, 38, 58, 72, 96, 113, 133, 156, 176, 184, 208, 235, 250.
- déni, 10, 73, 80; de la filiation, 89, 96, 119, 122, 126, 169; de l'alliance, 133, 134, 146, 162, 189, 191, 199, 232, 244; du refus, 250, 298.
- dérision, 41, 88, 92, 267, 268, 272, 273, 277, 278, 280.
- désir, 9, 11, 14, 17, 29, 31, 44, 45, 55, 174; désir de l'Autre, 32, 38, 39, 158; et ouverture au Réel, 51, 72; consentement au –, 14, 67, 78; et alliance, 99, 123; et engendrement, 151; et

- incarnation, 181 ; et vérité qui parle, 198, 224, 234, 239, 280, 294 ; *le désir de l'homme est le désir de l'Autre*, 128, 159 ; inconscient, 13, 55, 204, 224.
- différence, 12, 37, 40, 41, 45 ; insupportable, 22 ; objective, 10 ; opposition dans la -, 10, 28, 45, 47 ; sexuelle, 45 ; subjective, 10, 24.
- discernement, 11, 12, 44, 71, 78.
- division, 14, 119, 180, 196, 244.
- douceur, 29, 206, 231, 240, 268, 279, 281.
- écoute, 54, 68 ; et désir, 81, 88, 153, 164, 178, 187, 189, 195, 209, 244, 255, 259, 285, 286, 299, 303.
- esprit, 24, 45, 46, 47, 66, 75, 129, 148, 181, 202, 233, 237.
- faux témoin, 74.
- filiation, 52, 54, 71, 85, 88, 89, 94, 123, 140, 158, 169, 209, 225, 227, 230 ; reconnaissance de sa -, 54.
- forclusion, 59, 67, 69, 89, 94, 99, 114, 152, 154, 235, 249, 272, 294 ; du nom du père, 99, 121.
- génération, 19, 42, 60, 64, 69, 73, 81, 87, 92, 104, 108, 119, 121, 128, 130, 133, 136, 138-140, 150, 151, 163, 171, 209, 212, 215, 227, 230, 248, 296, 301.
- inconscient, 41, 44, 55, 57-61, 66, 150, 180, 186, 188, 195, 199, 200, 212, 224, 229, 232, 250, 251, 283 ; pulsation de l'-, 107.
- indifférence, 11, 15, 46.
- interprétation, 63, 67, 77, 108, 130, 164, 173, 175, 179, 180, 185, 186, 188, 198, 204, 205, 208 ; les vagues de l'-, 206, 208 ; et origine, 211, 212, 217, 233 ; et point de capiton, 242, 256, 284, 289.
- jalousie conjugale, 45.
- joie, 9, 11, 24, 37, 39, 46.
- jouissance, 9, 21, 23, 37, 81, 107, 126, 250, 291, 294, 298.
- louange, 49, 52, 53, 55, 57, 59, 61.
- manque, 67, 73, 99, 114, 119, 147, 151, 174, 185, 186, 276 ; le manque du -, 148.
- mensonge, 43, 47, 181, 185 ; oubli-mensonge inconscient, 15, 58, 69, 91, 214, 249, 251.
- nom du père, 47, 52, 70, 89, 90, 92, 93, 154, 156, 158.
- nom « propre », 218.
- nomination, 88, 93.
- non-savoir, 57, 222.
- obstination, 10.
- ordre symbolique, 13, 55, 65, 73 ; origine et -, 68, 106, 151 ; forclos, 152, 154, 255.
- origine, 11, 13, 14, 28, 34, 40, 42-45, 77, 174 ; don de l'-, 51 ; révélation de l'-, 54, 57, 64, 77 ; et commencement, 80 ; nom propre et langage, 89 ; et chair, 90 ; qui demeure présente, 102-103 ; et violence, 113 ; confondu avec le commencement, 81, 122 ; et la mère, 127, 157 ; et l'image, 127 ; et mouvement tangentiel du désir, 132, 133 ; et sensation, 151 ; et nom du père, 90, 158 ; et interprétation, 179, 188, 211, 217 ; et unité, 181 ; et

## INDEX

- négation du désir, 183 ; et mensonge, 184, 205, 298 ; cachée, 186 ; et jalousie, 221, 222, 232, 251 ; ouverture à l'—, 275 ; et mort, 291.
- oubli, 33, 40, 41, 73, 78, 127, 163, 215, 229, 231, 251, 264, 294, 303.
- parole pleine, 51 ; naître à la —, 60.
- parlêtre, 64, 65, 121, 155, 175, 199.
- passage à l'acte, 131, 230.
- patience, 202, 205.
- perversion, 39, 79, 82, 91, 191, 239, 280, 291.
- psychose, 66, 69, 81, 99, 130, 177, 191, 203, 291.
- Réel-Symbolique-Imaginaire, 81, 133, 153, 183.
- Réel impossible, 59, 116, 128.
- refoulement, 68 ; originaire, 44.
- refus, 15, 17, 18, 27, 28, 36, 39, 42 ; d'entendre, 14 ; de l'interprétation, 208 ; de la vie dans l'acte même où elle se donne, 26 ; du don, 42 ; inconscient, 10, 14, 18, 69, 202, 255 ; obstiné, 43 ; refuser le plaisir, 39, 220.
- rejet-refus, 50, 191.
- relation duelle, 205, 227 ; trinaire, 227.
- rencontre, 15, 19, 27, 40, 43, 106, 162, 174, 184, 212.
- schéma corporel, 213.
- signifiant, 87.
- sujet, 66 ; inconscient, 57, 68, 71, 106, 189, 281.
- trait unaire, 200.
- transfert, 167, 174, 175, 191, 205, 209, 214, 217, 232, 244, 247, 251, 283, 289, 291, 292, 301.
- tristesse, 12, 13, 24, 39.
- unité, 10, 11, 19, 40 ; de l'esprit, 24, 47 ; symbolique, 10 ; unique, 10, 43, 46.
- vérité, 10, 11, 13, 15, 17-19, 28, 36, 43, 44, 47, 177 ; du désir, 19 ; du sujet, 41 ; qui parle, 14, 15, 30, 38, 73.
- violence, 73, 113, 130, 162, 181, 204, 267, 290.
- visage, 19, 23, 24, 27, 37, 45, 51.
- vitalité perverse, 133.



## Index des noms propres

- Apollon, le dieu de la Vérité, 46, 156, 228, 230.
- Beauchamp, Paul, 55, 66, 75, 135, n. 189, 251, 284, 285.
- Derrida, Jacques, 17.
- Dethiville, Laura, 40.
- Dolto, Françoise, 12, 58, n. 74, 93, 96, 97, n. 100, 137, 192, 194, 199, 212, 213, 289, 294, 296.
- Freud, Sigmund, n. 14, 41, 58, 66, 67, 73, 77, n. 90, 113, 125, 127, n. 128, 151, 163, 180, 184, 188, 212, n. 249, 250, 251, 267, 282.
- Girard, René, n. 155.
- Hamilton, Edith, 44, n. 227, 228, 229, 275.
- Hegel, Georg, 180.
- Heidegger, Martin, 148 n.
- Jaccottet, Philippe, 248.
- Jean l'Évangéliste, 93, 276.
- Jean de la Croix, 57.
- Lacan, Jacques, 10, 11, 23, n. 31, 50, 51, 55, 59, n. 62, 63, 65, 66, 72, 73, 77, 82, 83, 87, 93, 113, n. 116, 126, 128, 132, 151, n. 152, 153, 156-159, 174, 175, n. 176, 177, 178, 180, 198, n. 199, 200, 209, 211, 212, 218, 221-223, n. 229, 232, 272, n. 282, 303.
- Laplanche, J.-L., et Pontalis, J.-B., 127.
- Legendre, Pierre, n. 70.
- Levinas, Emmanuel, 17, n. 89.
- Matthieu l'Évangéliste, 20, 78.
- Mannoni, Octave, 40.
- Marty, François, 102, 282.
- Mc Dougall, Joyce, 40.
- Mingasson, Lise, 273.
- Narcisse, 44, 278.
- Paul l'Apôtre, 57.
- Picoche, Jacqueline, 122.
- Pierre l'Apôtre, 57.
- Rahner, Karl, 200.
- Suso, Henri, 135.
- Thérèse d'Avila, 14, 235.
- Vasse, Denis, n. 11, n. 13, n. 40, n. 90, n. 97, n. 99, n. 103, n. 153, n. 199, n. 202, n. 268, n. 285, n. 295.
- Virgile, 83.
- Visconti, Luchino, 120.
- Welles, Orson, 286.



# Table



<b>1. Au cœur de la jalousie, le refus de la parole. . . . .</b>	<b>9</b>
1. Les figures de la jalousie : lieux de discernement entre le vrai et le faux . . . . .	11
2. Le symptôme majeur de la jalousie : l'ignorance . . .	15
3. Le « semblant » et l'oubli. . . . .	17
4. La nourriture : métaphore de ce qui fait vivre. La jalousie et la bouche . . . . .	19
5. L'évitement de la rencontre : l'avidité de l'anticipa- tion et la haine . . . . .	27
6. La jalousie et le refus inconscient de la parole . . . . .	35
7. La dénégation de l'Autre entendue comme narcis- sisme absolu . . . . .	38
8. La perversion cache le refus du don de la vie. . . . .	42
<b>2. La jalousie traversée : la louange. . . . .</b>	<b>49</b>
1. Le chant de la louange . . . . .	49
2. La dépossession de soi. . . . .	52
3. La chair confiée à la parole : le corps . . . . .	54
4. La reconnaissance et la joie . . . . .	57
5. L'élargissement du sujet . . . . .	59
<b>3. La loi du langage et l'alliance. . . . .</b>	<b>63</b>
1. « Nul n'est censé ignorer la loi ». . . . .	63
2. La loi du langage et l'alliance dans la parole . . . . .	64

3. L'interprétation . . . . .	67
4. Résistance et obéissance . . . . .	72
5. La maison de la langue . . . . .	75
<b>4. Le nom du père et le mensonge . . . . .</b>	<b>85</b>
1. Les mots et le Nom . . . . .	85
2. Le nom du père, métaphore de l'Esprit . . . . .	89
3. Le nom du père : chapeau sur la tête ou clé de voûte ? . . . . .	94
4. Le Nom actualise l'alliance . . . . .	99
<b>5. Présence et sidération . . . . .</b>	<b>107</b>
1. Existence et excitation . . . . .	107
2. L'empoisonnement de la source. La violence substituée à l'alliance : l'orgie . . . . .	113
3. Loi, symbole, alliance et chasteté . . . . .	120
<b>6. L'inceste : le trouble dans la génération . . . . .</b>	<b>125</b>
1. Le trouble dans la génération . . . . .	128
2. La chair et l'esprit : <i>le corps</i> . Dédoublement et nuptialité . . . . .	136
<b>7. L'interdit de l'inceste . . . . .</b>	<b>145</b>
1. L'annulation de la présence dans l'absence . . . . .	145
2. L'interdit de l'inceste au milieu du jardin sexuel . . . . .	150
3. L'interdit de l'inceste et le nom du père . . . . .	154
<b>8. Léopoldine, le nom d'un mort . . . . .</b>	<b>161</b>
<b>9. L'interprétation et le corps . . . . .</b>	<b>173</b>
1. Le sujet décentré . . . . .	173
2. La dissociation, lieu de l'interprétation . . . . .	180
3. Le rejet-refus : la confiscation de la parole . . . . .	188

4. La violence des mots sans parole : l'effacement du sujet	192
5. Point de vue et champ de vision . . . . .	197
6. Le désir inconnu. L'œuvre de la patience. . . . .	202
7. Les vagues de l'interprétation. . . . .	206
8. Interprétation et origine . . . . .	211
9. L'élargissement du sujet . . . . .	216
<b>10. Faire mentir la vérité . . . . .</b>	<b>219</b>
1. C'est toujours la faute de l'Autre : l'exclusion . . . . .	219
2. Les effets de la jalousie dans le père et dans le fils . . . . .	227
3. Passage à l'acte et acte de passage : la torsion du départ . . . . .	230
4. La parole en acte et la relation trinaire. . . . .	234
<b>11. La résurgence de la jalousie. . . . .</b>	<b>239</b>
1. La confusion de l'événement et du plaisir : la capture par le regard . . . . .	240
2. La rencontre : être en elle ou être hors de soi . . . . .	244
3. La résurgence de la jalousie oubliée . . . . .	250
4. Naissance ou exclusion : la question de la séparation . . . . .	253
5. S'identifier à l'image, c'est être hors de la vie . . . . .	255
6. Le refus de demander pardon : nier ou mentir . . . . .	258
<b>12. Désir et dérision. . . . .</b>	<b>267</b>
1. L'état de choc . . . . .	268
2. Aveuglement et surdité. L'identification à l'animal . . . . .	273
3. La dérision parodie l'esprit de la loi . . . . .	277
4. A l'intime de l'intime, le visage . . . . .	280
<b>13. Le corps déserté. <i>La voix et le Nom</i> . . . . .</b>	<b>283</b>
1. Interpréter dans le transfert . . . . .	283
2. Délire, séduction, mégalomanie . . . . .	285

3. La voix entre parole et chair . . . . .	290
4. La joie et la peur d'être nommé . . . . .	295
5. Le bouleversement et la paix . . . . .	302
<i>Index des concepts</i> . . . . .	307
<i>Index des noms propres</i> . . . . .	311

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A. À LONRAI (12-97)  
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 1995. N° 22269-2 (972634)





**I**nceste, jalousie, nous connaissons chacun de ces deux termes. Les voici reliés, coordonnés : *inceste et jalousie*. Quelle est la nature de ce rapprochement ? Quel chemin mène de l'un à l'autre ? Et aussi en quoi suis-je concerné(e) ? C'est à ces découvertes que nous convie Denis Vasse, psychanalyste et jésuite.

Le symptôme majeur de la jalousie, constate l'auteur, « réside dans l'ignorance que nous en avons. Nous n'en voulons rien savoir et nous ne savons rien de ce vouloir ». Nous en subissons simplement les effets : la morsure au cœur, suivie de la blessure de l'exclusion. L'élan premier de l'amour conduit l'enfant vers les mère/père/frère/sœur – mais l'expose aussi au risque de la tendance universelle vers l'inceste. Or l'enfant naît « d'un père, d'une mère, et de la vie ». Cet axe vers la vie, symbolisé par la parole, détourne de l'engloutissement et de la confusion des générations. Il ouvre à l'altérité, laisse la place à la rencontre ; mais il est toujours plus ou moins distordu.

Conduit par Denis Vasse, le lecteur, avec émotion, entre en résonance avec le discours du patient. « Il n'y a personne », dit le jaloux. Il n'y a personne de l'ordre de la parole. Privé de l'autre et rempli de lui-même, le jaloux est puissant et violemment seul, roi sans royaume.

Le psychanalyste crée un espace de silence et d'écoute et, avec l'interprétation, il rétablit un écart entre les mâchoires de la tenaille. La parole alors peut s'élançer, celle du psychanalyste, celle du patient. Une parole vraie, qui fait être.

Denis Vasse est psychanalyste. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages publiés aux Éditions du Seuil, notamment *L'Ombilic et la Voix* et *La Chair envisagée*.



9 782020 222693

Illustration Jano Xhenseval

ISBN 2.02.022269.8 / Imprimé en France 2.95 - 2